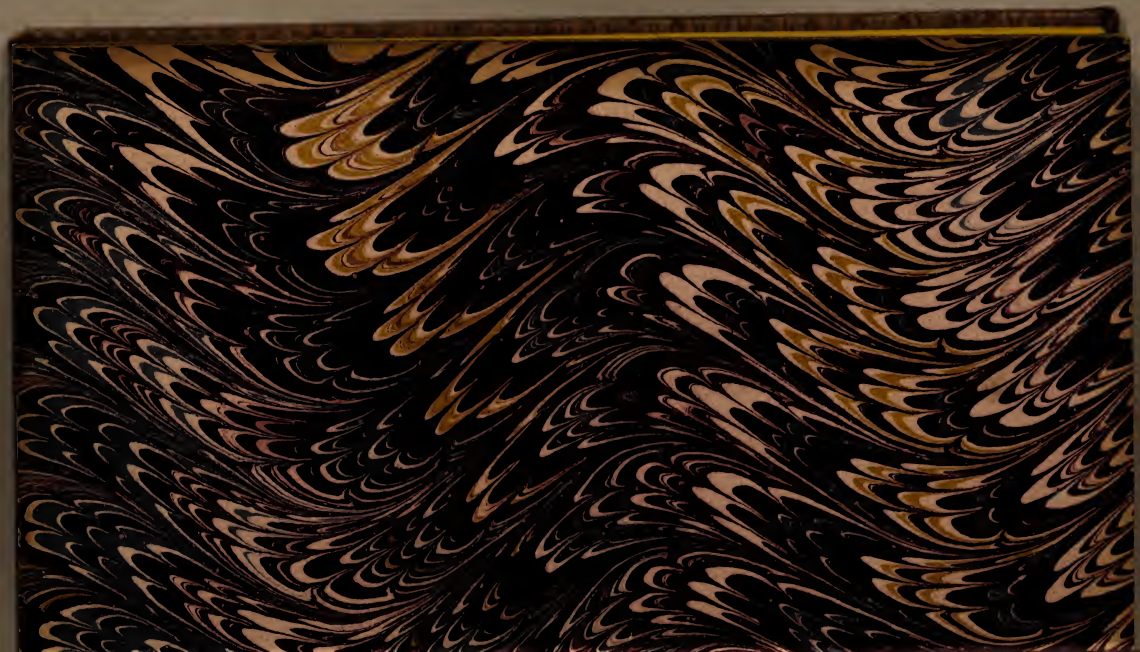
John Carter Brown



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

TOME VINGT-DEUXIEME.

JOHN CARTER BROWN

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

JOHN CARTER BROWN

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

LETTRE

Du Pere de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. P. Hervieu, Supérieur Général de la Mission Françoise de la même Compagnie.

A Peking, ce 10 octobre 1731.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je dois vous rendre compte d'un trait singulier & tout récent de la divine

Providence à l'égard d'un Seigneur Tartare fort connu par les services importans qu'il a rendus à la religion, sur-tout dans le temps des deux légations apostoliques. Je parle de *Ttchao-tchang* ou *Tchao-laoye*, qui fut régénéré dans les eaux du baptême la veille de la fête de la très-sainte Trinité. Il y avoit long-temps qu'il étoit chrétien dans le cœur, mais des considérations humaines avoient toujours reculé le temps de sa conversion, & dans la triste situation où il se trouve maintenant, nous avions tout lieu de craindre que par ses délais il ne se fût rendu indigne d'obtenir une si grande grace. Le moyen extraordinaire qui a été heureusement employé pour le faire entrer dans le chemin du ciel, me fait croire que Dieu usant de ses grandes miséricordes, a voulu récompenser l'affection avec laquelle il se porta toujours à tout ce qui pouvoit favoriser la religion & les Missionnaires.

Tchao laoye, comme vous le sçavez, mon Révérend Pere, est fils d'un des grands du premier ordre, qui étoient à la suite de *Chun-tchi*, pere du feu Empereur *Cang-hi*. Comme dans un âge encore tendre, il étoit un des mieux faits de la cour, & qu'il se distinguoit de tous

les jeunes ſeigneurs par la beauté de ſon naturel, par la vivacité de ſon eſprit, par la politeſſe de ſes manieres, & par la ſageſſe de ſa conduite, il fut un de ceux qu'on choiſit d'abord pour être élevé avec le jeune Empereur. Ce Prince conçut tant d'eſtime pour ce jeune ſeigneur, que durant le cours d'un long régne il ne voulut jamais qu'il s'éloignât de ſa perſonne; il lui donna toute ſa confiance, le regardant comme celui de tous ſes courtiſans qui lui étoit le plus attaché, & en même temps le plus capable de réuſſir dans les affaires embarraſſantes & épineuſes du gouvernement.

A la mort de l'Empereur *Cang-hi*, *Yong-tching*, ſon quatrieme fils & ſon ſucceſſeur, ſe vit à peine placé ſur le trône & reconnu de tout l'Empire, que ſans attendre la fin des cérémonies de ſon deuil, il fit arrêter *Tchao-laoye* pour des raiſons qu'on ignore encore, & le condamna à porter la cangue (1) à la porte de *Tong-tchi-men* ou porte orientale, qui eſt éloignée de près d'une lieue de notre égliſe.

(1) Eſpece de carcan qui eſt compoſé de deux ais fort peſans, & échancrés vers le milieu de leur union, où eſt inſéré le col de celui qu'on a condamné à cette peine.

La triſte deſtinée de ce ſeigneur, à laquelle nous n'avions nul lieu de nous attendre, affligea ſenſiblement les Miſſionnaires, dont il étoit l'ami & le protecteur : toute notre attention fut d'imaginer par quel moyen nous pourrions le mettre dans la voie du ſalut, en lui procurant, s'il étoit poſſible, la grace du baptême. Les Jéſuites Portugais qui lui avoient de grandes obligations, lui envoyerent pluſieurs livres qui traitoient des vérités chrétiennes. Quelques-uns de ces livres lui furent remis par les ſoins de ſes parens ou de ſes domeſtiques, qui durant les ſix premieres années de ſa dure priſon avoient la liberté de l'aller voir ; mais la ſcene changea peu après, & un mot échappé à l'Empereur, devint pour le priſonnier la ſource des plus accablantes diſgraces. Ce Prince demanda par haſard ſi *Tchao-laoye* vivoit encore ; cette demande fit croire au gouverneur de Peking que l'Empereur ſouhaitoit d'apprendre la mort du priſonnier, & dans la vue de lui faire ſa cour en ſe conformant à ſes intentions, il défendit de laiſſer approcher perſonne de la priſon, il redoubla la garde, & il ne permit qu'à celui des quatre capitaines de la porte qui ſeroit de quartier, de lui porter

le peu de vivres qu'il ordonna, & qui ſuffiſoit à peine pour un ſeul repas très-léger, enſorte qu'on eſt ſurpris qu'il ne ſoit pas mort de faim. Nous avions perdu toute eſpérance qu'on pût jamais lui adminiſtrer le ſaint baptême, tandis que Dieu diſpoſoit de longue main les moyens de lui procurer cette grace.

Joſeph-Tcheou, parent d'un de ces capitaines de la porte, étoit du nombre de quelques zélés congréganiſtes qui nous aident à prêcher la foi aux infideles: il le faiſoit avec force & d'une maniere pathétique. Le fils du capitaine nommé *Siu*, ſe trouva un jour parmi ſes auditeurs; ſon cœur, que la grace preſſoit intérieurement, fut ſi vivement touché, qu'au moment même il prit la réſolution de ſe faire inſtruire des vérités de la foi par celui qui étoit l'inſtrument dont Dieu ſe ſervoit pour opérer ſa converſion; mais comme l'emploi de l'un & de l'autre ne leur permit pas d'y donner tout le temps qu'ils auroient ſouhaité, je ne pus le baptiſer qu'un an après, qui étoit la deuxieme année du régne de l'Empereur *Yong-tching*, & je lui donnai le nom de Joachim.

Le pere du néophyte qui étoit, comme je l'ai dit, l'un des quatre capitaines de

la porte de *Tong tchi-men*, conſervoit depuis long-temps une extrême averſion pour la religion chrétienne. Auſſi-tôt qu'il eut appris que ſon fils l'avoit embraſſée, il ſe livra aux plus grands tranſports de fureur, & non content de le chaſſer de ſa maiſon, lui, ſa femme & ſes enfans, il jura que ſon fils & *Tcheou*, qui étoit l'auteur de ſa converſion, ne périroient que par ſes mains. En effet, il portoit toujours ſur lui une eſpece de poignard, & déclaroit hautement l'uſage qu'il en vouloit faire.

Joachim *Siu*, effrayé de la violence de ſon pere, en avertit auſſi-tôt Joſeph *Tcheou*, en le priant de ſe tenir ſur ſes gardes : celui-ci, qui eſt un vieux guerrier, loin de ſe laiſſer intimider à une pareille menace, n'en fit que rire. « Croyez-vous, lui dit-il, que ces diſ» cours menaçans me faſſent peur ? peut» il m'arriver un plus grand bonheur que » de perdre la vie pour une ſi bonne » cauſe ? mais raſſurez-vous, votre pere » n'oſeroit même me faire la moindre » inſulte ; n'ayez nulle inquiétude de ce » côté-là, & ne penſez plus qu'à rem» plir fidélement vos devoirs de chré» tien, & à prier le Seigneur qu'il daigne » changer ſon cœur, & qu'il lui faſſe la

» grace de revenir de ſes égaremens, & » d'embraſſer une religion qu'il déteſte » ſans la connoître ».

Trois ans s'écoulerent ſans que l'eſprit irrité du capitaine *Siu* ſe radoucit tant ſoit peu, ni qu'il voulût permettre à ſon fils de le voir. Ce fervent néophyte ſupportant cette dureté avec courage, demandoit ſans ceſſe à Dieu la converſion de ſon pere, communioit ſouvent, & ne ceſſoit de me prier d'offrir le ſaint ſacrifice de l'autel à cette intention.

Sur la fin de la ſixieme année du régne de *Yong-tching*, Dieu parut exaucer nos vœux. Le capitaine *Siu*, qui étoit toujours inexorable envers ſon fils, commença à s'humaniſer à l'égard de Joſeph *Tcheou ;* ils ſe voyoient de temps en temps, s'entretenoient familiérement, & prenoient même quelquefois des repas enſemble. Peu après nous apprîmes les ordres rigoureux donnés par le gouverneur de Peking pour reſſerrer plus étroitement *Tchao-laoye ;* j'en fus ſenſiblement affligé, parce qu'il me paroiſſoit moralement impoſſible de lui procurer la grace de la régénération ſpirituelle. Il me vint alors une forte penſée, que je regardai comme une inſpiration divine ; c'étoit de mettre tout en œuvre pour

convertir le capitaine *Siu*, afin d'employer ensuite son ministère, pour conférer le baptême à cet illustre ami.

Le dimanche suivant, après les exercices ordinaires de piété qui se pratiquent dans la congrégation, je conduisis à ma chambre Joseph *Tcheou* & Xavier *Pan*, deux des plus fervens congréganistes. Je les exhortai à travailler de concert, & avec tout le zèle dont ils étoient capables, à la conversion du capitaine *Siu*, en leur ajoutant que j'avois je ne sçai quel pressentiment que Dieu vouloit se servir de lui pour sa gloire. Joseph *Tcheou* y trouva des difficultés insurmontables, fondées sur la haine implacable qu'il avoit pour le nom chrétien; sur quoi il me fit le détail de la conduite dénaturée qu'il tenoit depuis cinq ans à l'égard de son fils, par la seule raison qu'il avoit embrassé le christianisme; il m'ajouta que rien jusqu'ici n'avoit pu fléchir sa dureté, & qu'au premier mot qu'on lui diroit de la loi chrétienne, il entreroit tout-à-coup en fureur. « La conversion » des pécheurs, lui répondis-je, n'est » pas l'ouvrage des hommes, ils ne sont » que de foibles instrumens dont Dieu » se sert pour changer leur cœur; ayez » confiance dans les mérites infinis de

» Jeſus-Chriſt, & ne vous laiſſez pas » vaincre par des difficultés qu'il lui eſt » aiſé d'applanir. Du reſte agiſſez avec » prudence, tâchez de gagner ſon amitié » & enſuite ſa confiance; n'entrez en » matiere avec lui que dans un moment » favorable; enfin employez tous les » moyens qu'un zèle ſage & diſcret » vous inſpirera ».

L'un & l'autre entreprirent cette œuvre de zèle avec une grande prudence; ils rendoient de fréquentes viſites au Capitaine, ils alloient au-devant de tout ce qui lui faiſoit plaiſir; ils l'invitoient chacun à ſon tour à des repas où tout ſe paſſoit avec une grande cordialité, & durant trois mois que cela dura, ils ne lui parloient que de choſes qui l'intéreſſoient, ou qui lui étoient agréables. Enfin quand ils le virent aſſez bien diſpoſé à leur égard, ils ſe haſarderent à l'entretenir du peu de fond qu'il y a à faire ſur les proſpérités mondaines, de la fragilité de la vie, de l'incertitude de la mort, & de l'état qui doit la ſuivre. Le Capitaine paroiſſoit attentif à ces diſcours, & entroit aſſez dans leurs ſentimens; mais quand ils vinrent à lui parler plus en détail des principes de la religion chrétienne, ſes préjugés prenant le deſſus

dans son esprit, on se mit à disputer vivement de part & d'autre. Ces disputes durerent plusieurs mois; comme le cœur avoit plus de part que l'esprit à son obstination dans l'infidélité, & que ses deux amis, par la force de leurs raisonnemens, le réduisoient presque toujours au silence, il prit le parti de les éviter, sans pourtant vouloir rompre avec eux. Mais ces entretiens produisirent un bon effet, en ce qu'ils jetterent dans son ame une inquiétude salutaire, qui troubla la fausse tranquillité où il vivoit. Enfin Dieu qui l'avoit choisi pour être l'instrument de la renaissance spirituelle de *Tchao-laoye*, se servit de *Tchao-laoye* même pour lui dessiller les yeux, & les ouvrir à la lumiere de la foi.

Dans la même prison où est *Tchao-laoye*, se trouvoit un Mandarin des tribunaux, Tartare comme lui, & condamné comme lui à porter la cangue, dont il ne devoit être délivré que quand il auroit payé une somme d'argent qu'il devoit à l'Empereur. Les deux prisonniers s'entretenoient ensemble de la religion chrétienne en présence du capitaine *Siu; Tchao-laoye* qui en est parfaitement instruit, & qui a une éloquence naturelle & persuasive, s'exprima en termes si

nobles & ſi élevés ſur la ſainteté des maximes de cette religion ; il expoſa d'une maniere ſi touchante le regret ſincere qu'il avoit de ne l'avoir pas encore embraſſée ; il exhorta ſi pathétiquement le Mandarin ſon confrere à ſe rendre, dès qu'il ſeroit libre, à une des trois égliſes, pour ſe faire inſtruire, que le Capitaine ſe vit tout-à-coup changé en autre homme. Il ſort à l'inſtant de la priſon, & court chez Joſeph *Tcheou*. pour lui dire combien il étoit touché de tout ce qu'il venoit d'entendre. « Je ne connoiſ-» ſois pas la religion chrétienne, lui dit-» il, & j'ignorois que la doctrine qu'elle » enſeigne fût ſi parfaite ». *Tcheou* profita de ces favorables diſpoſitions pour l'inſtruire plus en détail des vérités de la foi.

Cependant mon inquiétude au ſujet de *Tchao-laoye* augmentoit de plus en plus ; ſon grand âge & les rigueurs de ſa priſon me faiſoient craindre qu'il ne mourût ſans recevoir le baptême. Je preſſois continuellement Joſeph *Tcheou*, & les plus fervens de mes congréganiſtes, de tenter quelques moyens d'entrer dans ſa priſon, & de le baptiſer. Mais leur réponſe ne ſervoit qu'à me faire mieux comprendre que la choſe étoit impoſſible. « Il n'y a que le Capitaine de la porte,

» me dirent-ils, qui pourroit le faire s'il » étoit chrétien : & c'eſt pourquoi, leur » répondois-je, je vous ai ſi fort preſſé » de travailler à ſa converſion. *Tchao-* » *laoye* eſt âgé de 75 ans, la maniere » infiniment dure dont on le traite, ne » peut manquer d'avancer ſa mort. Il eſt » à craindre qu'elle n'arrive avant que » le Capitaine ſoit en état d'être régé- » néré dans les eaux du baptême : mais, » repris-je, ne pourroit-on pas, ſous » quelque prétexte, ſubſtituer pour un » jour le fils à la place du pere ? c'eſt ce » que je ne crois pas, répondit Joſeph » *Tcheou*, mais quand cela ſe pourroit » faire, je doute fort que le capitaine » *Siu* voulût y conſentir : je m'en infor- » merai, & je vous en rendrai compte ».

Peu de jours après, Joſeph *Tcheou* vint me rendre ſa réponſe, qui étoit que le Capitaine de la porte en quartier ne pouvoit être remplacé que par un autre des Capitaines : « mais, ajouta-t-il, le » Capitaine *Siu* eſt maintenant dans des » diſpoſitions de cœur & d'eſprit qui me » font croire qu'on pourroit le charger » de cette œuvre de zèle ». Il me raconta alors combien il avoit été frappé de la converſation qu'avoient eu les deux Mandarins priſonniers, ſur la ſainteté de

la loi chrétienne, & l'effet qu'elle avoit produit ſur ſon eſprit.

Comme nonobſtant les favorables diſpoſitions du capitaine *Siu*, ſon baptême étoit encore éloigné, & que le ſalut de *Tchao-laoye* couroit un riſque continuel, vû les circonſtances de ſon grand âge & de ſa priſon, je chargeai Joſeph *Tcheou* de profiter des bons ſentimens où étoit le capitaine, de lui apprendre la maniere de conférer le baptême, & de l'avertir d'informer *Tchao-laoye* du jour auquel il lui adminiſtreroit ce ſacrement, afin de lui donner le temps de ſe préparer à le recevoir avec les ſentimens de piété & de componction qu'il demande.

Joſeph *Tcheou* alla trouver le capitaine *Siu*, qui étoit toujours dans la même diſpoſition d'embraſſer la foi, & de ſe faire inſtruire pour recevoir le baptême. « Vous ne pouvez mieux vous y diſpo-» ſer, lui dit *Tcheou*, qu'en travaillant » comme vous le pouvez aiſément, à la » ſanctification d'une perſonne que vous » eſtimez. *Tchao-laoye* eſt dans vos pri-» ſons, vous avez été charmé de ſon » entretien ſur la religion chrétienne : il » eſt inſtruit depuis bien des années de » tout ce que cette religion oblige de » croire & de pratiquer : cependant il

» n'eſt pas chrétien, & il ne tient qu'à » vous de lui procurer ce bonheur, en » lui conférant le ſaint baptême. J'y » conſens de tout mon cœur, répondit » le capitaine, mais il faut que vous » m'appreniez ce que je dois faire ».

Tcheou tranſporté de joie de la facilité avec laquelle le capitaine ſe prêtoit à cette bonne œuvre, ſe mit auſſi-tôt à l'inſtruire de ce qu'il devoit faire. « Il » faut, lui dit-il, que vous entriez dans » la priſon, que vous tiriez à part *Tchao-laoye*, & que vous lui diſiez: l'entre- » tien que vous eûtes ces jours paſſés » ſur la religion chrétienne, & dont je » fus témoin, m'a fait juger que vous » regardiez cette religion comme la » ſeule véritable & la ſeule qu'on de- » voit ſuivre, mais vous n'avez pas » reçu le baptême, ainſi vous n'êtes pas » chrétien. Si vous voulez l'être, on » m'a aſſuré que, bien que je ne ſois pas » chrétien moi-même, je pouvois vous » adminiſtrer ce ſacrement. S'il vous » répond qu'il le ſouhaite, comme je » n'en doute pas, vous l'exhorterez à » avoir devant Dieu un regret ſincere » de toutes ſes offenſes envers la divine » Majeſté, & vous le baptiſerez. J'exé- » cuterai tout ce que vous me dites,

» répondit le capitaine, mais comment » faut il s'y prendre pour le baptiſer ? » La choſe eſt aiſée, reprit *Tcheou* : por- » tez de l'eau dans un petit vaſe, & » verſez cette eau ſur la tête de *Tchao-* » *laoye*, en prononçant diſtinctement » ces paroles : Joſeph, je te baptiſe au » nom du Pere, du Fils, & du Saint- » Eſprit ; & de crainte que vous ne vous » trompiez, car ces paroles ſont eſſen- » tielles, je vais les écrire ſur un papier » que vous tiendrez à la main, & que » vous lirez dans le temps que vous ver- » ſerez l'eau ſur ſa tête. Cela ſuffit, dit » le capitaine, mais cela ne ſe pourra » faire qu'après demain, que je ſerai de » quartier, & qu'il me ſera permis d'en- » trer dans la priſon. Je vous verrai en- » core avant ce temps-là ».

Le ſamedi matin, veille de la fête de très-ſainte Trinité, Joſeph *Tcheou* m'envoya Laurent ſon fils, pour me dire que ce jour-là *Tchao-laoye* devoit recevoir le baptême, & que l'après-midi il viendroit lui-même m'inſtruire en détail de la maniere dont cette action ſe ſeroit paſſée. Il vint me voir en effet ſur les trois heures, & verſant des larmes de joie en abondance, il ſe jetta à genoux au pied de mon oratoire, en me diſant : « Re-

» mercions Dieu, mon Pere, *Tchao-*
» *laoye* eſt chrétien, il a reçu ce matin
» le ſaint baptême, & s'appelle Joſeph ».
Notre priere étant achevée, il ſe leva,
& me fit le récit ſuivant.

« A peine vous eus-je quitté mercredi
» dernier, que je me rendis chez le
» capitaine *Siu*, pour lui faire la propo-
» ſition dont vous m'aviez chargé, &
» contre mon eſpérance, il me promit à
» l'inſtant même de faire ce que je ſou-
» haitois avec tant d'ardeur. Vendredi
» au ſoir il entra dans la priſon, & ayant
» fait venir *Tchao-laoye* dans la cour: Je
» ſçai, lui dit il, combien vous êtes
» affectionné à la loi chrétienne; vos
» diſcours m'ont appris que cette loi eſt
» la ſeule qui ſoit véritable, & qui
» puiſſe nous rendre heureux après la
» mort; mais vous ne l'avez pas encore
» embraſſée, car vous n'avez pas été
» baptiſé, & ſans le baptême on n'eſt
» pas chrétien. A ces paroles *Tchao-*
» *laoye* jetta un profond ſoupir, & le-
» vant les yeux au ciel, il s'écria: Ah!
» c'eſt ma faute: il y a dix ans que j'au-
» rois dû recevoir cette grace: ſept ou
» huit concubines que j'avois, & di-
» verſes conſidérations mondaines m'ont
» fait différer de jour en jour ma conver-

» ſion, & c'eſt ce qui ſera la cauſe de
» ma perte, car je n'oſe eſpérer que
» Dieu ait égard au repentir vif & ſin-
» cere que j'ai, d'avoir fermé ſi long-
» temps les yeux à la lumiere qui m'é-
» clairoit, ni qu'il veuille me faire une
» grace dont je me ſuis rendu ſi indigne.
» Ne déſeſpérez de rien, lui dit le
» capitaine *Siu* : ſi c'eſt véritablement
» que vous vouliez recevoir le baptême,
» & que vous ayiez un repentir ſincere
» de tous les péchés de votre vie, quoi-
» que je ne ſois pas encore chrétien, un
» de mes amis qui l'eſt depuis long-
» temps, & qui eſt très-inſtruit, m'a
» aſſuré que je pouvois vous baptiſer.
» Mais, demanda *Tchao-laoye*, ſçavez-
» vous les paroles qu'il eſt néceſſaire de
» prononcer. Le capitaine pour toute
» réponſe, les lui fit lire ſur un papier
» qu'il tenoit à la main. Auſſi-tôt *Tchao-*
» *laoye* ſe proſternant à terre, le remer-
» cia de la grace qu'il vouloit bien lui
» procurer ; & après avoir demeuré
» quelque temps ſans rien dire ; une fa-
» veur ſi grande & ſi peu eſpérée, dit-il,
» demande que je prenne quelque temps
» pour m'y diſpoſer. Faites-moi l'amitié
» de revenir demain de grand matin ;
» mais n'y manquez pas, je vous en

» conjure. Le capitaine le lui promit, &
» se retira.
» Il tint sa parole : le lendemain matin
» tous les prisonniers étant encore en-
» dormis, il se rendit à la prison. *Tchao-*
» *laoye* l'attendoit dans la cour. Il se mit
» aussi-tôt à genoux & demanda pardon
» à Dieu de ses péchés : les larmes qui
» couloient abondamment de ses yeux,
» marquoient assez la douleur intérieure
» dont il étoit pénétré. Il pria ensuite le
» capitaine de lui conférer le saint bap-
» tême : celui-ci lui versa peu-à-peu sur
» la tête l'eau qu'il avoit dans une por-
» celaine, en lisant en même temps la
» formule du baptême, & il ne cessa
» d'en verser que lorsqu'il eut dit cette
» derniere parole (*Ya-mong*) qui signifie
» *amen*, ainsi soit-il. *Tchao-laoye* de-
» meura encore quelque temps à genoux
» pour remercier Dieu de la grace qu'il
» venoit de recevoir ; ensuite frappant
» la terre du front devant le capitaine,
» il lui dit, qu'il n'oublieroit jamais
» que c'étoit à lui & à son ami qu'il
» étoit redevable d'un si grand bonheur ;
» qu'au reste, quoiqu'il ne doutât point
» qu'il ne fût devenu véritablement en-
» fant de Dieu par ces eaux salutaires,
» il ne laisseroit pas, s'il sortoit de pri-

» ſon, de venir auſſi-tôt à l'égliſe pour » *Pou-ly*, c'eſt-à-dire, pour ſe faire » ſuppléer les cérémonies du baptême. » Le capitaine ne comprit point ce qu'il » vouloit dire par ces mots *Pou-ly*: il » lui répondit néanmoins *Che-te*, que » cela ſe pouvoit; & étant venu auſſi- » tôt me rendre compte de ce qui s'étoit » paſſé, il m'en demanda l'explication; » je la lui donnai avec plaiſir ».

Tel eſt le récit que me fit Joſeph *Tcheou*: à peine l'eut-il achevé que je le congédiai, le remettant au lendemain, pour avoir avec lui un plus long entretien. J'étois dans l'impatience d'apprendre cette agréable nouvelle aux autres Miſſionnaires. Ils ſçavoient bien en général qu'on s'efforçoit de procurer le baptême à *Tchao laoye*, mais ils ignoroient les meſures qu'on prenoit pour y réuſſir. Leur ſurpriſe & leur joie ne purent s'exprimer: ils la témoignerent par leur empreſſement à remercier le Dieu des miſéricordes, & le lendemain ils offrirent le ſaint ſacrifice de la meſſe en action de graces.

Quelques jours après Joſeph *Tcheou* me demanda une médaille pour notre ami nouvellement baptiſé: je n'avois pas de quoi le ſatisfaire; mais le R. P.

Parennin, supérieur de cette maison, m'en donna une de saint Joseph, qui est le patron du Néophyte: j'y joignis une croix de Caravaca. Le capitaine remit ce petit présent à *Tchao-laoye*, & selon les instructions que lui avoient données Joseph *Tcheou*, il lui dit que la croix & la médaille venoient de moi, qu'il y avoit une indulgence pléniere attachée à la médaille, & qu'il pouvoit la gagner à l'heure de la mort, pourvû qu'il eût une contrition sincere de ses péchés, & qu'il prononçât de cœur & de bouche, s'il le pouvoit, ces paroles: Jesus, Maria, Joseph, *Kolien-ngo*, *Jesus*, *Marie*, *Joseph*, *ayez pitié de moi*. *Tchao-laoye* reçut ce présent avec de grands sentimens de piété, il le baisa plusieurs fois avec respect, & pria le capitaine de me faire dire que si jamais la liberté lui étoit rendue, il viendroit au moment même se jetter à mes pieds pour me marquer sa reconnoissance.

Je ne doute point, mon Révérend Pere, que vous n'entriez dans les mêmes sentimens où nous sommes, & que vous ne soyez également attendri de la conversion d'un ami si illustre par sa naissance & par son mérite, & dont le crédit, sous le regne précédent, a été si utile à la

la religion, & aux ouvriers évangéliques; demandez avec nous au Seigneur qu'il lui faſſe la grace de bien connoître le prix de ſa diſgrace, & de faire un ſaint uſage de ſes ſouffrances. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Porquet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere de Goville, de la même Compagnie.

A Macao, ce 11 décembre 1732.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Vous êtes accoutumé depuis ſi long-temps à recevoir chaque année d'affligeantes nouvelles d'une Miſſion, que vous avez vue autrefois ſi floriſſante (1),

(1) Le Pere de Goville a été pendant vingt-quatre ans Miſſionnaire à la Chine. Ayant été député en France, ſa ſanté ſe trouva ſi affoiblie, que ſes ſupérieurs ne jugerent pas à propos qu'il retournât à la Chine comme il le ſouhaitoit ardemment.

que sans doute vous êtes déja préparé au triste événement dont je vais vous entretenir. Vous n'avez pas oublié que l'Empereur, au commencement de son régne, fit chasser tous les Missionnaires des églises qu'ils avoient dans les différentes Provinces de l'Empire, & leur assigna la ville de Macao pour terme de leur exil; afin qu'ils fussent plus à portée de retourner dans leur patrie s'ils le vouloient. Cette vue étoit excusable dans un Empereur Chinois, qui n'étoit pas obligé d'en prévoir les inconvéniens. Nos Peres, qui demeurent à Peking, obtinrent avec beaucoup de peine une audience de ce Prince, dans laquelle ils lui représenterent qu'il n'y avoit point à Macao de vaisseaux qui partissent pour l'Europe; que le grand âge & les incommodités qui en sont la suite ordinaire, ne permettoient pas à plusieurs d'entr'eux d'entreprendre un si long & si pénible voyage, & qu'il leur seroit bien dur de passer le reste de leurs jours avec des gens d'une langue & d'une nation différente; qu'ils supplioient donc Sa Majesté de vouloir bien fixer leur demeure à Canton plutôt qu'à Macao.

L'Empereur, après avoir pris les avis des Mandarins généraux de cette Pro-

vince, qui alors ne nous étoient pas contraires, accorda la grace qu'on lui avoit demandée, mais ſans préjudice des ordres antérieurs, qui défendoient l'exercice de la Religion Chrétienne. Tout ce que nous ſommes de Miſſionnaires François, Eſpagnols, Italiens, nous vivions tranquillement dans nos maiſons, ſans qu'on eût penſé juſqu'ici à nous accuſer de donner atteinte aux ordres de l'Empereur. Les Mandarins qui gouvernent maintenant cette Province, ſont entrés dans des défiances, qu'il n'étoit gueres poſſible ni de prévoir, ni de prévenir. Ils viennent de porter un ordre de nous faire tous paſſer à Macao: l'exécution en a été prompte, & accompagnée de circonſtances bien dures & bien douloureuſes pour nous, ainſi que vous le verrez par le détail dans lequel je vais entrer.

Le 18 du mois d'Août dernier les deux *Tchi-hien*, ou Gouverneurs de Canton, firent venir un ou deux Miſſionnaires de chacune des égliſes de leur département, & leur déclarerent que les Mandarins généraux de la Province vouloient que nous nous retiraſſions tous à Macao. Les raiſons qu'ils apporterent ne ſe trouverent pas les mêmes, auſſi

n'étoient-elles que d'honnêtes prétextes dont ils couvroient les véritables motifs de la réſolution qu'on avoit priſe. Celui de *Nan-hai* dit aux Miſſionnaires de ſon diſtrict, qu'on craignoit qu'il ne ſurvînt quelques troubles dans la Province, & qu'il étoit bon de nous mettre à couvert de toute inſulte par cette retraite. Celui de *Poanyu*, qui eſt le département où nous demeurons, nous donna pour raiſon le prétendu mécontentement qu'un *Tſong-Ping* ou Lieutenant général des troupes avoit de notre conduite, & la crainte où l'on étoit qu'il ne fît paſſer ſes plaintes directement à l'Empereur; qu'il étoit de leur intérêt & du nôtre que nous nous retiraſſions pour quelques mois à Macao. Le Pere Hervieu, notre Supérieur, n'avoit garde de goûter cette raiſon: il prit la parole pour ceux qui étoient avec lui, ſçavoir, pour le Pere Miralta, Procureur des Miſſions de la ſacrée Congrégation, & pour le Pere Rocha, Franciſcain Eſpagnol, qui avoit ſoin d'une autre égliſe, & il repréſenta fortement au *Tchi-hien* que nous étions à Canton en vertu d'un *Tchi* ou ordre de l'Empereur; qu'il oſoit eſpérer que les Mandarins, en conſidération de cet ordre, voudroient bien nous laiſſer dans

nos égliſes, & qu'il le ſupplioit de faire paſſer juſqu'à eux nos très-humbles ſupplications. Le *Tchi-hien* le promit pour ſe défaire d'eux plus honnêtement : les Miſſionnaires, qui ne s'en apperçurent que trop, crurent qu'il ne leur reſtoit plus que la foible reſſource de s'adreſſer directement aux Mandarins ſupérieurs, & de leur préſenter une requête dans les formes.

Lorſque les Peres, qui avoient été appellés aux deux Tribunaux, furent de retour chacun dans leur égliſe, & qu'ils eurent fait part de cette nouvelle aux autres Miſſionnaires, elle les jetta dans un abattement & une conſternation qu'il ne ſeroit pas aiſé de vous exprimer. A peine commencions-nous à revenir tant ſoit peu de l'accablement de triſteſſe dont nous fûmes ſaiſis, qu'on vint afficher à la porte de toutes nos maiſons le *Cao-chi*, c'eſt-à-dire, l'ordonnance des Mandarins généraux, ce qui fait aſſez voir qu'il étoit déja dreſſé lorſque nos Miſſionnaires furent appellés chez les deux *Tchi-hien*, & en effet il étoit daté de la veille. C'eſt ainſi qu'il étoit conçu :

« Nous, *Ngao*, généraliſſime de cette » Province, *Yang*, Viceroi, *Tſiao*,

» Lieutenant général pour la police &
» la réformation des mœurs, donnons
» cette préſente déclaration.
» C'eſt une choſe connue, non-ſeu-
» lement dans cet Empire, mais encore
» dans tous les autres Royaumes, qu'il
» ne faut point permettre de mauvaiſe
» doctrine. Vous autres Européens étant
» venus à la Chine pour y répandre
» votre loi, & ſéduire notre peuple,
» *Moan*, généraliſſime des Provinces
» de *Fo-kien* & de *Tchekiang*, repré-
» ſenta il y a quelques années à l'Em-
» pereur qu'il falloit vous renvoyer tous
» dans vos Royaumes. Sa Majeſté par
» un excès de bonté & de condeſcen-
» dance, ſe contenta de défendre l'exer-
» cice de votre Religion, en vous per-
» mettant de demeurer dans ſon Em-
» pire. En conſidération de ces ordres
» & de cette indulgence, vous auriez
» dû vous renfermer chez vous, & n'y
» vaquer qu'à votre perfection particu-
» liere, d'autant plus que le *Li-pou*,
» par ſon Arrêt, vous défendoit d'aller
» çà & là, & de tenir des aſſemblées,
» auquel cas il y avoit ordre aux Man-
» darins des lieux de vous punir & de
» vous chaſſer. Comment donc ſe peut-
» il faire que *Ngan-to-ni*, (c'eſt le nom

» du frere Antoine de la Conception,
» Franciſcain Eſpagnol) ſous prétexte
» d'exercer la Médecine, tienne des
» aſſemblées avec trouble & tumulte,
» de même que *Ngai*, &c. (il nomme
» en tout quatorze perſonnes de trente
» que nous étions à Canton) leſquels
» s'occupent pareillement à répandre
» votre loi? Ce mal augmente de jour en
» jour: le peuple groſſier, attiré par vos
» adreſſes, ſe laiſſe tromper, & les hom-
» mes s'aſſemblent pêle mêle avec les
» femmes. Certes une telle conduite eſt
» abſolument contraire aux loix, & ne
» peut être tolérée. Ainſi voici ce que
» nous ſignifions à *Ngan-to-ni*, & aux
» autres Européens. Macao ſitué dans
» le territoire de *Hiang-chan-hien* eſt
» un lieu deſtiné depuis long-temps à
» la demeure des Européens: Nous vous
» donnons trois jours, ſçavoir, demain
» 18 d'Août & les deux jours ſuivans,
» pour ramaſſer vos effets, & vous y
» retirer, ſans qu'il vous ſoit permis
» de revenir jamais à Canton. Que ſi
» vous manquiez d'obéir au terme pré-
» fix, nous ordonnons aux Mandarins
» immédiats de ſe ſaiſir de vos perſonnes
» & de vous traiter en criminels. C'eſt
» à vous de vous épargner ce chagrin.

» Cet ordre eſt invariable, & doit être » exécuté à la lettre. Telle eſt la déclaration que nous avons prétendu faire » ce vingt-ſeptieme de la ſixieme lune » de l'année dixieme d'*Yong-tching* ».

Peu de temps après que ce *Cao-chi* eut été porté dans toutes les égliſes, un ou deux Miſſionnaires de chacune vinrent comme de concert ſe rendre à la nôtre, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre, & ſur les moyens de détourner, s'il étoit poſſible, un coup ſi funeſte. On propoſa de demander un aſſez long délai pour avoir le temps d'informer nos Peres de Peking de cet ordre, afin qu'ils puſſent en obtenir la révocation, avant qu'il s'exécutât, ou bien ſi les Mandarins nous refuſoient cette grace, comme il y avoit toute apparence; car il auroit fallu un délai de trois mois pour avoir réponſe de Peking, de leur demander le temps ſuffiſant pour donner ordre à nos affaires; ou enfin, s'ils étoient inflexibles, de nous permettre de laiſſer un Miſſionnaire dans chacune des trois égliſes, pour gouverner les affaires des Peres qui ſont à la Cour. Notre Pere Supérieur fut chargé de dreſſer la requête, & quand elle fut prête il la communiqua aux Supérieurs

des autres égliſes qui l'approuverent.

Le jour ſuivant, un Miſſionnaire de chaque égliſe ſe rendit à la porte du *Tſong-tou* & des autres Mandarins; mais ils y furent très-mal reçus : ni leur requête, ni même le *tie-tſe*, c'eſt-à-dire, le billet de viſite, ne put pénétrer, & ils furent contraints de ſe retirer. Il n'y eut que le Pere Cordez qui ne perdit point courage. Il alla voir le *Tſiang-kun*, ou Général Tartare, & le *Tſing-cheou*, ou Commandant de la ville, avec leſquels il étoit en quelque liaiſon, il les pria de faire paſſer notre requête aux Mandarins: mais comme l'un & l'autre ne ſont que Mandarins de guerre, & que ces ſortes d'affaires ne les regardent pas, il en reçut un refus aſſaiſonné de manieres obligeantes & de beaucoup d'honnêtetés Chinoiſes. Il ne ſe rebuta point : il alla trouver le *Tchi-hien*, dans le département duquel étoit ſon égliſe, dont il avoit eu ſujet de ſe louer, & qui, dans le cours de cette affaire, a exécuté les ordres dont on l'avoit chargé avec beaucoup de modération. Ce Mandarin, pour ne pas chagriner les Miſſionnaires, reçut la requête, mais il n'en fit aucun uſage, & ſa réponſe fut une nouvelle aſſurance qu'il ne falloit plus ſonger qu'à partir.

Après tant de démarches inutiles, on ne ſongea plus en effet qu'au départ. Cependant un nouveau *cao-chi* qu'on apporta, & qui devoit s'afficher à notre porte, & à tous les divers endroits de la ville, quoique plus injurieux & plus infamant que le premier, nous donna une petite lueur d'eſpérance, parce qu'il ſembloit reſtreindre le nombre des exilés aux quatorze qui avoient été nommés dans le *cao-chi* précédent; du moins il n'y eut aucun de nous qui ne crût y trouver ce ſens; & en conſéquence il n'y eut que les quatorze nommés qui ſe préparerent à partir. Mais cette légere conſolation ne dura gueres: deux petits Mandarins qu'on nous avoit envoyés pour preſſer notre départ, furent ſurpris de nous voir dans cette opinion, convenant néanmoins du fondement qu'y donnoit l'expreſſion du *Cao-chi*. Ils allerent conſulter les grands Mandarins, & reçurent ordre de nous détromper. Ainſi il n'y eut plus de doute, & il fallut penſer ſérieuſement à la retraite. Voici les propres termes de ce *Cao-chi*, ou ordonnance des Mandarins généraux de la province.

» Nous, *Ngao*, *Tchong-tou*, c'eſt-à-» dire, Viceroi Général. *Yang*, *Fou-*

» *yuen*, c'eſt-à-dire, Viceroi. *Tſiao*, » *Quan-ſong-tchin-ſou*, c'eſt-à-dire, » Lieutenant Général de la police & de » la réformation des mœurs, faiſons la » déclaration qui ſuit.

« Le peuple Chinois ſe porte de lui- » même à trouver dans ſon travail de » quoi vivre, & à garder les loix de » l'Empire, ſçavoir l'obſervance des » rites, de la tempérance & de la pu- » deur. Mais il ſe trouve aujourd'hui » que les Européens veulent introduire » une loi toute contraire. Le feu Empe- » reur, par un effet de ſa grande bonté, » leur avoit permis de s'établir dans ſon » Empire, pouvoit-on s'imaginer qu'ils » fuſſent ſi méchans & ſi pervers? Il y » a quelques années que le *Tſong-tou-* » *Moan* ayant découvert qu'ils ſéduiſoient le peuple de *Fo-kien* par leur » mauvaiſe doctrine, repréſenta à Sa » Majeſté qu'il falloit les chaſſer tous de » la Chine, & les renvoyer à Macao, » afin que de-là ils retournaſſent dans » leurs Royaumes. Mais Sa Majeſté, par » une grande indulgence, ſe contenta » de les exiler dans cette ville de Can- » ton, & de leur permettre d'y demeu- » rer juſqu'à ce qu'ils euſſent donné » quelque nouveau ſujet de mécontent-

» ment. Un si grand bienfait méritoit
» que par reconnoissance ils se con-
» tinssent dans le devoir : mais nous
» voyons que contre notre attente, ils
» continuent leurs pratiques ordinaires
» sans nul amendement : ils employent
» leur argent à gagner les peuples & à
» leur faire embrasser leur loi : les jours
» de Fêtes les Chrétiens & les Chré-
» tiennes courent comme des insensés à
» leurs assemblées : le bas peuple par
» stupidité, ou par l'espoir d'un argent,
» dont il se laisse amorcer, n'a pas
» honte de se prosterner devant eux.
» Les femmes, également séduites, s'as-
» semblent dans des maisons, & parmi
» cette multitude, combien de crimes
» se commettent ! La séduction & la
» corruption ne font que croître de jour
» en jour ; nos coutumes font renver-
» sées, les mœurs se corrompent, la
» probité naturelle s'éteint : peut-on
» penser à de si grands désordres sans
» douleur & sans indignation ? Sans
» doute il seroit convenable de châtier
» sévérement ceux qui parmi le peuple
» sont coupables de ces excès ; mais
» nous aimons mieux leur donner le
» temps de se corriger ; nous nous con-
» tentons d'envoyer à Macao *Ngan-to-ui*

» & les quatorze qui ont été déſignés.
» Ainſi nous ne ferons point d'autres
» recherches de ces déſordres. Tel eſt
» le but de cette déclaration que nous
» adreſſons au peuple & aux ſoldats.

» Vous donc, Chinois, qui que vous
» ſoyez, qui avez du ſang dans les
» veines, ſoit que vous vacquiez à l'é-
» tude des Lettres ou à cultiver la terre,
» ſoit que vous ſoyez Ouvriers ou Mar-
» chands, honorez & reſpectez vos pa-
» rens, & occupez-vous de votre tra-
» vail : ne pouvez-vous pas, vous chefs
» de famille, trouver par ce travail de
» quoi ſubſtanter vos enfans ? Pourquoi
» avez-vous la baſſeſſe de recourir à de
» vils Européens ? Et vous, femmes
» qui avez été élevées dans l'intérieur
» de vos maiſons, ne devez-vous pas
» y avoir appris à conſerver la pudeur,
» qui eſt l'ornement de votre ſexe ?
» Comment donc vous livrez-vous aux
» artifices de ces mépriſables étrangers ?
» Il faut que dorénavant vous vous
» repentiez de vos fautes paſſées, que
» vous rentriez dans l'obſervance des
» devoirs attachés à votre état, que les
» peres inſtruiſent leurs enfans, les ma-
» ris leurs femmes, & que renonçant à
» ces déſordres, vous repreniez le vrai

» chemin de la vertu. Si vous vous cor-
» rigez, vous mériterez que nous vous
» regardions comme un digne peuple
» de ce glorieux regne, & nous oublie-
» rons le passé. Ne soyez point si opi-
» niâtre que de vouloir demeurer dans
» votre aveuglement. Puisque vous vi-
» vez parmi les hommes, vivez en
» hommes, & non pas en bêtes, à la
» honte de vos ancêtres & de votre
» postérité. Nous vous exhortons, &
» nous l'espérons ainsi. Telle est la fin
» de cette déclaration ».

Les calomnies & les injures grossieres répandues dans cette ordonnance ne nous toucherent que foiblement. Le peuple Chinois est accoutumé aux invectives & aux mensonges de ses Mandarins, & cette ordonnance ne fera pas changer d'idées à ceux qui connoissent les Chrétiens : mais ce qui nous affligeoit infiniment, c'est la violence de notre expulsion, & le peu de temps qu'on nous donnoit pour nous y disposer ; car du moment où nous fûmes assurés qu'il falloit sortir de Canton, jusqu'à celui où nous devions nous embarquer, il ne restoit plus gueres que vingt-quatre heures ; comment pouvoir en si peu de temps emballer nos livres, les meubles

de notre égliſe & de notre maiſon, & le petit bagage que tous nos Miſſionnaires chaſſés de leurs égliſes avoient apporté des provinces à Canton. C'eſt ce qui fut impoſſible, ſur-tout dans notre maiſon, où il ſe trouvoit un plus grand nombre de Miſſionnaires exilés. Ainſi quelque diligence que nous pûmes faire, il fallut ſe réſoudre à en abandonner une partie à la garde de quelques domeſtiques, qu'on nous permit de laiſſer dans nos maiſons; & le peu que nous emportâmes avec nous, ne put, malgré nos ſoins, échapper à l'avidité des Chinois, qui, dans le court trajet qu'il y a de notre maiſon à la riviere, firent diſparoître beaucoup de choſes. Mais dans un ſi grand déſaſtre, c'eſt de quoi nous fûmes peu touchés.

A quoi nous fûmes bien ſenſibles, mon Révérend Pere, c'eſt de nous voir forcés de laiſſer le *Quantſai* ou cercueil du Pere du Baudory, auquel nous étions ſur le point de rendre les devoirs funebres. Ce zélé Miſſionnaire étoit mort depuis peu de jours de la maniere dont vous ſçavez qu'il avoit vécu, c'eſt-à-dire, dans une union continuelle avec Dieu. Ce fut le jour de l'Aſſomption de Notre-Dame que nous fîmes cette perte, circonſtance

remarquable, parce que c'étoit comme un dernier trait de pinceau ajouté à la reſſemblance de ſa vie avec celle de Saint Staniſlas : comme lui il étoit allé à pied à Rome pour demander au Révérend Pere Général la grace d'entrer dans la Compagnie ; comme lui il avoit toujours vécu dans le continuel exercice de la préſence de Dieu ; & enfin ce fut le jour qu'on célebre la fête de la glorieuſe Aſſomption de la Sainte Vierge, qu'il alla comme lui recevoir la récompenſe de ſes vertus. On nous obligea de partir, & il fallut laiſſer ſon cercueil dans notre maiſon, que les Mandarins firent tranſporter depuis dans je ne ſçai quel *Miao* ou Temple ſitué hors de la porte orientale de la Ville.

Les Miſſionnaires des autres Egliſes ſe trouverent à proportion dans les mêmes peines & dans les mêmes embarras que nous ; ce qu'il y eut de particulier pour l'Egliſe de la ſacrée Congrégation, c'eſt que M. Appiani, de la Congrégation de Saint Lazare, y étoit malade d'une diſſenterie, toujours dangereuſe, ſur-tout dans un homme âgé de 70 ans. On eſpéroit que les Mandarins auroient compaſſion de ſon état, & qu'ils n'auroient pas de peine à permettre qu'on le laiſſât

dans la maiſon, ou qu'on le tranſportât à la factorerie de nos Marchands François. Cette grace lui fut refuſée d'une maniere injurieuſe & inſultante. Tout moribond qu'il étoit, il lui fallut faire le voyage de Macao, où il mourut quatre ou cinq jours après ſon arrivée.

Trois Eccléſiaſtiques François du ſéminaire de Paris qui redoutoient le ſéjour de Macao, demanderent qu'il leur fût permis de ſe retirer ſur le vaiſſeau François arrivé cette année à la Chine, dans le deſſein de paſſer ſur quelque vaiſſeau de *Madras*, d'où ils ſe rendroient à *Pondichéry*. Le *Tchi-hien*, dans le département duquel ils étoient, y avoit donné ſon agrément, moyennant une caution ſûre de leur ſortie de la Chine. Tandis qu'ils cherchoient cette caution, l'affaire fut portée aux Mandarins ſupérieurs qui ne voulurent jamais y conſentir. La raiſon principale de leur refus étoit, que leur *Pen* ou la dépêche par laquelle ils informoient l'Empereur de notre départ pour *Macao*, étoit déja prête, & qu'ils ne jugerent pas à propos d'y faire aucun changement. Ainſi le ſort de trente Miſſionnaires qui étoient pour lors à Canton fut le même. Voici les termes dont les Mandarins s'expri-

ment dans leur dépêche à l'Empereur.
» Tous les Royaumes ſe font un de-
» voir de ſe conformer aux loix & au
» gouvernement de cette dynaſtie : c'eſt
» par cette raiſon que le prédéceſſeur
» de Votre Majeſté, plein de clémence
» & de bonté pour les étrangers, permit
» aux Européens de s'établir dans nos
» provinces : ſa vue étoit qu'en vivant
» ſelon nos loix ils participaſſent au
» bonheur de ſon gouvernement, Prince
» qui, par ce caractere de bonté, a égalé
» & même ſurpaſſé nos plus grands
» Empereurs *Yao* & *Chun*. Auroit-on
» pu croire que les Européens abuſant
» de ſes bienfaits, & au mépris de nos
» loix, duſſent travailler à ſéduire nos
» peuples par la prédication de leur loi,
» à renverſer toutes nos coutumes, &
» à porter le trouble dans nos provin-
» ces ? Il y a quelques années que *Moan*
» *Tſong-tou* de celles de *Fo-kien* & de
» *Tche-kiang* ayant découvert ce déſor-
» dre, repréſenta à Votre Majeſté qu'il
» falloit les renvoyer dans leurs Royau-
» mes, employer leurs maiſons à des
» uſages utiles au public, & qu'il n'y
» avoit que ce moyen-là de remettre
» les choſes dans l'ordre : Votre Ma-
» jeſté uſant de ſa clémence ordinaire,

» & faiſant réflexion que ces étrangers
» étoient éloignés de leur patrie & de
» différens Royaumes, eut la bonté de
» leur permettre de demeurer pour quel-
» que-temps à Canton, afin de pouvoir
» s'embarquer plus aiſément ſur quel-
» que vaiſſeau Européen. Cette faveur
» étoit grande, & les Européens après
» l'avoir obtenue, au lieu d'abuſer,
» comme ils ont fait, de l'indulgence
» de Votre Majeſté à leur égard, ne
» devoient penſer qu'à vivre en paix
» dans leurs maiſons, y travailler à
» leur propre perfection, & y obſerver
» les loix de l'Empire, d'autant plus
» que l'arrêt du *Li-pou* leur défendoit
» de courir de côté & d'autre, & de
» faire des aſſemblées de leur religion,
» à peine d'être châtiés & chaſſés par
» les Mandarins immédiats. Cependant
» il ſe trouve aujourd'hui un *Ngan-to-*
» *ni*, qui, ſous prétexte d'exercer la
» médecine, excite des troubles, un
» *Ngai-ſe*, &c. qui ouvrent des égli-
» ſes, qu'ils appellent les égliſes de la ſainte
» Mere, qui attirent les peuples à leur
» religion, & qui ſe comportent d'une ma-
» niere licentieuſe. Ce mal croît de plus
» en plus: les jours de fêtes, les chré-
» tiens s'excitent les uns les autres, &

» courent à ces égliſes comme des inſen-
» ſés ; les femmes s'y trouvent confuſé-
» ment avec les hommes ; les hommes
» par l'eſpoir du gain ne rougiſſent pas
» de ſe proſterner devant ces Euro-
» péens, ni les femmes de s'entretenir
» ſecrettement avec eux : c'eſt ce qu'on
» ne peut entendre ſans douleur, ni
» ſouffrir en patience. C'eſt pourquoi,
» nous les eſclaves de Votre Majeſté,
» après nous être aſſurés de toutes
» choſes avec un mûr examen, le 28 de
» la ſixieme lune nous avons fait une
» déclaration publique contre ces dé-
» ſordres, & le ſecond de la lune ſui-
» vante nous avons fait conduire tous
» ces Européens à *Macao*, afin d'empê-
» cher qu'ils ne continuent d'attirer à
» eux notre peuple, & de le corrompre.
» Les huit maiſons qu'ils ont ici ſont
» encore à la garde de leurs domeſtiques,
» mais comme nous craignons qu'il ne
» leur prenne envie de rentrer dans
» l'Empire, afin de couper le mal juſ-
» qu'à la racine, il nous paroît conve-
» nable d'exécuter à leur égard les
» ordres de l'an deuxieme d'*Yong-tching*,
» & de les employer à des uſages utiles
» au public. Nous croyons devoir at-
» tendre ſur cela de nouveaux ordres,

» & nous nous bornons à ſupplier Votre » Majeſté d'en décider ſelon ſon admi- » rable ſageſſe ».

Ce fut le 20 d'août au ſoir que ſelon l'ordre des Mandarins nous nous embarquâmes tous ſur quatorze ou quinze petites barques. Nous avions envoyé dès le matin un exprès à Peking, pour informer nos Peres de ce triſte événement. Il promit d'y arriver en trente-ſept ou trente-huit jours : s'il a tenu parole, nos lettres y ſeront arrivées quelques jours avant la dépêche des Mandarins ; mais depuis trois mois qu'il eſt parti, nous n'avons reçu aucune nouvelle.

Le lendemain 21 d'août, nos barques s'étant réunies, & la marée étant venue, nous partîmes tous ſous l'eſcorte de quatre galeres & de deux petits Mandarins de chaque *hien*. Meſſieurs nos François vinrent nous dire adieu, & nous témoigner la part qu'ils prenoient à notre malheur, ou plutôt au malheur de la religion : on vit de part & d'autre couler bien des larmes, quand il fallut s'embraſſer & ſe ſéparer.

Nous mîmes donc à la voile le 21, & la nuit du 23 au 24 nous arrivâmes à *Maçao*. Comme il y a deux maiſons de

Jéſuites & trois monaſteres de religieux, nous n'eûmes pas de peine à y trouver un aſyle, & nous fûmes reçus avec beaucoup de charité.

Si cette affaire paroiſſoit terminée de la part des Mandarins en ce qui concerne nos perſonnes, nous nous apperçûmes bientôt qu'elle étoit à peine commencée par rapport aux chrétiens & à la religion. Le *Tchi-hien* ou gouverneur de *Hiang-chan*, qui a dans ſon département le territoire de *Macao*, y arriva en même temps que nous, & conformément aux ordres qu'il avoit reçus des Mandarins ſupérieurs, il fit deſcendre à terre les domeſtiques & les chrétiens qui nous avoient ſuivis, & les fit garder à vue par ſes gens. Peu après il les cita en ſa préſence, & par ſon ordre leurs noms furent écrits ſur un regiſtre, après quoi on les envoya ſur des barques pour les conduire à Canton. Les chaînes qu'on leur mit au col, furent comme le prélude des mauvais traitemens qu'on leur préparoit à leur arrivée à Canton; & en effet dès qu'ils furent à terre au nombre d'environ cinquante, on les traîna à divers tribunaux, ſous l'eſcorte d'un grand nombre de ſoldats & de ſatellites des Mandarins, dont l'intention étoit de les

donner en ſpectacle à toute la ville. Ils furent menés enſuite à la place publique deſtinée à l'exécution des criminels. Le *Tchi-fou* (1) s'y rendit accompagné des deux *Tchi-hien* de *Nan-hai* & de *Poan-yu*, & du *Tchi-hien* (2) de *Hiang-chan*. La ſcene commença par la plus injurieuſe déclamation qui ſe puiſſe imaginer contre la religion chrétienne ; après quoi douze de cette troupe de chrétiens pris des huit égliſes, furent condamnés à vingt coups de baſtonnade. Cette exécution, qui eſt plus ou moins ſévere, ſelon les bâtons qu'on y emploie, & les bras qui les mettent en mouvement, ſe fit avec une extrême cruauté.

Lorſque ces nouvelles vinrent à *Macao*, je vous laiſſe à penſer, mon Révérend Pere, quelle fut notre douleur. La maniere dont on nous enleva nos domeſtiques & nos Catéchiſtes, nous faiſoit bien appréhender quelque dénouement fâcheux lorſqu'ils ſeroient à Canton, mais aucun de nous n'avoit porté ſi loin ſes conjectures & ſes craintes. La ſeule conſolation que nous eûmes,

(1) Gouverneur d'une ville du premier ordre.
(2) Juge & Gouverneur d'une ville du troiſieme ordre.

fut d'apprendre avec quelle constance ces fervens Chrétiens ou avoient déja soufferts, ou s'attendoient à souffrir toute sorte de peines pour une si bonne cause. Aucun d'eux n'a hésité à avouer qu'il étoit Chrétien, ou du moins il n'y en a qu'un ou deux qui aient donné lieu à quelque soupçon. Mais ce qui nous afflige sensiblement, c'est l'impression que fera cette persécution sur l'esprit des Mandarins des autres provinces, qui ne manqueront pas, à l'exemple de ceux de Canton, de faire des recherches des Chrétiens répandus dans tout l'empire.

Les autres Chrétiens qui ne reçurent point la bastonnade, furent jettés dans les prisons, & quelques jours après parut un Arrêt qui portoit que ceux qui étoient d'une autre province, y fussent conduits en qualité de criminels, c'est-à-dire, chargés de chaînes, pour être livrés au Mandarin du lieu, & que pendant la route ils seroient renfermés dans les prisons de chaque ville par où ils passeroient. A l'égard des domestiques & Catéchistes qui étoient de Canton ou des environs, il y en eut qui furent condamnés à la bastonnade, & d'autres à porter la cangue un ou deux mois. Quelques-uns furent renvoyés sans châtiment,

timent, ſoit parce qu'ils étoient ou fort jeunes, ou d'un âge très-avancé. Il s'en trouva de ce nombre qui étoient d'autres provinces, & deux entr'autres auxquels nous prenions un intérêt particulier. L'un d'eux étoit de Peking; il a été reçu dans notre Compagnie & eſt Prêtre depuis deux ans; nous lui apprenions la langue latine le Pere Hervieu & moi. Ils répondirent, ſelon les inſtructions qu'on leur avoit données, qu'ils appartenoient aux Peres de Peking. Cette réponſe embarraſſa apparemment les Mandarins qui avoient deſſein de les punir comme les autres; mais ces Magiſtrats ſe tirerent d'embarras en bons Chinois, à qui les menſonges ne coûtent gueres, & dans le compte qu'ils rendirent aux Mandarins ſupérieurs, ils avancerent que ces deux-là n'étoient pas Chrétiens. Le *Tſong-Tou* envoya demander juridiquement au Pere Hervieu notre Supérieur, & au Pere Miralta Procureur de la ſacrée Congrégation, ſi en effet ils appartenoient aux Miſſionnaires de Peking; c'eſt ce qui nous fit juger qu'on leur rendroit bientôt la liberté: cependant ils ſont encore détenus dans les priſons.

Nous eûmes ſoin de procurer à ces Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt tous les ſe-

cours dont ils avoient besoin au milieu de leurs souffrances, & comme à la Chine plus qu'ailleurs, l'argent a grand pouvoir dans les tribunaux, nous eûmes la consolation d'avoir soulagé une partie de leurs peines. Je ne dois pas omettre que M. du Velaer le cadet, qui reste seul à la Factorerie françoise, s'est prêté avec beaucoup de zele à cette bonne œuvre, & que nos Chrétiens ont ressenti les effets de ses pieuses libéralités. Il a été bien secondé par M. Morelez Capitaine de vaisseau, & par tous les autres Officiers François. Les lettres que nous avons écrites à ces chers Néophytes pour soutenir leur courage, & animer leur fermeté dans la foi, leur ont été fidellement rendues. L'un d'eux, qui a près de 80 ans, & que son grand âge a préservé de la bastonnade, nous a témoigné la douleur qu'il ressentoit, de n'avoir pas été jugé digne de souffrir comme les autres pour la cause de Jesus-Christ. Ce sentiment a paru très-sincere à tous ceux qui le connoissent.

Tandis que l'affaire des prisonniers étoit sur le bureau des tribunaux, de petits Mandarins des deux *Hien* entrerent dans nos maisons, suivis d'une multitude infinie, tant de *Yayu*, ou gens du tribu-

nal, que de la canaille & de la populace, qui ſe prévalant de leur nombre & de la timidité de nos gens, enlevérent tout ce qu'ils voulurent. Ce que nous regrettons le plus, ce ſont les livres d'Europe que nous croyions devoir être le moins expoſés à ce malheur, parce qu'ils ne ſont de nul uſage pour les Chinois. Mais dans l'eſpérance ſans doute, ou d'en tirer de nous quelque argent pour les racheter, ou de les vendre à des Marchands d'Europe, ils n'ont pas manqué l'occaſion de s'en ſaiſir. Pour ce qui eſt des gardes de nos égliſes, on s'eſt contenté de cautions qui promiſſent de les repréſenter aux grands Mandarins quand ils l'ordonneroient. Cependant ils ne laiſſent pas d'avoir à ſouffrir beaucoup des perquiſitions que font les Mandarins, ſur la maniere dont nous adminiſtrons aux femmes les ſacremens du baptême, de la pénitence & de l'extrême-onction. Nos chrétiennes, qui nous ſervoient de catéchiſtes pour les perſonnes de leur ſexe, ont eu à ſubir pluſieurs interrogatoires; ils les ont menacées de la queſtion, ils l'ont fait ſouffrir à quelques-unes, ils en ont traité d'autres d'une maniere encore plus cruelle, parce qu'ils ne trouvoient pas dans leurs témoignages de quoi ap-

puyer les infamies qu'ils nous avoient attribuées dans des écrits publics. Nous ne doutons point qu'après tant de perquisitions & d'examens, ils ne soient encore plus convaincus qu'ils ne l'étoient auparavant, de la vie pure & innocente des Missionnaires.

On ne peut pas dire au vrai ce qui a donné lieu à une persécution si subite & si violente. Il y a sur cela parmi les Missionnaires deux opinions, ou plutôt deux sortes de conjectures. Les uns l'attribuent au différend survenu entre les Mahométans & les Chrétiens, au sujet de l'enterrement d'un Chrétien qui avoit été de leur secte. Le fils du défunt qui étoit aussi Chrétien, avoit invité, selon la coutume, d'autres Chrétiens pour réciter les prieres ordinaires, & conduire le corps à la sépulture. Les Mahométans qui survinrent chasserent les Chrétiens, & accuserent le fils du défunt auprès des Mandarins, d'avoir embrassé une loi proscrite à la Chine. L'accusé soutint généreusement sa cause devant le Mandarin, en opposant la sainteté de la religion chrétienne aux rêveries & à la corruption du mahométisme. Le Mandarin gagné par l'argent des Mahométans, se déclara contre le Chrétien, & lui fit

donner la baſtonnade. Les Mahométans ſe ſentant ainſi appuyés en devinrent encore plus furieux, & comme le Chrétien en queſtion, de même que ſa famille, avoient été convertis & baptiſés par un Franciſcain, & que le frere Antoine étoit le plus connu dans la ville, à cauſe de la médecine qu'il y exerçoit, ſon nom ſe trouva dans toutes les requêtes qu'ils préſenterent aux Mandarins, & c'eſt pourquoi le nom de ce même Frere a été à la tête des Miſſionnnaires dans toutes les Ordonnances qui nous ont exilés à *Macao*. Voilà ce qui fait ſoupçonner les Mahométans d'avoir excité cette tempête. Ce qui appuie encore cette conjecture, c'eſt qu'un Chinois élevé à Siam par les Eccléſiaſtiques du ſéminaire de Paris, & Prêtre depuis quelques années, écrit de Canton où il ſe tient caché, que c'eſt-là le bruit de toute la ville, qu'on ſçait le nom du riche Mahométan qui a conduit cette intrigue, & la ſomme d'argent qu'il a donnée, & pluſieurs autres circonſtances. D'autres prétendent que le mal vient de plus loin, & que c'eſt l'Empereur lui-même, qui, par averſion de la religion chrétienne, a fait donner un ordre ſecret à ſes Mandarins de nous ſuſciter cette

affaire. Chacune de ces conjectures a ſes partiſans; il me ſuffit de vous les avoir rapportées.

Nous eſpérions qu'il viendroit de la cour quelqu'adouciſſement à la ſentence des Mandarins, mais nous n'avons pas même reçu aucune lettre de nos peres de Peking. Cependant les Mandarins, non contens de nous avoir chaſſés de Canton, viennent de faire ſignifier un nouvel ordre de leur part à la maiſon de ville, dans la perſonne de ſon *procurador*, par lequel ils lui enjoignent de nous renvoyer dans nos royaumes comme des gens qui pourroient infecter la Chine par leur mauvaiſe doctrine. Quatre ou cinq évêques que nous avons ici ſont actuellement occupés à délibérer avec les principaux habitans de *Macao*, ſur la réponſe qui ſe doit faire aux Chinois, je vous en ferai part ſi elle paroît avant que je ſois obligé d'envoyer cette lettre à notre vaiſſeau françois; en attendant voici la traduction du nouvel arrêt de nos mandarins.

« Nous, *Tchi-Hien* de *Hiang-Chan*, » en exécution des ordres de mes ſupé» rieurs.

» Le 30 de la neuvieme lune de cette » dixieme année, d'*Yong-Tching*, j'ai

» reçu du *Tſong-Tou* de Canton, mon
» ſupérieur, un ordre qui avoit été
» envoyé le 20 par les trois mandarins
» généraux, dont voici la teneur:.....
» Ayant reconnu que *Ngan-To-Ni* & les
» autres Européens de cette province
» ſe comportoient mal, qu'ils ouvroient
» des égliſes, & attiroient le peuple à
» leur loi, nous avons fait & publié ſur
» cela nos déclarations, ordonnant au
» lieutenant criminel de la province de
» les faire tous conduire à *Macao* ſous
» bonne eſcorte, pour y fixer leur de-
» meure : mais faiſant enſuite réflexion
» que c'étoit des gens pervers, qui ne
» ſongeoient qu'à répandre leur mé-
» chante doctrine & à ſéduire le peuple,
» & qu'en les laiſſant dans cette pro-
» vince, ce ſeroit y laiſſer une entrée
» à tout le mal qu'on en doit craindre:
» par une nouvelle délibération nous
» avons jugé qu'il étoit plus à propos
» de les obliger à s'embarquer tous
» après l'automne, & à s'en retourner
» dans leurs royaumes; & ayant pro-
» poſé nos vues à l'Empereur, Sa Ma-
» jeſté les a approuvées, ainſi que notre
» greffe en fait foi, en conſéquence de
» quoi nous envoyons ce préſent ordre
» au lieutenant criminel, afin qu'il le

» faſſe paſſer au *Tchi-Hien* de *Hiang-*
» *Chan*, lequel aura ſoin de l'intimer
» au mandarin Européen de *Macao*, &
de faire en ſorte qu'il le mette en
» exécution, c'eſt-à-dire que ledit *Ngan-*
» *To-Ni* & les autres Européens qui,
» en différens temps, ont été conduits
» à *Macao* pour y demeurer, auſſi-tôt
» qu'il y aura des vaiſſeaux prêts à
» partir pour l'Europe, ſoient menés
» ſous bonne eſcorte auxdits vaiſſeaux
» pour y être embarqués ſelon le rôle
» ci-joint, & qu'il ait ſoin d'en donner
» avis dans un écrit juridique qu'on
» puiſſe examiner avec ſoin; que s'il
» arrivoit qu'on n'obéit pas à cet ordre,
» nous voulons auſſi-tôt en être avertis
» par une voie juridique ſur laquelle
» nous puiſſions nous fonder pour caſſer,
» arrêter, informer & punir : qu'on
» prenne donc garde à ne ſe pas attirer
» nos châtimens par une négligence cri-
» minelle.

» Nous, lieutenant criminel, ayant
» reçu cet ordre ſelon les formalités
» requiſes, je le tranſmets par le *Tchi-*
» *Fou* au *Tchi-Hien* de *Hiang-Chan*, &
» le lui intime, afin que s'y conformant,
» comme il le doit, il le ſignifie au Man-
» darin Européen de *Macao*, & que

» celui-ci ait ſoin de faire embarquer
» ſur les vaiſſeaux qui doivent retourner
» en Europe, *Ngan-To-Ni* & les autres
» qui, en différens temps, ont été con-
» duits à *Macao*, & qu'il ait pareille-
» ment ſoin de donner avis du jour de
» leur départ d'une maniere juridique :
» nous voulons de plus que ſi cet ordre
» trouvoit quelque réſiſtance dans l'exé-
» cution, l'on en donne auſſi-tôt avis
» par un écrit juridique ſur lequel nous
» puiſſions compter pour caſſer, arrêter,
» informer & punir : qu'on prenne garde
» à ne ſe pas attirer nos châtimens par
» une indulgence criminelle.

» Nous, *Tchi-Hien* de *Hiang-Chan*,
» en exécution de ces ordres, je les in-
» time & ſignifie au mandarin Européen
» de *Macao*, afin qu'il s'y conforme ſans
» retardement, & que quand il y aura
» des vaiſſeaux prêts à partir pour l'Eu-
» rope, il y faſſe embarquer *Ngan-To-*
» *Ni* & les autres qui lui ont été délivrés
» en divers temps, ſelon le rôle ci-joint,
» & qu'il ait ſoin de donner avis du jour
» de leur départ par un écrit juridique :
» que s'il arrivoit que les ſuſdits ordres
» trouvaſſent quelque réſiſtance, nous
» voulons en être informés d'une ma-
» niere pareillement juridique ſur la-

» quelle nous puissions nous fonder pour
» casser, arrêter, informer & punir ;
» qu'il ait soin sur-tout de nous faire
» sçavoir au plutôt qu'il a reçu cette
» présente signification, & qu'il s'y con-
» formera au plus vîte ; cet ordre est
» de grande importance. Le troisieme
» de la dixieme lune de l'année dixieme
» d'*Yong-Tching* ».

Ceux qui gouvernent la ville de *Macao* demanderent aux quatre Evêques Portugais & aux supérieurs des quatre ordres religieux qui sont ici, quel étoit leur sentiment sur cet ordre des Mandarins : l'évêque de *Macao* m'a dit depuis peu de jours que son avis étoit, 1°. qu'il falloit insérer dans la réponse une réfutation abrégée de ce que les Chinois ont dit contre la religion chrétienne ; 2°. qu'en déclarant qu'ils sont de cette religion, ils devoient ajouter qu'ils regardoient les missionnaires comme leurs peres, & que la religion ne leur permettoit pas d'être les exécuteurs d'une Sentence portée contr'eux pour l'avoir prêchée. Il y a lieu de croire que les autres évêques & les supérieurs des ordres religieux feront du même sentiment : il est, comme vous voyez, très-chrétien, mais en même temps il est sujet à de grands

inconvéniens, car les Chinois, ou ſe chargeront eux-mêmes du ſoin de nous faire partir, & comment ſe tirer de leurs pourſuites, ou bien ils menaceront la ville ſi elle perſiſte dans ſon refus; & alors les habitans de *Macao* ayant tout à craindre des Chinois, nous prieront avec inſtance d'avoir compaſſion d'eux, & de nous retirer de nous-mêmes; ce que nous ne pourrons pas leur refuſer. Ce qui me donne quelque eſpérance pour cette année, c'eſt qu'on ne ſe preſſe pas de répondre, & qu'on eſt réſolu d'attendre une ſeconde ſommation. Avant que cette réponſe arrive juſqu'aux Mandarins, & que de nouveaux ordres viennent de leur part, les vaiſſeaux pour l'Europe ſeront partis.

Au moment que je vous écris, nous apprenons ce qui a été déterminé ſur nos maiſons & ſur nos égliſes: les Mandarins en ont fait tirer tout ce qui y reſtoit, & en ont fait charger pluſieurs barques que nous attendons à chaque inſtant. Ils ont fixé pareillement le prix de nos maiſons, & leur deſſein eſt de nous en faire tenir l'argent. Quelques-uns opinent à le recevoir, d'autres à le réfuſer. Les raiſons que ceux-ci apportent ſont, 1°. que ce prix ſera beaucoup

au-dessous de leur juste valeur ; 2°. qu'il faudroit livrer les contrats, & nous priver du moyen que nous aurions d'en demander la restitution, si nous venions à rentrer dans la Chine. Je ne puis vous dire lequel de ces deux avis prévaudra, ni si tous prendront le même parti.

Quant aux domestiques, qui jusqu'ici ont gardé ces maisons, il ne paroît pas que les Mandarins leur destinent aucun mauvais traitement : il y a apparence que ceux qui ne sont pas de Canton, seront renvoyés dans leurs provinces. Mais il est certain que huit ou dix Chrétiens sont exilés dans l'isle de *Hai-nan* : ce sont tous, ou la plupart, ceux-là mêmes qui ont eu à subir plusieurs interrogatoires sur la conduite des Missionnaires.

Nous ne cessons de déplorer les fâcheuses suites que cette persécution aura infailliblement par rapport à la Religion : dès que la nouvelle s'en répandra dans les provinces, quelle terreur ne répandra-t-elle point dans toutes les chrétientés ? Quand même les Mandarins ne recevroient aucun ordre de la Cour, combien en verra-t-on qui se porteront d'eux-mêmes à faire les recherches les plus exactes des Chrétiens ? Qu'il y a peu de

Chinois qui oſent embraſſer une Religion qu'on met au rang des ſectes, & qui eſt en bute au gouvernement ! Les Miſſionnaires répandus ſecrétement dans diverſes provinces, pourront-ils y demeurer long-temps ſans être découverts ? Comment leur faire tenir les ſecours néceſſaires, ſi nous ſommes chaſſés même de *Macao* ? Voilà, mon Révérend Pere, une ample matiere aux réflexions & aux gémiſſemens.

Vous me demanderez peut-être s'il n'y a point à eſpérer quelque remede à de ſi grands maux : les uns, & c'eſt le plus grand nombre, ne croyent pas que du vivant de cet Empereur on puiſſe raiſonnablement ſe promettre un meilleur ſort, & fondent leurs eſpérances ſur un nouveau regne. D'autres croyent qu'on devroit dreſſer une apologie capable de faire impreſſion ſur l'eſprit des Chinois, & où l'on feroit connoître la ſainteté de la loi chrétienne : ce fut le ſentiment d'un de nos Evêques, lorſque nous arrivâmes à *Macao* : on parloit même de faire afficher pendant la nuit cette apologie à Canton ; mais outre que l'exécution eſt impoſſible, pluſieurs autres inconvéniens qu'on y a trouvés ont fait tomber cet avis : quelques-uns croyent

que les Peres de Peking pourroient peut-être dans la ſuite trouver jour à la faire paroître. Il n'y a qu'eux qui puiſſent juger ſi la choſe doit ou peut ſe faire, & l'on peut ſe repoſer ſur leur zele & ſur leur prudence. Cependant on y voit de grandes difficultés qui font craindre qu'une pareille démarche n'ait d'autre fruit que d'arracher juſqu'à la racine de la Miſſion, en faiſant chaſſer les Peres même qui ſont à Peking. Il ne nous reſte donc preſque plus d'eſpérance humaine, & nous ne tirons ce qui nous en reſte que du ſoin de la Providence & de la miſéricorde de Dieu pour cette nation.

Tandis qu'on attendoit à *Macao* une ſeconde ſommation du *Tchi-hien*, il eſt venu un nouvel ordre du *Tſong-ping*, ou Lieutenant Général des troupes, qui porte qu'ayant appris qu'il y avoit dans ce port un vaiſſeau prêt à partir pour le *Si yang*, il ordonnoit qu'on l'avertît du temps de ſon départ, afin qu'il pût nous y faire tous embarquer. Le *Si-yang*, comme vous ſçavez, ſe diviſe en deux parties, en *Siao* ou petit, c'eſt-à-dire les Indes; & en *Ta* ou grand, c'eſt-à-dire l'Europe; de telle ſorte néanmoins que les deux caracteres *Si-yang*, ſans autre explication, ſignifient toujours l'Europe

dans l'uſage ordinaire. Le *Tſong ping* ſe trompe manifeſtement s'il le prend en ce ſens ; car le vaiſſeau dont il parle ne va qu'à *Goa*, & les autres ne vont qu'à quelques ports des Indes. Mais comme la géographie des Chinois n'eſt pas fort juſte ; qu'ils paroiſſent vouloir abſolument nous chaſſer, & qu'ils ont la force en main, nous craignons fort que cet ordre ne ſoit ſuivi de l'exécution, & que la réſolution des habitans de *Macao*, quoique priſe en ſecret, n'ait tranſpiré par quelque endroit, & ne ſoit venue à la connoiſſance des Mandarins.

Je finis cette lettre dans un ſi grand accablement de triſteſſe, que quand je ne ſerois pas preſſé de l'envoyer au vaiſſeau François prêt à partir de Canton, je ne ſçais ſi j'aurois la force de vous rien mander davantage. Je recommande cette Miſſion déſolée à vos ſaints Sacrifices, & ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere de Mailla, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere..... de la même Compagnie.

A Peking, le 18 octobre 1733.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Vous apprîtes l'année derniere par une de mes lettres, que tout ce qu'il y avoit de Miſſionnaires à Canton, Eccléſiaſtiques, Dominicains, Franciſcains, & Jéſuites, avoient été chaſſés de cette capitale, & relegués à Macao, ville qui appartient au Roi de Portugal. Vous jugez aſſez de l'accablement de douleur où nous jetta une nouvelle ſi triſte & ſi imprévue. Quelque perſuadés que nous fuſſions que les Mandarins de Canton ne s'étoient pas portés à cet excès de rigueur ſans un ordre de la Cour, nous ne laiſsâmes pas d'avoir recours à l'Empereur, pour le ſupplier de permettre, du moins

à trois ou quatre Missionnaires, de demeurer dans la ville de Canton, afin d'y recevoir les lettres & autres choses qu'on nous envoye d'Europe, pour nous les faire tenir sûrement à Peking.

L'Empereur ayant admis en sa présence cinq Missionnaires de Peking, commença d'abord par justifier la conduite que ses Mandarins avoient tenue à Canton : il dit ensuite qu'il n'avoit consenti à l'expulsion des Missionnaires, qu'après de vives instances réïtérées jusqu'à trois fois par ces Mandarins ; que les accusations étoient si atroces, qu'il n'avoit pu s'empêcher d'acquiescer à leur jugement ; que du reste cela ne nous importoit gueres à nous autres qui restions à Peking, parce que les vaisseaux Européens devant faire désormais leur commerce à Macao, il nous seroit plus avantageux que ceux qui prennent soin de nos affaires, demeurassent là qu'à Canton, où ces vaisseaux ne devoient plus revenir.

Nous lui répondîmes qu'il n'y avoit gueres que les vaisseaux Portugais qui pussent aborder à Macao ; que les gros vaisseaux, tels que sont ceux d'Europe, ne pourroient pas entrer dans le port, parce qu'il n'y avoit pas de l'eau suffisamment ; que quand même ils pour-

roient y entrer, le port étoit de trop peu d'étendue pour y recevoir les vaisseaux de Portugal & ceux des autres Royaumes; qu'enfin Macao n'étoit pas une ville de commerce, & que même elle étoit hors d'état de fournir les vivres nécessaires aux vaisseaux Européens.

Cette réponse, qui fut prononcée d'un ton modeste, mais assuré, surprit fort l'Empereur. *Si cela est vrai*, nous dit-il, *on peut permettre à trois ou quatre de vos gens de revenir à Canton, pour y être correspondans.* Il ordonna ensuite aux Ministres d'Etat de nous interroger encore sur le même fait, pour plus grand éclaircissement, & d'envoyer ses ordres au *Tong-tou* & au *Fou-yven*, c'est-à-dire au Gouverneur général & au Viceroi de la province de *Quang-tong*.

Les Mandarins de Canton ayant reçu les ordres de l'Empereur, firent de nouvelles représentations par un placet encore plus violent que les autres, où ils se déchaînoient avec fureur contre les Missionnaires de Peking, & sur-tout contre ceux qu'ils avoient exilés à Macao. Ils y joignirent une carte du port de Macao; qu'ils avoient fait dresser selon leurs vues, afin de détruire ce que nous avions avancé à l'Empereur.

Lorſque l'Empereur eut reçu ce placet, il le remit à ſes Miniſtres pour nous le communiquer, & nous demander ce que nous avions à y répondre. A la lecture qu'on en fit, nous fûmes ſaiſis d'horreur, tant il étoit rempli de fauſſes accuſations & de calomnies groſſieres. Nous demandâmes qu'il nous fût permis d'en tirer une copie, afin d'y pouvoir répondre d'une maniere dont Sa Majeſté pût être ſatisfaite. Quelques-uns d'eux s'y oppoſerent, ſur ce que l'ordre du Prince portoit ſimplement qu'on nous en fît la lecture, & non pas qu'on nous en donnât copie. Cependant *Hortai*, Miniſtre d'Etat Tartare, trouva qu'il n'y avoit nul inconvénient à nous le laiſſer tranſcrire, & il nous le mit entre les mains. Il ſeroit inutile de vous l'envoyer, parce que vous jugerez aſſez de ce qu'il contient, par la réponſe que nous fîmes: la voici fidelement traduite du Chinois.

« Le 16 de la douzieme lune de la di-
» xieme année de *Yong-Tching* (c'eſt-à-
» dire, le 31 Janvier de l'année 1733):
» *Tai-tſin-hien* (le Pere Ignace Kegler,
» Préſident du tribunal des Mathémati-
» ques) & autres Européens, à l'occa-
» ſion d'un placet adreſſé à l'Empereur
» par le Gouverneur général & le Vice-

» Roi de la province de Canton, en » réponse aux difficultés que nous avons » proposées sur l'ancrage des vaisseaux » étrangers au port de Macao ; placet » que vous, Grands de l'Empire, nous » avez communiqué par ordre de l'Em- » pereur.

» Lorsque nous avons lu ce placet, » nous avons été étrangement surpris » de voir qu'il tendoit à nous accuser » des crimes les plus noirs. Que Sa » Majesté, par un bienfait singulier, » vous l'ait remis pour nous le com- » muniquer, c'est une faveur insigne » dont il n'y a point d'exemple. Nous » voyons par-là, que le grand cœur » de Sa Majesté ne fait acception de per- » sonne ; il ne nous est pas possible de » reconnoître une preuve si touchante » de ses bontés à notre égard.

» Mais comme nous sommes des étran- » gers, peu versés dans les bienséances » de cette Cour, & qu'en répondant à » ce placet, il pourroit nous échap- » per quelque expression peu con- » forme au profond respect que nous » avons pour Sa Majesté, nous osons » vous supplier, Grands de l'Empire, » de prendre la peine d'examiner les » réponses que nous allons donner aux

» différens articles du placet de ces » deux grands Mandarins, & de nous » aider de vos conſeils, afin de ne pas » tomber dans quelque mépriſe, dont » nous ſerions inconſolables.

» 1°. Lorſque nous *Tai-tſin-hien* & » autres Européens, avons avancé que » les grands vaiſſeaux des Royaumes » étrangers ne pouvoient ancrer à Ma- » cao, nous n'avons point parlé à l'é- » tourdie & ſans réflexion, comme le » prétend le placet, nous ne l'avons » dit, que parce que nous ſçavions » certainement que l'eau a peu de pro- » fondeur, & que le port eſt fort étroit. » Il n'y a eu juſqu'ici que les vaiſ- » ſeaux des Portugais qui y ſoient en- » trés: depuis qu'on a permis aux vaiſ- » ſeaux des autres Royaumes de venir » faire leur commerce à la Chine, ils » ont tous jetté l'ancre à *Hoan-pou:* c'eſt » ce qui s'eſt pratiqué exactement depuis » plus de quarante ans.

» Les vaiſſeaux qui tirent plus de » vingt pieds d'eau, ne ſçauroient en- » trer dans le port de Macao, & quand » ils pourroient y entrer, il eſt trop » petit pour en contenir un grand nom- » bre. D'ailleurs Macao n'eſt point une » ville de commerce, & ne pourroit

» jamais fournir aux vaiſſeaux la quan-
» tité de vivres dont ils ont beſoin.
» La trente-ſeptieme année de *Chang-*
» *hi*, un grand vaiſſeau de France ne
» pouvant entrer dans le port de Macao,
» fut obligé de jetter l'ancre hors du
» port. Pendant la nuit il eſſuya un coup
» de vent qui le mit dans un danger
» prochain de périr. La quatrieme année
» de *Yong-Tching*, *May-to-lo* (M. Me-
» tello) Ambaſſadeur du Roi de Portu-
» gal auprès de l'Empereur, arriva ſur
» un grand vaiſſeau, qui toucha deux
» fois en voulant entrer dans ce port,
» & il ne put y entrer qu'après avoir
» déchargé ſon vaiſſeau dans pluſieurs
» barques. *Tchan-ngan-to* (le Pere An-
» toine de Magalhaens) & *Tchin-chen-ſe*
» (le Pere Dominique Pignero), qui
» ſont actuellement à Peking, étoient
» alors ſur ce vaiſſeau. Ce ſont ces rai-
» ſons qui nous ont fait dire que les
» grands vaiſſeaux ne pourroient que
» difficilement entrer dans le port de
» Macao. Maintenant le *Tſong-tou* & le
» Vice-Roi de Canton aſſurent le con-
» traire. Seroit-ce qu'ils auroient trouvé
» le ſecret d'applanir ces difficultés?
» C'eſt ce que nous ignorons.
» 2°. Nous *Tai-tſin-hien* & autres Eu-

» ropéens, nous avons embrassé l'état
» Religieux, nous avons quitté nos
» familles, notre patrie & nos amis, &
» nous tâchons de mener une vie exem-
» pte de tout reproche : notre occupa-
» tion est d'apprendre à honorer le
» Maître souverain, & à aimer le pro-
» chain. Les vaisseaux qui abordent à
» la Chine, ne viennent pas d'un seul
» Royaume ni d'un seul port ; les Mar-
» chands qui les montent ne profession
» pas une même Religion, ils sont aussi
» différens de nous que la glace l'est
» des charbons ardens ; ce que nous
» attendons de ces vaisseaux, c'est que
» parmi ceux qui les montent, il y en
» ait un ou deux, qui nous apportent
» les lettres qu'on nous écrit d'Europe,
» & les autres choses dont nous avons
» besoin pour notre subsistance : on ne
» peut les confier qu'à des gens avec
» qui nous soyons en relation ; c'est le
» seul objet de nos instances auprès de
» l'Empereur. Les affaires qui attirent
» ces Marchands à la Chine, ne nous
» regardent point, & nous n'avons au-
» cun intérêt à leur commerce.

» 3°. Le *Tsong-tou* & le Vice-Roi de la
» province de *Quang-tong* condamnent
» la conduite des grands Mandarins qui

» les ont précédés, & principalement de
» *Kong-yo-Sun*, ci-devant *Tſong-tou* de
» la même Province. *Ils n'ont fait*, dit-
» on dans le placet, *nulle diligence pour*
» *éclairer les actions des Miſſionnaires, &*
» *pour obſerver la maniere dont ils ſe com-*
» *portoient : loin de veiller ſur leurs démar-*
» *ches, ils agiſſoient de concert, pour leur*
» *permettre de demeurer dans la capitale de*
» *cette Province, où ces Européens ont ren-*
» *verſé & entiérement détruit nos bonnes*
» *coutumes.*

» Ce ſont-là autant de fauſſetés mani-
» feſtes & malignement inventées pour
» nous perdre : nous ne pouvons les
» entendre ſans vous faire connoître la
» juſte indignation que nous en avons.
» La ſeconde année du regne de *Yong-*
» *Tching*, le *Tſong-tou*, le Vice-Roi, les
» Généraux, ſoit Tartares, ſoit Chinois,
» après un ordre exprès qu'ils avoient
» reçu de l'Empereur, examinerent avec
» grand ſoin, ſi les Miſſionnaires Euro-
» péens avoient donné quelque lieu de
» ſe plaindre de leur conduite. La ré-
» ponſe que ces grands Mandarins firent
» à Sa Majeſté fut unanime : ils aſſurerent
» tous que depuis que les Miſſionnaires
» avoient élevé des temples au ſouve-
» rain Seigneur du Ciel dans la ville de
» Canton,

» Canton, ils n'avoient jamais rien fait » qui pût être tant soit peu nuisible au » peuple.

» *S'ils avoient renversé & détruit les* » *bonnes coutumes de la Chine*, est-ce que » ces grands Mandarins auroient osé en » imposer à l'Empereur? & pour soutenir » un petit nombre de pauvres étrangers, » sans défense & sans appui, *qui auroient* » *perverti des mille & dix mille personnes*, » auroient-ils manqué à ce qu'ils de- » voient à leur devoir, à leur réputa- » tion, & à leur fortune? Non sans » doute, ils étoient trop honnêtes gens; » & ces Religieux, dont ils rendoient » un favorable témoignage à Sa Majesté, » étoient également irréprochables. Ils » assurent *que depuis plusieurs dixaines* » *d'années ils n'ont jamais rien fait qui* » *pût être nuisible au peuple*, & aujour- » d'hui tout courbés qu'ils sont sous le » poids des années, l'on veut qu'en un » moment ils soient venus à bout *de* » *renverser & de détruire entiérement les* » *bonnes mœurs de la Chine par les crimes* » *les plus infames*. A qui le persuadera- » t-on?

» Ils ont perverti, dit le placet, *des* » *mille & dix mille personnes*. Est-il pos- » sible que parmi ces *mille & dix mille*

» *personnes* il ne s'en soit pas trouvé un » seul, qui, par amour de l'honnêteté » publique & du bon ordre, en ait porté » ses plaintes aux Magistrats pour les » faire punir, & les remettre dans le » devoir? Si ce qu'on avance dans le » placet étoit véritable, peut-on croire » que les Mandarins de lettres & les Man- » darins d'armes, si attentifs aux moin- » dres obligations de leurs charges, » n'eussent pas fait arrêter *ces barques* » *pleines de femmes & de filles, dont les* » *cris*, dit-on, *faisoient trembler la terre?*

» Nous sçavons qu'à la septieme lune » de cette même année, & aussi-tôt que » les Missionnaires furent renvoyés à » Macao, outre les perquisitions secrettes » qu'on a fait de leur conduite, on a saisi » plusieurs personnes, on les a mis à la » torture; & à force de tourmens, on » s'est flatté de trouver dans leurs ré- » ponses, de quoi justifier la dureté des » mauvais traitemens qu'on exerçoit à » leur égard; mais quelqu'effort qu'on » ait fait, on n'a jamais pu découvrir la » moindre apparence des crimes qu'on » leur a faussement imputés.

» On dit ordinairement, que quand » on veut perdre quelqu'un, on n'épar- » gne point sa peine. Le *Tsong-tou* & le

» Viceroi de Canton n'ont pas vu par » eux-mêmes ce qu'ils énoncent dans » le placet : ils s'en ſont rapportés à ce » qui leur a été dit. Les gages que les » Miſſionnaires donnent à leurs domeſ- » tiques, ont été regardés comme des » prêts, des avances, ou des appoin- » temens : on a donné des noms de Man- » darinats aux offices que ces mêmes » domeſtiques rempliſſent de portiers » de la maiſon, de pourvoyeurs, &c. » Nous n'oſons nous expliquer ſur une » pareille conduite, nous nous conten- » tons de l'expoſer aux grandes lumieres » de Sa Majeſté.

» 4°. Le *Tſong-tou* & le Viceroi s'ex- » pliquent encore ainſi. *A la ſeptieme* » *lune de cette préſente année, nous avons* » *nommé des Mandarins pour accompagner* » *ces Européens juſqu'à Macao, où ils les* » *ont établis commodément ſans manquer à* » *rien à leur égard : nous leur avons fait* » *rendre le prix de leurs maiſons & de leurs* » *égliſes, ſans en rien retrancher, &c.*

» *Ngan-to-ni* (le Frere Antoine de la » Conception, Franciſcain) & les autres » Européens ſont certainement dignes » de compaſſion. Ils ont demeuré plu- » ſieurs années à Canton, ſans qu'on » ait eu aucun reproche à leur faire,

» & tout à coup on les en chaſſe igno-
» minieuſement, comme des gens qui
» ont tout renverſé. Premier manque-
» ment à leur égard.

» Dans le temps qu'on les fit monter
» ſur les barques pour les conduire à
» Macao, ils ſupplierent pluſieurs fois,
» avec larmes, d'accorder quelques jours
» de délai à deux de ces Miſſionnaires
» qui étoient griévement malades : cette
» légere grace eſt durement refuſée. A
» peine furent-ils arrivés à Macao qu'ils
» expirerent. Second manquement à leur
» égard.

» Avant qu'ils arrivaſſent au Port de
» Macao, on les priva du ſecours qu'ils
» attendoient de leurs domeſtiques, qui
» furent chargés de chaînes & conduits
» à Canton, où les uns furent maltraités
» de coups de bâton, les autres mis à la
» cangue, afin de déshonorer dans leurs
» perſonnes les Miſſionnaires qu'ils ſer-
» voient. Troiſiéme manquement à leur
» égard.

» On ne leur donne que trois jours
» pour ſe préparer à leur ſortie de Can-
» ton, & ces trois jours ſe réduiſent
» proprement à un ſeul. Frappés comme
» d'un coup de foudre des ordres qu'on
» leur ſignifioit, & auxquels ils devoient

» ſi peu s'attendre, pouvoient-ils reve-
» nir ſitôt de leur étonnement, & ap-
» pliquer leurs ſoins au tranſport de
» leurs livres, de leurs meubles, & de
» leurs autres effets? Quatriéme man-
» quement à leur égard.

» En un mot, on les fait eſcorter
» comme des criminels par des ſoldats
» qui les jettent ſur le rivage avec leur
» bagage : traiteroit-on autrement les
» gens les plus indignes de vivre? Le
» fait eſt certain, & l'on ne ſçauroit
» en diſconvenir : il y a long-temps
» que nous, *Tai-tſin-hien* & autres
» Européens, en ſommes informés, ſans
» oſer nous en plaindre; & ce n'eſt qu'à
» l'occaſion du placet préſenté à l'Em-
» pereur, que nous avons la hardieſſe
» d'en parler.

» Le placet rappelle encore l'ancienne
» calomnie, par laquelle on attribue
» fauſſement aux Miſſionnaires d'aſſem-
» bler les hommes & les femmes pêle-
» mêle dans un même lieu; d'où l'on
» tire les concluſions les plus infaman-
» tes. *Ngan-to-ni*, Religieux d'un naturel
» doux & aimable, âgé de plus de ſoi-
» xante-dix ans, dont il en a paſſé plus
» de quarante à donner des remedes
» aux malades, ſans nul intérêt, & par

» pure charité ; tous les autres Miſſion-
» naires également chargés d'années,
» & accablés d'infirmités, qui, dès leur
» tendre jeuneſſe, ont mené la vie la
» plus pure, qui ont renoncé à tous les
» plaiſirs des ſens, & à tous les hon-
» neurs du ſiecle. Voilà ceux qu'on ac-
» cuſe des plus grandes infamies.

» Nous ſommes des étrangers éloignés
» de notre patrie, expoſés à la vue de
» tout le monde ; nos actions peuvent-
» elles être long-temps cachées ? Si
» quelqu'un de nous étoit coupable d'un
» ſeul des crimes qu'on nous impute,
» ceux qui ſont de la même Société que
» lui, le renvoyeroient auſſi-tôt dans leur
» Royaume, où ces ſortes de crimes
» ſont punis très-ſévérement. Il ſe peut
» faire que quelques-uns des Marchands
» qui viennent à Canton pour leur com-
» merce, aient donné lieu à de ſembla-
» bles plaintes : mais il y a bien de la
» différence entr'eux & nous ; & pour
» peu qu'on eût voulu s'en éclaircir,
» comme il étoit très-aiſé de le faire,
» on n'auroit point confondu les bons
» avec les mauvais.

» Du reſte, dans tout ce que nous
» venons de dire, nous ne prétendons
» point manquer au reſpect qui eſt dû

» aux deux grandes dignités dont le » *Tſong-tou*, & le Viceroi de Canton » ſont revêtus : mais quand nous nous » voyons accuſés des crimes les plus » noirs, de trahiſon, de révolte, du » renverſement des bonnes mœurs, & » cela dans un placet dreſſé avec arti- » fice & avec une modération appa- » rente, qui pourroit en impoſer à ceux » qui ne nous connoiſſent point; notre » réputation nous eſt trop chere pour » demeurer dans le ſilence, & c'eſt ce » qui nous oblige de juſtifier notre in- » nocence par la réponſe que nous fai- » ſons au placet, & que nous vous » remettons, Grands de l'Empire & » Miniſtres d'Etat ».

Ces premiers Miniſtres à qui nous donnâmes notre réponſe, la reçurent, & nous ordonnerent de venir les trouver le lendemain. On étoit alors ſur la fin de l'année Chinoiſe. C'eſt un temps où ils ſont fort occupés à régler les offices de tous les tribunaux qui vaquent alors. Ces vacations durent vingt & quelques jours, & pendant ce temps-là les affaires du gouvernement ſont comme ſuſpendues. Le lendemain & les deux jours ſuivans, nous allâmes au palais, pour demander une audience aux Mi-

niſtres, & apprendre d'eux quel avoit été le ſuccès de notre réponſe. Ils nous firent dire de ne pas prendre la peine de revenir, & qu'ils auroient ſoin de nous faire avertir quand il en ſeroit temps. Nous vîmes bien que nous ne pourrions point avoir d'audience avant la fin des vacations.

Cependant, ſur la fin de l'année, l'Empereur nous envoya les préſens ordinaires de la nouvelle année, qui conſiſtent en des cerfs, des faiſans, des poiſſons gelés, des fruits, &c.

Le premier jour de l'an, qui étoit le 14 février, nous nous rendîmes au palais pour nous acquitter des cérémonies ordinaires en ce jour-là. L'Empereur, par une diſtinction ſinguliere, voulut que nous les fiſſions en ſa préſence, après quoi il nous fit donner à chacun de nous, deux de ces bourſes qu'on porte aux deux côtés de la ceinture, dans chacune deſquelles il y avoit une demi-once d'argent. Il nous fit ſervir enſuite une table garnie de viande, de poiſſons & de laitage. Un accueil ſi gracieux de la part de ce Prince, fit juger qu'il avoit lu notre réponſe, & qu'il vouloit, par ces marques d'honneur, adoucir le chagrin que nous

avoient cauſé les fauſſes & injuſtes accuſations des Mandarins de Canton.

Les choſes demeurerent en cet état juſqu'au commencement du mois de mars, que l'Empereur nous fit donner ordre d'aller au palais pour être admis en ſa préſence. Nous nous y rendîmes pluſieurs jours de ſuite, mais toujours inutilement : ce Prince & ſes miniſtres étoient occupés d'affaires trop importantes pour penſer à nous. Le temps ſe paſſa de la ſorte juſqu'au jour que ce Prince avoit déterminé, pour aller faire les cérémonies du printemps à la ſépulture de l'Empereur *Cang-hi* ſon pere, laquelle eſt à trois journées de Peking. Il partit ſans qu'il nous fût permis de le voir.

Au retour de Sa Majeſté, quelques-uns des Miſſionnaires allerent au palais, pour s'informer de l'état de ſa ſanté. L'Empereur leur fit dire qu'il ſe portoit bien, & qu'il ordonnoit à ceux des Européens qui entendent le mieux la langue Chinoiſe, & qui ſont le plus inſtruits des coutumes de l'Empire, de ſe rendre au palais le lendemain, ou le jour ſuivant. On ajouta que Sa Majeſté vouloit que *Se-li-ke*, c'eſt-à-dire, M. Pedrini, Miſſionnaire de la Propagande, fût du nombre.

Nous y allâmes le lendemain 18 de mars, ne doutant point qu'après les bons traitemens que nous avions reçus de l'Empereur au commencement de l'année Chinoise, il n'accordât à quelques-uns des Missionnaires exilés à Macao, la permission de revenir à Canton, pour y demeurer & prendre le soin de nos affaires. Nous étions dans l'erreur, & nous ne fûmes pas long-temps sans en être désabusés.

En arrivant près de la salle où étoit l'Empereur, nous y vîmes entrer deux principaux Ministres d'Etat. Jusques-là ce Prince ne nous avoit jamais donné audience en présence de ses Ministres, ce qui nous fit juger qu'il avoit à leur donner des ordres qui nous concernoient, & qui paroissoient ne devoir pas nous être favorables. En effet, à peine fûmes-nous entrés, que nous apperçûmes qu'il ne s'agissoit de rien moins que de nous chasser absolument de la Chine. Tout ce que dit l'Empereur rouloit principalement, sur ce que la religion chrétienne défendoit à ceux qui l'embrassent d'honorer leurs ancêtres après leur mort. Tout le temps que l'Empereur parla, il eut constamment les yeux attachés sur M. Pedrini, & l'on eût dit que c'étoit

principalement à lui qu'il adreſſoit la parole. C'eſt ce que nous lui fîmes remarquer au ſortir de l'audience, & il nous répondit, qu'en effet du vivant de l'Empereur *Cang-hi*, & avant qu'*Yong-Tching* ſon fils montât ſur le trône, il avoit ſouvent diſputé avec lui ſur cette matiere.

Nous fûmes tous d'avis, qu'il falloit dreſſer un acte de ce qui s'étoit paſſé dans cette audience, & que pour le rendre authentique, il ſeroit ſigné de tous ceux qui y aſſiſterent; qu'on l'enverroit enſuite à Rome, & à Monſeigneur notre Evêque, afin qu'il jugeât ſi dans ce danger extrême où étoit la Miſſion, il n'étoit pas à propos d'ordonner aux Miſſionnaires de ſe conformer aux permiſſions accordées par le ſaint Siége, & que ſon Légat apoſtolique M. Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, leur avoit laiſſées avant ſon départ de la Chine pour l'Europe. C'eſt ce que le Prélat jugea abſolument néceſſaire, en publiant une lettre paſtorale par laquelle il enjoignoit à tous les Miſſionnaires de ſe conduire ſelon ces permiſſions, ſous peine de ſuſpenſe *ipſo facto*, de tout exercice de leurs fonctions.

Tel eſt l'acte que nous dreſsâmes. « Le

» 18 de mars de l'année 1733, troisieme » jour de la seconde lune, nous fûmes » appellés au palais. Comme il ne nous » étoit point encore venu de réponse à » la requête que nous avions présentée » au sujet des Missionnaires exilés de » Canton à Macao, nous augurâmes fa- » vorablement de cette audience qui » nous étoit accordée; mais l'espérance » qui nous flattoit ne dura gueres, puis- » que bien loin de permettre le retour » des Missionnaires à Canton, il s'agis- » soit de nous chasser nous-mêmes de » Peking & de tout l'Empire.

» Ce fut vers le midi que nous parûmes » devant l'Empereur, en présence de » deux principaux Ministres, qu'il avoit » fait venir exprès pour être témoins » de ce qu'il avoit à nous dire, & pour » exécuter ses ordres. Après nous avoir » parlé de la loi chrétienne, qu'il disoit » n'avoir encore ni défendue ni permise, » il en vint à un autre article, sur lequel » il insista principalement: *Vous ne ren-* » *dez aucun honneur à vos parens & à vos* » *ancêtres défunts*, nous dit-il, *vous n'al-* » *lez jamais à leur sépulture, ce qui est* » *une impiété très-grande; vous ne faites* » *pas plus de cas de vos parens que d'une* » *tuile qui se trouve à vos pieds: témoin*

» cet Ourtchen, *qui est de la famille Im-*
» *périale.* (Le Prince Joseph, confesseur
» de Jesus-Christ.) *Il n'eut pas plutôt em-*
» *brassé votre loi, qu'il perdit tout respect*
» *pour ses ancêtres, sans qu'on ait jamais*
» *pu vaincre son opiniâtreté; c'est ce qui*
» *ne peut se souffrir. Ainsi je suis obligé*
» *de proscrire votre loi, & de la défendre*
» *dans tout mon Empire; après cette dé-*
» *fense, y aura-t-il quelqu'un qui ose l'em-*
» *brasser? Vous serez donc ici sans occu-*
» *pation, & par conséquent sans honneur?*
» *C'est pourquoi il faut vous retirer*». L'Em-
» pereur ajouta plusieurs autres choses
» peu importantes, mais il revenoit tou-
» jours à dire que nous étions des im-
» pies, qui refusions d'honorer nos pa-
» rens, & qui inspirions le même mé-
» pris à nos disciples. Il parloit fort ra-
» pidement, & d'un ton d'assurance qui
» ne prouvoit que trop qu'il étoit con-
» vaincu de la vérité des reproches qu'il
» nous faisoit, & que nous n'aurions
» rien à répliquer.

» Lorsque ce Prince nous eut laissé
» la liberté de parler, nous lui répon-
» dîmes d'un air modeste, mais avec
» toute la force que l'innocence & la
» vérité inspirent, qu'on l'avoit mal in-
» formé, que tout ce qu'on lui avoit

» rapporté étoient de pures calomnies ;
» & de malignes inventions d'ennemis
» secrets, qui cherchoient à nous rendre
» odieux, & à nous perdre dans l'es-
» prit de Sa Majesté ; que l'obligation
» d'honorer ses parens, nous est prescrite
» par la loi chrétienne, & qu'elle en
» est le quatrieme commandement ; que
» nous ne pouvons pas prêcher une loi
» si sainte, sans apprendre à nos Disci-
» ples à s'acquitter de ce devoir indis-
» pensable de piété. *Quoi !* nous dit
» l'Empereur, *vous visitez la sépulture*
» *de vos Ancêtres ? Oui sans doute*, ré-
» pondîmes-nous, *mais nous ne leur de-*
» *mandons rien, & nous n'attendons rien*
» *d'eux. Vous avez donc des tablettes*,
» reprit le Prince ? *Non-seulement des*
» *tablettes*, dîmes-nous, *mais encore leurs*
» *portraits, qui nous rappellent bien mieux*
» *leur souvenir.*

» L'Empereur parut fort étonné de ce
» que nous lui disions : après nous avoir
» fait deux ou trois fois les mêmes ques-
» tions, qui furent suivies des mêmes
» réponses, il nous dit : *Je ne connois*
» *pas votre loi, je n'ai jamais lu vos livres :*
» *s'il est vrai, comme vous le dites, que*
» *vous n'êtes point contraires aux honneurs*
que la piété filiale prescrit à l'égard

» *des parens, vous pouvez demeurer ici.* » Puis ſe tournant vers ſes Miniſtres : » *Voilà des faits que je croyois conſtans,* » leur dit-il, & *cependant ils les nient* » *fortement. Examinez avec ſoin cette* » *affaire, informez vous exactement de la* » *vérité, vous me ferez enſuite votre rap-* » *port, & je donnerai mes ordres* ».

Alors les Miniſtres ſe retirerent : nous les ſuivîmes juſqu'au veſtibule, & là ils voulurent nous interroger tout debout & à la hâte. Nous leur repréſentâmes que cette affaire ne pouvoit pas s'éclaircir en ſi peu de temps ; que nous leur donnerions des livres qui contiennent les articles de la loi chrétienne, & qu'on y trouveroit de quoi contenter pleinement l'Empereur ſur tous les doutes qu'il nous avoit expoſés. Ils y conſentirent, & nous nous retirâmes.

Le lendemain qui étoit la fête de ſaint Joſeph, patron de cette Miſſion, nous portâmes aux Miniſtres d'Etat les livres dont il s'agiſſoit. Nous y avions joint un placet, par lequel nous rendions de très-humbles graces à l'Empereur d'avoir eu la bonté de nous admettre en ſa préſence & de nous communiquer les accuſations calomnieuſes dont on s'étoit efforcé de nous noircir, & qu'il verroit détruites

par la simple lecture des livres, qui expliquoient les devoirs de la Religion chrétienne. Nous finissions le placet par une très-humble priere que nous faisions à Sa Majesté, de nous continuer une semblable faveur, au cas que nos ennemis portassent contre nous jusqu'à son trône de nouvelles calomnies, afin que nous pussions les détruire de la même maniere, & prouver notre innocence. Les Ministres reçurent nos livres, en nous disant qu'il falloit du temps pour les lire, & ils nous congédierent.

Nous n'avons pu sçavoir au vrai quel est le jugement qu'ont porté ces Ministres en examinant les livres que nous leur avions remis, ni quel est le rapport qu'ils en ont fait à l'Empereur. Tout ce que nous en avons pu apprendre, c'est qu'ils les ont donné à lire à quelques-uns des docteurs qui sont dans leur tribunal, & que l'un d'eux après la lecture qu'il en avoit faite, avoit dit assez hautement : *Feï ching gin, tso pou lai*, c'est-à-dire, si l'on n'est pas, ou si l'on n'a pas une grande envie d'être saint, difficilement peut-on observer cette loi.

L'Empereur ne s'est pas contenté de faire examiner nos livres dans le tribunal de ses ministres, nous avons sçu qu'il les

avoit fait remettre entre les mains de quelques *Ho-chang* & de quelques *Tao-ſſée* (ce ſont les miniſtres de deux ſectes idolâtres) du premier préſident du tribunal des rits, & du premier préſident du tribunal des cenſeurs de l'Empire, afin de pouvoir y trouver quelque prétexte plauſible de condamner notre ſainte religion, & de nous chaſſer tous de ſon Empire.

C'eſt apparemment dans la même vue qu'il a donné ordre à quatre cenſeurs de l'Empire d'être attentifs à la conduite des chrétiens, de les interroger ſur les pratiques de leur religion, & en particulier ſur les cérémonies établies à la Chine à l'égard des parens défunts. C'eſt ce que nous avons appris de quelques-uns de nos chrétiens qui ont ſubi ces interrogatoires, & qui ſe rappellant les permiſſions accordées par le Saint Siége, ont répondu d'une maniere dont les cenſeurs ont paru ſatisfaits.

Enfin, après plus de cinq mois, les miniſtres auxquels nous avions remis quelques-uns des livres qui traitent de la religion, nous les renvoyerent, ſans nous faire dire un ſeul mot de ce qu'ils en penſoient, ni des diſpoſitions où étoit l'Empereur à notre égard. Ainſi nous

sommes toujours dans le même état d'incertitude sur le sort d'une Mission autrefois si florissante, qui se trouve maintenant sur le penchant de sa ruine, & prête à périr. Notre unique ressource est dans la miséricorde du grand Maître que nous servons. Aussi-tôt que s'éleva cette tempête, nous fîmes une neuvaine au sacré cœur de Jesus, & une à la très-sainte Vierge, la priant d'être auprès de lui notre Avocate. Les effets sensibles que nous avons si souvent éprouvés de sa protection, nous entretiennent dans la douce confiance qu'elle ne nous abandonnera pas dans notre extrême douleur. Il seroit inutile de vous demander le secours de vos prieres : il suffit de vous avoir fait connoître le besoin que nous en avons.

Quelque tristes que soient les circonstances où nous sommes, nous ne laissons pas de recueillir de temps en temps de solides fruits de nos travaux. Sans parler des autres Missionnaires, j'ai eu la consolation moi seul, dans le fort même de cet orage, de baptiser plus de cinquante adultes, & un nombre d'enfans encore plus considérable : que n'auroit-on pas lieu d'espérer, si nous étions plus tranquilles. Je suis avec respect, &c.

LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.

A Peking, ce 4 novembre 1734.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

J'ai balancé quelque temps ſi je vous ferois part de quelques ſecrets & d'autres obſervations aſſez curieuſes que j'ai trouvées dans les livres Chinois, parce que je n'ai eu ni le loiſir, ni la commodité d'en faire des épreuves qui puſſent en certifier la vérité; mais j'ai été raſſuré par la réflexion ingénieuſe que fait un célébre Académicien dans une occaſion pareille. Voici comme il s'en explique dans le tome de l'hiſtoire de l'Académie de l'année 1722.

« Les phyſiciens qui doivent naturel-
» lement être les plus incrédules ſur ces
» ſortes de merveilles, ſont cependant
» ceux qui les rejettent avec le moins

» de mépris, & qui apportent le plus de
» disposítions favorables à les examiner
» Ils sçavent mieux que le reste des
» hommes quelle est l'étendue de ce
» qui nous est inconnu dans la nature »

C'est ce qui m'encourage à hasarder sur le seul témoignage des auteurs Chinois, quelques-unes de leurs découvertes, dont je vais vous entretenir. Quand elles ne serviroient qu'à exercer la sagacité de nos sçavans artistes, elles ne seroient pas tout-à-fait inutiles. Au reste comme ces découvertes ont pour objet diverses choses qui ne peuvent s'assortir ensemble, vous voudrez bien me permettre de ne garder nul ordre en les rapportant.

Les Chinois prétendent avoir trouvé l'art de faire des perles, qui sont en un sens presque naturelles. Les dames de qualité à la Chine font grand cas des véritables perles, qu'elles employent d'ordinaire à leurs parures : les rivieres de la Tartarie orientale leur en fournissent, mais qui sont moins belles que celles qu'on leur apporte des Indes. Les artificielles ne laissent pas d'avoir leur prix, à proportion de la ressemblance qu'elles ont avec les naturelles.

Le peu d'estime que font les Chinois

es perles contrefaites en Europe, fait Tez voir qu'ils les jugent beaucoup inérieures à celles qu'ils contrefont eux-mêmes. L'avantage qu'ils y trouvent, 'eſt que ces perles naiſſent, ſe forment, roiſſent & ſe perfectionnent ſous leurs eux, & qu'ils les pêchent dans le ſein même du poiſſon, où cette merveille 'opére de la même maniere que dans ne vraie nacre de perles. Voici en quoi conſiſte leur ſecret.

Prenez, diſent-ils, une des plus grandes huîtres que vous trouverez dans de 'eau pure; mettez-la dans un baſſin à demi plein d'une belle eau; placez ce baſſin dans un lieu retiré, de telle ſorte néanmoins qu'il puiſſe recevoir aiſément la roſée du ciel; ayez ſoin que nulle femme n'en approche, & qu'on n'y entende ni l'abboyement des chiens, ni le chant du coq & des poules: prenez enſuite de la ſemence de perles (*Yo-Tchu*) dont on fait uſage dans la Médecine; réduiſez-la à une poudre ſi fine & ſi déliée qu'elle ſoit impalpable; puis après avoir cueilli des feuilles de l'arbuſte nommé *Che ta Kong lao*, (c'eſt une eſpece de houx) lavez proprement ces feuilles, & exprimez-en le ſuc dont vous vous ſervirez pour lier enſemble la pou-

dre des semences de perles; faites de cela de petites boules de la grosseur d'un pois, que vous couvrirez entiérement d'une poudre fine tirée de la pellicule brillante qui est dans l'intérieur de la nacre de perles. Enfin pour donner à ces pois une parfaite rondeur, roulez-les sur une planche de vernis, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre inégalité, & qu'ils soient assez secs pour ne pas s'attacher à la main qui les façonne; après quoi faites-les sécher tout-à-fait à un soleil modéré. Lorsque votre matiere sera ainsi préparée, ouvrez la bouche de l'huître, & faites-y glisser la perle nouvellement ébauchée; nourrissez cette mere huître durant cent jours de la maniere que je vais le marquer: mais soyez exact à lui donner chaque jour sa pâture, sans l'avancer ni la reculer, ne fut-ce que de quelques minutes. Les cent jours expirés, vous trouverez une perle de belle eau, & il ne s'agira plus que de la percer.

Notre auteur n'oublie point de marquer de quelles drogues on doit composer cette pâture, & il nomme le *gin seng*, le *china* ou l'esquine blanc, le *peki* qui est une racine plus glutineuse que la colle de poisson, & le *pe cho*, autre ra-

ine médecinale. Il faut, selon lui, prendre de chaque espece le poids d'une dragme, & les réduire en une poudre très-fine, dont on forme, avec du miel purifié sur le feu, des pastilles longues à-peu-près comme un grain de riz mondé, après quoi on partage le tout en cent portions pour les cent jours marqués.

Cet exposé n'est pas, ce me semble, exempt de difficultés, qui auroient besoin d'être éclaircies par l'auteur, s'il pouvoit être consulté; car enfin comment ouvrir l'huître & l'ouvrir sans l'endommager, ou bien faut-il attendre que l'huître s'ouvre d'elle-même? Comment desserrer la bouche de l'huître pour y mettre la perle préparée, ou seroit-ce qu'il suffit de l'insinuer dans l'enceinte du coquillage? De même pour la distribution de la nourriture qu'on lui fournit chaque jour, se contentera-t-on de la jetter sur l'eau, d'où l'huître ne manquera pas de l'attirer, ou bien veut-on qu'on la lui fasse avaler? Il me paroît que tout cela demande des éclaircissemens.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a des gens à la Chine occupés à travailler ces sortes de perles, qui certaine-

ment n'y employeroient pas la semence de perles si fort estimée dans la Médecine, s'ils n'étoient pas sûrs d'y trouver un profit considérable. Peut-être aussi les Chinois ont-ils éprouvé que par la nourriture qu'ils fournissent à l'huître, il se forme sur la nacre plusieurs petites perles, qui les dédommagent de celles qu'ils ont mis en œuvre pour former la grande.

Quoi qu'il en soit, il me paroît que les Chinois ont eu bien des connoissances sur l'origine des véritables perles. Le choix qu'ils font d'une nacre de perles ; d'un lieu retiré & éloigné du grand bruit & des sons aigus & perçans ; l'air pur, la rosée, le long terme qu'ils exigent jusqu'à ce que la perle soit formée ; les alimens qu'ils fournissent, & par lesquels ils suppléent aux sucs tirés des plantes, que les pluies, après avoir grossi les rivieres, entraînent dans les pêcheries de perles, & qui, à ce qu'on assure, les rendent fécondes ; toutes ces circonstances font voir que par le secours de l'art, ils ont cherché à imiter la nature dans ses opérations.

Au secret de former des perles en quelque façon naturelles, mon auteur ajoute quelques autres secrets pour leur

rendre

rendre leur premiere beauté quand elles l'ont perdue.

Si les perles viennent à perdre leur netteté, il y a un moyen d'en ôter les impuretés adhérentes, & de les rétablir dans leur premier éclat : pour cela, laiſſez-les tremper pendant une nuit dans du lait de femme, enſuite prenez de l'herbe *Y-mou-tſao*, que vous réduirez en cendres; faites-en une leſſive en recevant dans un baſſin l'eau qui en dégouttera à travers un gros linge; joignez-y un peu de belle farine de froment; mettez vos perles dans un ſachet d'étoffe de ſoie un peu ſerrée, & après avoir plongé ce ſachet dans la liqueur, frottez doucement les perles avec la main.

Si les perles ont été ternies ou gâtées par quelque matiere onctueuſe, prenez de la fiente d'oye & de canard ſéchée au ſoleil, que vous réduirez en cendres, faites-en une décoction, & lorſque l'eau ſera raſſiſe, mettez les perles dans un ſachet de ſoie, & lavez-les, comme j'ai dit ci-deſſus.

L'approche du feu ou quelques autres accidents rendent quelquefois les perles rouſsâtres : alors prenez la peau de *Hoan nan tſe*, (c'eſt un fruit étranger dont les Bonzes forment leur eſpece de

chapelet), faites-la bouillir dans l'eau; mettez-y les perles, & lavez-les de la même eau. Ou bien, pilez des navets ou des raves, & après avoir exprimé le suc, mettez les perles une nuit entiere dans ce suc, elles en sortiront très-blanches.

Si les perles deviennent comme rouges, lavez-les dans le suc que vous aurez exprimé de la racine de bananier d'Inde, laissez-les pendant la nuit dans ce suc, & le lendemain elles auront leur premier éclat & leur blancheur naturelle.

Les perles sont quelquefois endommagées, lorsque sans réflexion on les a approchées d'un corps mort : on les rétablit dans leur premier état en les lavant & les frottant dans la lescive de la plante *Y-mout-fao*, dont j'ai déja parlé, à laquelle on mêle un peu de farine & de chaux.

Enfin mon auteur avertit de ne pas laisser les perles dans un endroit où l'odeur du musc se fasse sentir, elles seroient bientôt ternies, & perdroient considérablement de leur juste valeur.

La propreté & l'élégance des ameublemens Chinois a été goûtée en Europe, & il y a long-temps que leurs porcelaines & leurs ouvrages de vernis sont

l'ornement de nos cabinets. Mais comme la porcelaine eſt fragile, quelque ſoin qu'on prenne à conſerver les vaſes, les aſſiettes, les gobelets, les urnes qui nous viennent de la Chine, il eſt difficile qu'il ne s'en caſſe, & l'on regarde d'ordinaire une porcelaine caſſée comme perdue. Cette perte parmi les Chinois n'eſt pas irréparable. Quand la porcelaine n'eſt pas tout-à-fait briſée, & que les pieces peuvent être rejointes, ils ont le ſecret de les réunir très-proprement ſans qu'il y paroiſſe, & elles ſont d'uſage comme auparavant.

Pour y réuſſir ils ſe ſervent d'une eſpece de colle faite de la racine de *Peki*, dont j'ai parlé plus haut, ils la réduiſent en une poudre très-fine, qu'ils délayent avec du blanc d'œuf frais. Quand le tout eſt bien mélangé, ils en frottent les pieces rompues, ils les appliquent & les lient fortement avec un fil à pluſieurs tours au corps de la porcelaine, & ils la préſentent à un feu modéré. Lorſqu'elle eſt ſéche ils en détachent le fil qui la lioit, & elle eſt en état de ſervir de la même maniere que ſi elle n'eût pas été caſſée. La ſeule précaution qu'il y a à prendre, eſt de n'y pas verſer du bouillon ou du jus chaud

de poule, parce qu'il détruiroit le ciment dont les pieces ont été réunies.

Mon auteur prétend qu'en employant la mixtion de certaines drogues, il eſt aiſé de peindre ce que l'on veût ſur la porcelaine déja cuite, & que les traits qui y ſeront tracés, y reſteront ſans s'effacer, & parcîtront auſſi naturels que ceux qu'elle reçoit dans le fourneau.

Pour cela, dit-il, prenez cinq dragmes de *nao-cha*, (ſel ammoniac), deux dragmes de *lou-fan*, (vitriol Romain, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre;) trois dragmes de *tan-fan*, (vitriol de Chypre) & cinq dragmes de chaux: pilez le tout, broyez-le finement, délayez-le dans une leſcive forte & épaiſſe, faite de cendres. De ce mélange vous formerez à votre gré des traits ou des figures ſur la porcelaine, & après les avoir laiſſé ſécher à l'aiſe, vous n'aurez plus qu'à laver & frotter le vaſe. Cette mixtion produit le même effet ſur le bambou, & par conſéquent ſur les cannes qu'on porte en Europe pour ſe ſoutenir en marchant.

Les fauteuils & les chaiſes faites de rotin ou de cannes entrelaſſées ſont devenues à la mode en Europe: ce rotin vieillit à la longue, & perd ſa couleur

naturelle ; pour le renouveller en quelque ſorte & lui rendre ſa couleur, il n'y a qu'à prendre des cornets de papier remplis de ſouffre en poudre, y mettre un feu lent, & faire enſorte que la fumée ſe répande ſur le rotin. Quelque vieux qu'il ſoit, on le verra rajeunir auſſi-tôt, & devenir tel qu'il étoit lorſqu'on le mit en œuvre.

Parmi les ornemens qui ſe trouvent dans les cabinets intérieurs des maiſons Chinoiſes, on y voit des inſtrumens de muſique, tels que ſont des eſpeces de luth, de harpe & de guitare qu'on touche en pinçant délicatement les cordes. Les Lettrés & les dames Chinoiſes ſe font honneur d'en ſçavoir jouer. Selon mon auteur, ſi l'ongle eſt foible, le ſon que rend l'inſtrument qui en eſt pincé, n'eſt ni fin, ni net, ni plein. Il prétend que le moyen d'affermir les ongles, c'eſt de les parfumer en les tenant expoſés à la vapeur des vers à ſoie deſſéchés qu'on brûle, lorſqu'ils ſont morts dans leurs cocons.

A la Chine les ſalles & les chambres des perſonnes tant ſoit peu à leur aiſe, ſont tapiſſées de cartouches remplis de ſentences morales & de payſages, ou en peintures ou en eſtampes. On me

manque point de secrets en Europe pour renouveller de vieilles peintures, mais peut-être n'y connoît-on pas un moyen aussi court & aussi aisé pour y réussir, que celui qui est pratiqué par les Chinois. La seule eau de chaux produit cet effet. On se sert d'un pinceau pour appliquer cette eau sur la peinture, & quand elle a été ainsi lavée légerement jusqu'à trois fois, elle reprend son éclat & sa vivacité.

Pour laver & rajeunir en quelque sorte une vieille estampe, ils l'étendent sur une table bien unie, & l'arrêtent sûrement aux quatre côtés : ils l'humectent ensuite en l'arrosant d'une petite pluie d'eau d'une maniere uniforme ; puis par un fin tamis fait de crins de cheval, ils y répandent de la poudre de *hon choui che*, (c'est une pierre qui se trouve dans les provinces méridionales), & en font une couche de l'épaisseur d'un denier. Ils reviennent une seconde fois à humecter l'estampe, ils y mettent une seconde couche également épaisse de cendres de *tchin kia hoei*, (c'est la coquille d'une espece de moule), & la laissent dans cet état pendant une heure entiere. Après quoi, en faisant pancher la table, ils y versent dessus avec force

de l'eau tiéde, & ils trouvent l'eſtampe en bon état.

Parmi les ameublemens dont les Chinois ſont curieux, ils eſtiment ſur-tout les caſſolettes & les vaſes où l'on fait brûler des odeurs & des parfums. Un cabinet ne ſeroit pas bien orné, ſi ce meuble y manquoit, ou s'il n'étoit pas d'un goût propre à attirer l'attention de ceux qui viennent rendre viſite. Ils font ces meubles d'une figure biſarre, & ils s'étudient principalement à leur donner un air antique. La matiere eſt ſouvent de cuivre, mais ils ſçavent la déguiſer par certaines drogues aidées de l'action du feu, en lui donnant la couleur qu'ils veulent, avec art & par degrés. Mon livre Chinois explique ainſi ce ſecret.

Prenez deux dragmes de verd-de-gris, deux dragmes de ſel ammoniac, cinq dragmes de *ye-tſoui tan-fan*, (minéral du Tibet, c'eſt peut-être la pierre Arménienne ou le verd d'azur) & cinq dragmes de *tchu-cha*, (cinabre), réduiſez le tout en une poudre fine, que vous mêlerez avec du vinaigre; mais ſouvenez-vous qu'avant que d'appliquer cette mixtion ſur l'ouvrage de cuivre, il faut le bien frotter & le rendre luiſant avec de la cendre d'un bois ſolide, afin d'en ôter

toute saleté onctueuse, & de ne lui laisser aucune inégalité sur la surface.

Après ces préparatifs lavez le vase de cuivre avec de l'eau bien pure, laissez-le sécher, ensuite avec un pinceau, appliquez de tous côtés par dehors une couche de votre mixtion. Peu de temps après mettez des charbons allumés dans le vase, un feu vif le fera bientôt changer de couleur. Les charbons étant consumés & le vase refroidi, lavez-le de nouveau pour en ôter le superflu de la couleur qui ne l'auroit pas pénétré, afin que la nouvelle couleur que vous y appliquerez s'y insinue plus aisément; car on doit réitérer cette opération jusqu'à dix fois; après quoi vous aurez une piece à l'antique. Si le vase se trouve parsemé de petites taches noires, il en sera plus estimé.

Si l'on veut donner au cuivre la couleur de peau de chataigne, ajoutez à la mixtion une dragme de vitriol de Chypre, & après l'avoir appliqué, donnez-y le feu, que vous réitérerez lorsque vous verrez sortir la couleur.

Pour lui donner la couleur d'écorce d'orange, il n'y a qu'à ajouter deux dragmes de *pong-cha* mis en poudre (c'est le borax); mais après l'avoir appliqué,

il faut ſe donner de garde de laver le vaſe.

Si les vaſes ainſi préparés venoient à être ſalis ou par la ſueur des mains, ou de quelqu'autre maniere, pour réparer ce défaut, il n'y a qu'à les laiſſer durant une nuit plongés dans de l'eau de neige fondue.

Un autre livre Chinois me fournit la maniere de colorer les vaſes de cuivre en un beau verd. Prenez, dit-il, de la premiere eau tirée le matin du puits, mêlez-y du vitriol de Chypre, du vitriol Romain, & de la terre jaune, enſorte que le tout s'épaiſſiſſe & forme une eſpece de boue, ce qui s'appelle *ni-fan ;* laiſſez durant une heure votre vaſe dans cette liqueur épaiſſe, après quoi chauffez-le de la maniere que j'ai rapporté ci-deſſus : appliquez juſqu'à trois fois une couche de cette mixtion : quand cette triple couche ſera ſéche, prenez du ſel ammoniac diſſous & fondu dans l'eau, puis avec un pinceau neuf étendez doucement ſur le vaſe deux ou trois couches de cette liqueur épaiſſe ; après un jour ou un peu plus lavez le vaſe, donnez-lui le loiſir de ſécher, & lavez-le encore, ce qui doit ſe réitérer trois, quatre ou cinq fois. Le moyen

d'y réuſſir eſt de bien regler la force de la couleur qu'on y applique, & de gouverner à propos les lotions. Si l'on mettoit quelque temps le vaſe en terre, il s'y formeroit de petites taches qui ſeroient de la couleur du cinabre. Si l'on ſouhaitoit que ces couleurs fuſſent plus foncées, il n'y auroit qu'à brûler des feuilles de bambou, & de la vapeur qui s'éleveroit, en parfumer le vaſe.

Ayant chargé un de nos chrétiens de demander à quelqu'un de ſes amis, expérimentés dans ces ſortes d'opérations, ce qu'on entendoit par ces mots *ni-fan*, il me répondit que pour faire la mixtion qui donne à un vaſe la couleur dont il s'agit, il faut prendre trois dragmes de ſel ammoniac, ſix dragmes de vitriol de Chypre, & une dragme de verd de gris; que le tout étant pilé très-finement, & chaque drogue étant paſſée ſéparément au tamis le plus ſerré, doit ſe délayer dans une petite écuelle à demi pleine d'eau; qu'après avoir bien fourbi le vaſe, on trempe du coton dans cette eau, dont on le frotte d'une main légere, parce que le ſel ammoniac rend cette mixtion très-pénétrante, & qu'elle pourroit ronger le cuivre; que pour cela auſſi-tôt qu'on a frotté le vaſe on le

plonge dans l'eau pour enlever la mixtion ; qu'enſuite on tient pendant quelque temps l'ouverture du vaſe renverſée ſur un petit feu, afin que la chaleur s'inſinuant dans le vaſe, lui donne à la ſurface extérieure la couleur qu'on ſouhaite. L'on revient pluſieurs fois à cette pratique, juſqu'à ce qu'on apperçoive l'heureux effet de ſes opérations. Peut-être cette méthode eſt-elle plus ſure que la précédente : le ſuccès ne dépend ſouvent que de très-peu de choſe qu'on ajoute ou qu'on retranche ; ce ſont les diverſes tentatives qui nous mettent au fait de ces ſortes de recettes.

Les Chinois aiment fort les parfums, ils en ont de toutes les ſortes, de ſimples, & de compoſés, de ceux qui ſe trouvent dans leur propre pays, & d'autres qu'ils font venir des pays étrangers, comme d'Arabie & des Indes, tantôt ils en font des paſtilles odoriférentes, tantôt ils forment des bâtons de diverſes poudres de ſenteur, qu'ils plantent dans un braſier plein de cendres ; ces bâtons ayant pris feu par une des extrémités, exhalent lentement une douce & légere vapeur, & à meſure qu'ils ſe conſument, les cendres tombent dans le braſier ſans ſe répandre au dehors. Pour ce qui eſt

des autres parfums, tels que l'encens & les poudres odoriférantes, ils les jettent comme nous sur les charbons allumés dans le brasier.

Mon auteur remarque que ceux qui s'étudient à allier ensemble différentes sortes de parfums, ont soin d'y mêler du coton ou de la bourre d'armoise, afin que l'agréable vapeur de ces corps odoriférans se réunisse & s'éleve à une juste hauteur en forme de colonne, sans s'éparpiller aux environs ; il veut qu'on y ajoute des amandes, des jujubes aigres après les avoir pilés dans un mortier. C'est en cela que consiste tout le secret. Mais en même temps il avertit que ce qu'on appelle à la Chine coton ou bourre d'armoise, n'est autre chose que la fine mousse qu'on trouve sur de vieux pins. On a débité autrefois qu'un remede souverain contre les douleurs de la goutte, étoit d'allumer des boutons d'armoise, & de les laisser se consumer sur la partie affligée ; si ceux qui ont essayé ce remede n'en ont pas été soulagés, il se pourroit faire que par les boutons d'armoise on n'entendoit, ainsi que les Chinois, autre chose que la fine mousse dont les vieux pins sont revêtus en certains endroits.

Mon auteur ajoute un autre secret

pour donner à la vapeur des parfums une figure agréable lorſqu'elle s'éleve en l'air. C'eſt aſſez l'uſage parmi les Chinois d'avoir de grands vaſes dans leurs jardins, où ils cultivent des fleurs de nenuphar : lorſque vers le mois de juin le nenuphar pouſſe ſes larges feuilles, frottez-en quelques-unes de miel, peu de jours après il s'y formera une eſpece de petits vers qui rongeront toute la ſubſtance verte de la feuille, de laquelle il ne reſtera que le ſquelette en forme de gaze ; ces filamens ſeront bientôt deſſéchés ; c'eſt alors qu'il faut les cueillir, & en ôter le pédicule un peu groſſier, après quoi vous réduirez cette gaze en une poudre très-fine : lorſqu'enſuite vous voudrez brûler diverſes ſortes de parfums ſur un braſier & les allier enſemble, joignez-y un peu de cette pouſſiere, la vapeur ſe réunira comme en un corps en s'élevant aſſez haut, & ſe terminera en forme de nuage, ou en figure de chiffres à pluſieurs traits.

Si j'étois sûr que mon auteur n'exagérât point, je ſerois tenté de croire que les ſecrets ſuivans qu'il rapporte, ſeroient comme une ébauche des lampes ſepulchrales & inextinguibles, qui étoient en uſage du temps des premiers Empereurs

Romains, & des feux Grégeois dont il ne nous reſte plus que le nom. Il enſeigne le moyen de faire une boule, qui, étant allumée, flotte ſur l'eau ſans s'éteindre. Compoſez-la, dit-il, de *tchang-nao*, c'eſt-à-dire, de camphre de la Chine qui n'eſt pas fort cher, & qui, étant purifié & criſtaliſé, donneroit en moindre quantité un camphre équivalent à celui de Borneo. Prenez donc une dragme de *tchang-nao ;* joignez-y une demi-dragme de réſine de pin, liez le tout enſemble avec de bonne eau-de-vie : allumez cette maſſe, & placez-la immédiatement ſur l'eau, elle brûlera lentement, & ne s'éteindra que quand elle ſera entiérement conſumée.

Pour avoir une lampe qui dure, & qui éclaire l'eſpace d'un mois, cueillez au mois de juillet une once de l'herbe *feou-ping*, (elle croît ſur la ſurface de l'eau, dans les lacs, & vers le bord des rivieres peu rapides), joignez-y une once de *oua-ſung*, (c'eſt le *ſemper vivum*) de plus, une quantité égale de *yuen-tchi*, (petites racines) de *ko-fuen* (c'eſt une eſpece de coquillage) & de *hoang-tan ;* réduiſez le tout en une poudre très-fine, & ſur une once d'huile, ſemez une dragme de cette poudre ainſi préparée,

Un autre écrivain Chinois apprend à faire une bougie qui durera toute la nuit, & qui, dans ſa longueur, ne ſe conſumera que d'un pouce ou de deux travers de doigts. Le fond de cette bougie eſt un mêlange de cire jaune, de réſine de pin, & de fleurs d'acacia, une once & ſix dragmes de chaque eſpece. On y joint une dragme de *feou-che* (c'eſt une pierre légere & poreuſe); on fait fondre d'abord la réſine & la cire, on y ajoute enſuite les fleurs d'acacia & la pierre *feou-che*, on incorpore bien ces matieres dont on a ſoin d'empreindre & de couvrir la méche : & c'eſt ainſi que ſe forme cette eſpece de bougie.

Si l'on employoit du vernis ſec, de la réſine, du ſalpêtre raffiné, du ſouffre, de l'encens, & qu'on réduisît le tout en poudre; qu'enſuite, avec du vernis, on formât de petites boules, groſſes comme des pois, & que poſant un de ces pois ſur une plaque de fer, on y mît le feu au commencement de la nuit quelque vent qu'il faſſe il reſtera allumé au grand air juſqu'au lendemain.

Le ſecret que je vais rapporter, a plus de quoi ſurprendre, mais l'épreuve n'en eſt pas difficile, & ſans avoir égard aux avantages qu'on en pourroit retirer, la ſeule curioſité peut porter à en faire

l'expérience. Il y a un moyen, dit l'auteur Chinois, de se procurer du mercure en le tirant du pourpier sauvage. Pour cela il n'y a qu'à prendre de petites feuilles de pourpier, les briser dans un mortier, avec un pilon de bois d'acacia, & les exposer au soleil levant durant trois jours ou environ. Lorsqu'elles seront séches, faites les brûler, sans pourtant en détruire la nature & les vertus; enfermez cette masse dans un vase de terre verniſſé; ayez soin de le bien boucher, & de l'enfouir assez avant dans la terre, où vous le laisserez quarante-neuf jours, après quoi retirez le vase, & vous y trouverez le vif argent bien formé.

Ayant consulté à Peking un lettré, Médecin & Droguiste, sur cet extrait d'un de leurs livres, il me répondit que rien n'étoit plus certain, & que dans les boutiques on vendoit deux sortes de mercure; l'un qui se tire des mines, & qu'on appelle *Chan-chouin-in;* & l'autre qui se tire des plantes, & qu'on nomme *Tsao-choui-in.*

M. de Reaumur qui, par ses curieuses opérations de Chymie, a trouvé que dans les principes des plantes il y avoit du fer, nous dispose à croire qu'on peut aussi trouver du mercure en certaines plantes; & si en réfléchissant sur la na-

ture des plantes nous cherchions quelle eſt celle qui plus vraiſemblablement renfermeroit du vif argent dans ſa compoſition, ne ſeroit-il pas naturel de penſer au pourpier? car enfin l'herbier Chinois, qui en cela s'accorde avec le ſentiment de nos ſçavans Botaniſtes d'Europe, donne au pourpier des vertus qu'on attribue au mercure. Le pourpier, dit-il, eſt froid de ſa nature, il fait mourir les vers & toutes ſortes de vermine; on l'emploie utilement contre les humeurs malignes qu'il diſſout; & parce que de ſa nature il eſt volatile, il débouche, il tient libres & ouverts les divers canaux & les différens conduits du corps humain.

Quoi qu'il en ſoit, je ſerois aſſez porté à croire que le vif argent, tiré des plantes par la ſolution & la ſéparation des principes, ſeroit dégagé de pluſieurs impuretés que celui qu'on tire des mines a naturellement, car pour être exalté dans les plantes en parties très-ſubtiles, il a dû ſe décharger des fibres rameuſes & ſulfureuſes qui l'embarraſſent plus ou moins, & dont on le délivre en le purifiant & le paſſant au travers de la peau de chamois.

Si par l'expérience on trouve que cette recette ſoit ſûre, on en tirera un double

avantage ; le premier, c'eſt que par-tout & en aſſez peu de temps on pourra ſe procurer une quantité raiſonnable de mercure ; le ſecond, qui eſt le plus conſidérable, c'eſt que par le vif argent qu'on aura tiré du pourpier, on jugera mieux de divers uſages de cette plante, & l'on déterminera plus certainement avec quelle confiance ou avec quelle précaution on doit s'en ſervir, ſelon les différentes ſituations des perſonnes ſaines ou malades : d'ailleurs ſon ſuc, préparé juſqu'à un certain point, pourra même agir ſur les métaux diſpoſés à le recevoir.

Les deux ou trois ſecrets que je vais rapporter, & que j'ai tirés d'un de mes livres, ne m'ont été confirmés par aucun Chinois ; mais s'ils ſont véritables, ils font connoître quelle eſt l'action du ſuc des plantes, lorſqu'on le mêle à des métaux mis en fuſion. On y avance que du plomb fondu, qu'on fait cuire dans le ſuc exprimé de la fumeterre à fleurs jaunes, ſe changera en *Si-la*, c'eſt l'étain de la Chine qui eſt plus beau que l'étain d'Europe. Il ſe peut faire qu'il y ait de l'exagération dans cette promeſſe ; en tout cas l'eſſai qu'en feroit un curieux, le porteroit peut-être à quelque heureuſe découverte.

Cette recette, aidée de la ſuivante, pourra perfectionner les épreuves qu'on en voudroit faire. Je trouve dans un autre livre que l'on donnera à un vaſe d'étain la fermeté du fer & l'éclat de l'argent, en le tenant ſur le feu dans du *Kang-cha*, (limailles d'acier,) dans du *Pe-pi*, (l'arſenic) & dans du ſel.

Un autre Auteur prétend qu'en frottant de l'étain de la Chine avec une poudre fine, compoſée d'une once de *Tan-ſan*, (couperoſe) & dans deux dragmes de *Pe-ſan*, (alun) ce frottement donnera à l'étain la couleur de l'or, & que ſi l'on en frotte du fer il deviendra rouge. Peut-être que la maniere dont les Chinois préparent le fer pour le dorer, a la vertu de l'adoucir, & de le rendre plus propre à être pénétré de la couperoſe & de l'alun. Telle eſt la préparation qu'ils y apportent: ils mêlent enſemble une écuellée de ſuc de *Tſung*, (oignons & porreaux) autant de riz aigri, trois têtes d'ail pilées, & le poids de cinq dragmes de graiſſe de chien; ils mettent le fer dans de l'eau avec cette mixtion, qu'ils font cuire juſqu'à ce qu'on apperçoive que le fer prend la couleur d'un blanc pâle.

Ce que mon livre rapporte de la ma-

niere dont les Chinois animent l'aiguille d'une bouſſole, afin qu'elle ſe trouve vers les poles, m'a paru fort extraordinaire. Ils n'ont point recours, comme nous, à la pierre d'aimant, quoique la Chine en ſoit abondamment pourvue, & que d'ailleurs ſes vertus, & ſur-tout celle qu'elle a d'attirer le fer, ne leur ſoit pas inconnue, puiſqu'ils lui donnent le nom de *Hi-thie-che*, c'eſt-à-dire pierre qui attire le fer ; cette connoiſſance, qu'ils ont de ſes propriétés, a donné lieu à la fable qu'ils racontent d'un lac où l'on n'oſe pas expoſer des vaiſſeaux, parce qu'il y a, diſent-ils, au fond de ce lac une ſi grande quantité de pierres d'aimant, que tous les ferremens qui lient enſemble les membres du bâtiment étant attirés en bas, il faut néceſſairement qu'ils s'en aillent en pieces : de-là vient pareillement cette fauſſe opinion où ſont les Médecins Chinois, que faiſant entrer de la poudre d'aimant dans un emplâtre, elle attirera les parcelles de fer reſtées dans une plaie.

Mais enfin ſi les Chinois n'emploient pas l'aimant pour vivifier l'aiguille de la bouſſole, de quel moyen ſe ſervent-ils ? C'eſt à quoi il faut ſatisfaire en rapportant la recette qu'ils preſcrivent.

Prenez, diſent-ils, en premier lieu du *Tchu-cha* ; (c'eſt du vrai cinabre qui eſt rare en Europe, dont apparemment il eſt parlé d'après Dioſcorides, dans le Dictionnaire de l'Académie) ; en ſecond lieu du *Hiun-ho ang*, (de l'orpiment). Il y en a qu'on appelle *Tſe-hoang-tſe*, c'eſt-à-dire, femelle, qui eſt le plus cher ; & d'autre qu'on nomme *Hiun-hoang-hiung*, c'eſt-à-dire mâle ; celui-ci pourroit bien être le réagal ou la ſandaraque jaune tirant ſur le rouge. Au cinabre & à l'orpiment, joignez de la limaille d'aiguille ; réduiſez tout cela à poids égal en une poudre fine, que vous lierez enſemble, & que vous mêlangerez bien, avec du ſang tiré des crêtes de coqs blancs. Après quoi vous prendrez vingt ou trente aiguilles fines, que vous couvrirez de tous côtés de cette mixtion, & après les avoir empaquetées dans du papier, vous les tiendrez pendant ſept jours & ſept nuits dans un petit fourneau, ſous lequel vous entretiendrez conſtamment un feu clair de charbon de bois. Après cette opération, enveloppez ces mêmes aiguilles, & portez-les durant trois jours appliquées ſur la chair. Faites alors l'épreuve de vos aiguilles, & vous trouverez qu'elles ſe

tourneront avec justesse vers les pôles ; & qu'elles seront très-propres pour les usages de la bousſole.

Si l'effet de cette recette est aussi vrai que l'assure mon Auteur, le sçavant Académicien que j'ai cité au commencement de ma Lettre, a bien raison de dire, qu'il arrive des choses où nous devons avoir recours à la vaste étendue de ce qui nous est inconnu dans la nature ; car enfin la vertu des ingrédiens qui composent la recette, ne paroît gueres avoir de liaison avec la juste direction des aiguilles vers les pôles.

En premier lieu, on doit mettre pendant long-temps ces aiguilles sous un feu clair, & il est certain que le meilleur aimant, & l'aiguille la mieux aimantée, perdent leur force & leur vertu par l'action du feu. En second lieu, la mixtion dont on couvre ces aiguilles, est composée de mineraux nullement propres à aimanter ; le soufre, le vif argent, l'arsenic y dominent ; s'il y entre du fer, il est en poussiere, & n'a plus l'arrangement de ses parties & de ses pores propres à communiquer la vertu magnétique : enfin les parties sulphureuses & graisseuses du sang des crêtes de coqs qui lient les ingrédiens, & la

tranſpiration fuligineuſe du corps humain qu'on recommande, arrêtent l'action la plus forte de l'aimant.

Du reſte on auroit encore plus lieu d'être ſurpris, ſi en faiſant l'épreuve de cette recette, on trouvoit qu'une aiguille ainſi préparée pour l'uſage de la bouſſole, fut moins ſuſceptible des déclinaiſons & des variations qui ſe trouvent dans les aiguilles aimantées & qui embarraſſent ſi ſouvent les voyageurs. Il ſemble que les Chinois ignorent ces variations, du moins ils n'en font aucune mention.

Le ſecret chimérique de la pierre philoſophale a été en vogue parmi les Chinois long-temps avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres en termes magnifiques de la ſemence d'or & de la poudre de projection; & ce que nos charlatans appellent grand œuvre, ils le nomment *lien-tan*, & promettent de tirer de leurs creuſets, non-ſeulement de l'or, mais encore un remede ſpécifique & univerſel, qui procure à ceux qui le prennent une eſpece d'immortalité. Rien de plus capable de flatter les heureux du ſiecle. Auſſi a-t-on vu des riches Seigneurs & des Empereurs mêmes tellement infatués de

ces belles promesses, qu'ils n'ont eu nulle peine à épuiser leurs véritables trésors, pour acquérir ces richesses imaginaires, & cette prétendue immortalité.

Ce qui m'a le plus surpris dans les livres où ils traitent de cette matiere, c'est qu'ils prétendent que les dépositaires d'un si précieux secret, quelque habiles qu'ils soient, & quelque dépense qu'ils fassent, courent risque d'échouer dans leur entreprise, s'ils n'ont pas une vertu épurée qui attire la bénédiction du Ciel sur des opérations si importantes & si délicates.

Un de ces Alchymistes fortement prévenu de cette idée, crut que pour devenir véritablement vertueux, & par-là réussir dans son art, il lui falloit embrasser la Religion chrétienne. Dans cette vue il se rendit à l'Eglise que nous avions à *King-te-tching*, & pria le Missionnaire de l'instruire de notre sainte loi. Aussitôt qu'il se fut rempli de la connoissance des vérités chrétiennes, il se désabusa entiérement de ses ridicules prétentions, il brûla les livres de son art, & en devenant un fervent Chrétien, il trouva la vraie source de l'immortalité.

Mais s'il y a eu des souffleurs de bonne foi, qui s'étant entêtés de cette chimere, n'en

n'en ont été détrompés qu'après avoir converti leurs biens en charbons, & s'être réduits à l'indigence, il y en a eu encore plus de fourbes, qui par des promeſſes trompeuſes, ont réuſſi à ſurprendre les peuples, & ſe ſont véritablement enrichis aux dépens de leur crédulité. Les Chinois éclairés racontent pluſieurs hiſtoires des filouteries de ces faux Alchymiſtes, & de la ſimplicité de ceux qui ſe ſont laiſſés dupper par leurs promeſſes. De pluſieurs traits de ſupercherie en ce genre qu'on trouve dans leurs livres, je n'en rapporterai qu'un ſeul, par lequel je finirai cette Lettre.

Un de ces fourbes qui ſe faiſoit paſſer pour l'un des premiers maîtres de l'art, affectoit par-tout un grand air de probité, & ſur-tout de déſintéreſſement, tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît ſous la main ; il trouva le moyen de ſe faire connoître à un riche Seigneur, qui, après avoir occupé les premiers emplois de l'Empire, s'étoit retiré dans ſa province. Il s'inſinua adroitement dans ſa maiſon, & peu à peu il ſçut ſi bien ménager ſon eſprit par ſes complaiſances & par ſes ſoupleſſes, qu'il gagna entiérement ſes bonnes graces. Alors laiſſant échapper dans les divers

entretiens certains traits de ſon habileté dans la tranſmutation des métaux, la curioſité du Mandarin fut extraordinairement piquée, & le charlatan lui avoua enfin qu'il avoit trouvé le ſecret de la pierre philoſophale : il s'offrit même à lui communiquer ce ſecret, uniquement par reconnoiſſance de ſes honnêtetés, & des marques ſingulieres qu'il recevoit de ſon affection.

Le crédule Seigneur donna dans le piége : « Il faut bien, ſe diſoit-il en lui-» même, que depuis tant de ſiecles qu'on » parle de ce ſecret admirable, il y ait » un petit nombre d'ames chéries du » Ciel qui en aient éte favoriſées, avec » obligation de ne le pas communiquer » aux ames vulgaires. Sans doute que le » Ciel, en m'adreſſant un ſi grand » homme, & lui inſpirant le deſir de » m'initier dans de ſi profonds myſteres, » veut récompenſer l'intégrité avec la-» quelle j'ai exercé les premieres Ma-» giſtratures ». A ce moment il s'entêta ſi fort de l'alchymiſte, qu'il étoit dans l'impatience de voir commencer les opérations ; il n'avoit garde de s'effrayer de la dépenſe, perſuadé comme il étoit, de trouver dans ſa maiſon une mine d'or intariſſable; & ce qui le flattoit le plus,

un moyen infaillible de prolonger ſes jours.

L'alchymiſte ne ſe fit pas longtemps prier : il choiſit dans le vaſte palais du riche vieillard un appartement commode & agréable, où l'on n'épargna rien pour le bien régaler, lui, ſa prétendue femme & ſes domeſtiques, car cette femme n'étoit rien moins que ſon épouſe, c'étoit une courtiſane d'une rare beauté, qu'il avoit aſſociée à ſa charlatanerie, & qui devoit y jouer ſon principal rôle.

Dès qu'on ſe mit en devoir de commencer le travail, on apporta de groſſes ſommes à l'alchymiſte pour les précieux ingrédiens qu'il devoit mettre dans le creuſet, mais qu'il fit paſſer auſſi-tôt dans ſes coffres. Ce qui impoſoit encore plus au vieillard, c'étoit de voir les ſoins que le charlatan ſe donnoit pour s'aſſurer la protection du Ciel : il ſe proſternoit ſans ceſſe, il brûloit quantité de parfums, & il exhortoit continuellement le Mandarin à ne point entrer dans le laboratoire ſans s'être purifié auparavant, parce que la moindre ſouillure ruineroit le travail de pluſieurs jours. La dame de ſon côté ſe montroit ſouvent à la dérobée, & laiſſoit comme par mégarde entrevoir ſes attraits.

L'ouvrage alloit toujours son train, & au bout de quelque temps l'alchymiste fit voir au crédule Seigneur d'heureuses transmutations, qui annonçoient un terme assez court pour la perfection du grand œuvre; ce fut pour lui un grand sujet de joie, mais cette joie fut bientôt troublée par la nouvelle que le charlatan reçut de la mort de sa mere. Il étoit trop bon fils, & trop exact observateur des loix de l'Empire, pour n'aller pas sur le champ lui rendre les derniers devoirs. Il consola néanmoins le Mandarin, en l'assurant qu'il reviendroit dans peu de jours: « d'ailleurs, lui ajouta-t-il, l'ou» vrage ne sera point interrompu, je » laisse ma femme, & quelques domes» tiques qui en sçavent assez pour ce qui » reste à faire ». La dame parut fort touchée de cette courte séparation; ses pleurs & ses gémissemens prouvoient le desir qu'elle avoit d'accompagner son mari, & de partager avec lui les devoirs de la piété filiale.

Pendant l'absence de l'Alchymiste, le riche vieillard visitoit souvent le laboratoire: la dame fit bien son personnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inspirer de la passion: elle réussit au-delà de ses espérances; le vieillard fut

bien-tôt épris de ſes charmes. Les viſites du laboratoire devinrent plus fréquentes & les entretiens plus longs & plus ſecrets. Les domeſtiques s'en apperçurent, & c'étoit l'intention de la dame que rien n'échappât à leur connoiſſance, parce que dans la ſuite ils devoient ſervir de témoins.

Cependant l'Alchymiſte arrive; certains ſignes que fit la dame l'inſtruiſent d'abord de ce qui s'étoit paſſé. Après avoir reçu du Mandarin les complimens ordinaires ſur ſon prompt retour, il va viſiter l'ouvrage: il trouve tout en déſordre, preuve certaine, s'écria-t il, des infamies dont le laboratoire a été ſouillé; & entrant en fureur, il renverſe les creuſets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois ſa femme & ſes domeſtiques. La dame ſe jette à ſes pieds, demande pardon avec larmes, & avoue qu'elle a été ſéduite. Les domeſtiques en pleurs déteſtent le jour où ils ſont entrés dans une maiſon ſi abominable. L'Alchymiſte, plus forcené que jamais, tempête, crie, & jure qu'il va de ce pas porter ſes plaintes aux Magiſtrats, & demander juſtice contre le Mandarin qui l'a déshonoré. A la Chine un adultere prouvé eſt un crime digne de mort &

capable de ruiner les maisons les plus opulentes. L'infortuné vieillard, saisi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châtiment & la perte de ses biens, fait tous ses efforts pour adoucir l'esprit du furieux Alchymiste : il lui offre des sommes considérables d'or & d'argent ; & pour réparer le déshonneur de la dame, il l'accable de pierreries & de bijoux de toutes les sortes. L'Alchymiste & la dame ne se laissent fléchir qu'avec peine : ils promettent enfin de ne pas pousser plus loin cette affaire, & ils se retirent en s'applaudissant, dans le fond du cœur, d'avoir si bien réussi à trouver la pierre philosophale.

Je souhaite, mon Révérend Pere, que ces extraits que m'ont fourni les livres Chinois, puissent être de quelque utilité, du moins j'aurai fait connoître quel est le génie de ces peuples dans la recherche des causes naturelles, & quel est le progrès qu'ils ont fait dans la physique. Je suis avec respect, &c.

LETTRE

*Du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere ***, de la même Compagnie.*

A Peking, ce 29 octobre 1734.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Nous n'aurons cette année aucunes réponses à faire, parce que nous n'avons point reçu de lettres d'Europe. L'année derniere, le 25 de Septembre, j'écrivis au Révérend Pere la Gorrée, assistant, un assez gros paquet que j'envoie ouvert, sous l'adresse de votre Révérence, à Lyon, j'espere qu'elle l'aura reçu de Paris où M. de Velaerd de Barre, Officier de la Compagnie de la Chine, le porta; maintenant je vas joindre ici la copie de la lettre que j'écris au Pere Duhalde; sans cela, vous ne la verriez que bien tard avec le public, après que votre Révérence l'aura lu: je le prie de l'envoyer au Pere Beaupoil.

Cette copie apprendra à votre Révérence l'état actuel de la mission, & notre situation qui est toujours mal assurée, parce que la conduite de l'Empereur n'est pas constamment la même, qu'il est impénétrable dans ses résolutions : il hait positivement la religion chrétienne, mais par bienséance il garde ici des mesures avec nous, nous traite bien devant le monde de peur que la différence entre son pere & lui ne soit trop marquée. Le jour de l'an Chinois, quand nous allâmes tous lui faire la révérence, il fit ouvrir les portes d'une salle où il s'étoit mis exprès, nous fit entrer dans la cour, de laquelle nous pouvions le voir, mais trop loin pour lui parler ; c'est là que nous fîmes la cérémonie ; après cela l'Empereur nous envoya à chacun des étrennes sur des bandeges portées par les Eunuques de sa présence : quand nous les eûmes reçus & remercié, il m'appella par mon nom à haute voix ; je montai dans la salle, où il me donna de nouvelles étrennes, avec des paroles fort obligeantes, enfin me gracieusa comme on parle aujourd'hui : quelle étoit sa vue ? Je n'en sçais rien, mais je résolus dès-lors d'en profiter pour éprouver du moins ce qu'il avoit dans l'ame ; & voici comment je m'y pris.

Le Pere Hervieu, notre Supérieur général, m'écrivit de Macao à l'arrivée des vaiſſeaux de la mouſſon paſſée, que le Pere Contancin étoit mort en mer, que les deux compagnons qu'il amenoit, & qui étoient arrivés en bonne ſanté à Macao, n'étoient venus que pour être Miſſionnaires, & n'avoient aucun des talens qu'on veut pour le ſervice de l'Empereur; que cela étoit d'autant plus fâcheux, que nous étions ici bien des vieillards qui laiſſeroient bientôt un grand vuide dans notre maiſon Françoiſe, &c., qu'il ſouhaiteroit fort, ſans beaucoup l'eſpérer, que je pus trouver quelques moyens de les faire venir ici: je le ſouhaitois auſſi, & me réſolus de demander en grace à l'Empereur la permiſſion de faire venir ici, pour m'aider dans ma vieilleſſe, deux de mes compatriotes nouvellement débarqués à Macao; qu'ils étoient jeunes & gens de lettres; que je leur enſeignerois les langues Tartare & Chinoiſe pour les mettre en état de ſervir Sa Majeſté, &c.; qu'au reſte ce voyage ſe feroit à nos frais, ſans être incommode aux Mandarins, demandant ſeulement qu'il y eût ordre de leur laiſſer le chemin libre; que ſi Sa Majeſté m'accordoit cette grace, j'en

aurois toute la reconnoiſſance poſſible, &c. : le reſte n'étoit qu'un compliment.

Le 22 de Mars mon placet fut préſenté, & ſur le champ l'Empereur accorda ce que je demandois, & fit ordonner, par le Tribunal des Troupes, au *Tſom-tou* de Canton, de nommer un petit Mandarin pour amener à la Cour *Tſao-Che-Lin* & *Oukun*, ce ſont les noms Chinois des Peres Gabriel Bouſſel & Pierre Foureau ; le premier de la Province de Toulouſe, & l'autre de celle de Paris, &c.

Ils arriverent ici en bonne ſanté, le 15 de Septembre, & le 19 du même mois je les conduiſis à la maiſon de campagne de l'Empereur, avant les préſens que j'avois préparé avant leur arrivée; car je ſçavois que le feu Pere Contencin n'avoit porté de Paris aucune curioſité.

L'Empereur nous admit tous trois en ſa préſence, grace que je n'attendois pas ; traita bien les nouveaux venus, reçut quelques-uns de leurs préſens, & ſur le champ leur en fit devant les Grands qui étoient là, pour avoir audience, me fit quelques queſtions, & nous renvoya contens. De tout cela on ne peut conclure autre choſe, ſinon que l'Empereur a voulu m'obliger, & non point qu'il

ſoit revenu à l'égard de notre ſainte religion, car je le crois là deſſus toujours le même. Ce qu'il y a de bon en cela, c'eſt que les Mandarins de Canton n'ont pu comprendre cette conduite de l'Empereur, & ſeront plus réſervés à l'égard des Miſſionnaires qui ſont encore à Macao, & dont aucun n'a pu retourner avec permiſſion à Canton, quoique les vaiſſeaux marchands y ſoient admis, ne pouvant entrer ni reſter dans le petit port de Macao, comme nous le ſoutînmes à l'Empereur contre l'avis du *Tſom-tou*, nommé *Omita*, qui a perdu ſon procès ſur cet article, mais qui n'en eſt pas moins ferme à empêcher que les Miſſionnaires ne rentrent à Canton, où il a vendu toutes nos Egliſes, & envoyé le prix tel qu'il lui a plu au Procureur de la ville de Macao, ville qui eſt dans la derniere miſere; auſſi ſon Procureur n'a point encore rendu cet argent aux Miſſionnaires.

Je n'ai pas le temps d'écrire au Révérend Pere Beaupoil, à qui je ne pourrois dire autre choſe que ce que je viens d'écrire, & je prie votre Révérence de le lui communiquer, & de ſaluer les Révérends Peres Fulchiron, de Veau, de Ruſſi, mes anciens compagnons de no-

viciats, s'ils sont à Lyon. Nous sommes actuellement treize dans cette maison, y compris trois Chinois, dont l'un est Prêtre, les deux autres Novices; les autres sont les Peres Dentrecolles, Regis, de Mailliac, Gaubil, de Lacharme, Chaslier, Bousset, Foureau, le Frere Rousset & moi qui nous recommandons tous aux saints sacrifices de votre Révérence. Je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie royale des Sciences.

A Peking, ce 28 septembre 1735.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Lorsque j'ai à répondre aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, je me vois toujours obligé de commencer ma réponse par de nouvelles actions de graces; vous multipliez si fort

les bienfaits, qu'il ne me reſte plus d'expreſſions, pour vous marquer combien je vous ſuis redevable, & à Meſſieurs de votre illuſtre Académie. Comme c'eſt vous, Monſieur, qui m'avez procuré l'honneur & le bien qu'ils me font, il eſt naturel que je vous ſupplie de leur en témoigner ma vive reconnoiſſance. Auſſi-tôt que la caiſſe qui renferme vos nouveaux mémoires ſera arrivée à Peking, je les joindrai, dans notre bibliotheque, à tous les précédens, afin que ceux qui compoſent cette maiſon, profitent de ce tréſor, lequel ſera ici un monument éternel de la gloire de l'Académie & de ſa libéralité.

Outre la continuation de ces mémoires, j'ai reçu une carte de la lune de feu M. Caſſini, avec ce que vous appellez par modeſtie votre petit ouvrage de phyſique, fait autrefois en province, dont vous avez bien voulu me faire préſent. Il eſt vrai que cet ouvrage eſt petit, ſi l'on ne conſidére que le volume; mais tout petit qu'il eſt, on peut dire, ſans flatterie, qu'il y a plus de ſubſtance, de pénétration, de juſteſſe & de force de raiſonnement, que dans beaucoup d'autres grands volumes ſur le même ſujet, leſquels après avoir fatigué la vue & l'eſ-

prit, le laiſſent auſſi vuide qu'il l'étoit avant que d'en avoir fait la lecture ; je veux dire qu'on n'en eſt pas mieux inſtruit : au lieu que votre ouvrage, Monſieur, ſatisfait pleinement le lecteur, en le conduiſant comme par la main, & en lui découvrant pied à pied les plus beaux ſecrets de la nature, à la plupart deſquels on ne s'étoit pas aviſé de penſer.

Quoique les vues des hommes ſur la phyſique ne ſoient, à proprement parler, que des ſyſtêmes, qui ne prouvent pas que les choſes ſoient effectivement telles qu'on les a imaginées, mais ſeulement qu'elles pourroient bien être ainſi ; cependant, Monſieur, en liſant votre diſſertation ſur la glace, je ne pouvois m'empêcher de penſer qu'elles ne fuſſent réellement telles que vous les expoſez.

Je me ſouviens qu'en la même année 1716, que votre diſſertation fut ſi juſtement couronnée à Bordeaux, je ſuivis l'Empereur à la chaſſe du tygre pendant l'hiver, & je me trouvai inſenſiblement engagé de convaincre une célèbre compagnie, compoſée de deux miniſtres de l'Empire, & de dix docteurs choiſis, qui ſe nomment *Han-lin*, qu'on pouvoit glacer de l'eau chaude auprès d'un braſier.

Cet engagement étoit une ſuite des entretiens que j'avois eus avec ces Meſſieurs ſur la congélation des liquides au temps froid. Ils expliquoient cet effet de la nature à-peu-près comme nos anciens philoſophes, par des termes équivalens aux qualités occultes, mais ſans faire paroître beaucoup d'attachement à leurs opinions, dont ils ſentoient le foible; car ils ne manquent pas d'eſprit, mais ſeulement d'application.

Quand ils m'eurent invité de parler à mon tour, je tâchai de leur faire comprendre la nature du liquide, ſa compoſition, ſes parties intégrantes, leur figure, l'air mêlé dans les intervalles, qui tient les parties en mouvement, &c. Je concluois enſuite que pour glacer l'eau, il ne s'agiſſoit que de la déranger, c'eſt-à-dire d'en faire ſortir les parties les plus ſubtiles, qui empêchoient les autres de ſe lier, & y en introduire d'autres capables de la fixer & d'en arrêter le mouvement.

« Ce ſeroit, dit un de ces Meſſieurs, » une jolie opération à voir, & je ſerois » curieux de ſçavoir de quels inſtru- » mens on pourroit ſe ſervir pour tra- » vailler ſur des parties ſi ſubtiles qu'elles » échappent à notre vue. Monſieur, lui

» répondis-je, puiſque ſur ce que j'ai » l'honneur de vous dire, vous n'en » voulez croire qu'à vos yeux, quoi- » qu'ils ne ſoient pas toujours des té- » moins ſûrs de la vérité, je ſuis prêt de » contenter votre curioſité ».

A peine avois-je achevé de parler, que tous me prirent au mot. Ils marquerent le lieu, le jour, ou plutôt la nuit où ſe devoit faire cette opération, car pendant le jour ils ne ſont pas libres, & il ſe peut faire à chaque moment qu'on les appelle au palais. Il arriva qu'un ſoir qu'on avoit fixé pour le lieu du rendez-vous, qui étoit la tente du préſident des docteurs, & dans le moment même que je partois pour y aller, l'Empereur fit ouvrir la barriere qui ferme le camp Impérial, pour m'envoyer chercher par un Eunuque, avec ordre de lui amener un Chirurgien; cet incident me fit manquer à ma parole: il m'étoit aiſé d'en faire informer ces Meſſieurs, mais j'aimai mieux les laiſſer dans le doute. Eux de leur côté ne me voyant point arriver, envoyerent un domeſtique juſqu'à ma tente, pour m'avertir qu'ils m'attendoient: on ſe contenta de répondre que j'étois ſorti; cette réponſe les ſurprit, & leur fit ſoupçonner que je m'étois trop

avancé. Un d'entr'eux, qui ne croyoit pas qu'un étranger, qu'un barbare, ainſi qu'ils appellent tous ceux qui ne ſont pas Chinois, en pût ſçavoir plus que lui, perdit patience, comme on me le raconta dans la ſuite : « Hé, Meſſieurs, s'écria-t-il, » juſqu'à quand vous laiſſerez-vous » tromper par un homme, qui non con- » tent de nous avoir ſouvent amuſé ſur » la religion par des diſcours frivoles & » dénués de preuves ſenſibles, veut en- » core nous tromper ſur les choſes natu- » relles par des explications nullement » fondées & inventées à plaiſir. Que » dira-t-on de nous, quand on ſçaura » qu'il a aſſemblé ici tant d'honnêtes » gens pour écouter les fables qu'il nous » débite » ? ſur quoi il ſe leva bruſque- ment, & prit le chemin de ſa tente pour y prendre du repos, & diſſiper ſon indi- gnation. Les autres, plus modérés, ſe retirerent peu après, mais ſans faire aucun éclat.

Le préſident, qui eſt de mes amis, reſta ſeul, véritablement mortifié de n'avoir pu me juſtifier, ni me prévenir à temps, pour me détourner de tenter une entrepriſe qu'il croyoit au-deſſus des forces humaines : car, diſoit-il, c'eſt vouloir forcer la nature, que de faire geler de l'eau auprès du feu.

Le lendemain je vis ces Meſſieurs qui ſuivoient le cercle de la chaſſe: j'allai leur faire mes excuſes, en leur diſant la raiſon qui m'avoit fait manquer au rendez-vous. La politeſſe Chinoiſe ne leur permit pas de me répondre ce qu'ils penſoient; mais prenant un ton qui marquoit aſſez qu'on m'en tenoit quitte, ils me dirent que ce ſeroit pour une autre fois. « Ce ſera ce ſoir même, repris je, ſi » vous l'agréez, car je n'irai pas à la » Porte (1), & je me rendrai de bonne » heure chez M. le Préſident ». Je m'y rendis effectivement le premier, car ces Meſſieurs ne doivent quitter la porte que quand on la ferme. Ils furent contens de me trouver à leur arrivée.

Après les complimens ordinaires, chacun prit ſa place, formant une eſpece de cercle autour d'un grand braſier, qui étoit au milieu de la tente, dont on affecta d'abaiſſer la portiere, afin d'augmenter la chaleur, dans la penſée où ils étoient qu'elle empêcheroit le ſuccès de l'opération. Ils commencerent d'abord à parler de choſes indifférentes, car voyant qu'il n'y avoit rien de préparé que pour une ſimple converſation, ils crurent que

(1) C'eſt-à-dire, chez l'Empereur.

e n'étois venu que pour m'excuſer, ou our me divertir aux dépens de ceux ui avoient eu la ſimplicité de croire u'on pût congeler des liquides dans un eu ſi chaud.

Lorſque je m'apperçus que la chaleur toit devenue ſi grande, qu'elle les obligeoit à quitter leurs bonnets & leurs aſaques de zibeline, je pris la parole : « Hé bien, Meſſieurs, leur dis-je, en » riant, je crois que nous ſerons bien- » tôt obligés de boire à la glace; ne » ſeriez-vous pas d'avis que j'en pré- » paraſſe de bonne heure » ? Cette propoſition fut reçue avec un éclat de rire, & on la prit pour une plaiſanterie. Le Préſident me demanda, ſi je parlois ſérieuſement : « Oſerois-je parler autre- » ment, lui répondis-je, devant une » ſi reſpectable compagnie? Ordonnez » ſeulement à vos domeſtiques de m'ap- » porter une écuelle d'argent remplie » de neige avec ſa ſoucoupe pleine » d'eau, & je vous ferai voir que je n'ai » rien avancé que je ne puiſſe exécu- » ter ».

Je fus ſervi à l'inſtant; car en arrivant j'avois pris la précaution de dire aux officiers du Préſident de me tenir tout cela prêt. J'étois aſſis ſur un couſſin, les

jambes croisées comme tous les autres
on m'apporta l'écuelle remplie de neige
& le plat plein d'eau tiéde. Cet appare
réveilla l'attention des spectateurs.
s'agissoit cependant de mêler avec
neige, sans qu'on s'en apperçût, le nitr
que j'avois apporté. Je pris pour pré
texte que les flambeaux, qui éclai
roient la tente, étant trop près de moi
m'incommodoient la vue. On ordonn
aussi-tôt aux domestiques de les place
ailleurs, & pendant ce mouvement j
glissai mon nitre dans la neige.

Je posai d'abord l'écuelle dans le pla
d'eau, je l'approchai jusques sur le bor
du brasier, & feignant d'avoir de l
peine à tenir l'un & l'autre, j'invitai le
Docteur incrédule à tenir le plat, tandis
que je tiendrois l'écuelle: c'est à quoi
il consentit volontiers, pour avoir le
plaisir d'examiner de plus près l'opéra-
tion. Mais sa curiosité lui coûta cher,
sans qu'il osât s'en plaindre, tandis que
tous les autres *Han lin* rioient à gorge
déployée, parce que voyant fondre la
neige que je remuois de la main, ils
étoient fort éloignés de croire que l'eau
du plat qui étoit dessous, & plus près
du feu, pût jamais devenir de la glace.

Cependant elle se formoit, & en très-

u de temps mon opération fut ache-
e. Comme le *Han-lin* incrédule avoit
ine à ſoutenir plus long-temps l'ar-
ur du feu, & qu'à tout moment il
tournoit la tête : « J'ai compaſſion de
vous, lui dis-je, votre ſecours m'eſt
déſormais inutile, & vous pouvez
lâcher le plat ſans craindre qu'il tom-
be ». Il le lâcha en effet, & ſe retira
plus vîte. Tous ces Meſſieurs voyant
plat ſuſpendu au fond de l'écuelle
ue je tenois par l'oreille, furent étran-
ement ſurpris. Ils s'avancerent & tou-
herent la glace des doigts, ils prirent
es deux pieces jointes enſemble, &
s maniant ſans beaucoup de précau-
on, ils ſe couvrirent de l'eau de neige
ui tomboit ſur leurs habits. « Attendez
un peu, Meſſieurs, leur dis-je, je vais
vous ſatisfaire, de telle ſorte qu'il ne
vous reſtera plus le moindre doute ».

Après avoir préſenté au feu le deſſous
lu plat, & avoir pareillement renverſé
'écuelle ſur le feu, il me reſta à la main
n plat de glace très-pure & très-claire :
chacun voulut le manier & le regarder
aux flambeaux ; le docteur incrédule ne
ſe fiant ni à la vue ni au toucher, caſſa
le plat, & en porta un morceau à la
bouche pour le manger, ſuppoſant que

le goût ſeroit un témoin plus fidele de l
vérité du fait que les autres ſens. Il eſ
à obſerver que les Chinois de Peking
au fort de l'été, non-ſeulement boiven
à la glace, mais qu'ils en mangent encor
d'aſſez gros morceaux, ſans qu'elle nuiſ
à leur ſanté. Après qu'il en eut mangé
« c'eſt véritablement de la glace, s'é
» cria-t-il, & de la meilleure : je m
» rends, & je rends pareillement juſtic
» à celui qui la mérite, mais j'avou
» que ſi ce changement ne s'étoit pa
» fait en ma préſence, je ne l'auroi
» jamais cru poſſible ».

Mais je ne m'apperçois pas, Monſieur, que je pourrois bien vous ennuyer en vous racontant une aventure qui ne vous intéreſſe guères, & qui ne vous apprend rien, ſi ce n'eſt peut-être à mieux connoître le génie & le caractere des lettrés Chinois. Si c'eſt une faute de ma part, elle eſt d'autant plus pardonnable, que c'eſt votre ſçavante diſſertation ſur la glace qui me l'a fait commettre.

Le lendemain de cette expérience, je ſuivis l'Empereur à la chaſſe ; ces Meſſieurs, qui n'étoient comme moi que ſimples ſpectateurs, pouvoient quitter leur rang, & ils le firent, dans l'impa-

ence où ils étoient de me joindre. Comme la nuit précédente ils avoient enté inutilement de faire de la glace, en mitant ce qu'ils m'avoient vu faire, ils toient curieux de ſçavoir ce qui les voit empêché de réuſſir. Je leur répondis qu'ils n'avoient qu'à s'adreſſer à M. le Préſident. « Oui, Meſſieurs, dit le Préſident, j'en ai fait l'épreuve, & je l'ai » faite avec ſuccès. Je vous communiquerai ce ſecret, mais ce ne ſera pas » à préſent, il faut qu'il en coûte un peu » de patience à ceux qui ont manqué de » foi ». Enſuite m'adreſſant la parole, je voudrois bien ſçavoir, me dit-il, comment ſe forme la grêle, le tonnerre & les tempêtes. Je lui expliquai ce que j'en ſçavois le plus clairement qu'il me fut poſſible : mon explication n'étoit pas ſans replique, mais heureuſement leurs objections roulerent preſque toutes ſur les effets du tonnerre. « Il tombe ſouvent, me diſoient-ils, au lieu de » monter, & de ſe diſſiper en l'air, » comme fait la poudre.

» Je vois bien, Meſſieurs, leur répondis-je, qu'il faudra encore vous convaincre par le témoignage des yeux. » Je vous compoſerai une poudre qui » éclatera comme le tonnerre, & qui

» au lieu de faire son effet en haut, le » fera en bas, & percera le fond d'une » cuillier de fer, dans laquelle on fera » chauffer cette poudre ». J'avois en effet de quoi faire de la poudre fulminante; le succès de cette nouvelle opération, dont ils furent témoins, redoubla leur admiration, ce qui fit dire à l'un d'eux que je pouvois désormais le tromper, parce qu'après ce qu'il avoit vu, il ne pouvoit s'empêcher de me croire sur tout le reste. « Je suis incapable de » tromper personne, lui répondis-je, je » voudrois bien au contraire être assez » heureux pour vous détromper sur des » erreurs où vous êtes par rapport à la » religion, & qui sont d'une bien plus » grande conséquence pour votre bon- » heur, que l'ignorance de quelques » effets naturels ».

Un autre jour le discours tomba sur la maniere dont les pierres se forment dans le sein de la terre : ma réponse fut courte, une plus longue eût été assez inutile, avec des gens qui n'écoutent la théorie que par complaisance & sans en rien croire, & qui réduisent tout au témoignage des sens. « Voulez-vous, » leur dis-je alors, que je vous conduise » jusqu'au centre des montagnes, & au

» fond

» fond des carrieres, pour vous faire
» toucher au doigt ce que je viens de
» vous dire de la formation des pierres
» & de leur accroiſſement ? non, me dit
» l'un de ces Meſſieurs, j'aime mieux
» vous en croire ſur votre parole, que
» de m'engager dans un voyage ſi obſ-
» cur & ſi dangereux : mais, ſi ſans
» courir tant de riſques, vous nous
» montriez une petite pierre de votre
» façon, vous nous obligeriez fort, &
» vous nous trouveriez plus dociles à
» vous écouter ſur tout le reſte.

» J'y conſens volontiers, lui répon-
» dis-je, mais ce ne ſera pas ici, où je
» manque de ce qui m'eſt néceſſaire pour
» vous contenter ; ce ſera à Peking, où
» je vous ferai une pierre, ſans me ſervir
» d'aucun corps dur ou ſolide : bien plus,
» je vous apprendrai à la faire, & vous
» ſerez maître en ce genre dès votre
» premier coup d'eſſai, il ne vous en
» coûtera que de mêler deux ſortes de
» liqueurs enſemble : vous verrez d'a-
» bord un bouillonnement, un combat
» de ces deux liquides, qui ne finira que
» par la deſtruction de l'une & de l'autre,
» & il ne reſtera qu'une pierre blanche
» au fond du vaſe : mais vous vous ſou-
» viendrez de la parole que vous me

» donnez de m'écouter enſuite avec plus
» de docilité, ſur un ſujet bien plus re-
» levé & infiniment avantageux pour
» vous, puiſqu'il vous procurera un
» bonheur éternel. Faites ce que vous
» me promettez, dit le docteur, & je
» n'aurai pas de peine à vous croire ».

J'effacerois, Monſieur, tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ſi j'adreſſois ma lettre à une perſonne moins éclairée que vous; car il me reprocheroit peut-être qu'il ne convient à un Miſſionnaire que d'annoncer ſimplement la foi à ces infideles, ſans s'amuſer à les entretenir de matiere de phyſique & de pure curioſité. Je répondrois à ce reproche ce que l'expérience a appris à tous les anciens Miſſionnaires, que quand il s'agit de prêcher aux grands & aux lettrés de cette nation, on ne réuſſit pas d'ordinaire en débutant par les myſteres de notre ſainte religion: les uns leur paroiſſent obſcurs, les autres incroyables: la perſuaſion où ils ſont que les étrangers n'ont point de connoiſſance ſur la religion, qui ſoit comparable à leur grande doctrine, fait que s'ils nous écoutent un moment, ils détournent auſſi-tôt le diſcours ſur un autre ſujet. Leur vanité, l'eſtime qu'ils ont d'eux-mêmes, le

mépris qu'ils font des autres nations, tranſpirent malgré eux au travers de leur feinte modeſtie, & des termes polis qu'ils affectent.

Il faut donc, pour mériter leur attention, s'accréditer dans leur eſprit, gagner leur eſtime par la connoiſſance des choſes naturelles qu'ils ignorent la plûpart, & qu'ils ſont curieux d'apprendre; rien ne les diſpoſe mieux à nous entendre ſur les ſaintes verités du Chriſtianiſme. Il faut ajouter à cela beaucoup de complaiſance, & une grande patience à écouter & à réſoudre les difficultés qu'ils propoſent, bonnes ou mauvaiſes, faiſant paroître qu'on fait cas de leur capacité & de leur mérite perſonnel. C'eſt par ces ſages ménagemens qu'on s'inſinue dans leur eſprit, & qu'inſenſiblement on fait entrer les vérités de la religion dans leur cœur.

Je viens maintenant à votre lettre, qui eſt une réponſe à celle que j'eus l'honneur de vous écrire au mois de décembre de l'année 1730, dans laquelle je vous marquois la plus grande partie des cauſes qui ont toujours retardé à la Chine le progrès des ſciences, & ſur-tout de l'aſtronomie. Vous convenez aſſez de la ſolidité des raiſons que j'en ai apportées;

mais vous regrettez que les Chinoi
pendant tant de siecles, sous un si be
ciel, & sous une position aussi favorab
que celle de la Chaldée & de l'Egypt
d'où nous sont venues nos premier
connoissances en astronomie, n'aient p
plus avancé dans cette science.

Cela est en effet surprenant pour to
ceux qui n'ont vu la Chine que de loi
car ils peuvent ainsi raisonner. Le tem
où les Hipparques comptoient les étoil
déterminoient leur grandeur, donnoi
des régles pour prédire les éclipses p
justes que leurs prédécesseurs, où
Ptolomées examinoient le ciel sans
nettes ni pendules, & faisoient des s
têmes; ce temps, dis-je, répondoit
cinquieme & sixieme Empereur de
Dynastie des grands *Han*, qui avoi
des Mathématiciens, lesquels pouvoi
continuer & perfectionner ce que d'
tres avoient commencé plusieurs siec
avant eux, comme l'histoire en fait
Pourquoi donc sont-ils restés en si b
chemin? C'est, à mon avis, parce q
les Chinois de ces temps reculés, étoi
à peu près de même caractere & de mê
génie que ceux qui vivent aujourd'h
gens superficiels, indolens, ennemis
toute application, qui préferent un

rêt préſent & ſolide, ſelon eux, à une
ine & ſtérile réputation d'avoir dé-
ouvert quelque choſe de nouveau dans
ciel.

Bien plus, j'ajoute qu'ils craignent
s nouveaux phénomenes pour le moins
ıtant que vous les ſouhaités en Europe.
es phénomenes leur ſont fort à charge:
moins qui leur en coûte, c'eſt de faire
luſieurs voyages à leurs dépens, & ſou-
ent dans une ſaiſon fort incommode,
our aller en rendre compte à la Cour,
ıit qu'elle ſoit à la ville, ou à la cam-
agne. Là on les regarde comme gens
ui apportent de mauvaiſes nouvelles;
ar, ſelon eux, toute nouveauté qui pa-
oît dans le ciel, marque preſque toujours
on indignation contre le Maître qui gou-
erne, ou contre les mauvais Mandarins
ui foulent le peuple; ce qui pourroit
xciter des mouvemens ſéditieux dans
'Empire. Je comparerois volontiers ceux
ui veillent jour & nuit ſur l'Obſerva-
oire de Peking, aux vedettes ou gardes
ıvancées de nos armées, qui ne ſouhai-
ent rien moins que de voir approcher
'ennemi parce qu'il n'y a que des coups
à gagner pour eux. Les Aſtronomes d'E-
gypte, de Chaldée, de la Grece, n'ont
amais rien eu de ſemblable à craindre;

au contraire, ils étoient soutenus, aidés, loués, animés, protégés; ils ne nous ont pas laissé par écrit tous les secours étrangers qu'ils recevoient, sans doute pour ne pas diminuer leur gloire en la partageant avec plusieurs autres. Peut-être aussi, & c'est ce qui est le plus vraisemblable, avoient-ils plus de génie & d'esprit géométrique que les Chinois de leur temps.

Quoi qu'il en soit des anciens Astronomes de la Chine, nous aurions sujet de nous consoler, si ceux d'aujourd'hui nous laissoient espérer quelque chose de meilleur; mais il paroît certain que ce sera toujours la même chose. Il y aura toujours des Astronomes, un Observatoire, un Tribunal rempli de gens qui supputent par routine, & qui réussiront assez bien, tandis que leurs cartes seront bonnes; tant de travail, tant de dépenses, aboutiront chaque année à faire un calendrier, pour être distribué de tous côtés; le changement même de dynastie ne troublera rien de cet ordre; car il faut toujours dans ces occasions que celui qui monte sur le Trône, commence par s'assurer d'un almanach, comme d'une piece essentielle au gouvernement de l'Empire.

Il me paroît que ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur la chronologie Chinoiſe, commence à diſſiper les ſcrupules que vous avoit fait naître le mémoire inſtructif que vous aviez lu dans les Tranſactions philoſophiques. Je me flatte que quand vous aurez reçu la lettre que je vous écrivis au mois de mai dernier, & qui eſt déja partie pour Canton, avec la feuille Chinoiſe, qui a ſervi de fondement à ce mémoire, vous ſerez pleinement ſatisfait. J'ai envoyé dans le même paquet les *King* Chinois en planche; il y en a ſix tomes, avec une courte explication. J'y ai joint une feuille d'un caractere Chinois écrit à la main en cent façons différentes; c'eſt le caractere qui ſignifie l'âge de l'homme. Je ſouhaite que tout cela vous faſſe plaiſir.

Je vais vous répondre plus au long ſur ce que vous me demandez au ſujet des traditions; ſçavoir, s'il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit, qu'il y en a pluſieurs à la Chine qui ſemblent tirer leur origine d'Egypte. « L'hiſtoire nous ap» prend, dites-vous, que Séſoſtris ſou» mit les peuples au-delà du Gange, & » qu'il s'avança juſqu'à l'Océan, il aura » donc pu aller juſqu'à la Chine; & » pourquoi n'y aura-t-il pas établi quel-

» ques colonies » ? Vous confirmez cette conjecture par une induction de plusieurs coutumes Chinoises, presqu'entiérement conformes à celles des Egyptiens.

S'il y a des raisons, Monsieur, qui peuvent favoriser ce fait historique, je crois qu'il y en a de beaucoup plus fortes qui le détruisent. Vous en jugerez par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Séfostris le conquérant, régnoit environ quinze siecles avant Jesus-Christ; ce temps répond à celui des XI & XIIe Empereurs de la Chine, de la troisieme famille des *Chang*. Il paroît assez certain qu'il fit la guerre aux Assyriens & aux Scythes, qu'il subjugua la Phénicie, la Syrie, & presque toute l'Asie Mineure. Les Historiens Grecs nous assurent qu'il ne fut que neuf ans absent de ses états; qu'il interrompit ses conquêtes pour y retourner, parce que son frere Armaïs, auquel il avoit confié la régence de son royaume, cherchoit à s'emparer du trône. Mais est-il également certain qu'il ait poussé ses conquêtes jusqu'au Gange, qu'il y ait soumis les peuples, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'après les expéditions dont je viens de parler; que du Gange il ait passé à la Chine, qu'il y ait établi des colonies, & dressé des co-

lonnes comme autant de monumens de ſes victoires, ainſi qu'on aſſure qu'il le faiſoit par-tout; & qu'enſuite il ſoit retourné en Egypte pour en chaſſer ſon frere? Si cela n'eſt pas abſolument impoſſible, cela eſt du moins très-difficile à croire; car dans ce temps-là le paſſage des Indes à la Chine étoit bien moins praticable qu'il ne l'eſt maintenant, ſurtout pour une armée. Je doute même que les villes de Bochara & de Samarcand, ſi utiles aux caravanes, ſubſiſtaſſent déja dans les Indes, ou qu'il y eût d'autres ſemblables étapes en faveur des commerçans & des voyageurs.

Peut-être, dira-t-on, que Séſoſtris n'envoya qu'un détachement de ſon armée, pour s'informer de la nature du pays, & du caractere de ſes habitans. Je réponds que dès ce temps-là, & même auparavant, l'entrée en étoit interdite à tous les étrangers, à la reſerve des Ambaſſadeurs, qu'on n'admettoit qu'avec peu de ſuite: on les traitoit bien, on leur faiſoit des préſens, mais on les renvoyoit bien accompagnés juſqu'à la frontiere, ſans permettre à aucun d'eux de reſter à la Chine pour s'y établir; c'eſt ce qui ſe pratique encore aujourd'hui à l'égard de tous les Ambaſſadeurs.

Dira-t-on que Séſoſtris, à qui rien ne réſiſtoit, & qui ſe croyoit le maître du monde, s'abaiſſa juſqu'à envoyer un Ambaſſadeur à la Chine, en ſuppoſant qu'il la connut pour lors ? Il eût, je crois, plutôt formé le deſſein d'y entrer en conquérant, & il ſe ſeroit perſuadé que les Chinois ne lui donneroient pas plus de peine que les Indiens. C'eſt de quoi il ne nous reſte aucun veſtige dans l'hiſtoire Chinoiſe, quoiqu'elle parle ſouvent des irruptions qui ont été faites par quelques nations plus voiſines, parmi leſquelles on pourra, ſi l'on veut, mêler quelques Egyptiens qui ſe ſeront trouvés-là par haſard. Pour moi, je ſuis porté à croire qu'en ce temps-là les Egyptiens & les Chinois ne ſe connoiſſoient nullement, & que chacune de ces deux nations croyoit ſon Empire le premier, ou plutôt l'unique qui fût au monde.

Je ſçais, Monſieur, que ce que je viens de dire ne fonde qu'une probabilité qui paroît ſe détruire par les paralleles que vous faites des coutumes des deux nations. « Vous voyez, dites-vous, » dans l'une & l'autre l'uſage des hiéro- » glyphes; la diviſion par caſtes & tribus » à la Chine comme en Egypte; même » attachement aux anciennes coutumes,

» même reſpect pour les parens & les » vieillards; le même amour pour les » ſciences,& ſur-tout pour l'aſtronomie; » la fête des lanternes à la Chine, celle » des lumieres en Egypte; la métempſy- » coſe, & peut-être auſſi la perpétuité » des métiers : tout cela, dites-vous, » ne prouve-t-il pas la communication » entre les deux Empires »?

J'avoue, Monſieur, que ce parallele, qu'on pourroit encore pouſſer plus loin, frappe d'abord & forme un grand préjugé pour la communication dont il s'agit: Si cependant on l'examine de près & en détail, je crois qu'on verra qu'il ne prouve pas aſſez. Commençons par les hiéroglyphes.

Ce ſont, ſelon l'origine des deux mots grecs qui le compoſent, des ſymboles ou des figures ſacrées dont les Egyptiens ſe ſervoient pour les dogmes de leur religion & de leur morale. Les Grecs les ont admirées & fort vantées : pluſieurs Européens, après eux, les voyant ſculptées ſur de belles colonnes, ont cru d'autant plus aiſément qu'il y avoit du myſtere, qu'ils ne les entendoient point. Je crois que ſi dans ces temps, où l'on ne connoiſſoit pas encore la Chine, on eût reçu par haſard une inſcription en caracteres

Chinois, on les eût admirées de même ; & peut-être quelqu'un de ces ſçavans, qui veulent paroître ne rien ignorer, en eût-il donné une explication de ſa façon ?

Les hiéroglyphes d'Egypte étoient-ils immuables ? Le ſens qu'on y attachoit étoit-il tellement fixe qu'on ne pût le changer, & qu'il ſignifiât toujours la même choſe ? N'y en avoit-il que pour les myſteres de la religion ? En avoient-ils auſſi de communs pour l'uſage ordinaire, & quand eſt-ce que les Egyptiens commencerent à en avoir ? C'eſt ce que j'ignore ; & c'eſt pourtant ce qu'il faudroit ſçavoir afin de pouvoir dire laquelle de ces deux nations a profité des découvertes de l'autre.

Les caracteres Chinois ne ſont hiéroglyphes qu'improprement, & n'ont pas été inſtitués plutôt pour le ſacré que pour le profane : ce ſont des ſignes arbitraires qui nous donnent l'idée d'une choſe, non par aucun rapport qu'ils aient avec la choſe ſignifiée, mais parce qu'on a voulu par tel ſigne ſignifier telle choſe, ſans égard aux ſons avec leſquels on les prononce ; de ſorte que les différentes nations qui, dans la ſuite, ſe ſont ſervies des caracteres Chinois, comme les Japonois, les Coréens, les Tongkinois, &c.

les liſent avec les ſons de leur langue particuliere, & y attachent le même ſens que les Chinois.

Ces ſignes ſont tellement arbitraires, que ſouvent on peut changer le nombre des traits & leur configuration extérieure, en leur laiſſant le même ſens & la même idée; en eſt-il de même des hiéroglyphes Egyptiens? Les nations voiſines s'en ſervent-elles? Y en avoit-il pour tous les uſages de la vie civile? Un même hiéroglyphe pouvoit-il avoir des ſens différens, ſelon qu'il étoit diverſement employé dans la ſuite du diſcours, comme il arrive aux caracteres Chinois?

Les caracteres Chinois furent inventés par *Tſang-Kiai*, qui vivoit deux mille ans avant Jeſus-Chriſt: y avoit-il déja pour lors des hiéroglyphes en Egypte? C'eſt ſans doute, Monſieur, ce que vous ſçavez beaucoup mieux que moi, qui n'oſerois rien affirmer ſur cela, je conjecture ſeulement que les Egyptiens & les Chinois, ayant les premiers fondé de grandes Monarchies, auront eu beſoin de ſignes & de caracteres pour écrire leurs loix & gouverner les peuples, & que chacun en imagina de ſon côté: il n'étoit pas néceſſaire pour cela qu'ils communiquaſſent enſemble. Ne voit-on pas

ſouvent les nouvelles inventions naître preſque en même temps dans différens endroits de l'Europe ?

Pour ce qui eſt de la perpétuité des métiers, elle n'a jamais été à la Chine : il y a au contraire très-peu de Chinois qui veuillent apprendre le métier de leur pere, & ce n'eſt jamais que la néceſſité qui les y contraint. Auſſi-tôt qu'ils ont gagné quelque argent ils paſſent au rang des commerçans, & quelques-uns même tâchent de devenir petits Mandarins. J'en ai vu ici quatre ou cinq qui nous avoient ſervi, les uns de Cordonniers & les autres de Couturiers, quitter leurs boutiques pour aller en province être petits Officiers dans des villes du troiſieme ordre.

La métempſycoſe ne doit pas entrer dans le parallele, c'eſt une doctrine des temps poſtérieurs qui a toujours été étrangere à la Chine ; elle y a été conſtamment rejettée & anathématiſée comme une peſte venue des Indes. Les lettrés Chinois ont écrit des livres ſans nombre contre cette ſecte, ſans néanmoins qu'ils aient pu l'empêcher de faire des progrès immenſes, ſur-tout parmi le peuple : on ne voit par tout que bonzes & que pagodes, que l'Empereur a encore bien

plus multiplié que ſes prédéceſſeurs.

Puiſque vous dites, Monſieur, dans votre parallele, qu'il y a à la Chine des caſtes & des tribus comme en Egypte, il faut bien que vous l'ayez lu dans quelques relations, dont je n'ai pas de connoiſſance, & que quelqu'un ou l'ait écrit trop légérement, ou ait abuſé des termes de caſte & de tribus, qu'on ne voit pas à la Chine comme aux Indes; & parce qu'il n'y a gueres d'erreur qui n'ait quelque fondement, j'ai cherché ce qui pourroit y avoir donné lieu. Voici ce que je me figure : il y a des perſonnes à la Chine qui ſont infâmes, non pas d'origine, mais par la profeſſion qu'ils exercent ; ils ne peuvent être reçus Mandarins, & le peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels ſont les comédiens qui jouent ſur un théâtre public, les miniſtres de débauches, les corrupteurs de la jeuneſſe, les geoliers, & ceux qui dans les tribunaux donnent la baſtonnade aux coupables, quand la ſentence du juge l'ordonne. Ces gens-là ne ſont point caſte ; il n'y a que la miſere, & non pas leur naiſſance qui les engage dans ces profeſſions honteuſes, & leurs deſcendans peuvent les abandonner, quand ils ont de quoi vivre honorablement.

Il y a encore une autre espece de gens infâmes, qu'on appelle *to-min ;* on ne les trouve que dans la province de *Tche-kiang*, sur-tout dans la ville de *Chao-hing*, où on les oblige d'habiter dans une rue séparée. Il ne leur est permis d'exercer que le plus vil & le plus petit commerce, tel que celui de vendre des grenouilles, & des petits pains sucrés pour les enfans ; de jouer de la trompette devant les morts quand on les porte en terre. Il leur est défendu d'aller aux examens pour prendre des grades & devenir Mandarins ; quand on impose de dures corvées sur le peuple de la ville, on les fait faire à ces gens-là, que chacun a droit de maltraiter impunément ; on ne s'allie point avec eux : leurs femmes ont une marque à leurs tabliers qui les distinguent des autres ; ce sont les seules qui traitent des mariages, & qui aient entrée chez toutes les dames qui ont des fils ou des filles à marier ; ce sont elles qui accompagnent l'épouse quand elle va à la maison de son époux. Elles gagnent plus ou moins, à proportion du talent qu'elles ont de dissimuler aux deux parties, qui ne se voyent pour la premiere fois que le jour de leur mariage, les défauts qu'on n'apperçoit pas du pre-

mier coup d'œil. J'ai appris tout cela d'un de nos Jéſuites Chinois né à *Chao-hing*, qui me l'a raconté encore dans un plus grand détail.

Il eſt vrai, Monſieur, que dans tout cela il y a quelque apparence de caſte, & l'on y aura été trompé d'autant plus aiſément, que les chrétiens de cette ville-là ne vouloient pas qu'on admît au baptême les *to-min*, qui paſſoient dans leur eſprit pour des infâmes, avec leſquels ils ne vouloient avoir aucune ſociété; & c'eſt ſur quoi les Miſſionnaires eurent beaucoup de peine à leur faire entendre raiſon. Cependant il n'y a rien moins que caſte, quand on ſe donne la peine d'en examiner l'origine; car tous conviennent, & même les habitans de la ville de *Chao-hing*, que ces *to-min* ſont les deſcendans des plus grands Seigneurs qui vêcurent vers la fin de la dynaſtie des *Song*, que les *Yuen* détruiſirent; & parce que ces Seigneurs donnerent le plus de peine aux conquérans, ſe retranchant par tout, & refuſant conſtamment de ſe ſoumettre aux Tartares; ceux qui reſterent du carnage qu'on en fit, furent condamnés à vivre dans *Chao-hing*, ſéparés des autres peuples, & dans l'état humiliant où on les a vus juſqu'au com-

mencement du regne de l'Empereur *Yong-tching*, qui dans une déclaration qu'il fit contre une si odieuse différence, ordonna que les *to-min* fussent regardés comme ses autres sujets, qu'ils pussent se faire examiner & prendre des grades, afin d'être en état de remplir les charges, s'il s'en trouvoit parmi eux qui en fussent capables.

Cet ordre fut publié par tout, & personne n'y fit opposition, à la réserve des lettrés de *Chao-hing*, gens d'un esprit remuant, qui faisoient consister une partie de leur gloire dans l'humiliation de ces malheureux, qu'ils sont en possession de traiter avec un extrême mépris. Ils s'opposerent à la grace qu'on vouloit leur faire, & allerent tumultuairement en porter leurs plaintes au Gouverneur de la ville. Celui-ci se trouva fort embarrassé, car quand il y a de la mutinerie parmi le peuple, le Gouverneur est sûr d'être dépouillé par provision de son emploi, comme un homme qui manque de talent pour gouverner. Il n'en manquoit pas néanmoins, & il s'avisa d'un stratagême qui lui réussit : il fit appeller à son tribunal les notables des *to-min*, & il leur déclara en termes magnifiques le bienfait de l'Empereur, puis il ajouta,

comme de lui-même, qu'il y avoit des conditions à cette grace, dont la premiere étoit, qu'ils n'exerceroient plus leur profeſſion ordinaire. Alors ces pauvres gens l'interrompirent, en s'écriant, que pour leur faire honneur on vouloit les faire mourir de faim, puiſqu'ils n'avoient pas d'autres moyens de ſubſiſter. On fit des difficultés de part & d'autre, & l'on ſe ſépara ſans rien conclure. Après cela les moins pauvres des *to-mins* quitterent *Chao-hing* pour aller s'établir ailleurs. Quelques-uns d'eux ſont venus à Peking, & ſont aujourd'hui en charge; les autres ſe délivrerent peu à peu de cet eſclavage.

Une autre eſpece de gens, qu'on nomme *Kan-kia*, n'eſt guere moins mépriſable. Ce ſont ceux qui aujourd'hui conduiſent des provinces à la Cour, les barques chargées de riz pour les magaſins royaux. Vous ſçavez, Monſieur, que ce furent les *Yuen* qui firent creuſer ce fameux canal, pour tranſporter par eau des provinces du ſud, non-ſeulement le riz, mais encore beaucoup d'autres choſes pour l'uſage de la Cour. Ils regarderent la conduite de ces barques comme un emploi pénible & onéreux, & ils y deſtinerent ceux qui pour des

fautes perſonnelles étoient condamnés à l'exil. Les uns furent faits chefs de barques, & les autres ſimples matelots; on les y fit monter chacun avec toute leur famille, & ils n'ont point d'autre maiſon, ſoit que les barques marchent, ſoit qu'elles demeurent à l'ancre. On leur fournit le riz & tout ce qui leur eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Pluſieurs d'entr'eux devenoient riches, parce que ſans payer ni fret ni douanne, ils mettoient ſur les barques, pour leur compte, beaucoup de marchandiſes qu'ils vendoient à Peking. Cela a duré juſqu'à l'Empereur régnant, qui leur a défendu de charger pour eux ou pour autrui au-delà d'un certain nombre de quintaux, dont ils doivent payer trois ou quatre fois les droits de douanne avant que d'arriver à Peking. Ainſi la grace qu'il leur a faite, comme aux autres, de pouvoir ſe faire examiner, leur coûte cher, & leur devient preſque inutile, parce qu'étant plus pauvres qu'autrefois, ils ne peuvent fournir aux frais pour l'entretien de leurs enfans, dans une étude qui eſt longue, lorſqu'il s'agit de parvenir à quelque grade.

Voilà ſans doute, Monſieur, ce qui a pu donner occaſion de dire qu'il y

avoit des caſtes à la Chine : ſi cela ſuffiſoit pour l'aſſurer, on pourroit dire pareillement qu'en Europe ceux qui ſont condamnés aux galeres ou à l'exil, font une caſte particuliere. Le reſte des Chinois a toujours été diviſé en gens de lettres, en gens de guerre, en marchands, laboureurs, artiſans, comme par-tout ailleurs.

Venons maintenant à la fête des Lanternes, ſi célebre à la Chine, & qu'on croit pouvoir mettre en parallele avec celle qui ſe faiſoit à Saïs, d'où il ſemble qu'elle ait pris ſon origine ; car la fête Chinoiſe eſt bien plus récente, du moins par ſa célébrité, que celle d'Egypte rapportée par Hérodote. J'ai ſouvent queſtionné les Chinois ſur l'origine de cette fête. Ils m'ont tous répondu à-peu-près la même choſe ; ſçavoir, qu'elle a été inſtituée pour féliciter les Empereurs, & donner un ſpectacle au peuple au commencement de l'année. Un d'entre eux m'indiqua un livre qui a pour titre, *Sſe-ou-ki-yu-en*, c'eſt-à-dire, Mémorial de l'origine des affaires & des choſes. Ce livre fut fait ſous la dynaſtie précédente, en dix petits tomes ; c'eſt un recueil des coutumes & de leur origine. L'auteur cite les livres d'où il a tiré ce

qu'il écrit. Voici comme il parle sur l'article des Lanternes.

Sous l'Empereur *Joui-Tsong* de la dynastie des *Tang*, la seconde année appellée *Sien-tien*, un certain nommé *Peto* demanda la permission de faire allumer cent mille lanternes la nuit du 15 de la premiere lune. L'Empereur sortit de son palais pour être témoin de ce spectacle, & pour procurer le même divertissement au peuple, il ordonna qu'on ne fermeroit point les portes pendant la nuit, & qu'il seroit permis de se promener dans toutes les rues sans craindre d'être arrêté. On lit dans le même livre, que sous le fondateur des *Song* (950 de Jesus-Christ) l'Empire étant tranquille, & la récolte ayant été abondante, l'Empereur voulut que la fête durât jusqu'au 18 de la même lune, pour divertir les Lettrés & le peuple : mais après lui ces divertissemens furent réduits à trois jours, & finissent au 17, comme il se pratique encore aujourd'hui. Cette fête est accompagnée de divers feux d'artifice.

Le même auteur ajoute plus bas, que sous la dynastie des *Tcheou*, sans marquer l'année, on allumoit des lampes aux sacrifices qu'on faisoit au *Chang-ti*, & qu'au temps de la dynastie des *Han*,

quand la ſecte de *Fo* eut pénétré dans le palais de l'Empereur, ce Prince fit allumer des lanternes pour la rendre plus célebre.

Il y a encore un autre livre nommé *Tſien-kio-ley-chou*, qui eſt, comme le précédent, une compilation de coutumes, tirées de différens livres que l'auteur avoit lus. Il dit que ſous les *Tcheou*, dont la dynaſtie a duré plus de huit ſiecles, un Empereur, qu'il ne nomme pas, permit, le 13 de la premiere lune, de ſortir la nuit dans les rues, c'eſt-à-dire, ajoute l'auteur, qu'on alluma des lanternes.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai trouvé ſur la fête des Lanternes: quoiqu'elle ſoit ancienne à la Chine, il paroît néanmoins qu'elle n'a été célebre que ſous l'Empereur *Joui-Tſong:* je vous laiſſe à décider qui ſont les premiers en date des Chinois ou des Egyptiens.

Pour ce qui eſt des autres reſſemblances qui ſe trouvent entre les deux nations, tels que ſont leur attachement inviolable aux anciens uſages, le reſpect pour les parens, pour les Rois & les vieillards, l'amour des ſciences & des arts, &c. Je vous dirai ſimplement, Monſieur, ce que je penſe, ſans préten-

dre qu'on doive s'en tenir à mon senti-
ment.

Avant la dispersion des nations, les trois enfans de Noë, Sem, Cham & Japhet, avoient appris de leur pere, du moins verbalement, ce qui concernoi les sciences & la doctrine des mœurs sans parler des instructions qu'ils avoien pu recevoir avant le déluge, de ceu qui étoient les plus âgés, car ils pou voient en profiter, puisqu'ils étoien déja mariés quand ils entrerent dan l'arche. Noë continua sans doute à le instruire. S'il eût voulu favoriser l'u plutôt que l'autre, son choix ne fût pa probablemunt tombé sur Cham, ce fil peu respectueux & maudit dans sa po térité, de laquelle sont sortis les Egyp tiens: mais bien plutôt sur Sem & Japhe qui étoient des enfans de bénédictio Ce dernier ou ses descendans oublieren bientôt les instructions qu'ils avoien reçues; mais il n'en fut pas de même de descendans de Sem qui ont peuplé l Chine. Ils formerent de bonne heure u grand Empire, qu'ils entreprirent de gou verner comme une seule famille. C'éto le vrai moyen de perpétuer les grande regles pour les mœurs, & pour le sciences qu'ils avoient reçues de leu ancêtres.

L

Les Egyptiens furent auſſi des premiers, ou même, ſi on les en croit, les premiers de tous qui formerent un Empire, & qui cultiverent les ſciences. Ils réuſſirent mieux, ſi vous voulez, que les Chinois, parce qu'ils avoient peut-être plus de génie & d'application à l'étude; mais après tout, on peut dire, ce me ſemble, que les Chinois & les Egyptiens, ſans s'être rien communiqué depuis leur ſéparation, ſe reſſemblent en beaucoup de choſes, chacun de ſon côté ayant fait valoir plus ou moins ſon fonds, tiré de la même ſource, ſelon la diverſité de ſon eſprit, qui eſt d'ordinaire bien différent entre les freres, & plus encore parmi les deſcendans.

Ce qui me ſurprend, Monſieur, c'eſt qu'on compare les Chinois avec les Egyptiens ſur le reſpect pour les parens & les vieillards. Il faut donc que ceux-ci ayent eu bien de l'horreur du péché de leur pere. Je n'ai lu leur Hiſtoire que dans des recueils, & par conſéquent je n'ai qu'une idée peu étendue de ce qui les regarde en détail. La grande différence qu'il y a aujourd'hui entre ces deux nations, c'eſt que l'une eſt preſque éteinte, & que l'autre ſubſiſte toujours ſur le même

pied. Que ſont devenus maintenant les Egyptiens ? où ſont leurs ſciences, leurs loix, leurs coutumes ? Il ne reſte de leur grandeur que des maſures & des colonnes briſées avec leurs inſcriptions : leurs vainqueurs ont tout détruit, parce que leur Royaume n'étoit ni aſſez grand, ni aſſez peuplé, pour les arrêter dans leurs conquêtes.

La Chine, par une raiſon toute contraire, vaincue pluſieurs fois, a réduit ſes vainqueurs, en les aſſujétiſſant à ſes uſages, & les a tellement changés, qu'en peu de temps on ne les reconnoiſſoit plus. C'eſt une mer qui ſalle tous les fleuves qui s'y précipitent. Je veux dire que les conquérans de la Chine ont été obligés de la gouverner ſelon ſes loix, ſes maximes & ſes coutumes. Ils n'ont pu changer ni le caractere, ni la langue Chinoiſe, ils n'ont pas pu même introduire celle qui leur étoit propre, dans les villes où ils tenoient leur cour. En un mot, leurs deſcendans ſont devenus Chinois.

La dynaſtie des *Kin* & des *Yuen* en eſt une preuve ſenſible, laquelle eſt confirmée par les Tartares Mantcheoux qui ſont encore aujourd'hui ſur le trône. Ils n'ont pu changer que la forme des

habits, & obliger les peuples à ſe couper les cheveux. Tout le reſte ſubſiſte comme auparavant. Il n'y a pas encore cent ans qu'ils ſont maîtres de la Chine, & ils ſont déja Chinois pour les mœurs, pour les manieres & pour la figure. On ne parle que Chinois, même à Peking, & dans les maiſons des Mantcheoux: ils ſont même obligés d'envoyer leurs enfans à l'école pour apprendre à lire & à écrire en Tartare, afin de pouvoir entrer dans les Tribunaux, où les deux langues ſont en uſage; & dans les Provinces on ne ſçait ce que c'eſt que de parler Mantcheou: ſur dix mille perſonnes, à peine en trouvera-t on une qui puiſſe médiocrement s'expliquer en cette langue.

J'ai dit plus haut que les Chinois étoient deſcendus de Sem, ſans ſpécifier quel eſt celui de ſes enfans dont ils tirent leur origine. Un de nos Miſſionnaires a écrit qu'ils deſcendoient de Jectan, cadet de Phaleg, l'un & l'autre fils de Heber. Les raiſons qu'il en apporte, prouvent peu à mon avis.

La premiere eſt que l'Ecriture, après l'énumération des treize enfans de Jectan, dit: *Et facta eſt habitatio eorum de Meſſa pergentibus uſque Sephar montem*

orientalem. Gen. ch. 10, verſ. 30. Le pays où ils demeurent s'étendoit depuis la ſortie de Meſſa juſqu'à Sephar, qui eſt une montagne du côté de l'orient. Le mont Sephar eſt dans l'Arabie, comme on en convient ordinairement, ce n'eſt nullement une de ces montagnes qui forment le mont Imaus, dont l'extrémité méridionale dans le Thibet s'appelle *Cantiſſa;* une autre partie où le Gange prend ſa ſource, s'appelle *Languer;* les parties du nord juſqu'à la Tartarie ſe nomment *Belgian*, & aujourd'hui *Alhtai.* Ce ſont des paſſages pour venir à la Chine, qui n'étoient pas connus de Jectan, & ces noms ſont poſtérieurs à ceux qui ont les premiers habité les montagnes.

La ſeconde raiſon ſur laquelle il s'appuye, c'eſt que l'Empereur *Yao* eſt auſſi appellé par les Chinois *Yao-tang*, nom qui reſſemble fort à Jectan. Donc lui ou ſes enfans ont peuplé la Chine. Cette preuve, ſi c'en eſt une, eſt bien équivoque, & ſera abſolument rejettée par les Hébraïſans, ſur-tout pour la perſonne de Jectan, dont on ne peut prouver l'entrée perſonnelle à la Chine. Pour ce qui eſt de ſes deſcendans, je ne vois pas qu'il y ait plus de raiſon d'aſſurer qu'ils ont fondé l'Empire Chinois, qu'il y en a

le l'aſſurer des deſcendans de ſes autres freres.

Mais quel que ſoit celui des enfans de Sem d'où ſont ſortis les Chinois, il paroît qu'en entrant dans la Chine, ils en fermerent la porte après eux, & ils ont toujours été fort exacts à ne l'ouvrir qu'aux Ambaſſadeurs étrangers. Ce qui me paroît ſurprenant, c'eſt que leurs voiſins du côté de l'occident, depuis le Thibet en allant au nord juſqu'à Chamo, qui ſont auſſi ſans doute des deſcendans de Sem, ſoient ſi différens des Chinois pour les mœurs, pour la langue, pour les traits du viſage, & pour la configuration extérieure de tout le corps. Ce ſont gens groſſiers, ignorans, fainéans; défauts eſſentiels, mais rares parmi les Chinois. Quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Peking, & qu'on demande aux Chinois la raiſon de cette différence, ils répondent *Choui-tou-co-che*, que cela vient de l'eau & de la terre, c'eſt-à-dire, de la nature du pays qui opére ce changement ſur le corps, & même ſur l'eſprit de ſes habitans.

Cela me paroît encore plus vrai ici, que dans tous les autres pays que j'ai vus. Je me ſouviens qu'ayant ſuivi l'Empereur juſqu'au quarante-huitieme degré

de latitude nord dans la Tartarie, j'y trouvai des Chinois de *Nanking* qui s'y étoient établis. Leurs enfans étoient devenus de vrais Mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuses, & dans tout l'air une groſſiéreté & une malpropreté qui rebutoient. D'où je conclus, que ſi autrefois quelques Egyptiens entrerent à la Chine & s'y établirent, ils y ont été tellement métamorphoſés en Chinois, qu'il n'en reſte plus aucun veſtige. Il en ſeroit de même du peu de Juifs qui ſont à *Caifong*, capitale de la province de *Honan*, & des Mores répandus par toute la Chine, s'ils n'avoient eu ſoin de conſerver des ſignes extérieurs de leur religion, tels que ſont la circonciſion, l'abſtinence de la chair de cochon, & quelques marques aux habits, comme le bonnet de toile blanche, les mouſtaches coupées, & la loi qu'ils ſe ſont fait de ne s'allier qu'enſemble.

Une autre choſe, Monſieur, que vous avez de la peine à comprendre, c'eſt que les diſettes ſoient ſi fréquenttes à la Chine. « Comment ſe peut-il faire, » dites-vous, qu'un peuple laborieux, » ſobre, induſtrieux, qui habite le plus » beau pays du monde, & le plus fer-

» tile, qui eſt gouverné par des Princes, » dont la prévoyance & la ſageſſe font » le principal caractere, ſoit ſi ſouvent » expoſé à ces famines dont les Gazettes » font mention, c'eſt-à-dire, à celui de » tous les fléaux qu'il eſt le plus aiſé à » l'induſtrie humaine d'éviter, tandis » qu'on voit en Europe des pays ſté- » riles habités par des peuples qui man- » quent de pluſieurs de ces avantages, » & qui cependant n'éprouvent jamais » ou preſque jamais la famine ».

J'avoue, Monſieur, que cette objection eſt plauſible pour ceux qui n'ont pas vu la Chine de près, encore ne ſuffit-il pas d'y demeurer, il faut faire ſes réflexions ſur ce qui ſe paſſe à cét égard.

Vous obſerverez donc, Monſieur, que dans un temps de diſette la Chine ne peut tirer aucun ſecours de ſes voiſins, qu'au contraire elle eſt obligée de leur en fournir. Commencez par la province d'*Yun-nan*, & remontez vers le nord par les provinces de *Koei-tcheou*, de *Se-tchuen* & de *Chen-ſi*, juſqu'à la grande muraille, vous ne trouverez que des montagnes affreuſes, peuplées la plupart de Sauvages qu'on nomme ici *Miao-ſſe*, *Tchang-ko lao*, qui ont leurs chefs, leurs loix, & parlent une langue différente.

Ils font souvent des irruptions dans le plat pays, & désolent de grandes contrées, sans qu'on ait jamais pu jusqu'ici les soumettre, & cette année en particulier, ils ont battu des garnisons Chinoises, & pillé des villes du voisinage. Il a fallu que l'Empereur fît marcher au secours vingt mille hommes tirés des provinces, pour les joindre à ceux qui gardent ordinairement les frontieres.

Au nord de la Chine sont les Mongoux, nation soumise à la vérité, mais très-paresseuse, & qui ne seme du millet que pour son usage; leurs troupeaux suppléent à ce qui leur manque pour leur nourriture. Plusieurs pauvres Chinois, voisins de la grande muraille, qui eurent permission de la passer il y a trente à quarante ans, ont défriché, & cultivent les meilleurs endroits, d'où ils tirent plus de menus grains qu'ils n'en peuvent consommer. Ce qu'ils ont de trop, ils le font passer à la Chine.

Au nord-est est la province de *Leaotong*, que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Sa capitale s'appelle *Chin-yang*, que les Mantcheoux nomment *Moucden*. Tout le pays ressemble fort à la Lorraine & au comté de Bourgogne: il est très-fertile, mais trop éloigné d'ici pour

le tranſport des grains, qui n'eſt praticable qu'en hiver. C'eſt le temps où l'on apporte de-là à Peking quantité de venaiſon gelée & de poiſſons glacés, ou habillés de glace, ſelon l'expreſſion Chinoiſe.

La Corée ne fournit point de grains à la Chine: les provinces de *Kiang-nan* & de *Tche-kiang* ont la mer à l'orient, & le Japon à trois ou quatre journées; cependant aucun de leurs vaiſſeaux, que je ſçache, ne s'eſt haſardé d'y aller chercher des vivres, ſoit que le Japon, déja trop peuplé, n'en ait pas de reſte, ou que depuis qu'il a fermé ſes ports il y ait trop d'avanies à eſſuyer.

La province de *Fo-kien* au ſud touche la mer, & a vis-à-vis d'elle l'iſle de Formoſe, dont il n'y a qu'une liſiere qui appartienne à la Chine: quand elle ſouffre de la diſette, il faut lui fournir des grains.

La province de *Quang tong* n'a rien au ſud que la mer, & des terres éloignées. Je me ſouviens qu'une certaine année le riz y étant extrêmement cher, l'Empereur *Cang hi* me fit appeller avec un autre Jéſuite Portugais, & nous demanda ſi la ville de Macao ne pourroit pas fournir du riz à celle de Canton,

jusqu'à ce que celui qu'il y faisoit conduire des autres provinces, y fût arrivé. Il fut fort surpris de nous entendre dire que Macao n'avoit de son fonds ni riz, ni bled, ni fruits, ni herbes, ni viande, & qu'elle tiroit de la Chine généralement tout ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance.

J'ai fini le tour de la Chine, & vous voyez, Monsieur, que ses voisins ne peuvent lui servir de ressource dans l'occasion. Elle est donc toujours à peu près dans la même situation où se trouva la France en 1709. Quoiqu'elle eût de riches voisins, elle n'en put rien tirer. Ils lui étoient même à charge, puisqu'ils s'opposoient de toutes leurs forces au secours qu'elle pouvoit se procurer d'ailleurs. Voisins ennemis, voisins pauvres, cela revient au même par rapport au secours qu'on attend dans la disette.

Cela supposé, il faut que la Chine se nourrisse elle-même, & qu'elle tire de ses différentes provinces de quoi faire subsister cette foule innombrable d'habitans; c'est ce qui a fait dans tous les temps l'objet & l'attention des bons Empereurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a établi des greniers dans toutes les pro-

vinces, & dans presque toutes les villes un peu considérables, pour le soulagement du peuple dans les temps difficiles. On lit encore les ordonnances & les déclarations des anciens Empereurs, remplies des expressions les plus tendres pour leurs sujets qui souffrent. Ils ne peuvent, disent-ils, ni boire, ni manger, ni prendre de repos qu'ils n'aient soulagé la misere publique.

Je crois que cela étoit sincere du temps que la Chine étoit gouvernée par des Empereurs de sa nation, qui regardoient leurs sujets comme leurs propres enfans, & que l'exécution suivoit de près les ordres qu'ils portoient. Aujourd'hui la théorie est encore la même, les ordres se donnent de la même maniere, & ils imposent aisément dans les provinces à ceux qui les entendent publier. Mais à la Cour, on réduit à leur juste valeur toutes ces brillantes expressions, auxquelles la pratique ne répond qu'à demi, faute de prendre des voies efficaces pour leur exécution. C'est dans l'Empereur, même affection pour ses peuples, mais elle n'est pas égale dans les Officiers, sur l'attention desquels il se repose. Voici donc ce qui arrive.

Quand la récolte manque dans une

province, ou seulement dans une contrée, soit par une sécheresse extraordinaire, soit par quelque inondation subite, les grands Mandarins ont recours aux greniers publics; mais souvent les trouvant vuides, comme je le dirai plus bas, ils font faire des informations, des examens, des recherches, & different à en informer la Cour, parce que ce sont des nouvelles désagréables. Ne pouvant plus différer, ils envoient enfin leurs mémoriaux. Ces mémoriaux parvenus aux tribunaux de Peking, passent par plusieurs mains, & ne sont portés qu'après plusieurs jours à l'Empereur. Aussitôt le Prince ordonne aux Grands de s'assembler, & de délibérer sur les moyens de soulager la misere du peuple. En attendant il fait de très-belles déclarations, qu'on appelle *Chang-yu*, c'est-à-dire, paroles d'en-haut, & qu'on publie par-tout l'Empire. Vient ensuite la résolution des tribunaux, qui est ordinairement de supplier l'Empereur de charger de ce soin des Mandarins de la cour, sages & désintéressés; quelquefois ils les proposent eux-mêmes au Prince; quand ils sont nommés, on leur déclare l'ordre Impérial: si l'on veut qu'ils fassent diligence, on leur fournit des chevaux

de poſte, & dès-lors ils ſont nourris aux dépens du public. Si on ne leur en offre point, il faut qu'ils marchent à leurs frais, & alors ils demandent du temps pour ſe préparer à leur départ; on leur accorde un certain nombre de jours; ils demandent enſuite où ils prendront le riz, ou bien de l'argent pour en acheter, s'il n'y en a pas ſur les lieux. Enfin, ils veulent voir Sa Majeſté, pour recevoir ſes dernieres inſtructions: on les reprimande de ce qu'ils ne ſont pas encore en chemin. Ils partent donc, on les voit paſſer; voilà des commiſſaires, dit le peuple, qui vont nourrir les pauvres de telle province: ils reçoivent des applaudiſſemens par-tout où le mal n'eſt pas; mais ceux qui ſouffrent, ont du temps de reſte pour mourir de faim avant que le remede arrive. Ceux qui n'attendent pas à l'extrêmité, ſe traînent, comme ils peuvent, juſqu'aux autres lieux, où ils croient pouvoir ſubſiſter, & laiſſent toujours en chemin une grande partie de leur troupe qui meurt de miſere.

Voilà ce qui ſe pratique ordinairement dans les provinces les plus éloignées, car à la cour, & dans les provinces voiſines, il y a des proviſions de riz pour dix ans. Le prix n'augmente

jamais à Peking, & s'il montoit tant soit peu haut, l'Empereur feroit vendre le sien au peuple au prix ordinaire. Les lenteurs pour les autres provinces viennent de plusieurs autres causes. J'en toucherai quelques-unes qui suffiront pour vous mettre au fait.

La premiere est que les grands Mandarins, qui ont soin en chef des greniers publics, en confient la garde à de vraies harpies; ce sont des loups affamés qui gardent une boucherie: ces canailles usent de mille artifices pour voler; ils représentent aux premiers Mandarins, & ceux-ci à l'Empereur, que le riz est trop vieux, que l'humidité le pourrit, que les vers le rongent, qu'il faut absolument le renouveller; que le plus court moyen seroit de le vendre pour en acheter de nouveau, mais qu'il y auroit beaucoup à perdre pour l'Empereur; qu'il vaut mieux le distribuer à des gens sûrs dans les lunaisons où il est plus cher, & qu'ils en rendront de bon à la premiere recolte, & même avec usure. Aussi-tôt que la permission leur est accordée, ils vendent ce riz qui est bon, à des gens riches, qui le paient argent comptant, & en font trafic. Quand la visite se fait des greniers, ces frippons montrent de

grands coffres à fond double, où il y a un peu de riz : ils diſent que les autres ſont vuides, parce que la récolte ayant été mauvaiſe, on n'a pu en rendre qu'une partie ; que le reſte viendra peu à peu, qu'il ne faut pas preſſer les débiteurs, de crainte qu'ils ne déſertent la province. Si pour lors il arrive une diſette, on en informe la cour ; ordre vient d'ouvrir les greniers, qu'on trouve preſque entiérement dégarnis. Les Mandarins, qui ſouvent n'en ont tiré aucun profit, ſont punis pour leur négligence ; on les caſſe, on les rappelle ; les rats de greniers, comme on les nomme ici, ſont ſaiſis, enchaînés, fouettés, exilés, tous enfin ſont condamnés à payer ſolidairement. Cela demande du temps, & ne remédie point au mal préſent ; le peuple attend, eſpére, & meurt ſans être ſoulagé : l'abondance revient, quand la province eſt déchargée de ſes bouches inutiles.

La ſeconde cauſe de la diſette, n'eſt pas ſeulement, comme on ſe le perſuade, la multitude du peuple Chinois, j'avoue qu'elle y contribue beaucoup ; cependant je crois que la Chine fournit des grains ſuffiſamment pour la ſubſiſtance de tous ſes habitans, mais c'eſt qu'on ne ménage pas aſſez les grains, & qu'on en

fait une consommation étonnante pour faire du vin & de l'eau de vie ou de la raque. Voilà une des grandes sources du mal, tant dans les provinces du sud, que dans celles du nord. Ceux qui gouvernent ne l'ignorent pas, mais ils n'y apportent qu'un remede inefficace. Par exemple, on a fait plusieurs fois des défenses dans cette province de *Pe-tcheli* de faire de la raque, l'ordre de la cour est affiché par-tout, & publié dans toutes les villes par les Gouverneurs. Des officiers prépposés à faire la visite, parcourent les laboratoires, détruisent les fourneaux si l'on n'a pas de quoi leur donner; mais si on leur donne de l'argent, ils passent outre, & vont ailleurs faire le même manége. Le Mandarin fait quelquefois la visite lui-même, on saisit les ouvriers, on les met en prison, on les condamne au fouet, à porter la cangue, mais jamais à la mort. Ainsi les faiseurs de vin changent de lieu, se cachent, & recommencent.

Tout cela a l'air d'une pure comédie, car ni dans la Ville ni ailleurs, on ne défend point la vente du vin & de la raque. Il entre tous les jours à Peking grand nombre de charrettes remplies de cette marchandise: on en paie la douanne

à la porte; elle ſe vend publiquement dans plus de mille boutiques répandues dans la Ville & dans les Fauxbourgs. Si l'on vouloit efficacement l'exécution des ordres qu'on a portés, ne feroit-on pas fermer les boutiques qui vendent cette raque ? N'en défendroit-on pas le débit ſous peine d'une groſſe amende pour la premiere fois, & de l'exil pour la ſeconde ? Mais il coûteroit trop à ceux qui doivent donner l'exemple, de s'interdire cette liqueur.

La diſette n'eſt pas le ſeul inconvénient de cette raque, elle eſt encore la cauſe la plus ordinaire des fréquens incendies qui arrivent dans les Villes, & ſur-tout à Peking. Voici comment: Les Chinois ne boivent ni vin ni raque qu'ils ne l'aient fait chauffer; c'eſt ſur-tout le ſoir, avant que de ſe coucher, qu'ils en font uſage, principalement les Marchands, les Artiſans & les Soldats. Ils ont chacun dans la chambre où ils couchent, un fourneau à charbon de pierre où ils font cuire le riz, le thé, & chauffer en même temps l'eſtrade de brique où ils couchent. C'eſt ſur le même fourneau que le ſoir ils font chauffer cette forte boiſſon; ils la prennent en mangeant des herbes ſalées, & s'en enivrent

à peu de frais. Si par mégarde ou étant à moitié ivres ils laissent tomber de cette raque dans le feu, la flamme s'éleve bientôt jusqu'au plancher, qui n'est fait que de nattes d'osier ou de chassis de papier, & dont la hauteur n'est que de trois ou quatre pieds au-dessus de la tête d'un homme; alors dans un instant toute la chambre est en feu; & parce que les boutiques où couchent les Marchands & la plupart des maisons du peuple ne sont pas séparées de leurs voisins par de maîtresses murailles, que souvent les charpentes sont liées ensemble, le feu s'étend avec rapidité & fait de grands ravages avant qu'on ait pu l'éteindre.

Ajoutez à cela que l'usage trop fréquent de cette boisson fait mourir quantité de menu peuple d'une maladie qu'on nomme *ye-che*, à laquelle on n'a pu trouver aucun reméde. Cette liqueur brûle peu à peu le gosier & desséche tellement l'œsophage & l'orifice supérieur, qu'on ne peut plus rien avaler, pas même de l'eau; ainsi c'est une nécessité de mourir faute d'alimens.

Si la disette n'éclaircissoit pas de temps en temps ce grand nombre d'habitans que contient la Chine, il seroit difficile qu'elle pût subsister en paix. Il n'y a point

de guerre comme en Europe, ni de peſte, ni de maladies populaires ; à peine en voit-on dans un ſiecle. Il eſt vrai pourtant que tous les ans, à la troiſieme ou quatrieme lune, une ſorte de maladie court parmi le peuple, mais elle emporte très-peu de monde, parce qu'elle ceſſe dès qu'il tombe de la pluie.

Cependant, ſi lorſque la diſette arrive on négligeoit tout à fait d'y apporter remede, on verroit bientôt s'attrouper de petits voleurs ; leur nombre croîtroit peu à peu, & pourroit cauſer du trouble dans une Province ; c'eſt pourquoi on ordonne, on va, on vient, on tranſporte, on paroît ſe donner beaucoup de mouvemens, tout cela amuſe, juſqu'à ce qu'il ne reſte pas plus de gens affamés, qu'on n'en veut ou qu'on n'en peut ſecourir ; ainſi, quand ce n'eſt pas le motif d'une charité chrétienne qui fait voler au ſecours des pauvres, mais ſeulement la raiſon d'Etat ou une compaſſion purement naturelle, il eſt rare que ceux qui ſouffrent ſoient ſoulagés quand il faut & de la maniere qu'il le faut.

Vous me demandez, Monſieur, s'il paroît ici des aurores boréales, & vous ſouhaitez que je vous en rende compte, c'eſt ſur quoi je ne puis vous contenter ;

le ciel nous refuſe ici ces beaux ſpectacles qu'il vous prodigue à Paris : je croirois preſque que c'eſt par compaſſion envers les pauvres Mathématiciens Chinois, pour les raiſons que j'ai déja eu l'honneur de vous dire. J'attends, avec impatience, votre excellent ouvrage ſur ce phénomene, & je le lirai avec autant d'attention que de plaiſir, auſſi-tôt que je l'aurai entre les mains : j'eſpére y trouver l'éclairciſſement de quelques doutes que j'ai ſur cette matiere, & qu'il ſeroit inutile de vous expoſer en détail ; je vous dirai ſeulement qu'il ne me ſemble pas que tant de feu, tant de lumieres puiſſent tirer leur origine de notre air, je veux dire de ce corps fluide qui entoure toute la terre qu'on nomme athmoſphere ; que néceſſairement il doit y avoir au-deſſus d'autres matieres inflammables qui ne ſoient point en repos, qui circulent, qui montent, qui deſcendent quelquefois aſſez bas pour atteindre l'extrêmité ou les pointes de notre athmoſphere, & s'enflammer de quelque maniere que ce ſoit, ou par la fermentation que peut cauſer ce mêlange, ou par attrition contre des corps hétérogenes, comme nous voyons ſortir du feu de la pierre qui heurte contre l'acier, & qu'il n'eſt pas néceſſaire

que ces corps qui ſe choquent ſoient d'un volume ſenſible, ni d'une peſanteur que les parties ſupérieures de notre athmoſphere ne puiſſe ſoutenir juſqu'à un certain terme, & les faire ſurnager. Croyez-vous, Monſieur, que notre athmoſphere terreſtre ſoit ſi ronde qu'elle n'ait pas ſes hauts & ſes bas, des pointes, des pyramides, qui s'élevent plus ou moins ſelon la qualité du lieu de la terre, auquel elles répondent perpendiculairement? car il me ſemble que l'athmoſphere n'eſt pas par-tout également groſſiere, épaiſſe, ſerrée, ou peſante; qu'elle ſuit la nature du pays, & que les colonnes d'air les plus groſſieres preſſent les plus ſubtiles, & les font monter au-deſſus des autres; elles peuvent par conſéquent rencontrer aiſément cette matiere dont j'ai parlé, & prendre feu, ſuppoſé qu'elles y aient de la diſpoſition, c'eſt-à-dire, qu'elles aient plus de particules de ſoufre, ou d'autres matieres inflammables, que les autres colonnes ou aſſiſes d'air voiſin.

Le retour des aurores boréales marque aſſez que la matiere qui les occaſionne, va, vient, s'approche, s'éloigne de nous. Mais d'où vient ce mouvement irrégulier? quelle eſt la cauſe qui le lui imprime? l'aurore a-t-elle quelques rap-

ports, quelques liaisons avec les autres phénomenes extraordinaires, comme la lumiere zodiacale, les cometes, &c. c'est ce que je ne sçais pas, & que j'apprendrai sans doute par la lecture de votre ouvrage.

Avant que de fermer ma lettre, je la finis par une nouvelle de ce pays-ci qui nous intéresse fort, & à laquelle vous prendrez peut être quelque part. Le 7 d'octobre, l'Empereur *Yong-Tching* ayant donné audience à son ordinaire, depuis environ midi jusqu'à deux heures, se sentit incommodé : il se retira pour prendre du repos & quelques remedes. Le même jour, avant neuf heures du soir, il mourut à sa maison de plaisance nommée *Yuen-ming yuen*, âgé de 58 ans, la 13e année de son regne. Son corps fut apporté après minuit au palais de la ville, comme s'il eût été simplement malade. On publia quelques jours après qu'il n'étoit mort que le 8e du mois 23e de la huitieme lune.

De plusieurs enfans qu'il a eu, il ne lui en reste que trois : aucun d'eux n'est légitime, l'Impératrice étant morte depuis quelque temps sans lui avoir donné d'enfans. L'aîné des trois, âgé de 26 ans, a monté sur le trône sans aucune

contradiction, quoiqu'il n'ait été nommé que ſecrettement Prince héritier, ainſi qu'il l'a déclaré lui-même devant tous les grands, en leur marquant l'année, le jour, & le lieu où l'acte étoit dépoſé.

Le peuple inſtruit de l'éclipſe ſolaire qui devoit arriver au bout de huit jours, ne manqua pas de gloſer ſur cette mort ſubite, comme ſi elle y eût influé d'avance, car tout le reſte de l'année court ſur le compte du défunt, la ſuivante change de nom, c'eſt par elle que commence le nouveau regne, & il eſt déja arrêté qu'elle s'appellera *Kien-long*.

Enfin le 16e d'octobre l'éclipſe devoit être de 8 doigts 21 minutes : elle devoit commencer à 7 heures & 3 quarts 2 minutes, & finir à 10 heures & un quart 3 minutes ; mais ce qui eſt extraordinaire en cette ſaiſon, dès le matin le ciel ſe couvrit de nuages, de ſorte qu'on n'en vit ni le commencement ni la fin. Ces nuages furent d'autant plus déſagréables pour nous, que la veille de l'éclipſe, & le jour ſuivant, le temps fut très-ſerein. Les mathématiciens Chinois, qui obſervoient ſur la tour avec les Peres Kegler & Pereyra, ſe réjouiſſoient de n'avoir preſque rien vu. Ils allerent bien contens en rendre compte

au nouvel Empereur, en le félicitant de ce que le ciel, pour récompenser sa piété & ses autres vertus, lui avoit épargné le chagrin de voir le soleil éclipsé; cela seul ne confirme-t-il pas, Monsieur, ce que j'ai dit plus haut, que l'astronomie languira toujours à la Chine, & comment y feroit-elle quelques progrès, si ceux qui sont seuls chargés d'observer le ciel, ne souhaitent rien tant que de n'y voir rien d'extraordinaire. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.

A Peking, ce 8 octobre 1736.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je continue de vous faire part de quelques obſervations que j'ai faites, en employant des momens de loiſir à la lecture de l'herbier Chinois. Je me ſçaurois gré de ce petit travail, s'il pouvoit aider à enrichir notre botanique. Du moins il ſervira à faire connoître le génie des Chinois, & leur maniere de penſer ſur les différentes productions de la nature.

Je commence par un arbre nommé *Chi tſe* ou *Se tſe*, qui eſt très-eſtimable par ſa beauté & par la bonté de ſon fruit. J'ai ſouvent ouï dire à pluſieurs de nos Miſſionnaires, & je l'ai penſé comme

eux, que cet arbre manquoit en Europe ; & je ne ſçaurois m'ôter de l'idée, qu'il ne put facilement y croître, puiſqu'on le trouve non-ſeulement dans les parties méridionales de la Chine, mais encore dans les provinces du nord, & même dans des vallons peu éloignés de Peking. C'eſt ce qui m'engage à vous en envoyer des pepins, dont vous pourrez faire l'eſſai. Quoiqu'il croiſſe dans les pays froids, je crois néanmoins que les pays chauds lui conviennent davantage. Il faut ſemer ces pepins au commencement du printemps.

Quoique j'aie ſouvent mangé de cette ſorte de fruit, & qu'on en apporte abondamment à Peking, ſur-tout en cette ſaiſon-ci, je n'ai jamais vu l'arbre qui les porte, & j'en parle ſur ce que j'en ai lu dans l'herbier Chinois, & ſur le rapport que m'en ont fait différens Miſſionnaires, qui ont été à portée de le voir & de le bien examiner.

Nos Peres François qui ont voyagé dans toutes les provinces de la Chine, lorſqu'ils en ont dreſſé les cartes géographiques, m'ont dit que dans les provinces de *Chan-tong* & de *Ho-nan* les campagnes ſont couvertes de cette eſpece d'arbres qui ſont fort beaux, & qu'il y en

a même d'auſſi gros que des noyers. Ceux qui croiſſent dans la province de *Tche-kiang*, portent des fruits plus excellens qu'ailleurs; la peau en eſt toujours verte, ſans devenir jaune ou rougeâtre comme les autres. Ces fruits conſervent même leur fraîcheur pendant tout l'hyver. On conçoit aiſément qu'un pareil arbre, lorſqu'il eſt couvert de fruits, qu'on prendroit d'un peu loin pour des oranges, eſt fort agréable à la vue.

Les feuilles du *Chi*, qu'on m'a apportées avec les fruits, m'ont paru de la couleur & de la même forme que celles du noyer, à la réſerve qu'elles ſont moins pointues & plus arrondies vers l'extrémité. L'ombre n'en eſt pas mal ſaine comme celle du noyer, ſous lequel il ſeroit dangereux de s'endormir. Un auteur Chinois fait tant de cas de cet arbre, qu'il conſeille aux lettrés d'en avoir auprès de leurs cabinets, afin d'aller s'y repoſer à l'ombre.

La figure des fruits n'eſt pas par-tout la même: les uns ſont ronds, les autres allongés & de figure ovale; quelques-uns un peu plats, & en quelque ſorte à deux étages, ſemblables à deux pommes qui ſeroient accolées par le milieu. La groſſeur des bons fruits égale celle

des oranges ou des citrons. Ils ont d'abord la couleur de citron, & enſuite celle d'orange. La peau en eſt tendre, mince, unie & liſſée. La chair du fruit eſt ferme, & un peu âpre au goût; mais elle s'amollit en mûriſſant, elle devient rougeâtre, & acquiert une ſaveur douce & agréable. Avant même l'entiere maturité, cette chair, lorſque la peau en eſt ôtée, a un certain mélange de douceur & d'âpreté qui fait plaiſir, & lui donne une vertu aſtringente & ſalutaire.

Ce fruit renferme trois ou quatre pepins pierreux, durs & oblongs, qui contiennent la ſemence; il y en a qui étant nés par artifice, ſont deſtitués de pepins, & ils ſont plus eſtimés. Du reſte, il eſt rare que ces fruits mûriſſent ſur l'arbre; on les cueille en automne, lorſqu'ils ſont parvenus à leur groſſeur naturelle; on les met ſur de la paille ou ſur des claies, où ils achevent de mûrir.

Ce détail ne convient qu'à l'arbre qu'on prend ſoin de cultiver. Pour ce qui eſt du *Chi* ſauvage, il a un tronc tortu, ſes branches entrelaſſées, & ſemées de petites épines: le fruit n'en eſt pas plus gros qu'une pomme-roſe de la petite eſpece. Si quelque habile botaniſte

de France jugeoit que cet arbre doit être mis dans la claſſe des neffliers, cette déciſion me feroit plaiſir ; car c'eſt l'idée que je m'en ſuis faite, & alors on pourroit le nommer le nefflier de la Chine : ce nom ſeroit moins barbare pour l'Europe.

La culture de ces arbres conſiſte principalement dans l'art de les enter pluſieurs fois. Les Chinois ont ſoin de les enter ſur un arbre nommé *Poei*, que j'ai pu voir ſans le connoître ; mais je crois qu'il ſuffit de l'enter ſur lui-même : quand il a été enté pluſieurs fois de la ſorte, les pepins du fruit deviennent plus petits, & même quelquefois le fruit vient ſans aucun pepin. J'ai lu dans un livre Chinois que le pêcher, ou plutôt l'albergier, étant enté ſur un *Chi*, donne de groſſes pêches dorées & d'un goût exquis.

Mon herboriſte Chinois prétend que le fruit de l'arbre *Chi*, eſt doux de ſa nature, & froid. Il ajoute, que quand on le mange tout frais cueilli de l'arbre, 1°. il rend l'ouie & l'odorat plus libres pour le paſſage de l'air ; 2°. qu'il rétablit les dérangemens dans le bas-ventre, & remédie aux chaleurs de l'eſtomach ; 3°. qu'il tient la bouche fraîche ; 4°. que

si en mangeant ces fruits, on boit un peu trop de vin, qui est ici une espece de bierre faite avec le riz, on en est plutôt enivré ; un autre auteur dit que c'est en buvant du vin chaud, ce qui n'a pas lieu en Europe ; qu'au contraire si l'on est surpris de l'ivresse dans un repas, on n'a qu'à manger de ce fruit pour se désenivrer.

Le même auteur en cite un autre plus ancien qui reconnoît dans l'arbre *Chi* sept avantages considérables. 1°. Il vit un grand nombre d'années produisant constamment des fruits, & ne meurt que très-difficilement. 2°. Il répand au loin une belle ombre. 3°. Les oiseaux n'osent y faire leur nid. 4°. Il est exempt de vers, & de tout autre insecte qui nuit si fort aux autres arbres. 5°. Lorsqu'il a été couvert de gelée blanche, ses feuilles prennent diverses couleurs très-agréables. 6°. Le fruit en est beau & d'un goût excellent. 7°. Les feuilles tombées servent à engraisser la terre comme feroit le meilleur fumier.

Un troisieme auteur, après avoir fait l'éloge de cet arbre, prétend que celui qui mangeroit son fruit crud sans modération, seroit incommodé de flegmes ; & quoiqu'il soit plus sain lorsqu'il est séché,

s'il en uſoit avec excès, il éprouveroit qu'il cauſe des flatuoſités. Au reſte, l'envie d'en avoir de bonne heure, fait ſouvent qu'on le cueille avant ſa maturité; mais il y a différentes manieres d'y ſuppléer. Si on le garde pendant dix jours dans un lieu convenable, il perd alors ſon âpreté naturelle, & il acquiert un goût ſucré; on diroit qu'on l'a confi au miel. On hâte encore ſa maturité en le laiſſant nâger deux ou trois jours dans de l'eau qu'on a ſoin de changer ſouvent: mais on avertit qu'étant macéré de la ſorte, il devient de nature froide. Quelques-uns pour le mûrir promptement, l'enſeveliſſent dans du ſel; c'eſt-là un moyen de lui ôter ſon âpreté, mais il n'en eſt pas meilleur pour la ſanté. D'autres le font paſſer trois ou quatre fois dans de la leſſive chaude faite avec des cendres, mais cette maturité forcée a ſes inconvéniens, ſur-tout par rapport aux perſonnes malades.

Les Chinois ont coutume de ſécher ce fruit de la maniere à-peu-près qu'on ſéche les figues. Voici comment ils s'y prennent: ils choiſiſſent ceux qui ſont de la plus groſſe eſpece, & qui n'ont point de pepins, ou s'ils en ont ils les tirent proprement, enſuite ils preſſent inſenſible-

ment ces fruits avec la main pour les applatir, & ils les tiennent exposés au soleil & à la rosée. Quand ils sont secs, ils les ramassent dans un grand vase, jusqu'à ce qu'ils paroissent couverts d'une espece de gelée blanche, qui est leur suc spiritueux, lequel a pénétré sur la surface. Ce suc ainsi préparé rend l'usage de ce fruit salutaire aux pulmoniques.

Quand je vis pour la premiere fois ces fruits ainsi séchés, & couverts d'une farine sucrée qui lui est propre, j'y fus trompé, & je les pris pour des figues: ils sont alors de garde, & si sains, qu'on en donne aux malades. La meilleure provision qui s'en fasse c'est dans le territoire de *Ken-tcheou*, de la province de *Chan-tong*. Sans doute que le fruit a dans ce lieu-là plus de corps & de consistence: en effet, quand il est frais cueilli & dans sa maturité, en ouvrant tant soit peu sa peau, on attire & on suce avec les levres toute sa substance, qui est très-douce & très-agréable.

Il ne faut pas oublier une remarque que notre auteur répéte jusqu'à deux fois, c'est que dans un même repas il ne faut pas manger des écrevisses avec des *chitse*: il prétend qu'il y a entre eux de l'antipathie, car c'est la vraie significa-

tion du mot Chinois *ki*, & que de ces deux mets il ſe fait dans l'eſtomach un combat réciproque, qui cauſe de grandes douleurs, & ſouvent un flux de ventre très-dangereux.

Je viens à un autre arbre dont le fruit nommé *li-tchi* eſt fort vanté par tous ceux qui ont écrit ſur la Chine, & dont nos navigateurs Européens qui l'ont vu, & qui en ont ſouvent mangé, ne parlent qu'avec admiration. Je m'étonne qu'ils n'en aient pas apporté en Europe, car j'ai peine à croire que dans cette vaſte étendue de pays, il ne s'y trouve pas quelque climat propre à y élever l'arbre qui les porte. Je vais rapporter ſimplement ce que j'en ai lu dans un livre Chinois, ſans pourtant me faire garant de tout ce que l'auteur en raconte.

On trouve dans le *li-tchi*, ſelon cet auteur, un juſte tempérament de chaud & de froid, & de toutes les autres qualités : il donne de la force & de la vigueur au corps ; de la vivacité, de la ſubtilité, & de la ſolidité à l'eſprit ; mais il prétend que ſi l'on en mange avec excès, il échauffe. Le noyau, ajoute-t-il, un peu rôti & rendu friable, puis réduit en une poudre très-fine, & avalé à jeun dans un bouillon d'eau fim-

ple, est un remede certain contre les douleurs insupportables de la gravelle, & de la colique néphrétique.

Voici une observation de l'auteur qui me paroît moins sérieuse : il assure qu'avant que la main de l'homme ait commencé à cueillir le *li-tchi*, aucun oiseau ni insecte n'ose approcher de l'arbre. Mais qu'aussi-tôt qu'on a touché aux branches & aux fruits, toutes sortes d'oiseaux voraces, grands & petits, viennent mordre ces fruits, & y causent beaucoup de dommage. S'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'assure notre Chinois, je suis persuadé qu'il imagine du mystere dans un effet très-naturel. On cueille les fruits à leur point de maturité, & les oiseaux sont en cela aussi bons connoisseurs que les hommes.

Ce qui suit doit être remarqué de ceux qui veulent avoir ce fruit dans sa parfaite bonté. S'il est entierement mûr, dit l'auteur, & qu'on differe un jour de le cueillir, il change de couleur. Si on laisse passer un second jour, on s'apperçoit au goût de son changement. Enfin, si l'on attend le troisieme jour, le changement devient notable. Il en est apparemment de ce fruit comme des bons melons d'Europe. Il ajoute que pour

l'avoir excellent, il faut le manger dans le pays même où ces arbres viennent; eut-on le ſecret d'en conſerver & de les porter encore frais en Europe, comme on y en a porté de ſecs, on ne pourroit juger que très-imparfaitement de leur bonté. La Cour de Peking eſt ſans comparaiſon moins éloignée des provinces de *Quang-tong* & de *Fo-kien*, que n'en eſt l'Europe. Le *li-tchi* qu'on apporte à Peking pour l'Empereur, & qu'on renferme dans des vaſes d'étain pleins d'eau-de-vie, où l'on mêle du miel & d'autres ingrédiens, leur conſervent à la vérité un air de fraîcheur, mais ils perdent beaucoup de leur ſaveur. L'Empereur en fait des préſens à quelques grands Seigneurs. Il eut même la bonté de nous en envoyer en l'année 1733. Peut-être, en uſant des mêmes précautions, pourroit-on en apporter juſqu'en Europe, on y trouveroit bien un autre goût qu'à ceux qu'on a apporté ſecs en France, & qui n'ont pas laiſſé d'y être fort eſtimés.

On fait également cas à Peking de ce fruit ſec : il s'y vend huit ſols la livre, & un paquet de ce poids, joint à quelqu'autre bagatelle ſemblable, paſſe pour un préſent très-honnête. Pour faire goû-

ter ce fruit à l'Empereur dans sa maturité, on a souvent transporté de ces arbres dans des caisses, & on avoit si bien pris ses mesures, que quand ils arrivoient à Peking, le fruit étoit prêt de sa maturité.

Je remarquerai en passant que j'ai été surpris de trouver dans le livre dont je parle, la circulation bien marquée du suc qui sert à la nourriture & à l'accroissement des plantes, & qu'on n'en parle pas comme d'une nouvelle découverte; mais qu'au contraire on suppose que c'est un sentiment communément reçu. On y lit qu'après que ce suc nourricier, nommé *Y*, a donné le corps & la vigueur à la tige & aux feuilles de la plante, il est ramené à la racine pour la mieux fortifier. On voit par-là que la seule nature, quoique voilée aux yeux Chinois, leur sert souvent de guide pour la connoître.

Je vais parler d'un autre arbre plus connu en France, & qui y fut apporté de l'Amérique dans le siecle précédent. C'est l'acacia, que les Chinois nomment *hoai-chu*. J'ai trouvé dans nos livres Chinois des particularités sur cet arbre, qui pourroient, ce me semble, être de quelque utilité en Europe. On y prétend que les graines tirées de ses gousses sont

employées avec ſuccès dans la médecine. On lit dans un autre livre, que ſes fleurs ſervent à teindre du papier en une couleur jaune aſſez particuliere. On inſinue ailleurs que les Teinturiers mettent en œuvre ſes fleurs & ſes graines: & c'eſt ce qui m'a engagé à conſulter des Chinois habiles dans cet art, de qui j'ai tiré des connoiſſances qui m'ont paru ne devoir pas être négligées.

A l'égard de l'uſage qu'en fait la médecine, voici une recette que donne l'auteur Chinois: il faut, à l'entrée de l'hiver, mettre les graines de l'acacia dans du fiel de bœuf, enſorte qu'elles ſoient toutes couvertes de ce fiel; faire ſécher le tout à l'ombre durant cent jours, enſuite avaler chaque jour une de ces graines après le repas. Cet auteur promet des effets admirables de ce remede. Il aſſure en particulier que continuant tous les jours de le prendre, la vue s'éclaircit; on ſe guérit des hémorroïdes; les cheveux déja blancs redeviennent noirs, ſecret fort au goût des Chinois qui auroient des raiſons de cacher ou de déguiſer leur âge; car ils n'ont pas, comme en Europe, l'uſage de la perruque, ni la coutume de ſe faire raſer, parce qu'ils regardent la

barbe comme un de leurs plus précieux ornemens.

Le second avantage de l'acacia est de fournir des fleurs propres à teindre des feuilles de papier ou des pieces de soie en couleur jaune. Pour y réussir, prenez une demi-livre de fleurs cueillies avant qu'elles soient trop épanouies ou prêtes à tomber; rissolez-les légerement sur un petit feu clair, en les remuant avec viteſſe dans une casserole bien nette, de la même maniere qu'on rissole les petits bourgeons & les feuilles de thé nouvellement cueillies. Quand vous appercevrez qu'en rissolant & remuant ces fleurs dans la casserolle, elles commencent à prendre une couleur jaunâtre, jettez dessus trois petites écuellées d'eau que vous ferez bouillir, ensorte que le tout s'épaississe & que la couleur se fortifie: ensuite passez tout cela autravers d'une piece de soie grossiere. Quand la liqueur aura été exprimée, ajoutez-y une demi-once d'alun & une once de poudre fine d'huitre ou de coquillage brûlé. Lorsque le tout sera bien incorporé, vous aurez de la teinture jaune.

Ayant consulté des Teinturiers de profession sur l'usage qu'ils faisoient de

l'acacia, ils me répondirent, qu'ils ſe ſervoient de ſes fleurs & de ſes graines pour teindre en trois différentes ſortes de couleurs jaunes. Je vous envoye trois cordonnets de ſoie d'inégale longueur, où vous diſtinguerez ces trois couleurs différentes.

Ils préparent d'abord les fleurs de l'acacia en les faiſant riſſoler, ainſi que je viens de le dire, puis ils y joignent des graines tout-à-fait mûres, tirées des gouſſes, mais ils mettent beaucoup moins de graines que de fleurs. S'il s'agit de donner la couleur de *ngo-hoang*, tel qu'eſt le cordon de ſoie jaune le plus long, & qui eſt le plus vif, & qu'ils veuillent teindre une piece de ſoie de cinq ou ſix aunes, ils employent une livre de fleurs d'acacia avec quatre onces d'alun, ce qu'on augmente à proportion de la longueur des pieces qu'on veut teindre. Pour donner la couleur de *kin-hoan*, c'eſt-à-dire, le jaune d'une couleur d'or, on y donne d'abord la couleur dont je viens de parler, & cette premiere teinture étant ſéche, on y ajoute une ſeconde couleur, où il entre un peu de bois de *Sou-mou*, c'eſt-à-dire, de bois de Breſil. On fait la teinture du jaune pâle, qui eſt celle du plus petit

cordonnet, de la même façon que la premiere, avec cette différence, qu'au lieu de quatre onces d'alun, on n'y en met que trois onces.

Le teinturier Chinois avertit, ce qu'on n'ignore pas en Europe, que la qualité de l'eau ſert beaucoup à la teinture. L'eau de riviere eſt, dit-il, la meilleure; quoique toute eau de riviere ne ſoit pas également bonne, celle par exemple qui a un goût fade, y eſt moins propre. Si néanmoins on n'en avoit point d'autre, au lieu d'un bain dans la teinture, il faudroit en donner deux, pour atteindre à cette belle couleur qu'on deſire.

Les fleurs de l'acacia étant riſſolées, ainſi que je l'ai expliqué, peuvent être conſervées, de même que les graines, durant tout le cours de l'année, & l'on peut les employer à faire la teinture; mais lorſqu'on garde ainſi l'une & l'autre matiere, il faut les faire bouillir plus longtemps que ſi elle étoit récente: leur ſuc, quand elles ont vieilli, en ſort plus difficilement & avec moins d'abondance. D'ailleurs les fleurs récentes donnent toujours une plus belle couleur.

L'herbier Chinois nous enſeigne encore quelle doit être la culture de cet arbre, afin qu'il croiſſe plus prompte-

ient, & qu'il ſe conſerve mieux. Quand ous aurez ramaſſé, dit-il, des graines e *hoai-tchu*, c'eſt-à-dire, d'acacia, ſéhez-les au ſoleil, & un peu avant le olſtice d'été, jettez-les dans l'eau; quand lles y auront germé, ſemez-les dans un erroir gras, en y mêlant de la graine de hanvre. L'une & l'autre ſemence pouſera, vous couperez le chanvre en ſon emps, & vous lierez les jeunes acacias de petits échalas qui leur ſerviront d'appui. L'année ſuivante vous ſemerez encore du chanvre, ce que vous ferez de même la troiſieme année, afin que ce chanvre préſerve ces plantes délicates des injures du temps; après quoi ces jeunes arbriſſeaux étant devenus plus forts & plus robuſtes, vous les tranſplanterez ailleurs, & ils deviendront de très-beaux arbres.

En liſant les entretiens phyſiques du Pere Regnaud, ouvrage auſſi ingénieux qu'inſtructif, j'ai vu avec plaiſir ce qu'il rapporte de la pierre vulnéraire ſimple, dont un célébre Académicien (1) eſt l'inventeur. Cette découverte m'a rappellé le ſouvenir d'un ſecret que j'ai trouvé dans un livre Chinois, pour faire une

(1) M. Geoffroy.

pierre artificielle médicinale. Voici d'abord quelle en est la composition, je dirai ensuite quel en est l'usage.

On prend de l'urine d'un jeune homme de quinze ans qui soit d'un tempérament sain & robuste; on en met, par exemple, la quantité de vingt ou trente livres dans une chaudiere de fer, qu'on tient sur un feu clair de bois sec. Quand on y remarque une écume blanchâtre, on y verse peu à peu, & goutte à goutte de l'huile douce de navette, car nous n'avons ici ni huile d'olive, ni huile de noix, quoiqu'il y ait quantité de noyers. Sur une chaudiere pleine d'urine, on versera autant d'huile qu'en peut contenir une tasse à boire le thé; le tout doit bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un marc sec comme de la boue noirâtre; on le prend & on le réduit en une poudre fine, après l'avoir doucement arrosé d'huile, ensorte que l'huile en pénétre toutes les parties; on le met sur une tuile qu'on couvre d'une autre tuile, & toutes les deux sont chargées & environnées de charbons allumés: je crois que deux creusets conviendroient mieux, en laissant un soupirail à celui de dessus. Lorsqu'on juge que l'humidité est entiérement dissipée, que rien ne s'évapore, & qu'on

à donné le loisir à ce qui reste de se refroidir, on le tire, & on le pile dans le mortier, & l'ayant réduit en une poudre très-fine, on le renferme dans un vase assez large de porcelaine bien net, dont on couvre l'ouverture d'une natte fine & claire qu'on y ajuste bien ; on y ajoute une enveloppe de toile, & de plus une derniere enveloppe de gros papier double : enfin on fait tomber lentement goutte à goutte de l'eau bouillante dans le vase au travers des enveloppes de son ouverture, qu'on a eu soin de rendre lâche vers le milieu pour cet effet. Pour achever l'opération, on place le vase avec ce qu'il contient dans un chauderon de cuivre, où la matiere se recuit, jusqu'à ce qu'elle devienne séche & ferme. Alors vous avez la pierre d'automne, laquelle, à ce qu'assure mon auteur, a divers usages; sans doute que sur cette seule composition on pourra en conjecturer plusieurs en Europe. Ici on s'en sert principalement pour l'hydropisie & la pthisie, & les médecins prétendent que c'est un excellent remede pour les maladies des poumons, c'est delà que lui est venu son nom de *tsieou-che*, pierre d'automne, non pas, comme l'on pourroit croire, parce que c'est en automne qu'on

réuſſiroit mieux à la compoſer. Cette dénomination renferme un ſens plus myſtérieux : la médecine Chinoiſe a pour maxime que les parties nobles du corps humain répondent, & ont chacune un rapport ſpécial à une des quatre ſaiſons de l'année. Or l'automne étant la ſaiſon qui, ſelon les Chinois, a rapport aux poumons, & cette eſpece de corps pierreux étant ſalutaire aux pulmoniques, c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de pierre artificielle d'automne.

Preſque au même endroit où il eſt traité de cette pierre, le même auteur parle d'un remede qu'il donne pour admirable, lorſqu'il arrive des tumeurs ſubites, douloureuſes & malignes; parce que, ſelon lui, il attire tout le venin, & détruit le mal dans ſon principe. Prenez, dit-il, de la limaille de fer la plus fine, jettez-la dans le vinaigre le plus fort, mêlez bien enſemble l'un & l'autre, puis leur ayant donné deux ou trois bouillons, retirez la limaille, & étendez-la ſur la partie malade; prenez enſuite une grande pierre d'aimant, qu'on nomme ici communément *hi-tieche*, préſentez-la ſouvent ſur la limaille, elle attirera la cauſe occulte du mal, & diſſipera toute la malignité du venin.

Il eſt à remarquer que quand cet auteur vante cet effet de la pierre d'aimant, il ſuppoſe que cet aimant eſt brut, ne ſçachant pas qu'il a plus de force quand il eſt armé. Sans donc me faire garant de la bonté de ce remede, mon unique but eſt de faire obſerver l'uſage qu'on fait ici de la pierre d'aimant, ſans ſonger ni à ſes poles, ni à ſes tourbillons, & de propoſer ſur cela mes doutes. Eſt-ce que cette pierre vivifie ici la limaille de fer, comme elle anime l'aiguille de la bouſſole ? La limaille ainſi préparée dans une liqueur bouillante, ſe trouveroit-elle plus propre à être agitée par l'aimant ? les acides du vinaigre dont elle eſt pénétrée, la rendent-elle, par quelque nouvel arrangement dans ſes pores, mieux diſpoſée à être mue par l'aimant ? comme je n'ai point vu appliquer ce remede, je ſuppoſe, ſur beaucoup d'autres expériences, que l'aimant imprime ici quelque mouvement. Après tout, il ſe pourroit bien faire qu'il auroit quelque vertu contre le venin, qu'il ne communique que conjointement avec la limaille imprégnée des acides du vinaigre, qui produit une impreſſion particuliere ſur la partie mal affectée ; il me ſemble même, en faiſant attention aux termes Chinois,

que l'on tient l'aimant appliqué sur la limaille. En supposant cette pression continuée de l'aimant, son jeu ordinaire ne peut avoir lieu, & il ne lui reste d'action que sur les parties insensibles & volatiles de la limaille. Ce sont des doutes que je propose; je n'ai ni le temps, ni la commodité de les approfondir, je laisse à nos habiles physiciens à les résoudre.

Revenons maintenant à la botanique; que d'observations ne me fourniroit pas l'herbier Chinois, sur une infinité de plantes de ce pays, si j'avois le temps de les étudier, & si je pouvois leur donner un nom Européen! je ne m'attache donc qu'à celles que je connois, & qui sont connues en Europe. Le coton de la fleur des saules qui est tombé abondamment cette année dans une saussaie voisine, m'a fait naître l'envie de sçavoir ce qu'en disoit l'herbier Chinois. Ma curiosité a été d'autant plus piquée, que Matthiole cité dans le dictionnaire des arts, s'étonne qu'aucun botaniste n'ait encore parlé de l'écume blanche qui pend aux branches des saules en forme de raisins, aussi-tôt qu'ils sont défleuris, & qui y demeure jusqu'à ce que le vent l'emporte en l'air comme une plume. Je ne sçavois pas

u'on donnât le nom d'écume à cette
péce de coton que je voyois s'échap-
er des fleurs de ſaule ; il eſt vrai qu'en
onſidérant le ſaule de près, on trouve
u'à l'ouverture de ſes fleurs, il paroît
ne eſpece d'écume dont elles ſe cou-
rent peu à peu : ſans doute que la fer-
ıentation intérieure réduit en écume la
ıbſtance glutineuſe où les graines des
eurs nâgent en différentes loges, & ce
'eſt pas s'éloigner de l'idée que notre
uteur s'eſt faite des premiers dévelop-
emens de ces fleurs : car, dit-il, ſi le
emps eſt froid, ou même couvert, il
mpêche les boutons du ſaule de pouſſer
u-dehors leur ſubſtance blanchâtre.
ffectivement ayant mis dans un microſ-
ope un bouton qui n'étoit pas encore
uvert, j'apperçus que ce qui ſortoit
ar la pointe du bouton reſſembloit aſſez
de la glaire d'œuf battue & miſe en
écume, dont ſucceſſivement tout le
corps de la fleur ſe trouva couvert. Il ſe
eut faire que chaque graine renfermée
lans ſa caſe, nâge dans cette ſubſtance
glaireuſe & s'en nourriſſe, comme il
rrive au germe de l'œuf de poule ; en-
ſuite l'air le plus ſubtil pénétrant cette
écume dès qu'elle ſe détache, lui donne
la forme de petit réſeau en s'inſinuant

entre les parties rameuſes, les écartant
les ſoulevant, ſans trop les ſéparer, &
deſſéchant l'humeur gluante qui les lio
enſemble, il leur fait prendre la figure d
filamens.

Notre Chinois dit que la fleur de
ſaules eſt couverte de petites écailles ; e
effet, le corps de ces fleurs étant reſt
ſec & dépouillé de ſes graines, & de c
qu'on appelle écume, il m'a paru a
microſcope ſemblable à un rayon d
guêpes tout ſemé de cellules ouverte
Du reſte le nom d'écume que donn
Matthiole, paroît ne plus convenir à c
qui ſe détache des fleurs, & qui voltig
dans les airs. Il me ſemble que le Chino
a mieux rencontré en l'appellant tantô
la ſoie des ſaules, *ſe ;* tantôt leur bourre
tſiu ; ou leur coton, *mien ;* d'autre foi
leur fine laine, *jung ;* ou bien des flocon
de neige, de la gelée blanche.

En effet, me trouvant un matin dan
une allée ſablonneuſe que formoient de
ſaules, elle me parut d'une blancheu
qui me fit croire, avant que d'y entrer
qu'elle étoit couverte de gelée blanche
A l'entrée d'une ſauſſaie, lorſque l'ai
eſt un peu chaud, il tombe quelquefois
des ſaules une ſi grande quantité de flo-
cons blancs, qu'ils obſcurciſſent le ciel,
&

& qu'on les prendroit pour une neige épaiſſe qui ſe répand ſur la terre. Lorſque ces flocons ſe ſont inſinués ſous les herbes ou ſur les pointes déja un peu hautes & verdoyantes du gramen, on croiroit voir une prairie légérement inondée par les eaux claires de quelque ruiſſeau.

L'auteur Chinois badine ingénieuſement ſur ces différens ſpectacles, & cherche à égayer ſon imagination. C'eſt du coton, dit-il, que répandent les ſaules, & ce n'en eſt pas, car j'en ſuis tout couvert, & je n'en ſuis pas vêtu plus chaudement; c'eſt de la neige qui obſcurcit l'air, & ce n'en eſt pas; car le ſoleil, bien qu'il ſoit dans ſa force, ne la ſçauroit fondre; l'hirondelle qui continue de voler durant une petite pluie, ſurpriſe tout-à-coup par cette nuée de flocons blancs, & n'ayant pas ſon vol libre, eſt forcée de ſe retirer, il lui ſemble qu'elle a devancé le printemps: ces ſaules que je vis hier tout rajeunis & verdoyans, ont vieilli, ce ſemble, & perdu dans une nuit leur brillante verdure. Un changement ſi ſubit de ſcène dans un jardin, me cauſe une ſurpriſe égale à celle que j'aurois, ſi un ami que j'aurois vu hier avec un air fleuri & une chevelure dorée, venoit me voir aujour-

d'hui avec des cheveux & des sourcils tout blancs.

Mais laissons notre Chinois s'égayer, & venons à quelque chose de plus sérieux. Je ne sçache guere que le saule, qui jette cette espece de bourre remplie de parties rameuses, lesquelles la rendent semblable au coton ; aussi voit-on qu'on la manie, qu'on la ramasse & qu'on la conserve de même que le coton. J'ai vu tomber une si grande quantité de ces flocons dans une allée de saules bien unie, & où le vent les poussoit par tourbillons de tous côtés, qu'on auroit pu aisément en recueillir à pleines corbeilles.

Je ne crois pas qu'il fût aisé de carder ce faux coton, d'en séparer la graine qui est mince & plate, de le filer, & de le travailler au métier. Mon livre Chinois convient pourtant qu'on l'emploie aux couches des enfans, & que quand le coton étoit plus rare, on s'en servoit pour fourrer les bottes d'hiver, les matelats, les coussins & les couvertures piquées. Il lui attribue encore d'autres usages : on trouve, dit-il, près de la Chine, des Peuples, lesquels avant que les fleurs soient épanouies, en font une espece de breuvage qui enivre promptement. On a vu, ajoute-t-il, que des

Peuples, dans un temps de famine, ont recueilli les corps ſecs des fleurs dépouillées du coton & de la graine, les ont réduit en poudre, & en ont fait de la bouillie qui les a ſoutenus; c'eſt toujours rendre ſervice aux pauvres, de leur apprendre que certaine nourriture a été éprouvée, & n'eſt pas nuiſible.

Le but principal de mon auteur étant de découvrir les propriétés médicinales du ſaule, il en trouve de très-utiles, ſoit dans le ſquelette des fleurs dont le coton & la graine ſont détachés, ſoit dans le coton même. Il prétend qu'en appliquant ce ſquelette de la fleur qui eſt ſec & très-combuſtible, & en y mettant le feu, on a un remede excellent contre la jauniſſe & contre les mouvemens convulſifs des membres; il ajoute qu'il eſt également propre à guérir toutes ſortes d'apoſtumes, mais il n'explique pas la maniere de l'employer; ce ſera apparemment en forme de poudre deſſéchante & abſorbante.

Pour ce qui eſt du coton qui ſe détache, & qui eſt emporté par le vent, il aſſure qu'il guérit toute ſorte de cloux & de durillons, les plaies cauſées par le fer, & les chancres les plus opiniâtres; qu'il accélere la ſuppuration d'une plaie,

qu'il en fait sortir le sang corrompu, qu'il arrête les hémorragies, ou les violentes pertes de sang, comme celles qui arrivent aux femmes après un mauvais accouchement; qu'il est bon contre la dureté de la rate, & qu'il l'amollit. Ce remede, ajoute-t-il, est modérement froid de sa nature.

C'est une opinion commune à la Chine qu'il se fait une double transformation de ce coton de saule, & notre auteur pense en cela comme le vulgaire. Il avance donc, 1°. que si cette espece de coton tombe sur un lac ou sur un étang, il ne faut que l'intervalle d'une nuit pour qu'il soit changé en l'herbe *feou-ping*, qu'on voit flotter sur la surface des eaux dormantes, & dont les racines ne vont point jusqu'au limon; 2°. que chaque petit flocon échappé des saules, s'il tombe sur une fourrure, ou sur un habit de peau, est transformé en teigne ou vermisseau. On cite plusieurs auteurs qui assurent la même chose, & l'on n'en trouve qu'un seul qui regarde ce sentiment comme une pure imagination; c'est pourquoi durant tout le temps que les saules sont en fleurs, les Chinois évitent avec grand soin d'exposer à l'air leurs habits doublés de peau.

Les Européens, quoiqu'ils ſoient bien éloignés de croire une pareille métamorphoſe, ont fait la même expérience, & uſent de la même précaution que les Chinois, ce qui prouve la vérité de ce fait ; mais il eſt vraiſemblable que ce flocon eſt chargé de petits œufs de papillons ou de vermiſſeaux, qui ſe plaiſent ſur les ſaules, ou bien il ſe peut faire que la graine ſerve d'aliment aux teignes, ou qu'elle leur ſerve d'une eſpece de fourreau propre à s'y retirer, ce qui contribueroit beaucoup à les multiplier dans une fourrure.

Quant aux plantes aqueuſes & flottantes, il eſt croyable que leur temps d'éclore concourt avec le temps de la chûte des flocons de ſaules, & que ceux-ci ſervent ſeulement à raſſembler & à rendre ſenſibles à l'œil pluſieurs de ces brins d'herbes qui pouſſent leurs petites pointes.

L'herbier Chinois n'oublie point la maniere de planter & de cultiver ces arbres, afin de les avoir beaux, & de les faire croître à une certaine hauteur. Quoique je ſois perſuadé que la Chine ne peut rien apprendre ſur cela à l'Europe, je crois néanmoins devoir rapporter une ou deux de ſes obſervations,

qui pourront être de quelque utilité. Les saules sont sujets à être endommagés par de gros vers, ou même à être piqués par une espece de chenilles ; voici le conseil qu'il donne pour les en préserver: quand on met en terre une branche de saule pour la faire venir de bouture, il faut à l'extrêmité qui sera enterrée, faire un trou à la hauteur de deux ou trois pouces de distance de la partie du bois qui jettera ses racines ; on traversera ce trou d'une cheville de bois de sapin, qui doit déborder de part & d'autre de deux ou trois pouces : cette espece de croix mise en terre aura un autre bon effet, c'est qu'il sera plus difficile d'arracher ces arbres nouvellement plantés, parce que le bois traversier les retient bien mieux que ne feroient ses racines. Il y en a qui pour mieux défendre des vers cet arbre nouvellement planté, mettent outre cela dans le trou où on le plante, un quartier de tête d'ail, & un morceau de réglisse long d'un pouce.

Une autre maniere de planter cet arbre de bouture, c'est de renverser la grosse branche qu'on plante, ensorte que ce qui est la pointe de la branche soit mis en terre, & que la tête, ou ce qui tenoit au corps du gros saule, dont on

l'a coupée, ſoit élevée en haut. Il en naîtra une eſpece de ſaule qu'on nomme chevelu, parce que ſes branches, à la réſerve de quelques-unes fort groſſes, ſeront déliées & pendantes comme une chevelure. Les Lettrés aiment à en avoir de pareils dans leur petit jardin devant leur cabinet d'étude.

Ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'eſt que le bois de ſaule, qui eſt de ſa nature léger, poreux, & ſujet à la carie, ſe nourriſſe & ſe conſerve dans l'eau, de même que les pilotis faits du bois le plus dur. C'eſt ce qu'on éprouve continuellement dans cette capitale, & aux environs, où le bois de ſaule entre dans la conſtruction des puits qu'on fait dans les jardins, pour y avoir de l'eau, dont on puiſſe arroſer les fleurs & les herbes potageres. Cette invention des Chinois ſera peut-être goûtée en Europe. Voici comment ils s'y prennent.

Lorſqu'on eſt déterminé à faire un puits, on choiſit d'abord le lieu où l'on eſpére trouver de l'eau, on y creuſe en rond un eſpace de terre, juſqu'à la profondeur d'environ trois pieds. Le fond étant bien applani, on y ajuſte la baſe du puits, ſur laquelle on doit éle-

ver la maçonnerie. Cette base est faite de pieces plates de bois de saule, épaisses au moins de six pouces, qui se tirent du tronc d'un gros saule bien sain ; ces pieces sont emboîtées ensemble en rond, & laissent au milieu un vuide spacieux : c'est sur ces planches, assez larges, qu'on bâtit de briques la maçonnerie du puits, & à mesure qu'elle s'éleve, on garnit les dehors tout-autour de terre pressée également jusqu'à la hauteur des trois pieds qu'on avoit creusés d'abord, après quoi on creuse le milieu du terrein, & à mesure qu'on avance, on tire également la terre de dessous la charpente qui porte la maçonnerie. On voit cette maçonnerie s'enfoncer insensiblement, & aussi-tôt on l'augmente par le haut. On continue ce travail, & l'on creuse toujours de la même maniere jusqu'à ce qu'on ait trouvé une source sûre & abondante.

La belvedere est une plante aussi commune que le saule, & il paroît que les Botanistes Européens n'en font pas beaucoup de cas. Le hasard, qui en avoit fait naître une tout-auprès de ma chambre, me détermina à consulter nos auteurs d'Europe sur la nature & les qualités d'une plante, qui d'ailleurs est très-

agréable à la vue. Meſſieurs Lemery & Jean Bauhin n'en font nulle mention, & leur ſilence me parut un préjugé aſſez certain du peu d'utilité qu'on en retire. J'ouvris le Dictionnaire des Arts & des Sciences, qui me confirma dans ce préjugé; car on ſe contente d'y dire, d'après Matthiole, que la belvedere eſt une plante qui a les feuilles ſemblables à celles du lin; puis on ajoute qu'elle ſert à faire des balais, & que les Apoticaires en font ſouvent l'ornement de leurs boutiques.

Cependant je ne me rebutai point, & je crus qu'en conſultant l'Herbier Chinois, j'y ferois peut-être quelque découverte avantageuſe à cette plante, ayant peine à croire qu'elle fût abſolument inutile. J'appellai un domeſtique, & lui montrant la belvedere, je lui demandai comment elle ſe nommoit en langue Chinoiſe *ſao-tcheou-tſao*, me répondit-il, c'eſt-à-dire, plante pour les balais. Je la cherchai vainement dans l'Herbier ſous ce nom compoſé, & je ne doutai preſque plus qu'à cauſe de ſon inutilité, elle ne fût auſſi négligée qu'en Europe. Mais faiſant réflexion que les Botaniſtes de la Chine affecteroient peut-être de ſe ſervir de termes moins vul-

gaires, pour exprimer le nom de leurs plantes, je demandai à un Lettré, assez habile Naturaliste, quel nom on lui donnoit dans les termes de l'art : il me répondit qu'on la nommoit *kiue*, & je la trouvai en effet sous ce nom.

Si l'on juge en Europe que les propriétés que l'Herbier Chinois lui attribue sont réelles, elle sera estimable par plus d'un endroit. Après avoir dit que c'est à la fin de Mars ou au mois d'Avril qu'elle sort de terre, que ses surgeons, hauts de huit à neuf pouces, prennent la figure du poing d'un jeune enfant, quand il le ferme à demi ; qu'ensuite elle s'étend, & elle pousse une infinité de branches garnies de feuilles semblables à celles du lin ; qu'en croissant ses branches s'arrondissent & se disposent naturellement en forme d'une agréable pyramide ; il ajoute, que ses feuilles, encore tendres, ont du suc & un assez bon goût ; qu'on peut les manger en salade avec le vinaigre, mêlant quelques filamens de gingembre ; qu'étant apprêtées comme les autres légumes, & cuites avec la viande, elles lui donnent un goût fin & agréable ; que quand elle est dans toute sa beauté, ses feuilles deviennent dures, & cessent d'être man-

geables ; mais qu'alors on trouve dans ſa tige & dans ſa racine, une nourriture qui peut ſervir de reſſource contre la famine dans les années de diſette. Lorſque la plante, dit-on, eſt montée à ſa hauteur naturelle, on en ſépare la maîtreſſe tige, on la fait paſſer par une leſcive de cendres, ce qui la radoucit, la dégraiſſe, & la purifie des immondices de la peau. Après ce bain, on l'expoſe au ſoleil, & quand elle eſt ſéche, on la cuit & on l'aſſaiſonne. Pour ce qui eſt de la racine dont la couleur eſt un peu violette, on en leve la peau par aiguillettes ou filamens, qu'on peut manger après les avoir fait bouillir.

Mais ce qu'on cherche principalement, c'eſt la ſubſtance blanche de la racine, qu'on réduit aiſément en farine, dont on ne ramaſſe que ce qui reſte en pâte au fond du vaſe, & qu'on cuit en petits pains au bain-marie. On ne ſera pas tenté de ſervir un pareil mets ſur une table délicate ; mais après tout, n'eſt-il pas utile aux gens de la campagne, de ſçavoir que dans une extrême néceſſité, ils peuvent recourir ſans aucun riſque à cette nourriture ; & ne ſeront-ils pas redevables aux Chinois d'en avoir fait des épreuves, qui ſont toujours dangereuſes ?

L'Herbier cite l'exemple de quatre Montagnards, qui vivant ordinairement des feuilles, des tiges, & des racines de belvedere, que leur pays leur fourniſſoit en abondance, avoient conſervé une ſanté parfaite juſqu'à une extrême vieilleſſe. Il rapporte à cette occaſion l'entretien de deux Philoſophes, qui voyant arriver la décadence d'une dynaſtie, & ſe dégoûtant du tracas, de la contrainte & des dangers de la Cour, où ils avoient paſſé une partie de leur vie, s'exhortoient l'un l'autre à une ſage retraite. « Servons-nous de nos » lumieres, diſoit l'un d'eux, pour faire » d'utiles réflexions ſur la ſituation pré- » ſente du gouvernement; & de notre » prudence, pour nous précautionner » contre des malheurs prêts à fondre ſur » tous ceux qui ſont en place : J'entre » dans vos vues, lui répondit l'autre, » en lui ſerrant la main, je vais me faire » une ſolitude dans ma patrie, où je » vivrai en paix, loin de tout com- » merce avec les hommes : la belvedere » m'y fournira toujours de quoi manger, » & le grand fleuve *Kiang* d'excellente » eau à boire ». Au reſte, l'auteur avertit que pour rendre la belvedere plus abondante & plus ſubſtancielle, il faut

mettre le feu aux montagnes qui en ſont couvertes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, parce que ſes propres cendres l'engraiſſent & lui donnent un ſuc plus nourriſſant.

Il vient enſuite aux vertus médecinales de cette plante. La belvedere, dit-il, n'a nulle qualité nuiſible & vénéneuſe, elle eſt froide de ſa nature, d'une ſaveur douce, pleine d'un ſuc bénin; elle délivre des chaleurs internes exceſſives, elle eſt diurétique, & ouvre les voies à l'urine; elle procure le ſommeil. Etant grillée, réduite en poudre, & priſe dans une boiſſon au poids d'environ deux dragmes, elle dégage le bas-ventre de ſes flatuoſités; c'eſt un remede ſalutaire contre toute malignité cauſée par les grandes chaleurs. Enfin, la racine de cette plante, réduite en cendres, diſſoute dans un peu d'huile, & appliquée ſur la morſure des ſerpens ou autres inſectes vénimeux, en amortit le venin, l'attire & guérit la plaie. Le Médecin Chinois n'a recours ni à des ſels, ni à des acides, ni à des alkalis, ſoit intrinſéques à la plante, ſoit procurés par la préparation & la calcination de la belvedere; il en rapporte ſimplement les effets, laiſſant aux habiles Chymiſtes à

en chercher & à en développer les causes intimes & cachées.

Si ces effets sont véritables, de pareilles découvertes, toutes simples qu'elles sont, ne laisseront pas d'être utiles. J'avoue cependant qu'on doit un peu se défier de certains auteurs Chinois, qui trouvent quelquefois du merveilleux où il n'y en a nullement. Il y a peu de jours que, lisant l'Herbier, je tombai sur l'explication d'une racine qui m'est inconnue, & que j'aurois considérée attentivement si je l'avois pu trouver. L'auteur prétend qu'elle a un ver à soie attaché à l'extrémité de sa racine. Il cite un autre auteur, qui apostrophe ainsi ce ver à soie : « Que fais-» tu sous terre ? tu n'y trouveras ni des » feuilles de mûrier pour te nourrir, ni » de chantier pour y monter, pour y » devider ta soie, & y faire ton coton: » ton sort sera d'être arraché, & de » devenir une confiture propre à être » servie à nos tables ». Ce langage feroit croire qu'il s'agit ici d'un véritable ver à soie ; cependant lorsqu'on le considere de près dans le sein de la terre, on ne trouve qu'une légere ressemblance avec ce ver ; & au fond ce n'est qu'une bulbe attachée à la racine

par quelques filamens, & figurée en ver à ſoie ou chenille. Or, de cette bulbe, comme de pluſieurs autres racines, on fait ici une confiture aſſez agréable.

Cette facilité qu'ont quelques Chinois à trouver du merveilleux où il n'y en a point, n'établit pas une regle générale. On en trouve parmi eux, qui, ſans avoir fait de grands progrès dans la phyſique, ne laiſſent pas de connoître la nature, & de rendre raiſon de ſes effets. Ayant cherché dans l'herbier Chinois ce qu'on y diſoit de l'agaric, des excroiſſances biſarres, & entr'autres des différentes ſortes de Gui qui naiſſent, végétent & croiſſent ſur tant de ſortes d'arbres: l'auteur ne ſe contente pas d'un jargon vague, dont ſe ſervent ceux qui diſent *tſe-gen*, *eul-gen*, c'eſt la nature des choſes: il cherche les cauſes cachées dans ces ſortes d'effets, & il les attribue ou à des graines ſubtiles de plantes qui voltigent dans les airs, ſans qu'on les apperçoive, & qui s'attachent aux parties des arbres propres à les recevoir, & à les aider à germer, ſelon leur propre eſpece; ou aux oiſeaux qui s'étant nourris des ſemences qu'ils ne peuvent digérer, les vont dépoſer ſur des arbres, ſans en avoir en-

dommagé le germe ; & elles y germent en effet, si elles y trouvent une matiere convenable. Nouvelle façon, dit-il, d'enter un arbre, à laquelle la main de l'homme n'a nulle part.

Ce que j'ai lu dans M. Lemery & dans le dictionnaire des arts sur le camphre qu'on a porté de la Chine en Europe, m'a fait juger qu'on n'y est pas assez au fait de la maniere dont on se procure ici cette précieuse gomme. M. Lemery prétend qu'elle distille du tronc & des grosses branches de l'arbre, & qu'elle s'amasse vers le pied de cet arbre, où on la recueille mêlée avec de la terre. Le dictionnaire des arts suppose comme une chose certaine, que cette gomme distille d'un arbre. « On apporte, ajoute-t-il, » le camphre de la Chine en Europe » tout crud, en pain ; & comme il n'a » point passé par le feu, il est réputé » grossier, & l'est en effet ».

L'extrait d'un livre Chinois, assez récent, me fournit sur cette matiere des éclaircissemens qui méritent de l'attention. Ce livre est fort autorisé : il a été imprimé par l'ordre & par les soins du grand Empereur *Cang-hi*, qui y a inséré ses réflexions : on cite un grand nombre de sçavans, qui sont ou les auteurs, ou

es réviseurs de cet ouvrage. On y assure que le camphre de la Chine qu'on tire de l'abre *tchang*, (car c'est ainsi que s'appelle cet arbre ; & le camphre se nomme *tchang-nao*,) ne distille point à terre comme d'autres arbres résineux, qui, pour leur conservation, se déchargent de ce qu'ils ont de trop onctueux dans leur substance ; qu'il ne distille point non plus du haut de l'arbre en bas par une incision qu'on y auroit faite. On se serviroit ici de ce moyen, si on pouvoit le faire avec succès ; car de pareilles incisions faites aux arbres résineux, sont très-usitées à la Chine. Dans l'article qui précéde celui où l'on parle du camphre, il est rapporté que pour ne rien perdre du vernis, on ajuste à l'endroit de l'arbre où l'on a fait l'incision, un petit canal, & au canal un vase, qui empêche tout mélange d'immondices, & autant qu'il est possible, l'évaporation du suc qui en découle. Dans un autre article, où il est traité du pin, qui fournit une résine, à laquelle on attribue des vertus admirables, on parle d'une nouvelle maniere de faire l'incision, qui sera peut-être inconnue en Europe. On creuse la terre, dit l'auteur, tout-autour d'un gros & vieux pin, l'on découvre

une de ſes maîtreſſes racines, à laquelle on fait une inciſion, d'où l'on voit diſtiller un ſuc ſpiritueux; mais il faut que durant le temps de l'opération, l'endroit qui eſt au-deſſus de la racine inciſée, ſoit tellement couvert, que la clarté du ſoleil & de la lune n'y puiſſent pénétrer. Sans doute qu'on a en vue de tirer du pin une réſine qui ſoit naturellement liquide, & qui ſe conſerve dans cet état.

C'eſt de toute autre maniere qu'à la Chine on tire le camphre de l'arbre *tchang;* notre auteur Chinois l'explique ainſi : On prend, dit-il, des branches nouvelles de cet arbre, on les coupe par petits morceaux, & on les fait tremper durant trois jours & trois nuits dans de l'eau de puits. Lorſqu'elles ont été macérées de la ſorte, on les jette dans une marmite où on les fait bouillir, & pendant ce temps-là on les remue ſans ceſſe avec un bâton de bois de ſaule. Quand on voit que le ſuc de ces petits morceaux de l'arbre s'attache en quantité au bâton en forme de gelée blanche, on paſſe le tout, ayant ſoin de rejetter le marc ou les immondices. Alors ce ſuc ſe verſe par inclinaiſon dans un baſſin de terre neuf & verniſſé; on le laiſſe-là

durant une nuit, & le lendemain on trouve que ce ſuc s'eſt coagulé, & eſt devenu une eſpece de maſſe. Pour purifier cette premiere production, on ſe ſert d'un baſſin de cuivre rouge, on cherche quelque vieille muraille faite de terre, on prend de cette terre qu'on pile & qu'on réduit en une poudre très-fine ; on place cette poudre au fond du baſſin. Sur cette couche de terre on répand une couche de camphre, & l'on arrange ainſi par ordre, couche ſur couche, juſqu'à quatre, & ſur la derniere, qui eſt de terre bien pulvériſée, on place une couverture faite des feuilles de la plante *po-ho*, c'eſt-à-dire du pouliot. Le baſſin de cuivre étant ainſi garni, on le couvre d'un autre baſſin, & on a ſoin qu'ils ſoient parfaitement unis, & même, pour bien les arrêter l'un ſur l'autre, on les borde par l'endroit où ils ſe joignent, d'une terre jaune qui les ſerre fortement. Le baſſin étant plein de cette mixtion, on le met ſur le feu, ayant ſoin que ce feu ſoit reglé, égal, ni trop fort, ni trop foible : la pratique inſtruit du juſte milieu qu'on doit tenir. Il faut être très-attentifs à ce que l'enduit de terre graſſe, qui joint les baſſins, tienne bien, & qu'il ne s'y faſſe

aucune fente, de crainte que les parties spiritueuses ne s'échappent, ce qui ruineroit l'ouvrage. Lorsqu'on lui a donné le feu suffisamment, ont attend que les bassins soient refroidis; alors on les sépare, & on trouve le camphre sublimé & attaché au couvercle; si l'on réitére l'opération deux ou trois fois, on aura du camphre en belles parcelles: toutes les fois qu'on voudra s'en servit en certaine quantité, on la mettra entre deux vases de terre, dont on entourera bien les bords avec plusieurs bandes de papier mouillé; on tiendra ce vase sur un feu modéré & égal, environ une heure; puis ayant laissé refroidir le vase, on trouvera le camphre dans sa perfection, & tout prêt à être employé.

Ce que je viens de rapporter est traduit littéralement du détail que fait le livre Chinois sur l'extrait, la sublimation & la préparation du camphre de la Chine. Je crois qu'un Chymiste Européen, qui auroit des branches récentes de l'arbre *tchang*, abrégeroit toutes ces opérations avec quelque avantage pour la quantité & la pureté de cette gomme. Peut-être aussi que toutes les façons que donnent les Chinois ont leur utilité particuliere, car ils sçavent en moins de

temps, & à peu de frais ſublimer, par exemple, le mercure, dans deux creuſets bien luttés, tels que les emploient les orfévres pour la fonte de l'argent.

Du moins, on ne dira plus, comme il eſt marqué dans le dictionnaire des arts, que le camphre de la Chine eſt apporté crud en Europe, & ſans avoir paſſé par le feu, puiſque, comme l'on voit, il y paſſe pluſieurs fois. Il ſe peut faire que les Chinois, pour en augmenter le volume & le gain qu'ils en retirent, le vendent, ou l'aient vendu autrefois aux marchands d'Europe en pain crud, c'eſt-à-dire, après une légere cuiſſon donnée à leur maſſe, ou mélange de terre, de camphre, & de la plante *po-ho :* la forme des pains de camphre venus de Hollande, qui, ſelon M. Lemery, reſſemble à un couvercle de pot, le fait aiſément ſoupçonner.

Au reſte, cette maniere de tirer le camphre des entrailles même de l'arbre, ſe peut pratiquer dans toutes les ſaiſons de l'année, ce qui ne pourroit ſe faire ſi on le tiroit comme les autres réſines, leſquelles ne découlent que durant un certain temps aſſez court. D'ailleurs, en ébranchant l'arbre du camphre, on lui nuit beaucoup moins qu'on ne feroit en

tirant ſon ſuc par des inciſions toujours haſardeuſes.

Quel que ſoit le camphre qu'on vend aux Européens, il eſt certain qu'on en vend ici dans les boutiques à aſſez bon marché, qui m'a paru bien grainé, aſſez pur, très-ſubtil, & qui s'évapore aiſément, mais qui dans un vaſe double bien fermé, ſe conſerve, comme l'expérience me l'a appris.

Après tout, le meilleur camphre de la Chine, au jugement même des Chinois, ne peut être comparé au bon camphre de *Borneo*. Auſſi celui-ci s'y vend-il fort cher. Le camphre ordinaire ne coûte à Peking que deux ſols l'once : il ſe vend encore moins dans le lieu où on le tire. Il me ſemble qu'un Chirurgien de nos vaiſſeaux, un peu Chymiſte, feroit dans les ports, à peu de frais, l'huile de camphre, qui eſt ſouveraine pour la carie des os, dont il retireroit un grand profit en Europe.

Ne pourroit-on pas ſe procurer à Canton un petit plan de l'arbre d'où l'on tire le camphre, & le tranſporter dans quelqu'une de nos iſles, où je crois qu'il n'auroit pas de peine à croître? Il ſe peut faire même qu'il y en ait, & qu'on ne les connoiſſe pas; je ne puis pas le dé-

peindre sur ce que j'en ai lu, car on parle de son écorce & de ses feuilles par ressemblance à d'autres arbres qui me sont également inconnus. M. Lemery dit qu'il vient de Hollande en France du camphre de la Chine : peut-être que les Hollandois ont trouvé dans leurs isles, ou qu'ils y ont transporté d'ailleurs des arbres de camphre, & qu'ils le vendent sous le nom de camphre de la Chine. Je suis néanmoins plus porté à croire que des Chinois de Batavie vont l'acheter à la Chine pour l'apporter aux Hollandois.

On a raison de dire dans le Dictionnaire des Arts, que le camphre de la Chine se tire d'un arbre fort haut & fort large. Il s'en trouve, dit l'Auteur Chinois, de la hauteur de trois cens coudées, qui sont si gros que vingt personnes peuvent à peine les embrasser. On en voit qui ont jusqu'à trois cens ans. Il est d'usage pour la construction des édifices & des vaisseaux. Son bois est semé de belles veines, & l'on en fait divers beaux ouvrages.

Cet arbre croît promptement : à son pied & à côté de ses grosses racines, il pousse divers rejettons propres à être transplantés : les troncs fort vieux jettent

des étincelles de feu. Sans doute que d
ce bois pourri & plein de petits vers
sortent ces brillans ou feux follets, suit
naturelle d'une effusion d'esprits cam
phrés inflammables à la moindre ag
tation pour quelques instans. La flamm
en est si subtile qu'il n'y a point à crain
dre qu'elle se communique, les cheveu
même n'en seroient pas brûlés; l'expé
rience du camphre brûlé dans de l'e
prit de vin en un lieu bien fermé, e
est une preuve inconteſtable.

Reste à parler des qualités que l
même livre attribue au camphre. Il est
dit-il, âcre & chaud, nullement nui
sible & malfaisant; il ouvre les différen
conduits du corps, il sert à dissoudre
à emporter les glaires & la pituite de
entrailles, il dissipe les impuretés d
sang, & remédie aux incommodité
causées par le froid & l'humidité, il ap
paise les coliques violentes, & le *colen*
morbus, les maux de cœur & d'estomac
il guérit des dartres, de la galle & de
démangeaisons importunes; on s'en ser
utilement pour raffermir les dents gâtées
Enfin, c'est un remede efficace contr
la vermine, il en préserve, & il en dé
livre ceux qui y sont sujets.

Tout le bois de l'arbre empreint d
l

la ſubſtance du camphre, en a preſque les mêmes vertus, mais dans un dégré de force bien inférieur. Ce bois eſt d'une ſaveur âcre mais tempérée; on en uſe intérieurement ſans crainte qu'il dérange l'eſtomac & le bas ventre; & ſi l'on y reſſentoit quelques dérangemens violens, il ſeche les humeurs qui les cauſent; ou s'il eſt beſoin de les rejetter par la bouche, on en vient à bout & ſans grands efforts en avalant la décoction un peu épaiſſie de la pouſſiere de ce bois. S'il reſte des indigeſtions après le repas, il les diſſout. Ceux qui ont des rapports aigres, doivent uſer de la décoction de ce bois dans du petit vin de riz, qui eſt encore plus foible que la petite bierre. Des ſabots faits du même bois délivrent des ſueurs ténaces & incommodes des pieds.

Je finis ces obſervations par un remede très-efficace, dont on ſe ſert ici contre une maladie des yeux qui eſt aſſez extraordinaire, & qui eſt plus commune à la Chine qu'en Europe. M. Etmuler & le Dictionnaire des Arts l'appellent Nyctalopie. Cette maladie eſt une affection vicieuſe des yeux, qui fait qu'on voit bien le jour, qu'on voit moins bien le ſoir, & que la nuit on ne voit rien

du tout. A en croire nos Médecins d'Europe, il eſt rare qu'on en guériſſe. Ma curioſité auroit été ſatisfaite ſi M. Etmuler eût marqué quelle pouvoit être la cauſe interne de cette maladie périodique, dont les accès prennent aux approches de la nuit. *Ki mung yen* eſt le nom que les Chinois donnent à cette incommodité : ces trois caracteres ſignifient, yeux ſujets, comme ceux des poules, à s'obſcurcir. Les Chinois en comparant les yeux viciés du malade, aux yeux des poules qui s'obſcurciſſent vers le coucher du ſoleil, croient avoir développé le myſtere de cette maladie, ſans faire réflexion que cet effet dans les poules eſt très-naturel, de même que dans ceux dont la paupiere appéſantie ſe ferme lorſqu'ils ſont preſſés du ſommeil.

Il n'en eſt pas de même dans la Nyctalopie. Celui qui eſt affligé de ce mal a les yeux bien ouverts, & ne voit rien; il va à tâtons dans le lieu même où il eſt le plus accoutumé de marcher; il ne ſent aux yeux ni inflammation, ni chaleur, ni le moindre picotement. Qu'il ſoit placé durant le jour dans un lieu ténébreux, il voit fort bien à la plus petite lueur. La nuit étant venue, ſon ac-

ès le prend. Qu'on lui préſente une bou-
ie allumée, il n'apperçoit dans la cham-
re aucun objet éclairé, pas même la
ougie, & au lieu d'une lumiere claire,
l entrevoit comme un gros globe de feu
oirâtre ſans aucun éclat. Ce peu de ſen-
iment marque, ce me ſemble, que la
nembrane de la rétine, devenue flaſque
& molle par quelque obſtruction, ne
eut pas, faute de reſſort, ſentir les lé-
eres impreſſions des rayons viſuels, &
'eſt ébranlée que par des rayons très-
orts; ſi l'œil s'obſcurcit peu à peu & par
égrés, à meſure que la nuit approche,
e n'eſt pas de la même maniere ni ſuc-
eſſivement qu'il s'éclaircit, & c'eſt ce
ui conſole le malade, car il ſçait que
e lendemain il aura la vue très-ſaine
uſqu'au coucher du ſoleil. J'ai connu un
Chinois qui a eu pendant un mois cette
naladie, & qui s'en eſt délivré, comme
eaucoup d'autres, par le remede dont
e vais donner la recette. Il m'a avoué
u'il avoit été attaqué, ſur le ſoir, de ce
nal, après s'être livré à de violens ac-
ès de colere, & qu'après ſa guériſon
'étant encore abandonné à de pareils
mportemens, le même mal le reprit,
lont il ſe guérit de nouveau en ayant
ecours au même remede. Il y a mainte-

nant plusieurs années qu'il n'en a ressent
aucune atteinte.

Voici en quoi consiste ce remede
prenez le foie d'un mouton ou d'un
brebis qui ait la tête noire, coupez-l
avec un couteau de bambou, ou de boi
dur; ôtez-en les nerfs, les pellicules, &
les filamens; puis enveloppez-le d'un
feuille de nénuphar, après l'avoir sau
poudré d'un peu de bon salpêtre. Enfi
mettez le tout dans un pot sur le feu
& faites-le cuire lentement. Remuez-l
souvent pendant qu'il cuit, ayant sur l
tête un grand linge qui pende jusqu'
terre, afin que la fumée qui s'exhale d
foie en coction, ne se dissipe point a
dehors, & que vous la receviez tout
entiere. Cette fumée salutaire s'élevan
jusqu'à vos yeux que vous tiendrez ou
verts, en fera distiller l'humeur morb
fique, & vous vous trouverez guéri.
vous employez ce remede sur le mid
le soir même vous cesserez d'éprouve
cet accident. Il y en a qui, pour mieu
assurer la guérison, conseillent de ma
ger une partie du foie ainsi préparé,
d'en avaler le bouillon. Mais d'autr
m'ont assuré que cela n'étoit point n
cessaire, & qu'on en a vu qui ont é
guéris en se contentant de humer à loi

a fumée du foie de mouton pendant qu'il cuit, & qu'il étoit pareillement nutile d'avoir égard à la couleur blanche ou noire de la laine du mouton.

Voilà donc un remede aiſé, prompt, efficace, dont la vertu a été éprouvée par un grand nombre de Chinois, pour une maladie qui eſt connue en Europe, & que nos Médecins anciens & modernes ont déclaré être incurable. Si on en éprouve en Europe les mêmes effets, la Chine lui aura fait un préſent qui ne doit pas paroître indifférent. Car enfin, qu'avons-nous de plus cher au monde que la vue? Pour peu qu'elle ſoit attaquée, on ne craint rien tant que de la perdre; & quand on l'a une fois perdue, on ſe regarde en quelque ſorte comme n'étant plus de ce monde. C'étoit du moins le ſentiment de Tobie, ce grand modele de patience. » Quel plaiſir pour» roit-il y avoir pour moi ici bas, di» ſoit-il en ſoupirant, puiſque je ne puis » plus voir la lumiere du Ciel »? *Quale gaudium mihi erit, qui lumen Cœli non video?* Je me recommande à vos ſaints ſacrifices en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.

ÉTAT DE LA RELIGIO

dans l'Empire de la Chine, en l'année 173

A PEINE reſpiroit-on à Peking de l
perſécution qu'on ſuſcita en l'année 173
contre la religion chrétienne, dont l
détail ſe trouve dans les précédente
lettres, qu'il s'en éleva une nouvelle e
l'année 1737, dont les ſuites furent plu
fâcheuſes & plus capables d'arrêter l
progrès de la foi. Voici ce qui y donn
lieu.

On n'ignore pas qu'à Peking on ex
poſe un grand nombre de petits enfans
qui meurent la plupart faute des ſecou
néceſſaires. Il eſt vrai qu'il y a des cha
rettes établies par autorité publique pou
ramaſſer ces enfans, & les tranſporte
dans des eſpeces d'hôpitaux, où l'on en
terre ceux qui ſont morts, & où l'on do
prendre ſoin des vivans, mais preſqu
tous meurent de pure miſere.

Un des plus grands biens & le plu
ſolide que faſſent les Miſſionnaires, e
de procurer le baptême à ces pauvre
enfans. Les Jéſuites des trois égliſes qu'i

ont à Peking, ont depuis long-temps partagé entr'eux les divers lieux où on les tranſporte : ils ont chacun des catéchiſtes entretenus pour aller leur conférer le Baptême. Il n'y a point d'année qu'on ne baptiſe environ deux mille de ces enfans.

Lieou-eul, catéchiſte des Peres Portugais, s'occupant à ce ſaint exercice, fut arrêté dans l'hôpital, & conduit au tribunal du Gouverneur de Peking. On l'interrogea dans pluſieurs ſéances, ſans lui trouver d'autre crime que celui d'être chrétien ; c'en étoit un dans l'idée de ce Gouverneur, à cauſe des défenſes qui avoient été faites, ſoit la premiere année du regne d'Yong-tching en 1723, ſoit la premiere année du préſent regne en 1736, d'embraſſer la religion chrétienne. Il renvoya donc cette affaire au tribunal des crimes, & il y fit conduire le catéchiſte *Lieou-eul*, avec *Tchin-tſi* qui étoit gardien de l'hôpital, & *Ly-ſi-eou* qui s'étoit fait le dénonciateur de l'un & de l'autre.

Lorſqu'ils arriverent, *Ou-che-ſan*, Mandarin Mantcheou ne put retenir ſa joie : il y avoit long-temps qu'il ſouhaitoit que quelque affaire concernant la religion chrétienne tombât entre ſes mains. Il fit

comparoître *Lieou-eul*, & lui fit quantité de queſtions captieuſes, auxquelles le chrétien répondit avec beaucoup de ſageſſe. Mais comme l'intention de ce Juge étoit de le condamner à la mort, il le fit appliquer à la queſtion, dans le deſſein de lui faire avouer que les Européens attiroient, à force d'argent, les Chinois à leur religion. Les tourmens ne purent arracher à *Lieou-eul* l'aveu d'une ſi groſſiere calomnie. Le Préſident Mantcheou de ce tribunal, également ennemi du chriſtianiſme, le fit mettre de nouveau à la torture, que ce généreux chrétien ſouffrit avec beaucoup de fermeté & de courage. *Naſchtou*, c'eſt le nom de ce Préſident, auroit pouſſé les choſes plus loin, ſans qu'il fût nommé deux jours après *Tſong-tou*, ou Gouverneur général de Nanking.

Ou-che-ſan ne pourſuivit pas cette affaire avec moins de vivacité; il vouloit abſolument faire mourir le chrétien; & il y auroit réuſſi, ſi ſon collegue ne s'y fût oppoſé. Cette diverſité de ſentiment obligea de porter l'affaire à *Sunkia*, Préſident Chinois de ce tribunal, qui blâma la ſévérité outrée d'*Ou-che-ſan*. La ſentence fut modérée; le chrétien fut condamné à recevoir cent coups

de *pan-tſee* (c'eſt la bâton dont on frappe les coupables), à porter la Cangue (1) pendant un mois, & enſuite à recevoir encore quarante coups de *pan-tſee*. La ſentence de ce tribunal, envoyée au tribunal du Gouverneur de Peking, étoit conçue en ces termes:

Le tribunal du *Hing-pou*, c'eſt-à-dire des Crimes, ſur l'affaire de *Lieou-eul*, que le Gouverneur de Peking à fait prendre à l'hôpital des enfans trouvés, où il verſoit de l'eau ſur la tête de ces enfans, en prononçant des paroles magiques.

Dans l'interrogatoire qu'a ſubi *Lieou-eul*, il dit: « Je ſuis un homme du peu-» ple, âgé de quarante ans, & du dé-» partement de *Ta-hing-hien*. Je ſuis chré-» tien dès mon enfance; ayant ſçu que » hors la porte de la ville, nommée » *Tſong-ouen-men*, au nord, à la tête du » pont, à côté de la barriere, il y avoit » une chambre pour recueillir les en-» fans abandonnés, auprès de l'hôpital » où on les tranſporte, & uniquement » dans le deſſein de faire de bonnes œu-

(1) Eſpece de carcan qui eſt compoſé de deux ais fort peſans, & échancrés vers le milieu de leur union, où eſt inſéré le col de celui qu'on a condamné à cette peine.

» vres, j'y allois pour les guérir en ré
» citant quelques prieres : c'eſt ce que
» je fais depuis un an. Le moyen que
» j'emploie, c'eſt de prendre de l'eau
» d'en verſer quelques gouttes ſur la tête
» des enfans, de réciter en même-temps
» quelques prieres, & auſſi-tôt les en-
» fans ſont guéris. S'ils viennent à mou-
» rir, ils vont dans un lieu de délices.
» C'eſt une coutume établie dans la re-
» ligion chrétienne. Lorſque je m'occu-
» pois à cette bonne œuvre, des Officiers
» de juſtice m'ont arrêté. Ce *Tchin-tſi*,
» qu'ils ont pris avec moi, eſt le gardien
» de cet hôpital. Le ſeul motif de faire
» de bonnes-œuvres, me portoit à lui
» donner, à chaque lune, deux cens
» petits deniers pour acheter de petits
» pains, & ſoulager ces pauvres enfans:
» c'eſt ce que j'ai fait pendant treize
» lunes. Si l'on trouve que j'ai agi par
» d'autres vues, je m'offre à ſouffrir les
» plus rigoureux châtimens de la juſtice.
» Oſerois-je mentir en votre préſence?
» Il eſt vrai que je fais profeſſion de la
» religion chrétienne ; mais je n'ai pas
» ſçu qu'elle fût défendue, & je n'ai
» jamais reçu aucun argent des chré-
» tiens ».

On rapporte enſuite les répo nſes du

gardien de l'hôpital & celles du délateur, qui diſent la même choſe; après quoi on continue de la ſorte:

« En examinant ſur cela nos regiſtres, » nous trouvons que la premiere année » de *Yong-tching* (c'eſt-à-dire en 1723), » ſur un placet préſenté ſecrétement » par *Mouan-pao Tſong-tou* de la pro- » vince de Fokien, le tribunal des Cé- » rémonies défendit, ſous des peines » ſéveres, d'entrer dans la religion » chrétienne, & ordonna à ceux qui » l'avoient embraſſée, de la quitter; » maintenant il paroît par les réponſes » de *Lieou-eul*, dans l'interrogatoire qu'il » a ſubi, que n'obéiſſant pas à cette » loi, & que perſévérant dans la reli- » gion chrétienne, il eſt allé à l'hôpital » des enfans, qu'il y a prononcé des » paroles magiques, en leur verſant de » l'eau ſur la tête pour les guérir; nous » le condamnons à recevoir cent coups » de *pan-tſee*, à porter la cangue un mois » entier, & à recevoir enſuite quarante » autres coups de *pan-tſee*. Pour ce qui » eſt de *Tchin-tſi*, gardien de la chambre » de cet hôpital, il ne pouvoit ignorer » que *Lieou-eul* employoit la magie pour » les guérir. Son devoir étoit de l'em- » pêcher; & il l'a ſouffert. Suivant la

» rigueur des loix, il devroit recevoir
» quatre-vingt coups de *pan-tsée*, on ne
» lui en donnera que trente. Au regard
» des deux cens deniers qu'il recevoit à
» chaque lune pour le secours de ces
» enfans, il n'est pas nécessaire d'en par-
» ler. Enfin le petit vase de cuivre où
» *Lieou-eul* portoit de l'eau, sera mis en
» pieces. Que cette détermination pré-
» sente que nous avons prise, soit en-
» voyée au Gouverneur de Peking, &
» au Tribunal de *Tou-cha-yuen*, afin
» qu'il la fasse connoître aux cinq dépar-
» temens de la ville, pour la faire
» sçavoir aux deux *Hien* qu'il gou-
» verne ; & que, par ce moyen, les
» uns & les autres défendent, sous de
» grieves peines, à qui que ce soit,
» non-seulement de fréquenter cet hô-
» pital, sous prétexte d'y guérir les ma-
» lades, mais encore d'embrasser la loi
» chrétienne, avec ordre à ceux qui
» l'auroient embrassée de l'abandonner ;
» & que ces défenses soient affichées
» dans tous les carrefours de leurs dis-
» tricts. Que tout ceci leur soit donc en-
» voyé, & qu'ils l'exécutent ».

Ce fut le vingt-troisieme de la neu-vieme lune intercalaire, c'est-à-dire le 15 Novembre, que cette Sentence fut

envoyée à ces différens tribunaux. Il y avoit déja deux jours qu'elle avoit été exécutée à l'égard de *Lieou-eul*, qui dès le 13 Novembre étoit à la Cangue, ſur laquelle on avoit écrit ces mots en gros caracteres : *Criminel pour être de la religion chrétienne.*

Les Peres Portugais voyant que tous les mouvemens qu'ils s'étoient donnés pour calmer cette affaire avoient été inutiles, prirent la réſolution de recourir à l'Empereur. Ils dreſſerent un placet ; & le 20 Novembre, le Pere Kegler, Préſident du tribunal des Mathématiques ; le Pere Parrenin, Supérieur de la maiſon Françoiſe ; & le Pere Pinheiro, Supérieur de l'Egliſe Orientale des Peres Portugais, auxquels ſe joignirent le Pere Chalier & le Frere Caſtiglione, qui étoient au palais, allerent trouver un des grands Maîtres de la maiſon impériale, nommé *Hay-ouang*, qui eſt ſpécialement chargé des affaires des Européens ; & ils lui montrerent le mémorial ou placet qu'ils avoient dreſſé. Ce Seigneur, que le Pere Kegler avoit déja mis au fait de cette affaire, parut fort piqué de ce que le tribunal des Crimes n'avoit eu nul égard à ſon interceſſion : il leur dit qu'il avoit fait venir le Man-

darin *Ou-che-ſan*, auteur de tout le mal, & qu'il lui avoit parlé en ces termes : « Si tu as le pouvoir abſolu de chaſſer » tous les Européens de la Chine, tu » peux continuer : ſinon tu t'engages » dans une entrepriſe qui eſt au-deſſus » de tes forces. Qui a ordonné à votre » tribunal de publier des affiches ? Pour- » quoi ne trouvant point de crime dans » *Lieou-eul*, l'attaquez-vous ſur la loi » chrétienne ? Révoquez au plutôt l'or- » dre que vous avez envoyé aux diffé- » rens tribunaux de cette ville ; & ſi » vous y manquez, je reçois le mémo- » rial des Européens qui ſe ſont mis à » genoux devant moi ».

Il dit enſuite aux Miſſionnaires de lui laiſſer leur mémorial, qu'il l'examineroit ; qu'ils n'avoient qu'à revenir dans deux jours, & qu'il leur diroit s'il y avoit quelque choſe qui dût être réformé. Il n'attendit pas juſqu'à ce temps-là ; il le lut le même jour ; & ſur le ſoir il le rendit au Frere Caſtiglione, en lui marquant ce qu'il falloit y corriger. Le lendemain, qui étoit le 23e novembre, on le lui porta corrigé ſelon ſes ordres ; il le reçut, avec promeſſe de le montrer le jour ſuivant aux Préſidens du tribunal des Crimes ; & qu'au cas qu'ils refu-

faſſent de retirer l'ordre qu'ils avoient donné, il le feroit paſſer à l'Empereur. Sur le ſoir du même jour, il dit au Pere Chalier, qu'il n'avoit pas eu encore le temps de le montrer aux grands Mandarins du tribunal des Crimes ; on nous inſinua qu'il l'avoit fait dans la ſuite : quoi qu'il en ſoit, ce tribunal agit comme s'il n'en avoit eu nulle connoiſſance.

Le 25 novembre, l'Empereur partit pour ſe rendre à la ſépulture de l'Empereur *Cang-hi*, le grand Maître *Hay-ouang* le ſuivit : ainſi la protection que nous eſpérions de ce Seigneur nous manquant pour lors, les Mandarins exécuterent l'ordre que le tribunal des crimes leur avoit donné. Deux jours après le départ de l'Empereur, on vit à toutes les portes & à tous les carrefours de la ville de grands *cao-chi* ou placards contre la religion chrétienne. Dans chacun de ces *cao-chi*, étoit écrite tout du long la ſentence du tribunal des crimes, & on concluoit ainſi : » En conſé-» quence de quoi, ſi quelqu'un s'aviſe, » ſous prétexte de maladie, de fréquen-» ter l'hôpital des enfans abandonnés, » il ſera arrêté & livré au tribunal des » crimes. C'eſt pour vous le faire ſçavoir, » gens de bannieres & peuples, que nous

» faisons afficher cet ordre. Que chacun
» ait soin de garder les loix de l'Empire,
» que ceux qui ont erré reviennent à réſi-
» piſcence, & reprennent la loi de l'Em-
» pire qui leur eſt naturelle; que s'il s'en
» trouve qui ſuivent en ſecret cette loi
» étrangere, ou qui refuſent d'y renon-
» cer, ils ſeront très-ſévérement punis.
» Le 6 de la dixieme lune de la ſeconde
» année de *Kien long* »: c'eſt le 27 no-
vembre 1737.

Le 2 de décembre, l'Empereur étant revenu de la ſépulture de *Cang hi*, les Peres allerent au palais pour s'informer de ſa ſanté, ils croyoient y trouver le grand Maître *Hay ouang*, mais il étoit retourné chez lui ſans venir au palais. Ils y allerent le lendemain vers midi, & lui porterent deux placards affichés contre la loi chrétienne. Il leur dit de venir dans deux jours, & qu'il offriroit leur mémorial à l'Empereur. On le fit, & ce Seigneur le remit à un de ſes écrivains, en lui diſant de le porter de ſa part à l'Eunuque *Ouang*, avec ordre de le faire offrir le jour ſuivant à l'Empereur. Voici la teneur de ce mémorial.

« Les Européens *Tay tſi hien*, (le Pere
» Kegler), &c., offrent avec un profond
» reſpect ce mémorial à Votre Majeſté

contre la calomnie la plus atroce. Nous trouvant dénués de tout appui & de toute protection, à qui aurions-nous recours qu'à Votre Majesté !

» Le 6 de cette dixieme lune (27 novembre) lorsque nous nous y attendions le moins, on vint nous dire que » dans toutes les rues, grandes & petites de cette ville de Peking, on voyoit » des affiches du Gouverneur, des Mandarins des cinq départemens, des deux » *Tchi hien*, & autres Juridictions; en » conséquence d'un ordre du Tribunal » des crimes, qui proscrit la Religion » chrétienne, ordonne de se saisir de » ceux qui la professent, & de les livrer » à leur Tribunal pour y être sévérement punis.

» Ce qui a donné lieu à l'Arrêt de » ce Tribunal, c'est que *Lieou-eul*, » homme du peuple, suivant la pratique » de sa religion, avoit versé de l'eau » sur la tête de quelques petits enfans, » & avoir récité des prieres. Cette pratique est la porte par où l'on entre dans » la Religion chrétienne, fondée sur la » plus droite raison. Nous n'avions pas » encore entendu dire que ce fût un » crime de verser de l'eau & de réciter » des prieres, ni que l'un ou l'autre mé-

» ritât des châtimens. C'eſt cependan
» uniquement pour cela, & non pou
» aucune autre raiſon, que l'on a donn
» deux fois la queſtion à *Lieou-eul;* c'e
» uniquement pour la Religion ſaint
» qu'il profeſſe, qu'il a été battu & mi
» à la cangue, ſur laquelle on a écri
» ces mots en gros caracteres: *Crimine*
» *pour être entré dans la Religion chré-*
» *tienne.* Comme nous n'oſerions parle
» à Votre Majeſté du motif qui les fai
» agir de la ſorte, nous le paſſerons ſou
» ſilence.

» Nous, vos fideles ſujets, charmés
» de la réputation de votre gouverne-
» ment, nous ſommes venus ici pour y
» paſſer le reſte de nos jours; ce n'eſt
» que dans le deſſein de porter les peu-
» ples à honorer & à aimer ce qu'ils
» doivent honorer & aimer, & de leur
» faire connoître ce qu'ils doivent ſçavoir
» & pratiquer. Les Empereurs de votre
» auguſte Dynaſtie ſe ſont ſervis de gens
» venus de loin ſans la moindre diffi-
» culté. L'Empereur *Chun chi* honora
» feu *Tang jo ouang*, (le Pere Adam
» Schal) du glorieux titre de *Tong ouei*
» *Kiao ſe*, ou de maître qui approfondit
» les choſes les plus ſubtiles, & le gra-
» tifia de l'honorable inſcription qui ſub-

» fiſte encore en ſon entier. L'Empereur
» *Cang hi* employa avec un égal avan-
» tage *Nan hoai gin*, (le Pere Verbieſt)
» le fit Aſſeſſeur du Tribunal des ou-
» vrages publics, & le chargea des
» affaires du Tribunal des mathémati-
» ques. Il donna à *Tchang tching*, (le
» Pere Gerbillon) & à *Pe tſin*, (le
» Pere Bouvet) une maiſon en dedans
» de la porte *Si ngan men*, & leur y
» fit bâtir une égliſe. La trente-unieme
» année de *Cang-hi*, le Viceroi de la
» province de *Tche Kiang*, ayant fait
» défenſe de ſuivre la Religion chré-
» tienne, *Suge ſin*, (le Pere Thomas
» Pereyra), & *Ngan to*, (le Pere An-
» toine Thomas) eurent recours à l'Em-
» pereur, qui ordonna au Tribunal des
» Miniſtres de ſe joindre à celui des Cé-
» rémonies, & de juger conjointement
» cette affaire. La ſentence qu'ils pro-
» noncerent, fut qu'il ne falloit pas con-
» damner la Religion chrétienne, ni dé-
» fendre à perſonne de la pratiquer.
» Cette ſentence fut enregiſtrée dans
» les Tribunaux, c'eſt ce qu'on peut
» examiner. Le même Empereur, la qua-
» rante-cinquieme année de ſon regne
» donna aux Miſſionnaires des Patentes
» avec le ſceau du grand Maître de ſa

» Maiſon. La cinquantieme année i
» donna à l'égliſe qui eſt au-dedans de
» la porte *Suen ou men*, cette inſcrip-
» tion : *Ouan yeou tching yuen*, c'eſt-
» à-dire le vrai principe de toutes cho-
» ſes. Il l'accompagna de deux autres
» inſcriptions pour être placées à côté
» ſelon la coutume : l'une eſt : *Vou chi vou*
» *tchong ſien tſo hing ching tchin tchu tsay* :
» c'eſt-à-dire, ſans commencement, ſans
» fin, & véritable maître, il a donné
» commencement à tout ce qui a figure,
» & ſon être les gouverne ; & l'autre
» eſt : *Suen gen ſuen y yue tchao ching tſi ta*
» *kiuen heng*, c'eſt-à-dire, ſouveraine-
» ment bon, ſouverainement juſte, il
» a fait éclater ſa ſouveraine puiſſance
» en ſauvant les malheureux. L'Empe-
» reur votre auguſte pere a fait *Tay tſin*
» *hien*, (le Pere Kegler) Préſident du
» Tribunal des mathématiques, &
» Aſſeſſeur honoraire du Tribunal des
» cérémonies. Il a fait de même *Su*
» *meou te*, (le Pere André Pereyra)
» Aſſeſſeur du Tribunal des mathéma-
» tiques ; il a donné ordre à *Pa to min*
» (le Pere Parrenin), & autres, d'en-
» ſeigner le latin à pluſieurs jeunes gens,
» fils de Mandarins : ce ſont toutes fa-
» veurs ſi éclatantes & ſi ſingulieres,

» qu'elles ſont comme le ſoleil & les » étoiles au ciel, & qu'il eſt difficile » de les mettre par écrit.

» Ce qui nous a rempli d'une nou- » velle joie, Sire, c'eſt que Votre Ma- » jeſté montant ſur le trône nous a ho- » noré d'une protection particuliere. » Nous avons appris que cette année à » la troiſieme lune elle a donné un or- » dre qu'elle a fait publier dans tout » l'Empire, où elle dit clairement que » les loix de l'Empire n'ont jamais con- » damné la Religion chrétienne, & » ayant été informé de l'arrivée toute » récente de quelques Miſſionnaires, » elle a ordonné de les faire venir à » la Cour.

» Lorſqu'on conſidere tant de bienfaits » que nous avons reçu de Votre Majeſté, » eſt-il facile de les exprimer? Elle ne » nous regarde point comme étrangers, » elle nous traite avec la même bonté » que ſes propres ſujets, c'eſt ce que » perſonne n'ignore. On cite cependant » contre nous *Mouan pao*; dans quel » deſſein? A la huitieme année d'*Yong* » *tching*, ce grand Prince à la huitieme » lune nous gratifia de mille taels pour » réparer nos égliſes; s'il eût été vrai » qu'il eût proſcrit notre Religion, nous

» auroit-il fait une si insigne faveur, qu
» tendoit directement à la perpétuer
» Dans l'affaire que suscita *Mouan pao*
» il n'est fait nulle mention ni d'affiche
» des placards dans les rues, ni de saisi
» des chrétiens, ni de les renferme
» dans les prisons, encore moins de leu
» donner la question, de les battre, &
» de les mettre à la cangue. Plus nou
» pensons à ce qui se passe aujourd'hu
» à notre égard, plus nous sommes per
» suadés qu'on n'a agi que par des vue
» particulieres, & par une disposition
» de cœur à nous calomnier & à nou
» perdre, jusqu'à nous porter comme
» rébelles sous le char de Votre Ma-
» jesté, afin de nous détruire; c'est c
» que nous ne sçaurions expliquer.
» Suivant les maximes de notre sainte
» Religion, nous souffrons tranquille-
» ment les injures & les torts qu'on nou
» fait sans nous plaindre, & sans avoi
» même la pensée d'en tirer vengeance
» mais il s'agit ici de l'honneur de la
» Religion que nous professons: nou
» trouvant sans ressource & sans hon-
» neur devant les hommes, & rappellant
» dans notre souvenir les bienfaits de
» tous les Empereurs de votre auguste
» Dynastie, & ceux que nous avon

reçu de Votre Majeſté, nous ne ſçaurions retenir nos larmes, & ne les pas rappeller dans la mémoire de Votre Majeſté, en la conjurant de nous en accorder un qui ſera ſemblable à ceux d'un pere & d'une mere, pleins de tendreſſe & de bonté. Malheureux orphelins que nous ſommes, & deſtitués de tout appui, nous oſons lui demander une grace ſinguliere, qui eſt de terminer elle-même cette affaire, afin que nous ne ſuccombions pas ſous la calomnie de ceux qui ne cherchent que notre perte. Dès-lors toutes les calomnies ceſſeront, nous regarderons ce jour comme celui de notre naiſſance, & cette faveur comme une année de nouvelle vie. C'eſt dans cette eſpérance que pénétrés de crainte & de reſpect, nous oſons offrir ce mémorial à Votre Majeſté, le ſeizieme jour de la ſeconde année de *Kien-long*, c'eſt-à-dire, le 7 décembre ».

A une heure après midi le grand Maître *Hay-ouang* joignit les Miſſionnaires, & leur dit en langue Tartare: votre affaire eſt remiſe par l'Empereur au Tribunal des crimes, afin qu'il l'examine, & qu'il en faſſe ſon rapport à Sa

Majeſté. A ce diſcours les Miſſionnaire
demeurerent interdits : « Notre affaire
» dit ſur cela le Pere Parennin, eſt re
» miſe au Tribunal des crimes ? Eh ! c'e
» ce Tribunal qui nous l'a ſuſcitée.
» eſt vrai, répondit ce Seigneur, mai
» *Yn-ki-chan*, qui étoit *Tſong-tou* de l
» province de *Koei-tcheou*, vient d'êtr
» fait Préſident de ce Tribunal à la plac
» de *Naſchtou* qui eſt allé à *Nanking*.
» n'a nulle part à ce qui s'y eſt paſſé
» allez, allez, ajouta-t-il, quand cett
» affaire ſera terminée, vous viendre
» remercier Sa Majeſté ».

Cette réponſe ne tranquilliſa pas ce
Peres, car enfin ils ſe voyoient en com
promis avec un des plus grands Tribu
naux de l'Empire, qui ne pouvoit man
quer d'être piqué de ce qu'on avoit e
recours à l'Empereur contre ſa déciſion
ainſi, loin d'eſpérer rien d'avantageux
ils avoient tout lieu de craindre que
le rapport de ce nouveau Préſident n'é
toit pas favorable, il fût plus difficil
que jamais d'en revenir, à moins d'un
protection ſpéciale de la divine Provi
dence. L'événement fit voir qu'ils n
craignoient pas vainement, car voic
quelle fut ſa réponſe, offerte à l'Empe
reu

reur le vingt-deux de la dixieme lune, c'est-à-dire le 13 Décembre.

« *In-ki-chan*, Président du Tribunal » des crimes, & Président honoraire » du Tribunal de la guerre, offre avec » respect à Votre Majesté ce mémorial, » pour obéir à l'ordre qu'elle m'a donné » d'examiner le mémorial des Euro- » péens, & de lui en faire mon rapport ».

Après avoir fait le précis du mémorial présenté par les Missionnaires, & de la Sentence du Tribunal des crimes, où il rapporte les réponses faites par le chrétien & par le gardien de l'hôpital, il poursuit ainsi :

« Examinant les regîstres, j'ai trouvé » que dans la douzieme lune de la pre- » miere année d'*Yong-ching*, le Tribunal » des rites délibéra sur un mémorial de » *Mouan-pao*, ceinture rouge, *Tsong-* » *tou*, ou Gouverneur général des Pro- » vinces de *Tche-kiang* & *Fo-kien*, qui » demandoit que la religion chrétienne » fût proscrite, quoiqu'on pût laisser les » Européens à Peking pour y travailler » à quelques ouvrages & s'en servir dans » des affaires de peu de conséquence ; » mais que pour ceux qui étoient dans » les Provinces, on n'en retiroit nul » avantage ; que le peuple stupide &

» ignorant écoutoit leur doctrine & fui-
» voit leur religion, se rempliſſant ainſ
» l'eſprit & le cœur d'inquiétudes, ſan
» la moindre utilité, ſur quoi il deman
» doit qu'on condamnât cette religion
» qu'on obligeât ceux qui l'avoient em
» braſſée d'y renoncer ; & que s'il s'e
» trouvoit dans la ſuite qui s'aſſemblaſ
» ſent pour en faire les exercices, o
» les punît rigoureuſement : Sentenc
» qui fut approuvée par l'Empereur.
» De plus, à la troiſieme lune de l
» premiere année de *Kien-long*, (1736
» les régens de l'Empire, les Princes &
» les grands délibérerent ſur le mémo
» rial de *Tcha-ſe-hay*, Mandarin de *Ton*
» *tching-ſe*, qui demandoit qu'il fût fa
» de rigoureuſes défenſes aux ſoldats &
» au peuple d'embraſſer la religion chr
» tienne, qu'il s'en trouvoit dans l
» huit bannieres qui l'avoient embraſſé
» qu'on ordonnât à leurs Officiers de l
» punir ſévérements'ils y perſévéroie
» & que le tribunal des rites publiâ
» par des placards affichés dans tout
» les rues, la défenſe qu'il feroit a
» Européens, d'inviter en quelque m
» niere que ce fût, les ſoldats ou le pe
» ple à ſuivre leur religion : Senten
» que Votre Majeſté a approuvée, qu'

» respecte & qu'on garde dans les regis-
» tres ; ainsi, la défense faite aux soldats
» & au peuple d'embrasser cette reli-
» gion, est évidemment une loi de l'Em-
» pire qu'on doit respecter au-dedans &
» au-dehors.

» A l'égard de l'affaire présente, un
» homme du peuple nommé *Lieou-eul*
» est entré dans la religion chrétienne,
» est allé à l'hôpital des petits enfans
» abandonnés, & il a fait usage d'une
» eau magique : il a violé en cela la loi ;
» sa déposition en fait foi, & la loi porte
» que pour un pareil crime il soit con-
» damné à la cangue. Les soldats & le
» peuple ne sont pas instruits des ri-
» gueurs des loix, c'est pourquoi il y
» en a qui embrassent cette religion ; il
» a donc fallu les leur faire connoître,
» & envoyer la Sentence au Gouver-
» neur de Péking, & aux Mandarins
» des cinq départemens de la Ville, afin
» que les tribunaux en avertissent le pu-
» blic par leurs affiches, qu'on main-
» tienne les loix dans leur vigueur, &
» qu'on réveille les stupides. C'est ainsi
» certainement qu'on doit faire respecter
» les loix & traiter les affaires.

» Pour ce qui est de la question, à
» laquelle *Lieou-eul* a été appliqué, on

» a eu raiſon de l'y condamner, parce
» que l'eau qu'il verſoit ſur la tête des
» petits enfans a du rapport à la magie,
» & en a toute l'apparence. Le crimine
» ne l'avouant pas, on a dû le mettre à
» la queſtion, c'eſt la coutume du tri
» bunal, fondée ſur la raiſon, afin d
» démêler le vrai d'avec le faux; il fau
» arracher juſqu'à la racine de tout
» mauvaiſe doctrine qui tend à trompe
» les peuples. Ce n'eſt que parce qu
» les Européens ont quelques connoiſ
» ſances de la ſcience des nombres, qu
» les prédéceſſeurs de Votre Majeſté
» pleins de bonté pour les étrangers
» ne les ont pas obligés de s'en retourne
» Eſt-ce qu'il leur eſt permis de répandr
» leur religion dans l'Empire, de ra
» ſembler de côté & d'autre nos peu
» ples, & de les jetter dans le troubl
» par leur doctrine erronée? *Lieou-eu*
» qu'on a pris & qu'on a mis à la cangue
» eſt entré à l'étourdie dans la religio
» chrétienne: il n'eſt point chrétien Eu
» ropéen. Appartient-il aux Européen
» de gouverner ceux qui ont embraſ
» leur religion? S'il eſt vrai, comme
» l'ont rapporté à Votre Majeſté, qu
» *Lieou-eul*, ſuivant les maximes de leu
» religion, ne puiſſe pas être examin

par la juſtice, il ne ſera donc plus permis aux Mandarins d'interroger nos Chinois qu'ils auront trompés. Les Mandarins du tribunal, ſuivant les loix établies, gouvernent les Chinois: qu'y a-t-il en cela qui ne ſoit conforme à la droite raiſon? Et voilà cependant ce qu'ils appellent ſentiment particulier & diſpoſition de cœur à les calomnier & à les perdre. Y a-t-il rien de plus abſurde? Les étrangers des autres Royaumes ſont naturellement fort ignorans, c'eſt ce qu'il n'eſt pas beſoin d'examiner ici: mais pour ce qui regarde le gouvernement du peuple, on ne ſçauroit être trop exact & trop ſévere, pour inſpirer du reſpect & de la crainte pour les loix. La religion des Européens inſpire beaucoup d'adreſſe à tromper les gens; il y auroit de grands inconvéniens à lui accorder la moindre liberté, les ſuites en ſeroient fâcheuſes; on ne peut s'empêcher de s'en tenir à nos loix: voilà, Sire, ce que moi, fidéle ſujet de Votre Majeſté, après un examen exact, lui préſente avec reſpect ſur la punition de *Lieou-eul*, de défendre au peuple, par des affiches publiques, d'entrer dans la religion chrétienne, & d'or-

» donner à ceux qui y ſont entrés d'y
» renoncer : proſterné juſqu'à terre, je
» prie Votre Majeſté de l'approuver ».

L'Empereur approuva ce mémorial, & le même jour les Miſſionnaires furent appellés au Palais par le grand Maître *Hayouang*, pour entendre l'ordre de Sa Majeſté, qui portoit que le tribunal des crimes s'étoit conformé aux loix tirées de ſes regiſtres, qu'on leur laiſſoit la liberté de faire dans leurs Egliſes les exercices de leur religion, qu'on ne vouloit pas que les Chinois, & ſur-tout les Tartares, gens de bannieres, en fiſſent profeſſion; que du reſte ils n'avoient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire.

Les Miſſionnaires écouterent cet ordre à genoux : « Nous ne ſommes pas venus
» de plus de ſix mille lieues, répondit
» le Pere Parrenin, pour demander la
» permiſſion d'être chrétiens, d'en faire
» les fonctions, de prier Dieu en ſecret;
» la Cour, la Ville, les Provinces ſça-
» vent que nous venons ici pour prêcher
» la religion chrétienne, & en même
» temps rendre à l'Empereur les ſervices
» dont nous ſommes capables. Les Em-
» pereurs, prédéceſſeurs de Sa Majeſté,
» & ſur-tout ſon auguſte aïeul, ont fait
» examiner notre doctrine, non par quel-

» ques particuliers ignorans, tels que
» ſont ceux qui nous ont accuſés ſous
» ce regne & ſous le précédent, mais
» par tous les tribunaux ſouverains, par
» les grands du dedans & du dehors,
» qui tous, après une exacte diſcuſſion
» & un mûr examen, ont déclaré que
» la religion chrétienne étoit bonne,
» véritable & entiérement exempte du
» moindre mauvais ſoupçon, qu'il fal-
» loit bien ſe donner de garde de la proſ-
» crire, ou d'empêcher les Chinois de
» la ſuivre & d'aller dans les Egliſes:
» cette déclaration fut confirmée par
» l'Empereur & publiée dans tout l'Em-
» pire.

» Depuis ce temps-là notre ſainte re-
» ligion n'a point changé, elle eſt tou-
» jours la même, nos livres en font foi;
» pourquoi donc le tribunal des crimes
» fait-il empriſonner les chrétiens? pour-
» quoi les punit-il? pourquoi fait-il affi-
» cher des placards par toute la Ville,
» pour obliger ceux qui en font profeſ-
» ſion d'y renoncer? pourquoi ordonne-
» t-il la même choſe dans les Provinces?
» Si c'eſt être criminel que d'être chré-
» tien, nous le ſommes bien davantage,
» nous autres, qui exhortons les peuples
» à embraſſer le chriſtianiſme; cepen-

» dant on nous dit de continuer nos
» emplois : mais avec quel front pour-
» rons-nous désormais paroître ? Com-
» ment pourrons-nous, couverts de
» honte & de confusion, avec le nom
» odieux de sectaires & de séducteurs
» du peuple, servir tranquillement Sa
» Majesté. Si l'on nous disoit mainte-
» nant : retournez dans votre pays,
» notre condition seroit-elle meilleure ?
» On nous diroit en Europe : n'avez-
» vous pas comblé d'éloges le nouvel
» Empereur ? Dans combien de lettres
» ne nous avez-vous pas mandé que
» ce grand Prince récompensoit les
» gens de bien, qu'il pardonnoit aux
» coupables, qu'il vous traitoit aussi
» bien & encore mieux que ses pré-
» décesseurs ? Toute l'Europe s'en ré-
» jouissoit & lui donnoit mille béné-
» dictions ; aujourd'hui vous voilà hors
» de la Chine : vous l'avez donc obligé,
» ou par votre mauvaise conduite, ou
» par quelque faute éclatante, de vous
» chasser de son Empire : que répon-
» drions-nous, Seigneur ; nous croiroit-
» on sur notre parole ? Daigneroit-on
» écouter ce que nous aurions à dire
» pour notre justification ? Nous voilà
» donc dans le déplorable état de ceux

qui ne peuvent avancer ni reculer: que nous reſte-t-il autre choſe que d'implorer la clémence de Sa Majeſté? C'eſt notre Empereur, c'eſt notre pere, nous n'avons point d'autre appui, pourroit-il nous abandonner? Serions-nous les ſeuls qui gémirions dans l'oppreſſion ſous ſon glorieux regne? Et vous, Seigneur, qui nous voyez à vos pieds, daignez lui repréſenter notre affliction & nos gémiſſemens, ou permettez-nous de les offrir par écrit.

» Par écrit; non, dit ce Seigneur, » c'eſt une affaire conclue: un grand » tribunal a parlé, on ne peut en re» venir: mais, répliqua le Pere, plu» ſieurs grands tribunaux avoient parlé, » comment en revient-on aujourd'hui »? Ce Seigneur étoit réellement affligé d'avoir agi en faveur des Miſſionnaires avec ſi peu de ſuccès, mais il n'oſoit recevoir aucun écrit: « Si l'on m'inter» roge, dit-il, je parlerai, & je vous » rendrai ſervice ». C'eſt avec cette réponſe, dont il fallut bien ſe contenter, que les Peres ſe retirerent.

Le lendemain, vingt-troiſieme de la lune, c'eſt-à-dire le 14 Décembre, l'Empereur ſe rendit, ſur les dix heures

du matin, dans l'appartement où le frere Caſtiglione étoit occupé à peindre : il lui fit pluſieurs queſtions ſur la peinture ; le frere, accablé de triſteſſe & de douleur de l'ordre donné le jour précédent, baiſſa les yeux, & n'eut pas la force de répondre. L'Empereur lui demanda s'il étoit malade : « Non, » Sire, lui répondit-il, mais je ſuis dans » le plus grand abattement : puis ſe jet- » tant à genoux, Votre Majeſté, Sire, » condamne notre ſainte religion, les » rues ſont remplies de placards qui la » proſcrivent, comment pourrons-nous » après cela ſervir tranquillement Votre » Majeſté ? Lorſqu'on ſçaura en Europe » l'ordre qui a été donné, y aura-t-il » quelqu'un qui veuille venir à votre » ſervice ? Je n'ai point défendu votre » religion, dit l'Empereur par rapport » à vous autres, il vous eſt libre de » l'exercer, mais nos gens ne doivent » pas l'embraſſer. Nous ne ſommes venus » depuis ſi long-temps à la Chine, ré- » pondit le frere, que pour la leur prê- » cher, & l'Empereur *Cang-hi*, votre » auguſte aïeul, en a fait publier la per- » miſſion dans tout l'Empire ». Comme le frere dit tout cela les larmes aux yeux, l'Empereur en fut attendri, il le fit lever,

& lui dit qu'il examineroit encore cette affaire.

Le vingt-quatrieme de la lune, c'est-à-dire le 15 Décembre, le grand Maître *Hoy-ouang*, se trouvant malade, l'Empereur fit appeller le seizieme Prince, son oncle, pour lui donner ses ordres; c'est celui-là même qui étoit à la tête des Princes & des grands, lorsque la premiere année du regne de cet Empereur, il fut fait défense aux soldats des huit bannieres d'embrasser la religion chrétienne. Ce Prince fit avertir les Peres de se trouver le lendemain matin au Palais, ils furent fort alarmés de ce nouvel ordre, parce qu'ils connoissoient la mauvaise disposition de ce seizieme Prince à leur égard. Ils redoublerent donc leurs prieres pour l'heureux succès d'une affaire si importante; & suivant l'ordre qui leur avoit été intimé, ils se rendirent de grand matin au palais: ils y attendirent jusqu'à une heure après midi que le seizieme Prince sortît de l'intérieur du palais, & vînt dans les appartemens extérieurs où étoient les Missionnaires. Il les fit entrer dans une chambre écartée, il leur renouvella l'ordre de l'Empereur, mais bien plus radouci. « L'Empereur, » leur dit-il, n'a point défendu votre

» religion, *Lieou-eul* n'a point été puni
» parce qu'il étoit chrétien, il l'a été
» selon les loix de la Chine, pour d'au-
» tres fautes ». Comme le fait qu'il nioit étoit évident, ce Prince, pour donner à ce qu'il avançoit un air de vérité, ajouta : « On punit à la Chine les *Lamas*, » les *Ho-chang*, les *Tao-sse*, (ce sont » trois différentes sortes de Bonzes) qui » guérissent les malades en les touchant » à la tête, & récitant des prieres ». On voit assez ce que les Missionnaires répondirent à une semblable comparaison : mais sur quoi ils insisterent le plus, ce fut sur ce que l'ordre qu'ils recevoient de l'Empereur n'étoit connu que d'eux seuls, & que n'étant pas signifié au tribunal, il continueroit à faire mettre des affiches injurieuses à la religion chrétienne, non-seulement à Péking, mais encore dans toutes les provinces de l'Empire, qui autoriseroient les Mandarins à tourmenter les chrétiens : « Je vous ré-
» ponds du contraire, leur dit-il, soyez
» en repos ; & si vous avez sur cela
» quelque peine, faites un mémorial par
» lequel vous remercierez l'Empereur,
» en lui demandant qu'il ne soit plus
» permis de mettre aucune affiche con-
» traire à la religion chrétienne, je le

» ferai paſſer à l'Empereur ; & s'il m'ap-
» pelle en ſa préſence, je lui expoſerai
» toutes vos raiſons ».

Les Miſſionnaires, ſelon le conſeil du Prince, dreſſerent un nouveau mémorial, qu'ils porterent le lendemain de grand matin au palais, mais ils ne purent voir le Prince qu'à deux heures après midi ; il reçut le mémorial, il le lut, mais il le trouva trop fort : « Il ſemble,
» leur dit-il, que vous vouliez dicter à
» l'Empereur ce qu'il doit faire ». Alors il réſolut de leur donner par écrit l'ordre de l'Empereur, qu'il ne leur avoit déclaré que de vive voix ; il le dicta à un écrivain du palais, & le fit communiquer au grand maître *Hay-ouang*, qui l'approuva. Les Miſſionnaires le remercierent, & firent le mémorial ſuivant, pour marquer leur reconnoiſſance à l'Empereur.

« Les Européens, *Tay-ſin-hien*, (le
» Pere Kegler) & autres, offrent avec
» reſpect ce mémorial à Votre Majeſté,
» pour la remercier d'un bienfait inſigne.
» Le 25 de cette lune, le Prince *Tchouang-*
» *tſin-ouang* (nom du 16e Prince) & le
» Grand maître *Hay-ouang*, nous ont
» publié l'ordre de Votre Majeſté, qui
» dit : *le tribunal des crimes a pris & puni*

» *Lieou-eul pour avoir transgressé les loix*
» *de la Chine, certainement il devoit être*
» *ainsi puni : cela n'a nul rapport à la*
» *religion chrétienne, ni aux Européens :*
» *qu'on respecte cet ordre.* Nous, vos fideles
» sujets, recevons ce bienfait pleins de
» reconnoissance, & prosternés jusqu'à
» terre, nous lui en rendons de très-
» humbles actions de graces, & nous
» osons lui demander, que par un effet
» de son cœur bienfaisant, elle ne per-
» mette pas qu'on affiche des *cao-chi* ou
» placards contre la religion chrétienne,
» & que le nom de chrétien ne soit pas
» un titre pour prendre ou punir per-
» sonne, afin que nous jouissions du
» bonheur de la paix de son glorieux
» régne. Quand même nous épuiserions
» toutes nos forces pour reconnoître un
» tel bienfait, nous n'en pourrions ja-
» mais reconnoître la dix-millieme
» partie. C'est pour lui en rendre graces
» que nous lui offrons ce placet, le 27
» de la dixieme lune de la seconde année
» de *Kien-long* (18 décembre.)

Le même jour le 16e Prince vit ce mémorial, le lut, en fut content, & le fit passer à l'Empereur par la voie ordinaire des mémoriaux. L'Empereur l'approuva dans les mêmes termes, & avec

les mêmes caracteres dont il s'étoit servi pour approuver le mémorial d'*Yn-ki-chan*, que j'ai rapporté ci-dessus. Sa réponse fut renvoyée au Prince en ces termes: *ordre de l'Empereur, à l'avenir on ne mettra plus d'affiches contre la religion chrétienne.* Le Prince leur intima cette réponse d'un air gai, & comme ils s'étoient mis à genoux pour la recevoir, il les fit relever, il s'assit & les fit asseoir: il leur dit ensuite beaucoup de choses obligeantes, qu'ils écouterent comme s'ils eussent été persuadés qu'elles partoient d'un cœur sincere; ils les exhorta jusqu'à deux fois à continuer chacun leurs occupations, c'étoit un ordre de l'Empereur: il leur fit aussi entendre qu'il signifieroit aux grands Mandarins du tribunal des crimes la réponse de Sa Majesté à leur mémorial, quoiqu'il ne le leur promit pas en termes exprès. Il le fit en effet, mais simplement de vive voix.

Quand les Missionnaires furent de retour dans leur maison, ils jugerent tous que cette réponse signifiée de la sorte ne suffiroit pas, & qu'il falloit prier le Prince de la faire passer au tribunal dans les formes ordinaires, c'est ce qui n'étoit pas facile, parce qu'il n'avoit pas sur

cela un ordre précis de l'Empereur, & que d'ailleurs c'étoit faire honte à un des plus grands tribunaux de l'Empire, de l'obliger à mettre dans ses registres le contraire de ce qu'il avoit demandé à l'Empereur, & qu'il avoit obtenu. Nonobstant cette difficulté qu'ils ne sentoient que trop, ils ne laisserent pas de dresser un écrit, où sous prétexte de remercier ce Prince des peines qu'il avoit prises, ils lui demanderent cette grace. Quatre d'entre eux allerent à son hôtel pour lui présenter cet écrit, mais il s'excusa de les voir, sur ce qu'il ne faisoit que de rentrer chez lui, & il leur fit dire d'être tranquilles, & qu'il avoit averti les grands Mandarins des intentions de l'Empereur.

On fut jusqu'au commencement de l'année 1738 sans entendre dire que le Tribunal eût fait aucune démarche sur cette affaire. Ce ne fut que vers le 14 de Janvier qu'on apprit par une voie sûre que dès le 27 décembre le Tribunal des Crimes avoit envoyé le mémorial d'*Yn-ki-chan*, approuvé par l'Empereur au Tribunal du *Tou-tcha-yuen*, & dans toutes les provinces de l'Empire, pour y être inséré dans tous les registres. Les Missionnaires en furent consternés; car il y

voit tout lieu de craindre une persécution générale dans tout l'Empire.

Le Pere André Pereyra, Vice-Provincial des Jésuites Portugais, qui connoissoit le *Tsong tou*, ou Gouverneur Général de la province de *Petche-ly*, lui envoya un Catéchiste à son hôtel de Péking, où il étoit alors, pour lui communiquer le dernier mémorial offert à l'Empereur, avec la réponse de S. M. & le prier de ne pas permettre qu'on maltraitât les Chrétiens de son Gouvernement.

Ce Mandarin demanda pourquoi les Missionnaires n'avoient pas fait mettre ce mémorial & la réponse dans les gazettes publiques, où il avoit vu celui d'*In-ki-chan*, qu'il n'en falloit pas davantage pour contenir les Mandarins des provinces. Le Catéchiste répondit qu'on avoit bien voulu l'y faire mettre, mais que le Gazetier l'avoit refusé, parce que ce mémorial n'avoit pas été envoyé par l'Empereur au Tribunal des Ministres d'Etat pour y être enregistré. Sur quoi *Ly-ouei*, c'est le nom de ce *Tsong-tou*, fit venir un de ses Sécretaires, & lui ordonna de prendre le mémorial & la réponse de l'Empereur, & de les faire mettre dès ce soir là même dans les ga-

zettes publiques, afin de les faire paſſer inceſſamment dans toutes les provinces de l'Empire. En renvoyant le Catéchiſte, il lui recommanda de dire au Pere Pereyra, qu'il devoit ſe tranquilliſer ſur ce qui regardoit les Chrétiens de ſon gouvernement, & qu'on ne les inquiéteroit point ſur leur religion.

D'un autre côté, le Pere Parrenin fit imprimer avec tous les ornemens dont on décore les ordres de l'Empeur, les trois mémoriaux qui lui avoient été offerts, & ſes réponſes. Ils formoient un petit livre, dont il fit tirer un grand nombre d'exemplaires, pour en répandre par-tout autant qu'il ſeroit poſſible. Outre que ce remede vint trop tard pour prévenir le mal, comme il étoit dénué des formalités de la Juſtice qu'on n'avoit pu obtenir, il s'en fallut bien qu'il pût faire une impreſſion ſemblable à celle que faiſoient des ordres du Tribunal des Crimes appuyés auparavant de l'autorité de l'Empereur.

On ne fut pas en effet long temps ſans en éprouver les ſuites qu'on appréhendoit. Les Peres Portugais reçurent une lettre que le Pere Gabriel de Turin Franciſcain, Miſſionnaire de la ſacrée Congrégation, leur avoit envoyée par un

exprès, où il exposoit le triste état où il se trouvoit dans la province de *Chan-si*, en conséquence des *Cao-chi*, ou placards affichés contre la loi chrétienne, condamnée par le Tribunal des Crimes. Il mandoit qu'il s'étoit retiré sur une montagne dans un antre avec ses plus fideles domestiques, & que, malgré les précautions qu'il avoit prises pour cacher le lieu de sa retraite, il s'attendoit d'y être arrêté au premier jour, chargé de chaînes, conduit au Tribunal des Mandarins, & peut-être à Péking dans les prisons du Tribunal des Crimes.

Peu de jours après, le Révérend Pere Antoine de la Mere de Dieu, Franciscain & zélé Missionnaire, arriva au College des Portugais, déguisé en pauvre pour n'être pas reconnu; il y demeura caché tout le temps qu'il y resta, disant la messe de grand matin, & ne sortant point de sa chambre le reste de la journée. Il étoit venu de la province de *Chan-tong* à Péking, parce qu'ensuite des ordres du Tribunal des Crimes, tous les lieux de sa Mission étoient remplis d'affiches contre la loi chrétienne; ses Néophytes en avoient été si fort effrayés, que nul d'entr'eux n'osoit le recevoir dans sa maison.

Quinze jours étoient à peine écoulés, que le Révérend Pere Ferrayo, Franciscain & Missionnaire de la sacrée Congrégation, vint pareillement à Péking de la province de *Chan-tong*, où il étoit, pour y chercher quelque protection auprès du Mandarin qui tourmentoit les Chrétiens de son département. Le Pere Peinheiro, Supérieur de l'Eglise orientale des Peres Portugais, auquel il s'adressa particuliérement, se donna beaucoup de mouvemens pour lui procurer de fortes recommandations auprès des Mandarins de sa province, avec lesquelles il retourna dans sa Mission, & l'on n'a pas sçu que le feu de la persécution y ait été tout-à-fait éteint.

Le 16 août de la même année 1738, la famille d'un Mandarin d'armes, toute chrétienne, arriva de la province de *Chan-si* à Péking. La persécution excitée par l'ordre qu'on y avoit reçu du Tribunal, avoit contraint cette famille de se retirer à *Si-ngan-fou* qui en est la capitale. Le poste de ce Mandarin n'étoit point dans cette capitale, il en étoit éloigné de huit grandes journées, mais il y avoit loué une maison pour loger sa famille, afin qu'elle prît soin de son pere qui étoit dans un grand âge, &

malade, & qu'elle lui procurât la consolation de recevoir les sacremens pour le disposer à la mort qui n'étoit pas éloignée. Lorsque l'ordre du Tribunal des Crimes arriva, on fit la recherche des maisons où il y avoit des Chrétiens; le *Tchi-hien*, dans le département duquel étoit la maison du Mandarin chrétien, eut quelque soupçon qu'un Européen s'y étoit caché: il fit semblant d'ignorer qu'elle appartînt au Mandarin, & il y envoya des Officiers de Justice pour la visiter & enlever l'Européen. M. Concas, Evêque de Lorime, & Vicaire Apostolique de cette province, s'y étoit en effet retiré. Aussi-tôt qu'on sçut dans la famille que les Officiers venoient visiter leur maison, ils firent cacher le Prélat dans la chambre de deux sœurs du Mandarin chrétien. Lorsqu'après avoir bien cherché dans tous les appartemens, ils s'approcherent de cette chambre, les deux sœurs en sortirent, comme pour leur laisser la liberté d'y entrer; mais n'osant le faire, ils se contenterent d'y jetter un coup d'œil du seuil de la porte, & se retirerent. Le *Tchi-hien* non content d'avoir ordonné cette visite, & quoique depuis la mort du pere du Mandarin chrétien, il n'y eût plus dans la maison que des

femmes, leur fit dire qu'elles euſſent à renoncer à la religion chrétienne, ou à ſe retirer d'un lieu de ſa juriſdiction. Elles firent réponſe que leur parti étoit pris de retourner dans la province de *Petche-ly*, qui étoit leur terre natale, & elles ſe retirerent en effet à Péking. C'eſt d'elles qu'on tient ces particularités, auxquelles elles ajouterent que les Chrétiens de la province de *Chen-ſi* étoient dans le trouble & la confuſion.

Au mois d'Octobre *Ly-ouei Tſong tou*, de la province de *Petche-ly*, vint à Péking à l'occaſion du jour où l'on célebre la naiſſance de l'Empereur, car ce n'eſt pas à Péking qu'il fait ſa réſidence ordinaire. Il fit dire au Pere Péreyra de bien recommander aux chrétiens de la province, de tenir une conduite ſi meſurée, qu'il n'eût aucun reproche à leur faire; & que dix-ſept différens Mandarins lui avoient préſenté contr'eux des accuſations qu'il avoit ſupprimées.

Dans la province de *Hou-quang*, quoique le *Tſong-tou*, qui eſt de la famille impériale, ſoit chrétien, quelques Mandarins ne laiſſerent pas d'afficher l'ordre du Tribunal des Crimes, dans les différens départemens. A *Siang-yang-fou*, qui eſt une des chrétientés, le *Tchi-hien* ap-

rit qu'à la montagne *Mou-pan-chan*, il avoit grand nombre de chrétiens qui n défrichoient les terres ; il fit prendre uelques-uns des Chefs, se les fit ame- er, en fit souffleter un ou deux, & es effrayant par les plus terribles me- aces, il leur présenta à signer une dé- laration par laquelle ils promettoient le ne plus entrer dans la religion chré- ienne. Un d'entr'eux qui se croyoit ha- bile, dit que par ces paroles on pouvoit ntendre qu'ils ne se feroient point re- baptiser, & qu'en ce sens ils pouvoient igner la déclaration, ce qu'ils firent, & ils revinrent bien contens de s'être tirés si adroitement des mains du Man- darin. A leur retour le Missionnaire les traita comme des apostats, & après leur avoir fait comprendre qu'il n'étoit jamais permis de dissimuler, ni d'user de termes équivoques, & bien moins quand il s'agit de la foi, & dans un tribunal de justice ; il leur refusa l'entrée de l'église & les sacremens. Les Chrétiens reconnurent leur faute, ils la pleurerent amérement ; ils demanderent publiquement pardon à tous les chrétiens, du scandale qu'ils avoient donné, & s'offrirent d'aller au tribunal rétracter leur signature, & faire une profession ouverte du christianisme.

Au même temps Norbert *Tchao*, Mand
rin de guerre & fervent chrétien, vi
trouver ce *Tchi-hien*, & après lui avo
fait les plus grands reproches de ſa co
duite, il lui demanda l'écrit ſigné d
Néophytes, en lui diſant: ne ſçave
vous pas que je ſuis chrétien? mais
que vous ignorez peut-être, c'eſt que
Tſong-tou de cette province & tous ſ
officiers ſont chrétiens comme moi. L
Tchi-hien fut effrayé à ſon tour, & s'e
cuſant ſur l'ordre émané du tribunal d
crimes, il promit bien de ne plus inqui
ter les chrétiens. Et en effet depuis
temps-là ils ont toujours été tranquille

Tel eſt l'état préſent de la Miſſion d
la Chine: le ſimple récit qu'on vient d
faire, portera ſans doute pluſieurs ſaint
ames zelées pour la propagation de
foi dans ce vaſte Empire, à offrir leu
vœux au Seigneur, afin qu'il daigne r
pandre comme autrefois, ſes plus abo
dantes bénédictions ſur cette vigne mai
tenant ſi déſolée.

LETTR

LETTRE

Du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie Françoise, & Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

A Peking, ce 20 septembre 1740.

MONSIEUR,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne reçois gueres de lettres de votre part, qu'elles ne soient accompagnées de quelque nouveau bienfait: c'en est un bien précieux pour moi, que les trois derniers volumes des mémoires de la sçavante académie, dont vous êtes un membre si distingué, & que vous avez la bonté de joindre aux précédens que je tiens de votre libéralité. Ce grand ouvrage si important par tous les genres d'érudition & de littérature qu'il renferme, fait la richesse & l'ornement de notre bibliothéque. Les termes me man-

quent, pour vous en marquer toute la reconnoissance que je vous dois, & à messieurs vos illustres confreres.

Je profiterai du loisir que j'ai aujourd'hui, pour tâcher de vous satisfaire sur quelques-uns des éclaircissemens que vous m'aviez demandé dans vos lettres, & je commencerai par l'article du fer, dont la découverte, comme vous le dites, *ne peut avoir été faite dans un pays, & l'art de le travailler imaginé, que long-temps après qu'il y a eu des hommes, ou par quelque grand hasard;* il étoit sans doute *de toute autre difficulté à reconnoître que l'or & l'argent, qui brillent parmi le sable des rivieres, ou qui étant aisément fondus par les feux souterrains, se manifestent ensuite en lingots par les tremblemens de terre, ou par les irruptions des volcans, &c. au lieu que le fer n'offre le plus souvent à la vue que du roc, ou du gravier noirâtre.* Si le fer est donc de toute antiquité à la Chine, les arts dont il suppose la connoissance, y seront aussi bien anciens, & c'est à cette occasion que vous me demandez s'il reste à la Chine quelques vestiges de l'époque du fer, ou de la nation qui l'y apporta.

Il est certain que la connoissance du fer est ici très-ancienne. Il paroît qu'il

étoit connu des premiers conducteurs des Chinois, puisqu'il en est fait mention dans le *Chu-king*, au chapitre *yu-cong*, où il est rapporté que le fer vient du territoire de *Leang-tcheou*. On ne dit point que ce fut là qu'on eut la premiere connoissance du fer, mais parce que la Chine a commencé indubitablement à se peupler par l'ouest de Peking; ce fut à *Leang-tcheou* que les chefs des Chinois reconnurent cette terre propre à la fusion du fer. Peut-être qu'ils avoient avec eux quelques morceaux de ce métal, ou qu'ils avoient appris à le reconnoître de ceux qui avoient vécu avec Noé, car il n'est guere croyable que ce Patriarche ait bâti l'arche sans le secours d'aucun instrument de fer. Au moins ne sçais-je pas qu'on ait jamais rien dit de contraire.

Mais Noé, dira-t-on, ne pouvoit-il pas avoir du fer dans l'Arche, sans connoître la terre d'où il étoit tiré? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable; mais quand cela seroit vrai, il étoit bien plus aisé à ses descendans de reconnoître cette terre, qu'à ceux qui n'avoient jamais vu du fer, & qui n'ayant nulle idée de ce métal, & ne sçachant

pas même s'il existoit, ne se feroient pas avisés de le chercher.

Si les hommes avoient quelque connoissance du fer dès le temps de Noé, ou même avant Tubalcain, comme vous le conjecturez d'après les expressions de la Genese, comment se peut-il que quelques nations, même celles qui, après la dispersion, allerent habiter le pays où Tubalcain en avoit forgé, oublierent tellement ce que c'étoit que le fer, & comment il se faisoit, que pour suppléer à ce métal si nécessaire, elles furent obligées d'employer des pierres de tonnerre; ensorte qu'un homme passoit une partie de sa vie à percer, à aiguiser, à emmancher une de ces pierres en forme de hache, ou d'autre outil semblable. Ce qui prouve, comme vous l'avez fort bien remarqué, une longue ignorance, où l'on avoit été du fer.

J'avoue qu'il ne m'est pas aisé de comprendre comment cette connoissance s'est perdue parmi ces anciens peuples, de même que parmi ceux qui allerent habiter l'Amérique, tandis qu'il paroît qu'elle s'est toujours conservée chez les Chinois, sans que, ni par leurs livres, ni en aucune autre maniere, on puisse

déterminer en quel temps ils ont commencé à avoir cette connoissance.

Dira-t-on pour s'égayer, qu'au temps de la dispersion, ceux qui tournèrent du côté de la Chine, plus attentifs que les autres, emporterent avec eux les pelles, les pioches, les truelles & les autres outils qui servirent à élever la tour; ou bien dira-t-on plus sérieusement que les Chinois, qui descendoient incontestablement de Sem, fils aîné de Noé, reçurent de ce pere privilégié des connoissances qui ne furent pas si communes parmi les descendans de Cham & de Japhet, & qui furent même oubliées par quelques branches de Sem, sur-tout de celles qui ne vinrent point vers l'orient? Quoi qu'il en soit, on ne trouve à la Chine aucun de ces vestiges de l'ignorance du fer, telles que sont ces pierres travaillées pour y suppléer, du moins les lettrés d'aujourd'hui n'en ont jamais entendu parler.

Ce seroit néanmoins une témérité d'assurer qu'il n'y eut point de ces pierres travaillées, ou dans les mines, ou dans les montagnes de ce vaste Empire; & si le hasard m'en fait découvrir, j'aurai soin de vous en envoyer, comme vous le souhaitez; il faut toujours se sou-

venir que si le grand *Yu* eût manqué d'instrument de fer, il n'auroit jamais pu couper les montagnes, ni creuser ces grands canaux qu'il fit, pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient les terres.

Vous avez bien prévu, Monsieur, qu'il ne me seroit pas aisé de répondre à la seconde question que vous me faites; sçavoir, s'il naît chaque année à la Chine plus de filles que de garçons. Je l'ai demandé à quelques Chinois; ils sont persuadés que le nombre est à-peu-près égal; & sur ce que je leur disois, que dans cette hypothese il y avoit de l'injustice à prendre plusieurs femmes, sans en laisser à ceux qui voudroient se marier; ils me répondoient qu'il y avoit parmi eux quantité d'eunuques & de pauvres qui renonçoient au mariage, faute d'avoir les moyens d'entretenir une femme.

Il est à observer que sous la dynastie précédente, le palais de l'Empereur & les maisons des Grands étoient remplis d'eunuques de bonne famille, parce que plusieurs d'entr'eux parvenoient aux premieres charges de l'Empire, & que c'étoit la mode de se reposer sur eux de tous les soins domestiques. Il n'en est pas de

même aujourd'hui. Les Tartares ne laiſſent pas la moindre autorité aux eunuques, parce qu'ils abuſerent autrefois de leur crédit, & cauſerent les plus grands troubles dans l'Empire. On ne trouve gueres maintenant parmi les eunuques que des gens de la lie du peuple, ou de pauvres villageois qui n'ont pas de quoi ſe marier.

Quoiqu'il paroiſſe aſſez vrai que parmi les enfans qui naiſſent à Peking, il n'y a pas plus de femelles que de mâles; il eſt néanmoins certain, que ſi à la fin de chaque année, on comptoit ce qui reſte en vie des enfans nés cette même année, on trouveroit un bien plus grand nombre de mâles que des femelles: parce que dans ce grand nombre d'enfans qu'on expoſe, on ne trouve preſque que des filles; & il eſt rare que ſur cent enfans expoſés, on trouve trois garçons. C'eſt le témoignage unanime de tous ceux que nous envoyons tous les jours pour baptiſer ces malheureuſes victimes de la miſere de leurs parens, ou de la cruauté de leurs maîtres. Je crois que c'eſt à-peu-près la même choſe dans les autres grandes villes où il y a pluſieurs eſclaves: car dans les petites villes & dans les villages habités par le ſimple peuple, ou

par des laboureurs, il n'arrive guere qu'on y expose les enfans, & ce ne sont que des filles ou des garçons prêts de mourir; pour ce qui est de ceux qui se portent bien, on trouve facilement des gens qui les adoptent, & qui les élevent.

Dès qu'il ne naît pas un plus grand nombre de filles que de garçons, & qu'il paroît certain, par le calcul que vous m'envoyez sur ce sujet, que c'est tout le contraire, du moins en Europe, vous avez raison, Monsieur, de conclure que la polygamie est un obstacle à la multiplication, & je suis entiérement de votre avis là-dessus. *Il doit rester* par-là, sans doute, *bien des hommes sans femme; & comment*, ajoutez-vous, *accorder ce célibat involontaire avec le tempérament des Chinois, que vous n'y voyez pas fort disposé; ou comment y remédier, sans tolérer des désordres que la morale Chinoise fait profession de condamner?*

Je ne voudrois pas nier, Monsieur, qu'il n'y eût de ces désordres à la Chine; mais ils n'y sont pas publics comme dans le Japon & chez les Turcs que vous citez; on ne les y souffre pas; & si un maître faisoit violence à son esclave, il seroit puni, & l'esclave mis en liberté. Il y a d'ailleurs une infamie attachée à

ce déteſtable commerce, & perſonne ne veut même en être ſoupçonné. J'avoue néanmoins que lorſque la crainte de Dieu n'arrête pas, celle des hommes eſt un frein trop foible pour contenir des infideles, ſur-tout quand ils peuvent s'aſſurer que leur crime ſera ſecret.

Venons maintenant au parallele des Egyptiens & des Chinois, fondé ſur les mœurs & les coutumes des deux nations, que vous continuez d'expoſer d'une maniere très-claire & très-plauſible. Des traits ſi reſſemblans & ſi particuliers vous donnent, à ce que vous dites, du penchant à leur attribuer une commune origine. Je vous avouerai franchement, Monſieur, que toutes vos reſſemblances me portent ſeulement à juger que ces deux anciens peuples ont puiſé dans la même ſource, leurs coutumes, leurs ſciences & leurs arts, ſans que l'un ſoit un détachement ou une colonie de l'autre. Tout prêche l'antiquité à la Chine, & une antiquité ſi bien établie, qu'il n'eſt pas concevable que les Egyptiens, dans leurs commencemens, aient été en état de lever de grandes armées, de traverſer des pays immenſes, de défricher & de peupler un grand Royaume.

Ce que rapporte Diodore de Sicile ne paroît prouver autre chose, sinon que dans des temps postérieurs à la Chine déja peuplée, Osiris s'étoit transporté jusqu'à Bengale, & voilà l'océan oriental que Diodore, peu versé dans la géographie, prenoit peut-être pour le bout du monde, supposé qu'il crût la terre platte, comme on l'a cru pendant long-temps.

Quand on dit qu'Osiris avoit voyagé dans l'Asie, comme on ne dit pas dans quel endroit de l'Asie il voyagea, il ne lui fallut pas aller bien loin pour vérifier cette proposition.

Pour revenir à l'antiquité Chinoise, qui est le point décisif, & que vous êtes, avec raison, très-porté à croire, en voici quelques preuves auxquelles il me semble qu'il n'y a guere de réplique. Pour prouver celle des Egyptiens, vous dites, Monsieur, qu'ils ont connu anciennement que Venus & Mercure tournoient autour du Soleil, laissant néanmoins la terre immobile au centre du monde, autour duquel tournoient les autres planettes. Je pourrois demander si cette connoissance est bien constatée, & s'il y a quelque ancien auteur qui en parle distinctement. Mais je la suppose; & je

dis que cette même connoiſſance eſt auſſi ancienne, & l'eſt peut-être plus encore à la Chine qu'en Egypte, avec cette différence que, comme vous le remarquez, *les Egyptiens la perdirent, & que Ptolomée lui-même, au milieu d'Alexandrie, rejettoit ce mouvement de Mercure & de Venus autour du Soleil*, au lieu que les Chinois l'ont conſervé juſqu'à nos jours.

On peut voir ce que le Pere Gaubil a écrit ſur cela d'après l'aſtronomie des grands *Han* qui en ont parlé comme d'une connoiſſance ancienne, & non pas comme d'une invention nouvelle. On peut voir en même temps le catalogue des étoiles connues des anciens Chinois, avec la maniere dont ils les avoient obſervées; leurs ſpheres armillaires, leurs cercles gradués en 360, dont l'un repréſentoit l'équateur, l'autre un méridien pour déterminer le paſſage des étoiles, leur latitude, &c. Qu'on compare enſuite ce catalogue avec ce qui eſt reſté des Egyptiens, & l'on pourra bien trouver que les Chinois ne leur doivent rien en fait d'antiquité, & ne peuvent être par conſéquent un eſſain ſorti de leur ruche.

Il me ſemble que je vous ai déja parlé

de l'ancienne connoiſſance qu'ils avoient du triangle rectangle, de laquelle, ſelon le témoignage de l'Empereur *Cang-hi*, on ne pouvoit aſſigner le commencement. On lit que le prédéceſſeur du fameux *Tcheou-cong*, qui vivoit environ onze ſiecles avant Jeſus-Chriſt, diſoit à ſon diſciple, qu'avec cet inſtrument on pouvoit faire pluſieurs obſervations, & que *Yu* s'en étoit ſervi pour meſurer les hauteurs. Il n'eſt pas dit que *Yu* en fût l'Inventeur, mais qu'il en avoit fait uſage.

Comment cette connoiſſance paſſa-t-elle dans la ſuite à Pythagore, auquel elle fit tant d'honneur ? L'inventa-t-il ; car il n'eſt pas impoſſible qu'on ſe rencontre dans les mêmes connoiſſances ? ou bien l'avoit-il reçu des Indiens, & ceux-ci des Chinois ? Pure conjoncture ; on ne peut rien aſſurer juſqu'à ce qu'on déterre d'autres monumens que ceux que nous avons pu voir juſqu'ici.

Voilà, Monſieur, trois preuves d'antiquité que je voudrois avoir le temps de mieux développer, afin de faire revenir l'Europe de cette prévention naturelle, où elle eſt ſur l'antiquité & ſur la ſcience des Egyptiens, des Chaldéens, des Perſans, &c. C'eſt un ſujet qui a

toujours exercé la plume des ſçavans, parce qu'outre que ces Nations ſont moins éloignées, l'Ecriture-Sainte en parle en cent endroits, tandis qu'on ne dit rien directement de la Chine, laquelle eſt reſtée dans l'oubli, juſqu'au temps de Marc Paul, qui y pénétra, & dont la relation ne paſſa d'abord que pour un tiſſu de fables. Les Miſſionnaires qui y allerent quelque temps après, donnerent des connoiſſances de ce vaſte Empire, qu'à peine daignoit-on écouter.

Que dirois-je de quelques ſçavans, qui ont cru aſſez long-temps que les Chinois n'avoient ſçu ni ne ſçavoient d'Aſtronomie, que ce que les Miſſionnaires leur en avoient appris. Ce n'eſt que depuis peu d'années, que par des traductions de leurs livres, par leur calcul & leurs anciennes obſervations, on a commencé à ouvrir les yeux, & à ſoupçonner qu'il pourroit bien y avoir parmi eux des connoiſſances qui méritoient quelque attention.

Oſerois-je pareillement eſpérer que Meſſieurs les Hébraïſans nous laiſſeront un peu alonger la durée du monde, en dépit de la prétendue bonne foi des Rabbins, qui ſe ſont permis de la racourcir,

pour reculer l'avénement du Messie? Nous ne pécherons en cela ni contre la bonne foi, ni contre les bonnes mœurs, & nous ferons plus au large pour prêcher notre sainte Religion à une nation qui ne nous écouteroit pas, si, sans lui apporter de solides raisons, elle nous voyoit retrancher ou rejetter ce qu'elle croit être certain dans son histoire. Ce qui fortifie mon espérance, c'est qu'on a bien permis d'étendre à discrétion l'athmosphere, parce qu'on n'a pas eu de bonnes raisons à opposer à ce que vous en avez démontré dans votre Traité de l'Aurore boréale. Cependant, il est vrai de dire qu'on trouve mieux son compte avec des Astronomes, qu'une petite démonstration arrête, qu'avec des Chronologistes, contre lesquels on n'a pas un frein semblable. N'esperez donc point, Monsieur, qu'ils soient touchés de ces grandes preuves, tant astronomiques, qu'historiques & physiques, que vous avez données de l'ancienneté du monde, & dont je ne puis que vous remercier. Ce sont réellement des sçavans qui ont pris parti après plusieurs années d'étude, & qui ont fait de gros volumes sur la chronologie, où chacun s'est efforcé de prouver qu'il avoit raison. A la vé-

rité ils ne s'accordent guere entr'eux ; & ſi vous oſez vous ingérer dans leurs conteſtations, par des raiſonnemens tirés des pays lointains, ils tomberont tous ſur vous, & nul d'entre eux ne vous cédera un mois de temps ni un pouce de terrein pour faire vos évolutions.

Je crois que pour parer à cet inconvénient, il faudroit faire abſtraction de toutes les chronologies déja faites, n'en approuver ni critiquer aucune, commencer ſans aucun préambule celle de la Chine, dès le temps préſent, en remontant juſqu'où on le peut ſûrement, ſans rien exagérer, donnant pour certain ce que les Chinois reconnoiſſent pour tel, & où il y a des raiſons de douter, expoſer ſes raiſons ſans les diminuer ni les affoiblir ; après cela ne point répondre à ceux qui aiment à diſputer, mais ſeulement aux ſçavans déſintéreſſés, tel que vous êtes, Monſieur, qui propoſeront leurs doutes, comme vous faites, de bonne foi, & en vue d'éclaircir la vérité.

Au regard de quelques traits de reſſemblance qu'on apperçoit entre les deux Nations, je n'en ſuis pas ſurpris : il eſt aſſez ordinaire que deux peuples anciens & polis ſe reſſemblent par quel-

ques endroits, quoiqu'ils n'ayent pas la même origine ; mais ce qui doit frapper bien davantage, c'eſt qu'il ſe trouve entre l'une & l'autre Nation des différences ſi palpables, qu'on ne voit pas comment on pourroit les faire ſortir de la même tige. En Egypte il eſt permis au frere d'épouſer ſa ſœur ; ce ſeroit une choſe monſtrueuſe à la Chine, & dont il n'y a jamais eu d'exemples. Les Egyptiens ſe livrerent de bonne heure à la plus ſtupide idolâtrie : ils adorerent non-ſeulement leurs héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, & enſuite les crocodiles, les rats, & les plus vils inſectes ; quelques-uns même choiſirent pour objet de leur culte les raves & les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles divinités dans leurs jardins potagers : *O ſanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis numina* (1) ! Si l'origine des Egyptiens & des Chinois étoit commune, les Chinois dès le commencement de leur établiſſement auroient été infectés de la même contagion. On n'a qu'à lire leurs livres claſſiques, pour ſe convaincre qu'e pendant pluſieurs ſiecles on

(1) Juvenal.

n'a vu chez eux aucune trace d'idolâtrie. C'eſt *Lao-Kium*, Philoſophe Chinois, qui commença d'altérer le culte d'un Être ſuprême : l'idolatrie s'y répandit dans la ſuite ſous le regne de *Mingti* (1), par les ordres duquel la loi de *Fo* fut apportée des Indes, mais qui fut toujours combattue, réfutée & anathématiſée par les Lettrés, leſquels inonderent l'Empire de leurs livres contre cette abominable ſecte, qui ne laiſſa pas d'avoir, & qui a encore un grand cours, ſur-tout parmi le peuple.

On croit que l'Anatomie qui fait connoître les parties du corps humain par la diſſection, a d'abord été en uſage en Egypte, & a paſſé enſuite dans la Grece. Mais cette ſcience a toujours été ignorée des Chinois, juſqu'à ces derniers temps, qu'ils en ont oui parler aux Européens ; quelque utile qu'elle ſoit aux vivans, elle n'a jamais pu être de leur goût, & ils ſe révoltent à la ſeule propoſition de faire l'ouverture d'un cadavre humain.

La difficulté qui naît de la diſtance des lieux, ne vous paroît pas inſurmontable. *Les Moſcovites*, dites-vous, *pénétrent au-*

(1) Quinzieme Empereur de la dynaſtie des *Han*.

jourd'hui jusqu'à la Chine, & vont faire des établissemens jusques sur ses frontieres, avec peut-être moins de facilité que n'en avoient les anciens conquérans. Qui nous eut dit, il y a trente ans, que nous verrions les Kalmouks sur le Rhin, nous auroit bien surpris.

La surprise auroit cessé, Monsieur, si l'on eût ajouté qu'on devoit les conduire comme par la main : car il est certain que depuis Moscou jusqu'en Allemagne, les chemins, les ponts sur les rivieres, les étapes, les guides ne leur manquoient pas : tout étoit donc préparé sur leur passage. Sur ce pied-là les Kalmouks eussent pu continuer leur route jusqu'à Paris sans aucun miracle. Où ils auroient trouvé plus de difficulté, c'étoit depuis leur pays jusqu'à Moscou, s'ils n'eussent pas marché par une route qu'ils s'étoient déja frayée à eux-mêmes. On sçait que ceux qui habitent près d'Astracan & sur la côte de la mer Caspienne, qui prenoient la qualité, tantôt de sujets, tantôt d'alliés du Czar Pierre Ier allerent deux fois à Moscou, la premiere sous prétexte de visiter ce grand Prince, & d'en tirer quelques présens ; la seconde, pour le secourir dans la guerre qu'il avoit contre les Suédois. C'est ce que

ous a raconté M. Laurent Lange, qui st venu si souvent à Peking, en qualité de Directeur du commerce de Moscovie.

Je demanderois volontiers en quel temps les Egyptiens auroient pu pénétrer à la Chine pour la peupler. Il faudroit qu'ils s'y fussent pris de bonne heure, car autrement ils l'eussent déja trouvée toute peuplée, & il auroit fallu en faire la conquête, au lieu d'y établir des colonies.

Vous n'êtes point, Monsieur, pour Séfostris, parce qu'il est trop récent, c'est-à-dire, Séfostris le conquérant, car il me semble qu'il y en a trois de ce nom: & en effet, on donneroit trop d'affaires à ce héros, qu'on prétend avoir subjugué en dix ans les Medes, les Scythes, la Phénicie, la Syrie, & toute l'Asie mineure; & dans ces derniers temps quelques auteurs ne sçachant à qui s'adresser pour peupler l'Amérique, y ont envoyé Séfostris sur la foi de ce passage de Lucain. *Venit ad occasum mundiqae extrema Sesostris.*

On a donc recours à Osiris, mais c'est un personnage équivoque; les uns disent qu'il étoit Grec & qu'il conquit l'Egypte. En ce cas-là étant aussi occupé

qu'il l'étoit à conserver ses conquêtes, il n'avoit garde d'envoyer bien loin des détachemens pour en faire de nouvelles. S'il étoit Egyptien, comme d'autres l'ont cru, devenu le chef d'une Nation molle & efféminée, & accoutumé aux douceurs de la vie, que le pays où il regnoit lui fournissoit en abondance, auroit-il quitté une contrée si délicieuse pour aller brusquer fortune dans des climats si lointains, au hasard de ne rien trouver de meilleur que ce qu'il possédoit? D'ailleurs, les peuples auxquels il commandoit, étoient bien différens des Kalmouks, nation pauvre & endurcie au travail.

Je ne crois pas qu'on dise que Menès ou Misraim, fils de Cham, vint lui-même à la Chine, ce ne pourroit être tout au plus que ses enfans. Mais dès-lors l'Egypte fut partagée en plusieurs Royaumes; on distinguoit le Roi des Thébains, le Roi des Tanites, & le Roi de Memphis. Ces Princes qui s'observoient les uns les autres, auroient-ils eu la pensée de s'éloigner, pour aller faire des établissemens dans des pays qu'ils ne connoissoient pas?

Mais qui que ce soit des Rois d'Egypte qu'on prétende être allé, ou avoir en-

voyé de ses gens à la Chine, soit en corps d'armée, soit en caravane, ils auront dû traverser toute l'Inde d'occident en orient. Or je demande si pour-lors les Indes étoient habitées ou si elles étoient dépourvues d'habitans. Si l'on répond qu'elles étoient désertes, on ne pouvoit donc y trouver que des désordres causés par le déluge. Cette armée se seroit vue dénuée de tout secours pour sa subsistance. Il lui auroit fallu labourer, semer & recueillir à mesure qu'elle avançoit. C'est ce qui n'est pas aisé à concevoir.

Si l'on suppose que les Indes étoient déja habitées par Sem & ses enfans, ou par ses petits-fils, comme l'Ecriture-Sainte le marque assez clairement, il faut dire en même temps que ces peuples étoient ou si foibles, ou si dépourvus de sens, qu'ils laisserent passer au milieu d'eux les Egyptiens sans coup férir, & qu'ils les virent tranquillement aller se mettre en possession des terres à leur orient, qui les resserroient, & les tenoient, pour-ainsi-dire, entre deux feux.

Il vaudroit peut-être mieux dire qu'une caravane des gens de Sem se joignit aux Egyptiens, & que de concert ils allerent ensemble peupler la

Chine. Supposé que cela fût ainsi, les Chinois seroient, ce qu'on appelle, mar chandise mêlée, race de Sem & race de Cham ; les uns bons, les autres mauvais différens de langage, de génie, de mœur & de coutumes. De ce mélange seroi sorti, si j'ose m'exprimer de la sorte un ouvrage à la mosaïque & de piece rapportées.

Or, rien de plus uniforme que le Chinois dans tous les temps, depuis leu origine jusqu'à nos jours ; même langage mêmes loix, même génie, même phy sionomie, même figure. Il n'y a sur c dernier article d'autre différence, qu celle qu'on voit en Europe entre ceu qui naissent au nord, & ceux qui ha bitent le sud. Les premiers sont d'ordi naire plus blancs & plus robustes, les seconds plus basanés, & d'une com plexion plus foible.

Ne semble-t-il pas plus naturel de faire peupler la Chine par les seuls descendans de Sem, qui n'avoient point d'ennemis en tête, & qui pouvoient défricher les terres de proche en proche, & entrer dans le *Chen-si*, qui est le premier pays habité, comme tout le monde en convient ici. Ils auroient eu bien plus de facilité que n'en ont eu dans ces

lerniers temps les Moſcovites, qui ont ait, comme vous le dites, Monſieur, les établiſſemens juſqu'aux frontieres de le la Chine; car enfin les premiers n'euſ- ent trouvé de réſiſtance, que celle qui naît de la nature du pays, au lieu que es Moſcovites ont eu diverſes nations à combattre, & bien de la peine à établir les étapes, juſqu'à *Nipchou*, & de-là à *Coutchou Paiſing*, encore n'y auroient-ils pas réuſſi, ſi un ſujet rébelle du Czar, & chef de brigands, n'eût pas livré Toboskoi, pour obtenir ſa grace. Ce n'eſt pas ici le lieu de raconter cette hiſtoire, qu'on trouve imprimée dans la relation d'un Anglois qui a demeuré vingt ans à Moſcou.

Après tout, peu importe par qui la Chine ait été peuplée, & je ne crois pas que vous vous y intéreſſiez beaucoup non plus que moi. On ne peut avoir ſur cela que des conjectures. Il ſeroit bien plus ſouhaitable & plus avantageux de connoître à fond cet Empire, tel qu'il a été dans ſes commencemens, dans la ſuite des temps, & qu'il eſt encore aujourd'hui. C'eſt une mine trop riche pour avoir pu la creuſer juſqu'ici, & en tirer tout ce qu'on y pourroit trouver d'utile à notre Europe.

Mais on manque pour cela de liberté, de temps, de connoissances nécessaires & d'argent. On est obligé de s'en rapporter aux livres, & l'on ne peut compter que sur les livres classiques. Les autres Auteurs, moins par malice que par ignorance, négligent assez souvent de s'informer au juste des faits qu'ils avancent; ainsi pour éviter toute surprise il en faut lire plusieurs sur le même sujet, sur-tout en fait d'histoire naturelle, de secrets, de remedes; & autres choses semblables. Il est vrai qu'ils citent souvent d'autres auteurs, mais il n'est pas aisé de les trouver, & quand même on les auroit sous la main, ceux-ci en citent encore d'autres, & c'est toujours à recommencer; il arrive aussi que de jeunes lettrés, ou pour s'exercer, ou pour se faire de la réputation, écrivent ce qu'ils croyent sçavoir, ou avoir appris de leurs maîtres. Plusieurs de ceux qui lisent leurs ouvrages, ne cherchent qu'à se désennuyer, & pourvu que ces livres soient bien écrits, ils ne s'embarrassent guere du reste. Il n'y a que la grande histoire & les livres classiques, que ces auteurs ne peuvent citer à faux, parce que tous les lettrés s'appercevroient infailliblement de leur témérité, ou de leur ignorance.

Ainsi

Ainſi un Européen doit lire la plupart des autres livres Chinois avec précaution, pour ne pas s'y laiſſer tromper : on marcheroit plus ſûrement, ſi l'on pouvoit tout voir & tout examiner par ſoi-même.

Mais un ſi heureux temps ne peut arriver que ſous un Empereur chrétien, encore faudroit-il rapprocher la Chine de l'Europe, afin que nos ſçavans de profeſſion puſſent s'y tranſporter auſſi aiſément qu'ils vont en Egypte arpenter, chercher, & fouiller les ruines de Memphis, celles de Thébes, de ſes portes, de ſes murs, & de ſes lourdes maſſes à moitié détruites, qui me paroiſſent n'avoir demandé qu'un grand nombre de manœuvres & beaucoup de temps. Cependant on meſure exactement un côté, & l'on écrit qu'une des faces a tant de toiſes de largeur, tant de hauteur ; qu'il y a tant de voutes & de chambres, il faudroit ajouter tant de nids à rats, & tant de repaires de hiboux. Qu'y a-t-il là de ſi admirable, qui n'eût pu être fait en Europe, s'il eût été de quelque uſage ?

Si l'on admire la grandeur de l'ouvrage, je ſoutiens que la muraille de *Tſin-chi-hoang* le ſurpaſſe de beaucoup

& en toutes manieres, ſur-tout par ſon utilité & par ſa ſolidité, puiſque tant de ſiecles n'ont pu la détruire (1), & qu'il n'y a d'autres ouvertures que celles qu'on y a faites à la main & à force de travail: tout le reſte, juſques ſur la cime des plus hautes montagnes, a tenu contre l'injure du temps & contre les tremblemens de terre. Perſonne n'ignore quelle eſt ſa longueur, ſa hauteur & ſon épaiſſeur: où voit-on tant de briques & de pierres ſi bien arrangées, ſi bien cimentées? n'y en a-t-il pas plus que dans les monumens d'Egypte?

Ce n'eſt pas, dira-t-on, la pierre, la brique, la maçonnerie qu'on admire en Egypte; on y voit des figures d'hommes, d'animaux, de quadrupedes, des volatiles, des bas-reliefs, des inſcriptions, des hiérogliphes qu'on ne peut preſque déchiffrer, tant ils ſont anciens. Hé, c'eſt juſtement pour cela même qu'on les admire; car ſi on les entendoit bien, ce ſeroit peut-être très-peu de choſe, on n'y trouveroit plus rien de myſtérieux;

(1) C'eſt de la grande muraille proprement dite qu'on parle, & non pas de quelques morceaux vers l'oueſt, qui ne ſont que de terre, parce que la diſpoſition du lieu l'exigeoit ainſi.

& comment au retour d'un ſi beau voyage pourroit-on faire des diſſertations, étaler ſon érudition, & raiſonner à perte de vue ſur les fables Egyptiennes?

Le malheur de la Chine eſt de n'avoir point encore été le terme de nos doctes voyageurs. Les inſcriptions, les caracteres ne manquent point à la grande muraille ; la différence eſt que les Chinois connoiſſent encore aujourd'hui leurs plus anciens caracteres, au lieu que les Egyptiens ne ſçavent plus lire l'écriture de leurs ancêtres.

Pour ce qui eſt des figures ſculptées d'hommes, d'animaux & de volatiles, les ſculptures des Chinois & leurs arcs de triomphe en ſont tout couverts, & quoiqu'ici, comme en Egypte, il n'y ait rien en cette matiere qui puiſſe ſe comparer à ce qu'on voit aujourd'hui en Europe, on ne laiſſeroit pas d'y eſtimer des ſtatues coloſſales très-animées, avec des attitudes conformes aux paſſions qu'on a voulu repréſenter, telles que la colere, l'indignation, la joie, la triſteſſe. J'en ai vu pluſieurs de ce genre que les plus habiles artiſtes ne dédaigneroient pas.

Mais y a-t-il à la Chine des pyramides

telles qu'on en voit à Rome qui y ont été apportées d'Egypte ? je n'y en ai point vu, mais ce n'eſt pas une preuve qu'il n'y en ait point : cependant comme ces ouvrages n'ont aucune utilité réelle, je doute que les Chinois aient voulu y perdre leur temps & leur peine. N'ont-ils pas mieux fait de conſtruire des ponts auſſi magnifiques que ceux qu'on voit dans quelques provinces, & auſſi ſinguliers que celui qu'ils nomment le pont de Fer, qui va d'une montagne à l'autre ſur d'affreux précipices. Des armées nombreuſes ont paſſé autrefois ſur ce pont, & il ſubſiſte encore aujourd'hui ; c'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription géographique, hiſtorique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe (1) que le Pere Duhalde a donné au public depuis peu d'années. Je ne ſçache pas qu'on voie rien de ſemblable en Egypte.

Mais, dira-t-on encore, le Nil, ce fameux fleuve, ſa ſource, ſes cataractes, ſes débordemens réguliers & féconds, qui ont exercé la plume de nos ſçavans voyageurs ; la Chine a-t-elle rien qui puiſſe lui être comparé ?

(1) Tome I, pag. 32, 60, 76, 151, 155, 156. Tome II, pag. 91, 92.

Je réponds que le Nil disparoît, & n'est plus qu'un ruisseau, si on le compare au grand fleuve *Yang-tse-kiang*, qui traverse toute la Chine. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte de cet Empire, & qu'on considere ce fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, depuis sa source jusqu'à son embouchure pendant 400 lieues; qu'on fasse attention à sa largeur, à sa profondeur, aux lacs qu'il forme ou qu'il traverse, dont un entre autres a 80 lieues de tour, aux grandes & belles villes qu'il baigne & enrichit, à cette multitude de vaisseaux, de barques qui le couvrent, & qui sont autant de villes flottantes, remplies de marchands & de peuples qui vivent tous aux dépens de ce fleuve, lequel sans se déborder, comme le Nil, fournit à droite & à gauche grand nombre de canaux qui arrosent les campagnes voisines, & autant & selon qu'on le juge à propos; ce qui est bien plus commode & plus avantageux qu'un débordement incertain qu'on ne sçauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, selon le plus ou moins de pluie qui tombe à sa source.

Si les sçavans d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine, à ne considérer même que sa surface, combien de choses

curieuſes ne trouveroient-ils pas, dont on n'a encore rien dit ? que ſeroit-ce, s'il leur étoit permis de la labourer nord & ſud, eſt & oueſt, d'y creuſer, d'y fouiller, comme on a fait en Egypte ? combien ne trouveroient-ils pas d'inſcriptions ſur des pierres, ſur des marbres, ou ſur des monumens antiques enſevelis par les tremblemens de terre, qui ont été ſi fréquens à la Chine, & d'une violence juſqu'à applanir des montagnes, & à engloutir des villes entieres, comme l'hiſtoire en fait foi ?

Outre les mines qu'on y connoît déja, combien d'autres ſe découvriroient par la ſagacité Européenne ? Ce ſeroit un ſujet tout neuf qui donneroit de l'occupation à nos ſçavans pour plus d'un ſiecle, & pendant ce temps-là ils laiſſeroient en repos les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs & d'autres nations qui ont tenu autrefois un rang conſidérable, & qui ne ſont plus rien.

Je ne prétends pas par-là diminuer la gloire qui eſt due à l'ancienne Egypte, c'eſt elle qui forma Moïſe dans toutes les ſciences qu'elle avoit acquiſes; les principales étoient ſans doute la géométrie, qu'avoit occaſionné le débordement du

Nil, & l'aſtronomie, dont les principes auront été communiqués au fondateur, autant qu'il étoit néceſſaire, pour y faire de plus grands progrès par les obſervations telles qu'on les pouvoit faire dans ces premiers temps : mais auſſi l'on peut dire que les deſcendans de *Sem* eurent les mêmes connoiſſances & peut-être encore avec plus d'étendue.

Je ſerois curieux de ſçavoir ſi Abraham, renvoyé d'Egypte avec quantité de préſens, en emporta auſſi quelques connoiſſances ; on ne voit pas qu'à ſon retour il en ait fait quelque uſage : il dreſſa des autels, il fit creuſer des puits, tout cela ne demandoit pas beaucoup de ſcience. Peut-être que faute d'exercice & de culture, les Pharaons ou leurs Docteurs n'étoient plus fort habiles, ou qu'Abraham ne demeura pas aſſez longtemps en Egypte pour s'inſtruire, comme fit Moïſe dans la ſuite : il ſe peut faire auſſi que ce Patriarche étant Chaldéen en ſçavoit plus que les Egyptiens ; cependant il étoit de la Chaldée montueuſe, au nord de la Méſopotamie, où l'on place la ville d'Ur, dont les peuples étoient plus belliqueux, & ne ſe mêloient gueres de ſcience, tout au con-

traire de ceux de la Chaldée méridionale qui se piquoient d'être sçavans.

De plus, je demanderois volontiers quelle langue parloit ce Patriarche avec les envoyés de Pharaon, quand ils allerent lui faire des reproches au sujet de Sara ? Et Sara elle-même, quelle langue parloit-elle dans le palais ? On ne dit nulle part que l'un & l'autre eussent des interpretes : faudra-t-il recourir à un miracle, ou supposera-t-on que la langue d'Abraham & des Egyptiens étoit à peu près la même ? Si cela étoit, nos Chinois, qu'on soupçonne tirer leur origine de ces derniers, & qu'on sçait n'avoir jamais changé de langage, parleroient encore aujourd'hui l'ancienne langue Egyptienne, quoiqu'un peu altérée par la suite de tant de siecles. Ce seroit une chose assez plaisante que je parlasse ici la langue Copte sans le sçavoir.

Vous voyez, Monsieur, que selon l'ample permission que vous m'en avez donnée, je laisse courir librement ma plume, en répondant à toutes les questions que vous avez bien voulu me faire. Pour ce qui regarde les *Miao-sse*, je n'ai rien à vous dire que ce que vous avez déja lu, & que vous pouvez relire dans

le tome premier du livre du Pere du Halde, ſur la Chine & la Tartarie Chinoiſe, pag. 53. J'ajouterai ſeulement que les Chinois n'ayant pu ſoumettre ces Montagnards par la force, ont pris le parti de bâtir des villes & des forts aux gorges, par leſquelles ils pourroient ſe répandre dans la campagne & piller les peuples qui habitent le pied de leurs montagnes. Ces barbares ſe voyant ainſi reſſerrés, il n'eſt pas étonnant qu'ils faſſent quelques irruptions pour ſe mettre plus au large.

Ce n'eſt pas toujours la diſette qui les fait deſcendre de leurs tanieres, c'eſt le plus ſouvent le deſir de ſe venger des vexations qu'ils reçoivent des petits Mandarins du peuple, lorſqu'ils viennent vendre leurs denrées, ou échanger leur marchandiſe. D'un autre côté les Mandarins de guerre, qui gardent les frontieres, ennuyés de n'avoir rien à faire, & cherchant les moyens de s'avancer dans leur profeſſion, irritent ces ſauvages, qui n'oſant en venir aux mains avec des troupes réglées, tombent ſur le peuple. Les Mandarins ſaiſiſſent auſſitôt cette occaſion, ils exagerent le mal qui a été fait, ils en informent les Mandarins ſupérieurs qui réſident dans les

capitales, ceux-ci en écrivent en Cour; d'où les ordres partent pour faire marcher des troupes vers l'endroit où l'on ſuppoſe le déſordre, qu'on traite toujours de rébellion & de révolte. Or tous ces mouvemens exigent qu'on ouvre la caiſſe militaire, & celle de ceux qui reçoivent le tribut: c'eſt juſtement ce qu'on ſouhaite. Alors on va chercher les *Miao-ſſee* qui ſe ſont retirés dans leurs forts. D'eſſayer de les y forcer, on s'en donne bien de garde, l'expérience ayant appris qu'il n'y a que des coups à gagner pour les aſſaillans. Enfin, pour achever la comédie, on ſe ſaiſit de quelques-uns de ces pillards qu'on trouve à l'écart, on leur fait leur procès, puis on mande à la Cour que tout eſt pacifié, qu'on a rencogné les rebelles dans leurs tanieres; qu'ils ne s'agit plus que de récompenſer les Officiers & les ſoldats qui ſe ſont diſtingués.

Vous me direz peut-être, Monſieur, que je vous donne là une idée peu avantageuſe d'un gouvernement auſſi vanté que celui de la Chine; mais faites réflexion, je vous prie, que quand le ſang ne circule pas dans le corps, ni librement, ni aſſez abondamment, les parties éloignées du cœur languiſſent; c'eſt au

médecin à y remédier, ou au malade à ſe ſecourir ſoi-même. Si les ſoldats Chinois uſent d'induſtrie pour faire ſortir l'argent des coffres, & ſe procurer une ſubſiſtance un peu plus aiſée, ce que je n'ai garde d'approuver, mais ne font-ils pas un moindre mal que s'ils venoient à ſe révolter, à exciter les troubles, à piller ou à tuer leurs compatriotes, au haſard de paſſer pour d'infames rebelles, & de voir l'extinction de leur famille juſqu'à la neuvieme génération.

Qu'arriveroit-il en Europe ſi l'on envoyoit des corps de troupes pour garder des avenues ou pour boucher des gorges, & qu'on les laiſſât là poſtés comme des ſtatues, non-ſeulement pendant une campagne, mais pour pluſieurs années avec une paie modique pour eux & pour leurs familles, s'ils en avoient, comme en ont les ſoldats Chinois, y tiendroient-ils ſeulement un an? Ne déſerteroient-ils pas pour la plupart? Et n'eſt-ce pas la reſſource ordinaire de nos ſoldats quand on les gêne trop, ou qu'ils ſont mal payés?

A la Chine la déſertion n'eſt pas praticable, un déſerteur chercheroit-il à ſe cacher? C'eſt ce qui ne lui eſt pas poſſible; nonobſtant la multitude innombrable de peuples, rien de plus aiſé que

de le découvrir, sortiroit-il du Royaume ? C'est à quoi il ne pourra jamais se résoudre : ce seroit, selon l'idée Chinoise, quitter le paradis, pour aller chercher l'enfer ; d'ailleurs les parens, les femmes, les enfans sont autant de liens qui le retiennent.

Si cela est ainsi, me direz-vous, comment voit-on des Chinois à Manille, à Batavie, à Achen, à Siam, &c. ? Ceux qu'on y voit sont des descendans de misérables pêcheurs des provinces maritimes de *Quang-tong* & de *Fo-kien*, qui n'avoient nul bien en terre-ferme, & qui forcés autrefois par les Tartares de se raser la tête comme eux, ou d'être mis à mort, chercherent par la fuite à sauver leur vie & leur chevelure. Ils ramerent du côté de Formose qui étoit libre alors, quelques-uns se refugierent à Manille, d'autres à Batavie, où ils se sont extrêmement multipliés. Plusieurs d'entr'eux viennent commercer à la Chine sous le nom d'Etrangers ; & bien qu'ils affectent de ne pas parler la langue Chinoise, on ne laisse pas de les reconnoître, mais on dissimule, parce que la Chine n'est que trop peuplée, & qu'ils n'y sont nullement utiles. Eux de leur côté soupirent après le royaume du milieu, car c'est

ainſi que ſe nomme la Chine, toujours mécontens de leurs ancêtres, qui les ont réduits à être en quelque façon les eſclaves des Hollandois & des Eſpagnols, dont ils ſont traités aſſez durement. Des troupes de terre n'ont ni la même facilité, ni la même adreſſe ſur mer pour ſe ſauver, & fuir avec leurs familles.

Vous ajoutez, Monſieur, que vous ne comprenez pas *que des Princes auſſi prudens qu'il y en a ſouvent à la Chine, n'aient pas penſé à ſe ſervir de ce peuple innombrable qui les incommode, pour aſſujettir les montagnards indépendans qui ſe trouvent répandus dans quelques provinces.* Vous en dites autant au ſujet de *Formoſe, qui eſt l'aſyle des mécontens, & un boulevard d'où ils menacent l'Empire, à la moindre guerre inteſtine ou étrangere qui s'y allume.*

Cette objection paroît naturelle, & eſt en même temps ſpécieuſe; mais ſouvenez-vous, Monſieur, de ce que vous me dites ſi ſagement, *que la machine des Empires eſt telle, que ce qui eſt utile à l'un devient ruineux pour l'autre.* Rien n'eſt plus vrai, un Empereur de la Chine qui tenteroit une ſemblable entrepriſe, outre les dépenſes énormes dans leſquelles il s'engageroit, riſqueroit de perdre encore ſon Empire,

Car enfin, je suppose qu'il veuille faire marcher cent mille hommes du bas peuple, il ne pourroit pas les tirer tous du voisinage des *Miao-sse*, sans abandonner la culture des terres, & troubler le commerce. Il faudroit donc les faire venir de loin, rassembler les gens oisifs, la canaille, les manœuvres qui vont presque nuds, les habiller, les armer, leur donner des officiers pour les conduire, les mêler parmi les soldats disciplinés qui les missent en mouvement, sans quoi cette multitude se répandroit de tous côtés, pilleroit & ravageroit le plat pays: une canaille armée est toujours dangereuse, & quand on en feroit périr une partie, il en resteroit toujours assez pour former plusieurs troupes de voleurs.

Mais je veux que dans l'espérance de faire fortune, ils aient le courage de grimper de tous côtés à ces affreuses montagnes; il est certain que plusieurs de part & d'autre y trouveroient la mort. Si les assaillans reculent, on n'aura pas ce qu'on prétendoit, & comment contiendra-t-on des fuyards? quelle désolation ne porteront-ils pas dans tout le pays? Si au contraire ils forcent les *Miao-sse* à leur céder les premiers pos-

tes, charmés de trouver des cabanes prêtes à les recevoir, des terres défrichées, des animaux domeſtiques, & toutes les néceſſités de la vie, ils s'y établiront & deviendront eux-mêmes des *Miao-ſſee* plus dangereux & plus à craindre que ceux dont ils auront pris la place.

Ce qui mérite encore plus d'attention, c'eſt qu'à la Chine, tout mouvement extraordinaire a toujours de funeſtes ſuites. Que les montagnards deſcendent quelquefois dans la plaine, & y cauſent du déſordre, il n'y a qu'à y envoyer des troupes réglées, & ils ſont bientôt diſſipés. Mais que l'Empereur raſſemble une eſpece d'arriere-banc populaire, les *Yao-yen*, c'eſt-à-dire, les écrits ou les diſcours ſéditieux voleront par toutes les Provinces : les Chinois l'emportent, en ce genre, ſur toutes les autres nations. Ce ſont d'abord des bruits ſourds, qui ſe répandent, ſans qu'on en puiſſe connoître les auteurs. L'un a vu des ſignes dans le ciel, l'autre ſur la terre : celui-ci a apperçu des monſtres dans un tel endroit ; celui-là a vu une vapeur maligne s'élever du côté que les troupes ſont en marche ; tous ſignes manifeſtes que la dynaſtie va

finir, c'eſt le ciel même qui le déclare. Ces bruits paſſent de bouche en bouche, chacun eſpere une meilleure fortune; les mécontens & les mal-intentionnés en profitent; ils cabalent; ils s'aſſemblent par pelotons; & ſi l'on ne remédie promptement à ces émeutes naiſſantes, pour peu qu'elles ſe fortifient, rien n'eſt capable de les arrêter.

Les Tartares Mantcheoux ſçavent admirablement bien étouffer les premieres ſemences de révolte. Au moindre bruit qui s'éleve dans les provinces, leurs troupes volent, & écraſent à l'inſtant ces petits ſerpens, ſans leur donner le temps de croître & de ſe fortifier. Je pourrois rapporter plus d'un exemple de pareils troubles appaiſés tout à coup par la célérité & la prudence du feu Empereur *Cang-hi*.

Il n'en va pas de même quand il s'agit de chaſſer des Sauvages d'endroits inacceſſibles, où ils ſe ſont établis depuis ſi long-temps. On a tenté avec de bonnes troupes de ſe rendre maître de Formoſe. Tout ce qu'on a gagné, conſiſte en une petite partie de l'iſle, qui eſt un pays plat; la plus grande partie de cette iſle, qui en eſt ſéparée par une chaîne de montagnes, eſt habitée par des peuples qu'on n'a

jamais pu dompter. On s'eſt d'autant plus porté à les laiſſer tranquilles, qu'ils ſont incapables de faire des irruptions, & de rien entreprendre.

Les *Miao-ſſee* ſont une eſpece de vermine, qu'on peut éclaircir, mais qu'il n'eſt pas poſſible d'extirper entierement. Peut-être ne ſeroit-il pas à propos de le faire quand on le pourroit. Les montagnes qu'ils habitent ſont remplies de tigres, de léopards, & d'autres bêtes féroces, qui ſe répandroient dans les pays circonvoiſins, & y feroient bien du ravage, ſi ces montagnes étoient déſertes. Au reſte, de quelque nation qu'elles fuſſent peuplées, les peuples y ſeroient bientôt ſauvages & indépendans, à cauſe du vaſte eſpace qu'ils occupent, & de la difficulté qu'il y a d'y pénétrer.

Il ne me reſte plus qu'à vous dire deux mots ſur l'arithmétique binaire, ou plutôt ſur l'application qu'en a fait M. Leibnitz. Vous ſeriez curieux, dites-vous, de ſçavoir ce que je penſe de cette prétendue convenance entre le Légiſlateur Chinois & le Philoſophe Allemand. Je vous avoue, Monſieur, que j'ai de la peine à vous découvrir ſur cela mon ſentiment, & parce qu'il n'eſt pas

aisé de parler juste sur une matiere où il faut deviner à chaque instant ; & parce que je suis gêné par le respect que j'ai naturellement pour un si grand homme. Cependant par votre conseil j'ai relu le tome de l'Académie de l'année 1703, où il en est parlé, & j'ai admiré ce que M. Leibnitz a écrit de la nouvelle arithmétique binaire, dont il rapporte sagement les avantages & les inconvéniens. Mais au regard de l'application qu'il en fait aux lignes de *Fo-hi*, elle me paroît purement arbitraire ; on pourroit faire une semblable application aux traits qui composent les caracteres des Chinois. J'étois déja à Peking quand feu le Pere Bouvet reçut la lettre que lui écrivit M. Leibnitz. Ce Pere avoit donné lieu à cette idée, par les magnifiques promesses qu'il avoit fait passer en Europe, de trouver toutes les sciences & tous les mysteres dans le *koua* de *Fo-hi*, ce *koua* pourtant n'est qu'une table d'attente, où chacun peut peindre ce qu'il lui plaît, & débiter ses idées. Les contradicteurs ne peuvent qu'en rire & nier le fait.

Nous ne sçavons de *Fo-hi* que ce que les Chinois en disent dans leur histoire, & je vous en ai déja entretenu dans une

de mes lettres. Vous y pouvez voir la peinture qu'ils font de ceux auxquels il commandoit, ou comme chef de famille, ou en qualité de Roi élu. Ils nous les représentent comme des sauvages qu'il falloit décrasser, civiliser, cultiver, comme on défriche une terre pleine de ronces & d'épines. *Fo-hi* commença à leur apprendre à pêcher, à chasser, à nourrir des troupeaux ; il fit des instrumens de musique pour les apprivoiser par l'harmonie, peut-être même leur apprit-il à danser en cadence, sur-tout au temps des mariages qu'il établit.

Jugez, Monsieur, si dans ces commencemens *Fo-hi*, homme sensé, eût-il été aussi habile arithméticien que M. Leibnitz, devoit enseigner cette science à un peuple aussi grossier qu'on le suppose, lui apprendre les propriétés du nombre 9, celles des nombres impairs multipliés par eux-mêmes, &c. N'étoit-ce pas assez de leur faire remarquer qu'ils avoient chacun dix doigts aux mains, & autant aux pieds, pour leur apprendre à compter par dix, sans s'embarrasser des tiers & des quarts qu'on n'en peut tirer sans fraction, ce qui étoit fort inutile au dessein de ce fondateur ?

Je suis surpris d'entendre dire à

M. Leibnitz que l'arithmétique par dix ne paroît pas fort ancienne, & qu'elle a été ignorée des Grecs & des Romains. Rien cependant n'étoit plus facile à deviner; comment a-t-il fallu attendre le secours des Maures d'Espagne, & celui du célébre Gerbert, pour parvenir à cette rare connoissance?

Mais enfin, poursuivra-t-on, que signifient ces lignes inventées par *Fo-hi*, si l'on n'y reconnoît pas d'arithmétique: je réponds que je n'en sçais rien, parce qu'il n'en a pas laissé d'explication, & qu'il n'en pouvoit pas même laisser par écrit, puisqu'il n'avoit que des lignes pour expliquer d'autres lignes. Il a donc fallu qu'il s'expliquât de vive voix, & peu à peu cette tradition orale se sera perdue, c'est pour cela qu'aujourd'hui chacun raisonne à sa fantaisie; les uns y trouvent tout, & les autres n'y trouvent rien, si ce n'est la distinction du parfait & de l'imparfait; du clair, de l'obscur, du bon & du mauvais, de l'homme & de la femme, du ciel & de la terre; les quatre saisons, les élémens, le jour & la nuit, le soleil & la lune, &c.

Vous dites agréablement, Monsieur, que vous êtes *en droit de voir des hiéro-*

gliphes dans ce respectable king, qui de quelque main qu'il nous vienne, est certainement très-ancien, & qui n'a pas de plus grand défaut, sinon qu'on n'y entend rien, défaut très-hiérogliphique. J'y consens très-volontiers; mais ne me sera-t-il pas permis d'y voir aussi ce que quelques-uns ont imaginé ? sçavoir, une cabale la plus ancienne qui ait jamais été au monde : celle des Rabbins ne commença qu'environ l'an de grace, n'en ayant pas eu besoin plutôt pour obscurcir la vérité; mais celle-ci se trouve à la descente même de l'arche : c'est toute l'histoire du commencement du monde, & de ce qui doit suivre. Toutes les sciences, du moins leurs principes, y sont renfermés; on y trouve pareillement tous les mysteres, mais qui sont restés mysteres pour nous, parce que leur clef s'est perdue, & ceux qui croyent l'avoir trouvée ne nous présentent qu'une fausse clef qui n'ouvre point. *Fo-hi* apporta à la Chine ce précieux monument, & s'en servoit habilement pour faire son calendrier *Kia-li*. J'avoue que l'histoire Chinoise n'en dit rien; mais qu'importe, disons-le, nous qui en devons bien plus sçavoir que les Chinois; cela est si vrai, qu'à six mille

lieues de la Chine on a fabriqué une clef pour leur apprendre plus foncièrement & plus méthodiquement leur langue, qu'ils ne l'apprennent depuis tant d'années à la Chine même.

Pardonnez-moi cette faillie, Monsieur, le ton grave m'abandonne quelquefois; reprenons-le incontinent, pour dire sérieusement que les Chinois font trop d'honneur à *Fo-hi*, & ravalent trop ses nouveaux sujets, qu'ils ne mettent pas beaucoup au-dessus des bêtes. Est-il vraisemblable que des hommes si peu éloignés du déluge, fussent devenus en si peu de temps féroces, jusqu'au point de boire le sang des animaux, de manger leur chair crue, de s'habiller de leurs peaux sans les préparer auparavant? comment *Fo-hi* auroit-il pu former sa cour de pareils hommes au lieu nommé *Tchin*, établir des Ministres, faire des Mandarins subalternes sous le nom de Dragons, & leur confier des emplois qui demandoient du génie, de l'habileté, & une science pratique peu inférieure à la sienne.

Il eût donc fallu dire que parmi les premiers Chinois, outre le chef, il y en avoit plusieurs autres capables d'entrer dans le gouvernement en exécutant ses

ordres, & que tout le reſte, c'eſt-à-dire le plus grand nombre, conſervoit encore un peu de barbarie ; c'eſt ce qui paroît naturel & plus conforme à la vérité.

Mais laiſſons-là ces temps incertains dont les Chinois ne conviennent point faute de monumens ; laiſſons-les admirer les tables de *Fo-hi*, & les ténèbres de l'*Y-king* qui le leur rendent ſi vénérable ; il nous ſuffit maintenant par rapport à la chronologie, de ſçavoir que les Chinois ne doutent point qu'il ne ſe ſoit écoulé plus de quatre mille ans depuis l'Empereur *Yao* juſqu'à préſent, & qu'ils le prouvent fort bien.

Il vous paroît, Monſieur, que je n'ai pas une opinion auſſi avantageuſe de la ſageſſe des anciens Egyptiens, que celle qu'en avoit M. l'Evêque de Meaux dans ſon diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle. Je vous avoue que ſur le temps qui s'eſt écoulé depuis *Fo-hi* juſqu'à *Yao*, je n'ai point de ſentiment fixe, & que je ne puis en avoir, à moins que quelque homme extraordinaire, un ſage, un Prophête nous dévoile les myſteres de l'*Y-king*, s'il y en a, & diſſipe l'obſcurité de ces premiers temps.

Pour ce qui eſt des anciens Egytiens, & de la ſageſſe infinie qu'on leur attri-

bue, j'ai toujours cru qu'on exagéroit beaucoup, sous prétexte qu'on n'a pas leur ancienne Histoire, & qu'ils étoient fort supérieurs aux voisins qu'ils avoient pour-lors : c'est-là ce qui leur a attiré tant d'éloges. Hérodote & Diodore de Sicile sont les principaux garans de M. de Meaux. Mais ces deux célebres écrivains n'ont rien vu par eux-mêmes de l'histoire primordiale des Egyptiens; ils n'ont parlé que d'après leurs Prêtres, qui avoient un beau champ pour vanter impunément leurs ancêtres, & les faire les plus sages de tous les mortels pour les loix, pour les mœurs, pour les sciences, pour le gouvernement, pour l'architecture, & généralement pour tout, & ils le prouvoient en montrant des pyramides, des ruines de villes, des restes de palais, &c. Cependant je souscris volontiers à une bonne partie de l'éloge que fait ce sçavant Prélat des Egyptiens, en faveur de ce qu'il avance à la 506e page, où il fait voir que les Egyptiens ne sont jamais allés à la Chine. Voici comment il s'en explique.

« Ceux qui ont bien connu l'humeur » de l'Egypte, ont reconnu qu'elle » n'étoit pas belliqueuse. Vous en avez

» vu

» vu les raisons ; elle avoit vécu en » paix environ treize cens ans quand » elle produisit son premier guerrier, » qui fut Séfostris. Aussi malgré sa mi- » lice, si soigneusement entretenue, » nous voyons sur la fin que les troupes » étrangeres font toute sa force, ce qui » est un des plus grands défauts que » puisse avoir un Etat... C'est une assez » belle durée d'avoir subsisté seize sie- » cles. Quelques Ethiopiens avoient » regné à Thèbes dans cet intervalle, » entre autres Sabacon, &c. » Il avoit dit auparavant, page 500, que l'Egypte contente de son pays, où tout abonde, ne songeoit point aux conquêtes ; elle envoyoit des colonies (dans les pays voisins s'entend, comme dans la Grece).

De tout cela on pourroit, ce me semble, conclure que les Egyptiens, loin d'avoir peuplé la Chine, l'ont tout-à-fait ignorée. Mais s'il étoit vrai, comme le dit le sçavant Prélat, qu'ils portoient par-tout les loix & la politesse, comment ne la porterent-ils point à la Chine dans le temps qui s'écoula depuis *Fo-hi* jusqu'à *Yao ?* On ne voit rien de moins policé ni de plus barbare ; c'étoit pourtant le temps auquel les Egyptiens, ainsi que je l'ai dit, devoient être ren-

dus à la Chine, sans quoi ils y seroient venus trop tard, & ils l'auroient trouvée toute peuplée.

En voilà assez sur ce qui regarde M. l'Evêque de Meaux, venons maintenant à un autre Prélat non moins célebre par sa vaste érudition; je parle de M. Huet & de ce qu'il avance dans son Histoire du Commerce & de la Navigation des anciens. Vous dites, Monsieur, qu'il attribue une origine Egyptienne aux Chinois, fondée en partie sur la conformité de leurs doubles lettres hiéroglyphiques & profanes, & sur l'affinité de leurs langues. Je vous envoye, Monsieur, six petits tomes des anciens caracteres Chinois, afin que vous en jugiez vous-même, en les confrontant avec les caracteres Egyptiens, à quoi j'ajoute,

1°. Que les auteurs célebres devroient être plus réservés sur les faits, que les auteurs ordinaires; parce que par leur réputation, & par le poids de leur autorité, ils entraînent dans l'erreur beaucoup d'autres, qui croyent suivre des guides infaillibles. Comment cet habile Prélat prouve-t-il l'origine des Chinois & l'affinité de leur langue avec celle des Egyptiens? Pour être juge compétent

dans cette matiere, il eût dû avoir du moins une connoiſſance médiocre de l'une & de l'autre langue, & connoître pareillement leurs lettres & leurs ſignes. A l'égard de leur origine, je n'ai rien à ajouter de plus à ce que j'ai dit.

2°. Il eſt vrai que le *Tong-King* & la Cochinchine ont été provinces de cet Empire, mais il n'eſt pas vrai, comme l'aſſure le même Prélat, que le Japon l'ait jamais été, il n'a pas même été tributaire ; au contraire, autrefois, par une eſpece de bravade, il envoya demander le tribut aux Chinois. La Corée eſt auſſi un Royaume ſéparé, mais qui paye tribut. Anciennement & pendant que l'Empire étoit ſujet à des troubles, les Coréens ont fait des efforts pour ſecouer le joug, mais enfin il fallut s'y ſoumettre, parce que cet Etat ne peut ſe paſſer du commerce de la Chine, qui ſans cette dépendance lui ſeroit interdit.

3°. Je n'approuve point qu'on attribue aux Chinois des talens qu'ils n'ont pas, ni qu'on vante leurs provinces maritimes. Ce Prélat n'aſſure pas, mais il dit en doutant, que ſi l'on veut en croire les Chinois, ils ont étendu leur Empire juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance.

Je ſuis perſuadé que cela eſt faux, & qu'on n'en trouvera nul veſtige dans les livres claſſiques, auſſi n'en cite-t-il point : il parle ſans doute d'après des relations de perſonnes peu inſtruites ; mais comme il y a peu d'erreurs qui n'ayent quelque fondement, voici à mon ſens ce qui a pu donner lieu à celle-ci.

Les premiers Miſſionnaires qui ont doublé ce fameux cap pour ſe rendre à la Chine, trouverent qu'on l'appelloit *Ta-lang-chan*, c'eſt-à-dire, Montagne aux grands flots. Or de l'Europe juſqu'à la Chine, il n'y a nul endroit qui mérite mieux ce nom que ce cap, qu'on nomma d'abord Cap des tourmentes, Lion de la mer, & aujourd'hui, cap de Bonne-Eſpérance : & pour le déſigner en Chinois on s'eſt ſervi des mots *Ta-lang-chan*, ſans faire réflexion que les Chinois pouvoient avoir ainſi nommé quelques autres lieux du voiſinage, leurs vaiſſeaux étant tout-à-fait incapables de réſiſter aux fureurs du banc des Eguilles. Si une flotte Chinoiſe riſquoit d'y aller, il ne pourroit en revenir un ſeul vaiſſeau, pour apporter la nouvelle du naufrage des autres.

Les barques ou ſommes Chinoiſes du

temps paſſé n'étoient pas plus fortes que celles d'aujourd'hui, peut-être même l'étoient-elles moins; car dans la navigation comme dans les autres arts, on ſe perfectionne de plus en plus: les Chinois ont toujours vogué terre-à terre, ſans la perdre de vue que pour peu de jours; & parce que leurs groſſes barques ſont à platte varangue, & tirent peu d'eau, elles peuvent dans un gros temps ſe mettre à l'abri dans des bayes, où nos vaiſſeaux manqueroient d'eau, & échoueroient infailliblement. Il ne faut pas douter que les Chinois allant ainſi à Batavie, à Malaque, à Siam, &c. n'ayent rencontré des endroits où la mer étoit plus agitée, ou bien quelques pointes difficiles à paſſer, auxquelles ils auront donné le nom de Montagnes à grands flots. Ce ſera ce nom que les Européens auront appliqué au cap de Bonne-Eſpérance, ne connoiſſant point d'autre endroit qui le méritât mieux. C'eſt ma conjecture, que je donne pour ce qu'elle peut valoir.

Pour ce qui eſt des Annales d'Ormus, qui diſent qu'on a vu dans le golfe Perſique juſqu'à quatre cens vaiſſeaux Chinois ſe charger & ſe décharger d'une infinité de marchandiſes précieuſes, je

ne nie pas que quelques ſommes Chinoiſes n'ayent pu aller juſques-là ; mais je retrancherois volontiers un zero de ce grand nombre, ce ſeroit encore trop de quarante barques, pour charger les marchandiſes dont la Chine a beſoin, c'eſt à-dire, des épiceries, des clous de girofle, de la muſcade, du poivre, de l'encens, du bois de ſandal ; car pour la canelle, on ſe contente de celle que produit la Chine, quoiqu'elle ſoit beaucoup inférieure à celle de Ceylan. Tout le reſte, les Chinois l'ont en abondance, & s'ils navigent, c'eſt plutôt pour porter que pour rapporter autre choſe que de l'argent ; c'eſt ce que ſçavent par expérience les Européens qui viennent à Canton. Si quelquefois les Chinois achettent des curioſités, c'eſt lorſqu'il ſe trouve un Empereur à qui elles font plaiſir : du reſte elles ne peuvent être l'objet d'un commerce conſtant.

A l'égard des gommes des Indes, les médecins & les chirurgiens Chinois n'en font preſque point d'uſage : je ne crois pas que dans toute une année on emploie à Peking une demi-livre d'opium, qu'ils nomment *Ya-pien ;* ils y ſuppléent en ſe ſervant de pavot blanc.

Du reſte, M. Huet ne dit point qui a

vu ces annales d'Ormus, ni en quel temps à-peu-près ces quatre cens vaiſſeaux Chinois parurent dans le golfe Perſique. Si c'étoit environ le milieu du huitieme ſiecle après Jeſus-Chriſt, ſous la dynaſtie des *Tang*, cela confirmeroit ce que le Pere Gaubil dit avoir lu dans le *Nen-y-ſſe* (c'eſt une grande collection des Hiſtoriens Chinois) que les troupes du Calife étant venues au ſecours de l'Empereur contre un rébelle, elles le vainquirent; qu'une bonne partie de ces troupes ayant été mal payées de leurs ſervices, ou ne pouvant plus s'en retourner par le même chemin qu'elles étoient venues, étoient deſcendues vers le ſud juſqu'à Canton; qu'ayant aſſiégé la ville, elles la prirent, ou par force, ou par la trahiſon du Gouverneur, car tout y étoit dans le trouble; qu'elles la pillerent, & s'embarquerent pour retourner par mer dans leur pays, ſans qu'on ait jamais appris de leurs nouvelles. Le Pere Gaubil ajoute pourtant que cela demanderoit un examen plus exact qui pourra ſe faire à loiſir.

Je crois, Monſieur, avoir ſatisfait à la plupart des queſtions que vous m'avez faites en dernier lieu ſur la Chine; il y a bien de l'apparence que

c'eſt pour la derniere fois que j'ai l'honneur d'entretenir avec vous un commerce, qui m'a été ſi avantageux & ſi agréable. Mon grand âge, & mes infirmités qui augmentent de jour en jour, m'annoncent une mort prochaine. Je puis du moins vous aſſurer, Monſieur, que juſqu'au dernier ſoupir je ſerai avec autant de reſpect que de reconnoiſſance, &c.

LETTRE

Du Pere Parennin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Si l'on a en Europe une avidité curieuſe pour tous les ouvrages qui s'y tranſportent de la Chine, il me ſemble que le génie & le caractere de cette nation, ſes mœurs préſentes, ſes coutumes & ſes uſages ont également de quoi piquer une louable curioſité. Il eſt vrai

que ces sortes de connoissances se puisent aisément dans la lecture de son histoire & des loix de son gouvernement; mais outre qu'on n'est pas toujours à portée d'avoir & d'entendre ces anciens livres, il paroît que les Chinois se montrent mieux à découvert dans les instructions particulieres, que leurs sages modernes leur donnent pour maintenir le bon ordre dans les familles, & pour en écarter les sujets de troubles & de division, qui suivent naturellement du défaut de préceptes, ou d'exactitude à les observer.

Tel est le petit ouvrage qui m'est tombé entre les mains, écrit en langue Tartare, & que je vous envoie. L'Auteur assez récent, nommé *Tchang*, est un Chinois habile, qui s'étudioit à perfectionner les mœurs de ses concitoyens. *Ho-sou*, dont le nom est célebre dans l'Empire, l'a traduit en langue Tartare. C'est lui qui a enseigné à la plupart des enfans de l'Empereur *Cang-hi* les langues Tartare & Chinoise, qui a présidé à toutes les traductions des *King* (1), & de l'histoire Chinoise, & qui a été le principal auteur du Dictionnaire, dans

(1) Anciens livres Chinois.

lequel on a raſſemblé tous les mots de la langue Tartare, expliqués dans la même langue. Il eſt mort depuis peu d'années, avec la réputation d'un des plus habiles *Mantcheou* qu'il y ait eu en ces deux langues.

Il dit dans une eſpece d'avertiſſement que ce petit ouvrage renferme le choix de ce qu'on trouve, d'une maniere plus étendue, dans d'autres livres, & que bien que le ſtyle en ſoit ſimple, & n'ait rien de trop recherché, il n'en eſt pas moins utile pour former l'eſprit & régler le cœur. « Ceux des *Mantcheou*, » ajoute-t-il, qui aiment la lecture, en » pourront tirer de grands avantages. » C'eſt ce que j'ai eu en vue, lorſque » dans les momens de loiſir que me » laiſſent mes emplois, j'en ai entrepris » la traduction. Je ſuis perſuadé qu'à » l'égard de ceux qui la liront avec ré- » flexion, & avec une volonté ſincere » d'en profiter; cette lecture, qui ne » leur emportera pas beaucoup de temps, » fera ſur leur eſprit & ſur leur cœur, » une impreſſion auſſi ſalutaire, que la » lecture de nos anciens livres & de no- » tre hiſtoire ».

En faiſant paſſer ces inſtructions en Europe, je ne prétends pas, mon Ré-

vérend Pere, l'enrichir de nouvelles connoiſſances. Nous y avons des maîtres bien plus excellens; les regles de conduite qu'ils nous ont donné, & la fin que nous nous propoſons en les ſuivant, ſont infiniment ſupérieures à tout ce que peuvent produire les ſages de la Chine; ma vue eſt de faire connoître leur maniere de penſer, d'entretenir l'eſtime qu'on a conçue pour cette nation, & d'augmenter le zèle de ceux qui s'intéreſſent à la converſion d'un peuple ſi policé & ſi raiſonnable.

Au reſte, ce petit ouvrage n'eſt pas diviſé par chapitres, on n'y garde aucun ordre pour les matieres. C'eſt un recueil de préceptes détachés, qui apprennent à ſe bien conduire dans le monde; je l'ai traduit en notre langue, tel qu'il eſt ſans chercher à y mettre un autre arrangement, de peur de vous donner mes idées que vous ne demandez pas, pour une ſimple traduction que vous ſouhaitez. J'y joins l'original Tartare, avec lequel ma traduction pourra être confrontée, s'il ſe trouve des ſçavans en Europe qui entendent véritablement cette langue. C'eſt maintenant l'auteur qui va parler.

O vous! qui lisez tous les jours les *King*, & qui disputez sans cesse sur la doctrine & sur les mœurs, votre application est louable; mais doit-elle aboutir à de simples discours? Il vous faut mettre en pratique l'obéissance filiale, dont vous parlez si éloquemment. Cette vertu ne consiste pas seulement à honorer, à servir, & à nourrir vos parens: elle doit s'étendre jusqu'au plus bas, comme jusqu'au plus haut; jusqu'à ce qu'il y a de plus vil, comme jusqu'à ce qu'il y a de plus élevé.

Dans toutes les occasions qui se présentent de parler ou d'agir, faites-le doucement, posément. La plupart de nos fautes ont pour principe des manieres trop vives & trop empressées. Votre contenance doit être grave, & vos paroles mesurées. Un extérieur léger & volage n'attire que du mépris, ou des railleries. Si vous êtes obligé de donner un avis ou de faire une réprimande, n'usez jamais de paroles dures & piquantes; le fruit de votre ridicule colere seroit d'aigrir les esprits & non pas pas de les corriger.

Voulez-vous être un homme de bien? cherchez un bon ami; reconnoissez de bonne-foi vos fautes, & n'ayez jamais

recours au mensonge pour les déguiser. Une faute avouée est à demi réparée. Pour peu que votre sincérité devienne suspecte, quel cas fera-t-on de vous? Le mensonge est le vice des ames basses & de la plus vile populace.

Quand vous avez à traiter de quelque affaire avec un Grand, étudiez son air & sa contenance; s'il vous écoute froidement, si vos demandes lui déplaisent, n'allez pas plus loin; inutilement le presseriez-vous; le refus que vous auriez à essuyer, vous attireroit peut-être pour toujours sa disgrace.

Si vous vous répandez en injures contre quelqu'un qui vous déplaît; si vous venez jusqu'à le frapper, il usera de représailles, & vous rendra coups pour coups, injures pour injures; ainsi vous livrer à ces mouvemens de colere, c'est vous injurier, c'est vous frapper vous-même. Si vous avez l'ame querelleuse, si vous vous livrez à l'intempérance de votre langue, & que vous vous fassiez un jeu de médire ou de calomnier, vous vous rendrez redoutable; mais ne vous y trompez pas, le ciel a sa justice, & l'Empereur des châtimens.

Ne parlez jamais des défauts d'autrui,

& ne faites point le personnage de plaisant ; car outre les plaintes & les murmures que vous vous attirerez, vous perdrez encore ces graces naturelles, qui rendent un homme aimable dans la société.

On vous voit tout-à-coup paroître dans une compagnie, & aussi-tôt que vous êtes entré, vous saisissez la parole, vous vous rendez maître de la conversation, & il faut que tout le monde se taise pour vous écouter ; quelle impolitesse ! Qui êtes-vous, & qu'avez-vous appris pour faire ainsi la leçon aux autres ? Les grosses cloches sonnent rarement, & les vases pleins ne résonnent guere.

Quoi ! vous êtes vétu commodément pour l'hyver & pour l'été ; rien ne vous manque, vous ne souffrez ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid ; vous mangez quand il vous plaît, & autant qu'il vous plaît ; n'êtes-vous pas content ? Est-ce un divertissement propre d'un homme raisonnable de se donner des libertés peu séantes, & de n'ouvrir la bouche que pour tenir des discours satyriques ou indécens ? Si vous continuez de la sorte à parler & à agir sans discrétion, ni jugement, on vous mettra au rang des animaux les plus stupides.

Puiſque l'homme vit ſur la terre, il y a une maniere d'y être, & l'inégalité des conditions y devient néceſſaire. Si chacun vouloit ſe repoſer ou ſe divertir, qui vous nourriroit ?

On voit des freres, qui, dans le partage de la ſucceſſion paternelle, ſe cédent mutuellement les articles douteux, ſe les offrent l'un à l'autre avec amitié. Comment arrive-t-il dans la ſuite que leurs enfans ou petits-fils ſe diſputent le même héritage, ſe querellent, s'emportent l'un contre l'autre, & en viennent ſouvent juſqu'à fatiguer les Juges de leurs odieuſes conteſtations ? Comment ont-ils pu étouffer ſi-tôt, dans leurs cœurs, les tendres ſentimens qu'ils avoient reçus de la nature & de leur premiere éducation.

Deux qualités ſont abſolument néceſſaires à une jeune femme, l'attention à ſes devoirs, & une crainte reſpectueuſe. Apprenez donc en détail quelles ſont vos obligations. Dans la maiſon, levez-vous la premiere, n'allez prendre votre repos qu'après les autres, ſoyez conſtante dans l'application au travail propre de votre ſexe; c'eſt à vous qu'appartient le menu ſoin du menage; veillez attentivement à ce que le riz, la farine,

l'huile, le sel, les plats, les baguettes & les autres ustensiles soient soigneusement serrés dans le lieu qui leur est destiné; qu'il regne un air de propreté, non-seulement dans vos habits, mais encore dans les mêts que vous faites préparer; qu'on n'apperçoive rien qui dégoûte ou qui choque la vue. Autrement on vous confondroit avec les plus sales animaux.

La tête, le visage, les mains, les pieds, sont les quatre sortes de beautés d'une femme; mais c'est la modestie qui doit relever ces talens naturels; il faut qu'elle regne dans son air, dans son maintien, dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes. Si vous parlez sans réflexion, si vous vous agitez au moindre mot que vous dites, si vous gesticulez sans cesse, on vous prendra pour une comédienne, ou pour une femme de théâtre. Que feroit-ce si vous preniez certaines libertés, si vous cherchiez à voir & à être vue, si vous regardiez les hommes à la dérobée, si l'on vous entendoit chanter à voix basse, ou donner d'autres marques semblables d'un esprit volage, quelle idée auroit-on de votre vertu?

Souvenez-vous que dans le fond un

boisseau de perles ne vaut pas une mesure de riz. Plus vous chargez les soieries de fleurs & d'ornemens, plus vous avez de peine à les découdre pour les laver. A quoi bon broder vos habits des figures de tant de fleurs & de tant d'oiseaux différens ? la propreté & la simplicité doivent en faire toute la beauté ; les ornemens n'ajoutent rien au mérite & à la vertu. Une femme qui n'a ni adresse, ni esprit, fût-elle couverte d'or & d'argent, eût-elle la tête chargée de perles & de poinçons d'or, est bien au-dessous d'une femme de mérite, qui n'est vêtue que de toile, & dont les ornemens de tête sont les plus simples : un grain de riz, un bout de fil, tout nous vient de la sueur des pauvres : les assister dans leurs besoins, c'est une vertu secrette ; dissiper son bien mal-à-propos, c'est un vice public.

De tout temps on a distingué le dedans du dehors, le *Li-ki* (1) a marqué la place des hommes séparée de celle des femmes : c'est par l'observation d'une régle si sage qu'on ne donne aucun lieu

(1) Livre classique qui contient les loix, les cérémonies & les devoirs de la vie civile.

aux soupçons qui attirent la censure du public.

Dans les affaires qui surviennent, n'entreprenez rien de vous-même, consultez votre mari. Qu'est-ce que votre mari? c'est votre *tien*. Si le *tien* venoit à vous manquer, quelle seroit votre ressource? pendant que ce mari vit encore, de combien de soins n'êtes-vous pas délivrée! c'est à quoi vous ne faites nulle attention, vous ne vous en appercevrez que quand il aura cessé de vivre; combien de veuves & d'orphelins gémissent dans l'oppression!

Qu'une femme qui connoît le foible de son mari, s'en serve pour se rendre la maîtresse & pour le dominer : qu'elle conteste sur tout, que pour la moindre contradiction elle en vienne à des éclats; que le mari de son côté subisse le joug, & n'ose souffler, l'un & l'autre deviennent bientôt la fable & la risée du public. Si vous laissez entamer votre réputation de ce côté-là, le mal est presque sans remede; l'eau une fois répandue ne peut plus se remettre dans le vase.

Si votre mari néglige les obligations de sa charge, ou de son état, efforcez-vous de le faire rentrer dans lui-même, mais que ce soit par des manieres douces

& insinuantes, par de tendres exhortations, par le récit de certains exemples capables de le frapper ; respectez-le comme un hôte, traitez-le comme un ami, évitez avec lui les familiarités peu séantes ; la bienséance qu'on garde dans l'intérieur de la maison, fait contracter l'habitude de tenir au-dehors une conduite sage & réglée.

C'est une nécessité pour vous de vivre toujours avec votre mari, & par conséquent d'acquérir la patience ; apprenez donc à gêner votre naturel, & à contraindre vos inclinations ; vous ne faites ensemble qu'une même famille ; n'ayez donc l'un & l'autre qu'un même cœur. Si vous n'êtes unis qu'à l'extérieur & par pure grimace, tandis qu'au fond de l'ame vous conservez un secret mécontentement ; c'est inutilement vous ronger le cœur, & vous rendre la vie amere.

Je ne prétends pas que vous deveniez insensible ou immobile comme une statue ; il y a une activité & une attention nécessaire pour régler les affaires courantes de votre maison : vos enfans qui sont en bas âge demandent en particulier beaucoup de soins ; ne permettez pas qu'ils suivent leurs appétits, & qu'ils prennent plus d'alimens que leur estomac

n'en peut porter ; garantiſſez-les des grandes chaleurs de la ſaiſon, éloignez d'eux tout ce qui pourroit leur nuire, comme ſont, par exemple, l'eau, le feu, les couteaux, les lieux élevés, d'où ils pourroient tomber, les choſes dures qui pourroient les bleſſer ; mais ſur toutes choſes ne leur permettez pas l'uſage des viandes froides ou mal cuites, des fruits verds & cruds, ce ſont pour des enfans encore tendres deux ſortes de poiſons très-violens.

Vos domeſtiques doivent avoir part à votre attention ; ne ſouffrez pas que rien leur manque pour le vivre & le vêtement : s'ils ſont groſſiers, négligens, mal-adroits, diſſimulez quelquefois leurs défauts, & faites ſemblant de ne pas les appercevoir ; pardonnez-leur beaucoup de petites fautes, ſur-tout quand ils ont bonne volonté ; inſtruiſez-les avec douceur, & faites réflexion que s'ils avoient de grands talens, ils ne ſe réduiroient pas à vous ſervir.

L'entrée de votre maiſon doit être fermée à toutes ſortes de femmes : 1°. à celles qui font profeſſion de fureter de tous côtés les traits de ſatyre, les médiſances & les faux bruits qui ſe répandent au déſavantage des familles, & qui vont

les débiter dans toutes les maisons ; leur talent est de corrompre le cœur par leur malignité & d'empoisonner l'esprit par les prodiges qu'elles racontent, par des spectres qu'elles font quelquefois paroître en invoquant les démons, & leur adressant des prieres inintelligibles ; 2°. à ces diseuses de bonne aventure qui se vantent de percer dans l'avenir, qui se mêlent de tirer votre horoscope, & de prédire la bonne ou la mauvaise fortune par l'inspection de la main & des traits du visage. La moindre perte que vous ferez est celle de votre argent, d'autres malheurs que vous ne prévoyez pas, seront les suites funestes de votre ridicule curiosité.

Finissons en peu de mots ce qui vous regarde : Une femme n'a de mérite qu'autant qu'elle s'applique à acquérir les vertus propres de son état. Hé quelles sont ces vertus ? Les voici. Le respect filial, la crainte respectueuse, la gravité, la modestie, la douceur, la complaisance, la sincérité dans les paroles, l'esprit d'économie, & la compassion pour ceux qui souffrent. Les principaux défauts qu'elle doit éviter sont la légéreté, les manieres volages, l'orgueil, la colere, l'oisiveté, la nonchalence, le babil, l'in-

discrétion dans les paroles, une humeur inquiette & difficile, la dureté de cœur envers les malheureux; sur-tout qu'elle se donne bien de garde de tomber dans aucun des cas qui donnent droit à son mari de la répudier, car quand même il n'en viendroit point à cette extrêmité, elle n'en seroit pas moins déshonorée.

REMARQUE.

Ces cas sont au nombre de sept: l'Auteur ne les nomme pas, parce qu'il écrit pour des gens qui en sont instruits. Je vais y suppléer: Etre peu soumise, être stérile, tomber dans l'adultere, être jalouse, avoir quelque fâcheuse maladie, parler trop, voler; ce sont les causes qui donnent au mari le droit de congédier sa femme.

Le quatrieme article s'entend d'une jalousie qui porteroit la femme légitime à ne vouloir pas souffrir que son mari prît une seconde femme, & qui en viendroit à quelque éclat.

Le cinquieme s'entend d'une maladie qui feroit horreur, telle que la lepre, l'épilepsie & autres semblables.

Par le sixieme on entend, non pas un flux de paroles inutiles, assez ordinaire

aux perſonnes du ſexe, plus de la moitié des femmes Chinoiſes ſeroient dans le cas, mais le dangereux caquet des femmes qui, par de faux rapports, par des médiſances ſecrettes ou par de fauſſes confidences qu'elles feroient aux uns & aux autres, mettroient la diviſion dans la famille & en troubleroient la paix & l'union.

Les quatre autres articles ne demandent point d'explication. Le vol n'eſt un ſujet de divorce que quand la femme vole ſon mari pour enrichir ſes parens.

Il y avoit cependant trois exceptions à cette loi du divorce.

La premiere eſt que ſi le pere, la mere & le frere-aîné de la femme ſont morts, il n'eſt pas permis de la congédier, parce que, dit la loi, il y avoit un lieu où l'on avoit pris cette femme, & qu'il n'y en a plus où l'on puiſſe la remettre.

La ſeconde eſt quand le beau pere & la belle-mere ſont morts, & que la bru en a porté le deuil pendant trois ans.

La troiſieme veut que ſi le mari étoit pauvre quand il ſe maria, & qu'il ſoit enſuite devenu riche, il ne peut pas répudier ſa femme, parce que la femme ayant ſupporté & partagé avec lui ſa miſere, il ſeroit injuſte de la renvoyer dans le temps de l'abondance.

Telle étoit l'ancienne coutume, aujourd'hui elle n'a pas lieu dans toute son étendue, il n'y a presque que l'adultere bien prouvé qui autorise le divorce ; dans tout le reste on cherche à y remédier d'une autre maniere. Quand les parens de la femme coupable sont gens d'une certaine distinction, ils s'opposent fortement au déshonneur qu'on feroit à leur fille ; cependant, s'il est bien vrai que cette femme trouble l'union de la famille, qu'elle n'aime pas les enfans du premier lit, qu'elle n'en prenne nul soin, qu'elle traite mal les domestiques, ses parens ne peuvent pas réussir à la sauver, & l'on en a vu des exemples mémorables dans des personnes d'un haut rang.

L'auteur après avoir donné ces instructions aux personnes du sexe, revient aux hommes, & leur donne les avis suivans.

Voulez-vous sçavoir ce que vous avez à attendre de reconnoissancede la part des hommes, jettez les yeux sur vos enfans. Voulez-vous que vos enfans vous soient soumis, soyez-le vous-même à vos parens ; sçachez que le cœur, les pensées, les inclinations, le naturel des hommes se ressemblent à peu de chose près ; cette

conſidération doit vous engager à ſupporter leurs défauts & à les diſſimuler.

Ne ſoyez point de ces railleurs éternels, qui aiment mieux perdre un ami que de perdre ce qu'ils croient être un bon mot; ſongez que telle raillerie eſt ſouvent plus offenſante qu'un terme injurieux: celui-ci eſt d'ordinaire l'effet d'un mouvement de colere, dont on revient & dont on ſe repent; celle-là eſt le plus ſouvent un ſigne de mépris, dont preſque toujours on s'applaudit, & dont on ne ſe corrige guere.

Apprenez dès votre jeuneſſe à maîtriſer vos paſſions, à régler votre cœur, & à le former à la vertu; ne vous permettez pas certaines fautes, parce qu'elles vous paroiſſent légeres, & ſi elles vous échappent, prenez des meſures pour ne les plus commettre; la digue une fois rompue, on ne peut plus arrêter le torrent.

La paſſion d'amaſſer du bien, ſi l'on s'y abandonne, ne finit qu'avec la vie. On accumule des richeſſes ſouvent par des voies injuſtes, & on les laiſſe à des enfans diſſipateurs, qui en voient bientôt la fin. On veut gagner de l'argent, par-là on perd les hommes, perte bien plus grande que celle qu'on fait de ſoi-même.

REMARQUE.

L'auteur veut dire qu'il vaut mieux être moins riche, que de chercher à l'être beaucoup en perdant l'estime des gens de bien.

TEXTE.

Ne soyez point de ces esprits sombres à qui tout déplaît, qui ne peuvent souffrir personne, & qui ont, pour ainsi dire, une antipathie naturelle avec le genre humain ; mais aussi ne vous livrez pas à toute sorte de caracteres, & ne comptez pas trop sur des protestations équivoques d'attachement & de fidélité. Dans le commerce de la vie civile, il y a un juste milieu à garder, & c'est en le gardant qu'on s'épargne bien des chagrins & de tristes retours.

Vous avez une secrette aversion pour les gens de bien ; le commerce & la conversation des personnes sages vous est insupportable, preuve certaine de la dépravation de votre cœur & du déréglement de votre esprit. Vous êtes richement vêtu, vous montez des chevaux fins & superbement enharnachés, rien ne trouble votre repos ; votre table abonde en mets délicieux, vous nâgez

dans la joie & le plaiſir : la mort viendra vous ſurprendre au milieu même de vos délices, ou dans les bras du ſommeil, & vous ferez dire aux paſſans : de qui étoit fils ce jeune homme ?

Chacun a ſes idées, votre ami a les ſiennes, & il y eſt quelquefois ſi fortement attaché qu'il a peine à en démordre. S'il ne s'agit que de choſes indifférentes, & ſi ſes vues ne ſont pas déraiſonnables, ayez la complaiſance de vous y conformer ; ſi au contraire vous le contrariez, ſi vous prétendez que votre ſentiment doit prévaloir, ſi votre amour propre ne veut rien lui céder, que gagnez-vous ? vous aigriſſez ſon eſprit, & vous perdez peu à peu ſon affection & ſa confiance.

N'uſez jamais de votre autorité dans toute ſon étendue, tempérez ce qu'elle a de trop ſévere, par un air de douceur & de bonté ; n'abuſez pas non plus de la crainte & du reſpect que votre rang & votre dignité inſpirent ; il eſt honorable de meſurer l'uſage de ſon pouvoir aux circonſtances du temps & des perſonnes avec leſquelles on a à vivre.

S'il vous arrive quelque déſaſtre ou quelque grand malheur, & que vous n'apperceviez point d'iſſue pour en ſortir,

conformez-vous à l'ordre du ciel: vous plaindre, soupirer, vous lamenter, frapper la terre du pied, ce n'est point diminuer le mal, c'est l'augmenter; personne n'ignore ce que je dis, mais je demande, qui voit-on le mettre en pratique?

Réfléchissez beaucoup & parlez peu; un grand flux de paroles n'éblouit que les sots, & ne vaut pas un judicieux silence; il est sur-tout des conjonctures où l'homme sage, quelque beau parleur qu'il soit, quelque démangeaison qu'il ait de dire son sentiment, mettra toujours un triple sceau sur ses levres.

Oubliez les services que vous avez rendus, c'est aux autres à s'en ressouvenir: ne faites pas remarquer les beaux endroits qui vous distinguent du commun des hommes, c'est aux autres à s'en appercevoir. La pêche & la prune ne parlent point, elles laissent naturellement des traces de ce qu'elles valent.

Vous avez l'esprit fin, adroit, pénétrant, ne l'employez qu'à bien gouverner vos affaires: au-dehors & dans l'usage du monde, ayez des manieres simples & naturelles: si vous affectez de paroître plus spirituel que les autres; si l'on découvre dans votre air & dans vos

expressions je ne sçais quoi de guindé ou d'artificieux, on entrera en défiance de votre naturel, & vous ne vous ferez jamais de véritables amis.

Aimez-vous les choses douces ? commencez par celles qui sont aigres : cherchez-vous le repos & le plaisir ? goûtez d'abord de la fatigue & du travail. Quand on veut sauter bien haut, il faut auparavant se baisser & se replier.

Ce n'est pas assez d'étudier le monde pour s'y bien comporter, étudiez-vous vous-même, & examinez tous les soirs ce que vous avez fait pendant le jour : s'il vous est échappé quelque action dont vous ayez lieu de vous repentir, prenez les moyens propres à vous corriger, & à ne la plus commettre ; si au contraire vous n'avez rien à vous reprocher, goûtez le doux plaisir attaché au témoignage qu'on se rend à soi-même d'une sage conduite.

Si vous écoutez les louanges qu'on vous donne avec une simplicité modeste, c'est un nouveau lustre que vous ajoutez à votre mérite. Si au contraire cette marque passagere d'estime vous enfle le cœur, & vous fait prendre un air important & dédaigneux, l'idée qu'on avoit de vous se change aussi-tôt

en préjugé, & l'on rétracte en ſecret des éloges dont on ne vous croit plus digne.

La ruine ſuit le gain de fort près, & le malheur eſt à la queue de la bonne fortune. Celui-là ſeul vit tranquille, qui ſe contente d'une honnête médiocrité.

Qu'il eſt difficile de vivre dans le monde, & de s'y conſerver avec des mœurs irréprochables; on le peut néanmoins, mais on a beſoin pour cela d'une attention & d'une vigilance continuelle ſur ſoi-même.

L'eſprit doit gouverner le corps. Qu'un homme eſt malheureux qui ſe laiſſe dominer par ſes paſſions & par ſes deſirs déréglés! Vous voyez ce grand homme, c'eſt un héros qui n'a point ſon ſemblable parmi nos guerriers; ſon nom fait trembler la terre, il a paſſé les quatre mers, il a tout vaincu, il eſt le ſeul qu'il n'a pu vaincre, puiſqu'il eſt l'eſclave de ſon corps.

Vous vous occupez de l'étude ſans vous appliquer à comprendre ce que vous étudiez; le temps que vous y employez eſt un temps perdu pour vous. Quand vous liſez les livres que les Sages nous ont laiſſés, liſez-les avec réflexion: chaque caractere, chaque expreſſion

doit vous paroître précieuſe. Cette doctrine doit ſe graver dans le fond de votre cœur ; celle qui ne paſſe pas les yeux & les oreilles, eſt ſemblable aux repas qu'on ne fait qu'en ſonge.

La reconnoiſſance d'un plaiſir fait à propos, procure quelquefois à celui qui l'a fait, une fortune conſidérable : une bagatelle cauſe ſouvent une grande joie, comme un trop grand amour produit une grande haine.

Ne négligez point une affaire, parce qu'elle vous paroît peu importante ; une légere fente peut cauſer le naufrage au plus grand vaiſſeau : un inſecte, quelque petit qu'il ſoit, peut vous mordre & vous donner la mort.

Si vous êtes chargé d'un emploi important & difficile, loin de vous le ſon & la couleur (il entend la muſique & les femmes) ; mais d'un autre côté n'imitez pas ces jeunes inſenſés qu'on voit preſqu'en même temps ſe réjouir & ſe plaindre, que la plus petite affaire accable, & qui en importunent ſans ceſſe leurs voiſins.

Si de votre fonds, vous n'avez que peu de génie & de vertu, & que vous ne ſoyez paré que d'un air ſuffiſant & déciſif, votre chûte eſt certaine ; de dix

qui vous reſſemblent, neuf tomberont. Si vous n'avez vu le ciel qu'aſſis au fond d'un puits, ſi vous ne pouvez montrer le chemin que par la direction d'un mur, le meilleur avis que je puiſſe vous donner, c'eſt de n'entreprendre jamais ſeul une grande affaire.

Propoſez-vous les grands modeles à imiter : *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Ven-vâng*, *Tcheou-cong*, *Cong-tſe* ne différoient pas des hommes ordinaires par leur figure, mais par les qualités de l'eſprit & du cœur, qui les ont rendus reſpectables aux dix mille générations. Formez-vous ſur leur droiture, ſur leur grandeur d'ame, ſur leur douceur, ſur leur facilité à pardonner, & ſur leurs autres vertus, & vous deviendrez un vrai ſage. Mais ſi vous négligez de perfectionner les talens que vous avez reçus de la nature ; ſi vous êtes bruſque, impérieux, dur aux autres, vous ne ſerez jamais qu'un vil perſonnage.

Voyez-vous ce frénétique, ce furieux, il ôte ſes habits, il court de tous côtés, il veut abſolument monter nud ſur le toît de la maiſon ; il mord, il déchire ceux qui ſe mettent en devoir de l'arrêter. C'eſt le portrait d'un étourdi qui veut tout faire à ſa tête, & de la façon

qu'il lui plaît ; c'eſt-à-dire, de la façon la plus déraiſonnable : à la moindre remontrance que vous lui faites, il s'aigrit, il s'emporte, il s'irrite, & ne paie l'amour que vous lui portez que d'ingratitude & de haine.

Une des meilleures actions que nous puiſſions faire en ce monde, eſt de ſecourir les affligés, & d'aider les indigens. Si le Ciel n'envoyoit point de calamités ſur la terre, quelle occaſion aurions-nous d'exercer la miſéricorde?

Trois choſes ſont abſolument néceſſaires à celui qui s'adonne à l'étude ; 1°. de vaincre ſes paſſions & de s'en rendre le maître ; 2°. d'avoir un naturel doux, traitable, accommodant ; 3°. d'avoir en horreur toute mauvaiſe doctrine, & de ne s'engager jamais dans une fauſſe ſecte.

Qui vous a plus aimé que votre pere & votre mere? Que d'inquiétudes leur a cauſé votre enfance? Quelles peines n'ont-ils pas eu à vous élever? A combien de ſortes de travaux ne ſe ſont-ils pas livrés pour vous mettre dans l'état où vous êtes aujourd'hui? & vous pouſſez l'ingratitude & la dureté juſqu'à leur déplaire & à les affliger. Belle inſtruction pour vous, peres & meres, ſi vous ne

faites pas assez d'attention aux défauts de vos enfans, & si vous négligez de les corriger dans un âge encore tendre; surtout ne permettez jamais, sous prétexte que vous leur trouvez de l'esprit, qu'ils répondent d'un ton railleur, ou qu'ils contrediſent ceux à qui ils doivent du respect, autrement ne vous attendez pas de les voir soumis & respectueux dans un âge plus avancé.

Que dire de ce personnage qui ne sçait presque rien, & qui ne connoît qu'imparfaitement la nature des choses, & les vrais principes de la morale, & que cependant on voit paroître tête levée, ouvrant de grands yeux, se rengorgeant, avançant sa poitrine, marchant fiérement & à pas comptés? est-il un objet plus digne de compassion? fût-il cent ans sur la terre, on ne pourra jamais dire de lui qu'il ait vécu un jour.

Si la raison est de votre côté, exposez-là avec douceur, & d'un air tranquille; à quoi bon cette émotion qui approche de la colere? ce n'est pas-là ce qui persuade un esprit sensé; mais si vous n'avez pas raison, & que vous vouliez l'emporter de haute lutte, & pour ainsi dire à force ouverte, vous êtes semblables aux voleurs publics.

Votre voiſin eſt parvenu à une haute fortune, l'or & l'argent fondent dans ſa maiſon, tout lui proſpere, & vous en crevez de dépit : un autre gémit ſous le poids de l'affliction qui l'accable, & vous en reſſentez au fond de l'ame une joie ſecrette, triſtes effets de la malignité & de la baſſeſſe de votre cœur.

Vous n'êtes occupé qu'à vous procurer toutes ſortes de délices, & à mener une vie ſenſuelle & voluptueuſe; vous jouiſſez tranquillement de toutes les faveurs de la fortune, & vous vous croyez à l'abri de la faim, de la ſoif & de l'indigence; inſenſés que vous êtes, ignorez-vous que le ciel ne ſouffre point les méchans, & ne laiſſe aucun mal impuni ?

Voulez-vous devenir habile dans l'adminiſtration des affaires? appliquez-vous à la lecture de notre hiſtoire, que ſi vous êtes brouillé avec les livres, ſi vous n'en pouvez ſouffrir dans votre maiſon, vos enfans ſeront pires que des aveugles nés.

Dans la diſette, les choſes les plus aigres ou les plus ameres ſont pour vous de bon goût : êtes-vous dans l'abondance, les meilleurs mets vous paroiſſent fades & inſipides ? le cœur du ciel

ne peut contenter votre cœur ; avez-vous vu mourir de faim celui qui ſçait ſe contenter du peu qu'il a ?

Il y a trois choſes qu'il faut toujours avoir devant les yeux, la loi du ciel, la loi de l'Empire, & l'honneur du prochain. Si vous négligez ces trois articles, en quelque endroit que vous alliez, n'eſpérez pas d'y vivre tranquille.

Si vous voyez qu'un homme ſe repent de ce qu'il a fait de mal, ne pouſſez pas plus loin la réprimande : s'il eſt confus de ſa faute, regardez-la comme effacée ; s'il ſe courbe, n'appuyez pas le bras ſur lui, pour le renverſer par terre.

Si vous avez malheureuſement changé de conduite, & que du bien vous ayez paſſé au mal, il eſt inutile de nous rappeller ce que vous étiez autrefois ; de même, quand un homme s'eſt corrigé, ne me dites plus qu'il a été mauvais.

Vous reſſentez vivement la moindre démangeaiſon que vous avez ſur la peau, & vous êtes inſenſible aux miſeres & aux ſouffrances d'autrui ; quel reproche ne devez-vous pas vous faire ſi vous êtes capable de réflexion ?

Si vous entreprenez de ſecourir un malheureux, ne le faites pas à demi ; mais ſi vous avez une correction ou une

réprimande à faire à quelqu'un qui la mérite, ne la faites qu'avec douceur & modération.

On a une affaire importante à conduire, il faut de la ſageſſe pour ne pas s'y endormir, ou pour ne rien précipiter; c'eſt cette ſageſſe qui l'a fait réuſſir: quand la flamme paroît dans toute ſa force, elle peut encore croître; mais le feu une fois éteint, elle ne reparoît plus.

Vous ne pouvez ſupporter la vue de cet homme dont le viſage eſt couvert de dartres. Pauvre aveugle! mais le mal chez vous a déja gagné le foie & les poumons, & vous l'ignorez; ne m'en croyez pas, conſultez *Tſang-cong* (1), il vous dira que vous êtes plus malade que celui dont vous ne pouvez ſouffrir la préſence.

Song-tchao (2) ſe fait mettre ſur la tête une coëffure bien élevée, il ſe couvre de jupes qui deſcendent juſqu'à terre; *Si-che* (3) orne ſon menton d'une barbe poſtiche, prend des bottes, ſe fait précéder de deux lanternes, & parcourt chaque rue en danſant: qui des deux eſt l'homme ou la femme?

(1) Fameux Médecin.
(2) Fameux Comédien.
(3) Fameuſe Comédienne.

On voit tout finir, les colonnes de fer s'uſent peu à peu par le ſimple attouchement; on apperçoit les traces de la main ſur les baluſtres de marbre qu'on manie ſouvent, la vie paſſe encore avec plus de rapidité & ne revient plus; vécut-on cent ans, dès qu'ils ſont écoulés, ce n'eſt pas la durée d'un clin d'œil; employons donc utilement ce peu de jours qui nous reſtent à vivre.

Si vous avez des enfans de mérite & bien élevés, vous n'avez que faire d'autre fonds pour établir leur fortune; s'ils ſont ſots & ſans nulle éducation, & que vos ſoins & vos exemples n'aboutiſſent qu'à amaſſer de l'argent & à accumuler des tréſors, ou ils les auront bientôt diſſipés, ou s'ils les conſervent, ils n'en ſeront pas plus eſtimés. Les ſages qui mépriſent les richeſſes n'en manquent pas, & ce qui leur tient plus au cœur que toutes les richeſſes, ils jouiſſent d'une grande réputation; les ames viles, au contraire, ſont à elles-mêmes leur propre tourment: jugez du préſent & de l'avenir par le paſſé, vous verrez qu'il n'y a de vrai bonheur que pour les gens vertueux.

Dans ces tranſports ſubits d'une amitié vive, ne dites pas tout ce que vous

avez dans l'ame, on en pourroit abuſer dans un temps de refroidiſſement; de même dans un moment de dépit, ne dites par tout ce que vous penſez: quand vous aurez le ſens plus raſſis, oſerez-vous vous préſenter devant celui que votre colere aura offenſé? Le repentir ſuit de près la faute, & l'on porte long-temps dans le cœur le trait qui le déchire.

Soyez économe, & apprenez à regler votre dépenſe, vous aurez du bien de reſte. Si vous avez une ſoif inſatiable des richeſſes qui occupe jour & nuit votre eſprit & votre cœur, que je vous plains, & que vous êtes malheureux de ruiner votre ſanté & vos forces, de perdre votre temps & votre repos, par le deſir immodéré d'acquérir des biens dont vous avez ſi peu de temps à jouir!

Avant qu'une choſe arrive, il eſt bien difficile de dire quel en ſera le ſuccès. On ſe flatte par avance que tout réuſſira, & à la fin on voit ſes eſpérances trompées. Le froid & le chaud ſe ſuccedent mutuellement; pourquoi donc tant vous tourmenter ſur un avenir incertain.

L'homme le plus adroit, le plus ingénieux, & le plus capable de réuſſir, eſt celui qui ſçait mieux prendre patience

dans l'adverſité. Du milieu de ces gens que l'indigence à réduit à vous rendre les ſervices les plus bas, ſont ſortis des héros du premier ordre : nos peres les ont vus, & nous en voyons encore aujourd'hui.

Un ſage doit être une inſtruction vivante pour le commun des hommes : qu'il ne paroiſſe rien de frivole dans ſes diſcours, rien d'irrégulier dans ſa conduite, & que ſes actions ſoient toujours conformes à la loi du Ciel. Ce n'eſt pas pour le ſeul vallon où croit la fleur *lan*, qu'elle eſt ſi belle & d'une odeur ſi agréable. Ce n'eſt pas non plus pour vous ſeul que vous devez acquérir la ſageſſe.

Si le pere de famille ſe baigne tous les jours, ſes enfans ſeront d'habiles nageurs. Si le pere vole des melons ou des fruits, ſes fils ſeront des aſſaſſins & des incendiaires. On ménage un enfant, on rit de ſes défauts, au lieu de l'en corriger ; il eſt encore jeune, dit-on, & pendant qu'on le dit & qu'on le répete ſans ceſſe, cet enfant croît, il eſt déja grand, & devient votre ſupplice. On ſe tourmente, on s'afflige quand on n'a point d'enfans, & ſouvent on ſouffre bien davantage quand on en a.

Qu'il eſt difficile d'éviter une mauvaiſe réputation ! Il eſt encore plus difficile de mériter l'eſtime & l'approbation générale.

Nul empreſſement trop vif, nulle précipitation dans vos paroles & dans votre démarche, celui qui ſe preſſe le moins arrive ſouvent le premier au but; trop de vivacité ne ſert qu'à embrouiller les affaires. Quand on avale les morceaux entiers, on eſt ſujet à les rejetter: quand on court trop vîte, ou donne du nez en terre.

A quoi prétendez-vous que puiſſe vous ſervir cet air bruſque & fier qui vous caractériſe ? Soyez bon & ſévere tout-à-la-fois, la paix ſera éternelle dans votre domeſtique. Mettez un ſceau à votre bouche, & gardez votre cœur comme on garde les murs d'une ville: ſur-tout ne vous érigez pas en conteur de faux bruits, & de tout ce que vous entendez dire à l'aventure.

Ne vous laiſſez pas emporter à des excès de joie dans un bonheur imprévu. Soyez toujours égal & de ſang froid dans l'une & l'autre fortune. Vous venez d'être fait Bachelier, votre nom eſt un des premiers dans les affiches: vous ne vous poſſédez plus. Il arrive enſuite que

dans la distribution des dignités on vous oublie, vous vous désolez, l'ennui & la tristesse vous rongent & vous dévorent: si vous eussiez eu moins de joie, vous auriez moins de chagrin.

L'étude, la science & la vertu font briller les familles; l'application & l'économie servent à les gouverner; la complaisance & l'esprit pacifique à les tenir dans l'union; la tranquillité & la conformité à la raison à les conserver. Un homme qui n'a ni équité, ni application, ni politesse, est une bête sauvage, dont la tête est couverte d'un bonnet.

Quelque habile que soit un homme, quelque service qu'il ait rendu, s'il est assez vain pour en faire le sujet de ses entretiens, s'il lui échappe quelque parole à sa louange, c'en est fait, il en perd tout le mérite. Si au contraire il lui arrive de tomber en quelque faute, & qu'il la reconnoisse & s'en humilie, sa faute est réparée.

La plupart des maux qu'on souffre dans la vieillesse, viennent souvent des excès auxquels on s'est livré dans la vigueur de l'âge. On peut assurer avec plus de vérité, que les afflictions de l'esprit & les peines du cœur ont pris

racine dans le temps de la prospérité.

Si sur un beau visage vous appliquez un caustique avec de l'armoise, la cicatrice paroîtra toujours; de même qu'une tache noire sur un habit blanc dure autant que l'habit.

Si vous vous conservez le cœur net, si vous sçavez regler vos desirs, vous n'aurez pas besoin de prendre du *sse-outang*. Entreprenez peu d'affaires, modérez les saillies de votre tempérament, vous n'aurez que faire de *sse-kun-tang*. Soyez sobre dans le boire & le manger, le *ell-tchin-tang* vous deviendra inutile. Mettez-vous en garde contre le grand froid, & vous ne serez pas obligé d'avaler du *su-ming-tang*.

REMARQUE.

Ce sont quatre décoctions médecinales, dont la premiere, selon les Chinois, augmente & purifie le sang, & débouche les obstructions; la seconde est un bon cordial; la troisieme aide la digestion & dissout les flegmes; la quatrieme ouvre les pores & dissipe les vents.

TEXTE.

L'eau qui dans sa source n'est qu'un

filet, augmente insensiblement dans son cours, & devient capable de renverser les plus hautes montagnes.

Si vous excédez dans le vin, vous vous deshonorez; si vous amassez trésors sur trésors un autre en profitera : quelle folie d'accumuler des biens jusqu'à l'extrême vieillesse, tandis qu'il faut si peu pour entretenir la vie de l'homme !

Si vous entreprenez une affaire, examinez auparavant comment vous pourrez la terminer. Si vous voulez établir un réglement, voyez comment vous pourrez le faire observer.

Quelque bon que soit un cheval, il ne faut pas tout-à-fait lui lâcher la bride : quelque familier qu'on soit avec un autre, il faut veiller sur sa langue, & ne pas confier à la bouche tous les secrets du cœur. Mais quoiqu'il soit aisé de se cacher aux autres, il ne l'est pas de se cacher à soi-même, & d'étouffer les remords qui naissent d'une mauvaise action.

Il vaut mieux regarder un pouce en bas que cent brasses en haut; il vaut mieux regarder un pas en arriere que cent lieues en avant : l'air n'est pas sain, & est trop subtil au haut d'un précipice escarpé; il est doux & tempéré sur la croupe de la montagne.

Il eſt quelquefois plus à propos de ſe tenir dans l'obſcurité que de ſe montrer au grand jour. Une fleur eſt agréable à la vue, au lieu que le ſapin n'a rien de beau ; l'éclat de l'une ne vaut pas la durée de l'autre.

Sçavoir perdre à propos, eſt ce que j'appelle être homme d'eſprit ; l'inſenſé eſt celui qui veut gagner toujours.

Quoique vous taſſiez un repas le matin, il ne ſuffit pas juſqu'à la nuit ; le bien que vous faiſiez autrefois à cet indigent, ne remédie pas à ſa néceſſité préſente.

Si vous gémiſſez ſous l'oppreſſion, il n'y a de confuſion que pour les perſonnes puiſſantes qui vous oppriment. Si vous vous faites craindre, il n'y a pour vous ni gloire ni bonheur.

Vous voulez être au rang de ces grandes ames qui ſe mettent au-deſſus de toutes les diſgraces de la vie, commencez par ſupporter de légeres injuſtices ; vous voulez perfectionner vos talens, votre vertu, ſouffrez patiemment une mauvaiſe fortune. Voulez-vous encore éviter tout ſujet de repentir & d'affliction, rempliſſez votre eſprit d'utiles connoiſſances, votre cœur de bonnes penſées ; ne dites que du bien, ne faites que du bien, ne fréquentez que des gens de bien.

Le *tem-lo* vit entortillé à l'arbre qui le soutient ; il meurt si l'arbre tombe ; heureux le sage qui se suffit à lui-même, & qui n'a pas besoin d'un vain appui.

REMARQUE.

Le *tem-lo* sort de terre en jet, comme la vigne, & ne peut se soutenir sans appui, on le fait monter sur la treille pour en recevoir l'ombre : il ne porte point de fruit, mais seulement des fleurs violettes, qui tombent en forme de grappes, & qui sont bonnes à manger. Ses feuilles ressemblent assez à celles des saules ; elles sont plus courtes & plus arrondies par la pointe.

TEXTE.

A la longueur du chemin on connoît la force du cheval, & à la longueur du temps on connoît le cœur de l'homme.

L'homme ne vit pas cent ans, & il se remplit de soins & d'inquiétude pour dix mille.

Si l'homme n'avoit pas la volonté de tuer le tigre, le tigre n'auroit pas l'envie de nuire à l'homme.

Quand la maison est dans l'indigence, on reconnoît le fils obéissant. Quand le royaume est en trouble, on connoît le sujet fidelle.

Si vous êtes pauvre, demeuraſſiez-ous dans l'endroit le plus fréquenté de ville, perſonne ne penſera à vous. Si ous devenez riche, fuſſiez-vous retiré ans les montagnes les plus déſertes, on a vous y viſiter de fort loin.

Quand vous payez vos dettes, ſou-enez-vous du temps auquel vous étiez bligé d'emprunter. Quand vous êtes iche, ſouvenez-vous du temps où vous tiez pauvre; quand vous devenez pau-re, ne penſez pas au temps où vous tiez riche.

Quand on eſt arrivé ſur le bord du précipice, il eſt trop tard de tirer la ride pour arrêter le cheval. Quand la barque eſt au milieu du grand fleuve *Kiang*, il n'eſt plus temps de lui donner e radoub dont elle a beſoin.

On vous voit monté ſur un cheval blanc aux pandeloques rouges enhar-aché de couleurs brillantes; combien le gens que vous n'avez jamais connus, 'empreſſeront de venir vous voir, & de ſe dire de vos parens?

REMARQUE.

Les Mandarins ont au harnois du che-val qu'ils montent, des touffes de crin

rouge enchâſſées par un bout dans un tuyau de cuivre doré : l'une eſt ſuſpendue au poitrail, & l'autre à la têtière du cheval.

L'auteur finit ce livre par une chanſon où il exhorte ſes compatriotes à mener une vie ſage & réglée ; c'eſt un abrégé des régles de mœurs qu'il a données & qu'il a miſes en vers. Le traducteur Tartare les a mis en proſe, ſa langue n'étant pas propre à la verſification, du moins juſqu'à préſent nul *Mantcheou* n'a entrepris de rimer dans ſa langue ; pour moi je ne vous donnerai cette chanſon ni en vers, ni en proſe ; ce ne ſeroit qu'une ennuyeuſe répétition de ce qu'a écrit l'auteur, qui eſt déja trop long, s'il ne vous plaît pas, & qui n'eſt pas trop court s'il peut vous plaire. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE

Du Pere Chalier, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Révérend Pere Verchere, Provincial de la même Compagnie en la province de Lyon.

A Peking, ce 10 octobre 1741.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Cette Miſſion vient de faire une perte qui nous eſt & nous ſera longtemps infiniment ſenſible. La mort nous a enlevé le Pere Parennin, dans la 77e année de ſon âge, & dans la 57e depuis ſon entrée dans notre Compagnie. Il ſemble que par une providence particuliere, Dieu l'avoit formé pour être dans des temps très-difficiles le ſoutien & l'ame de cette Miſſion : il avoit réuni dans ſa perſonne les qualités de corps & d'eſprit, dont l'aſſemblage a fait un des plus zélés & des plus infatigables ouvriers que notre Compagnie ait jamais donné à la Chine ;

une conſtitution robuſte, un corps grand & bien fait, un port majeſtueux, un air vénérable & prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avoit appriſes, une mémoire heureuſe, un eſprit vif, juſte, pénétrant, une multiplicité de connoiſſances que les voyages qu'il a faits, & les occupations qu'il a eues, ſemblent ne pouvoir pas permettre de ſe trouver réunies dans un même ſujet.

Toutes ces qualités en firent un grand homme, eſtimé, chéri & reſpecté de tous ceux qui le connurent; mais ſa piété, ſon zèle, ſes vertus, ſa délicateſſe de conſcience, ſon amour pour la pauvreté & les ſouffrances, ſon ardeur à travailler à la converſion des Chinois, ſon exactitude ſcrupuleuſe à remplir les devoirs de ſon état, en ont fait un homme véritablement religieux, un fervent Miſſionnaire, qui a porté à la mort des jours pleins, & la conſolation d'avoir conſidérablement étendu le Royaume de Dieu, & fait connoître Jeſus-Chriſt à un très-grand nombre de Chinois infideles.

Je ne dirai rien de ce qu'il a fait en Europe, il y a encore des perſonnes qui ont vécu avec lui, & qui ſçavent tout le prix du préſent que la province de

Lyon fit à la Chine, en lui formant & lui cédant un ſi excellent homme. Comme c'étoit à une grace ſinguliere de la bonté divine, qu'il étoit redevable de ſa vocation à l'état religieux, ſa reconnoiſſance pour ce bienfait a toujours été très-intime & très-vive; ſon amour pour cette même vocation lui fit mépriſer & rejetter, avant ſon départ de l'Europe, des poſtes conſidérables qu'on lui offroit, s'il vouloit ſortir de notre Compagnie, & rentrer dans le ſiecle qu'il avoit quitté.

Il partit d'Europe au commencement de l'année 1698, & ſur la fin de la même année, après ſix mois de navigation, il arriva heureuſement à la Chine. Dès que l'Empereur *Cang-hi* l'eût vu, il reconnut bientôt les talens & le mérite du nouveau Miſſionnaire; dès-lors il l'aima, il l'eſtima & le diſtingua; il lui donna des maîtres pour apprendre la langue Chinoiſe & la Tartare *Mantcheou*. C'eſt dans l'étude de ces deux langues ſi difficiles, qu'il fit voir combien ſa mémoire étoit heureuſe, & quelle étoit ſa facilité pour tout ce qu'il entreprenoit. En peu de temps il parla Chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, & il s'expliqua en langue Tartare auſſi

purement & auſſi facilement qu'en ſa langue naturelle.

Cette facilité à s'énoncer dans ces deux langues, engageoit l'Empereur *Cang-hi* à s'entretenir ſouvent & long-temps avec lui. Ce Prince qui aux qualités d'un grand Empereur, brave, généreux, politique, d'une étendue de génie ſurprenante, joignoit une ardeur ſinguliere pour les ſciences, vouloit cultiver & orner ſon eſprit, non-ſeulement de tout ce qu'il pouvoit apprendre par la lecture des livres Chinois & Tartares, & par l'entretien des ſçavans de ſon Empire, mais encore de toutes les connoiſſances qu'il pouvoit tirer des étrangers; c'eſt ce qui lui donnoit ce goût ſingulier qu'il avoit de s'entretenir avec le Pere Parennin, qui en arrivant à la Chine ſçavoit déja beaucoup, & qui avoit le talent de parler avec grace de tout ce qu'il ſçavoit. Sa mémoire lui étoit ſi fidelle, qu'il avoit toujours préſentes à l'eſprit les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, de ſorte que quand il parloit de quelque matiere, on eût cru qu'il n'avoit point fait d'autre étude que celle-là, ou qu'il venoit de la faire tout récemment.

C'eſt dans ces entretiens familiers avec

le Pere Parennin, que ce Prince ſe perfectionna dans les connoiſſances que les Peres Gerbillon & Bouvet lui avoient déja données ſur la géométrie, la botanique, l'anatomie, la médecine, la chirurgie. C'eſt de lui qu'il apprit les différens intérêts des cours de l'Europe, l'hiſtoire ancienne & moderne des pays & des Nations éloignées de la Chine; les mœurs, les coutumes, le gouvernement des divers états du monde. C'eſt le Pere Parennin qui inſpira à ce Prince l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de Louis XIV, dont il ne parloit qu'avec admiration, & qui lui donna une ſi haute idée de la nation Françoiſe.

Cette eſtime & cette faveur de l'Empereur *Cang-hi*, étoit pour le Pere Parennin bien plus onéreuſe qu'elle ne lui étoit honorable; car ce Prince ne ſe contentoit pas des entretiens qu'il avoit avec lui, il demandoit pour l'ordinaire que le Pere lui en mît le précis par écrit, & qu'il fît la traduction des endroits les plus intéreſſans & les plus curieux des livres où il avoit puiſé ces connoiſſances. C'eſt pour ſatisfaire le goût & la curioſité de ce Prince, qu'il traduiſit en langue Tartare ce qu'il y a de plus curieux & de plus nouveau en fait de

géométrie, d'aſtronomie & d'anatomie ; dans les ouvrages de l'Académie des ſciences, & dans les autres auteurs qui ont traité ces ſortes de matieres ; il n'eſt preſque aucun genre de ſciences ſur leſquelles ce Pere n'ait écrit conſidérablement, pour ſatisfaire aux queſtions de l'Empereur, des Princes, des Grands & des Sçavans de l'Empire.

Pendant plus de vingt ans, il a ſuivi l'Empereur dans les voyages qu'il faiſoit tous les ans en Tartarie, pour y prendre le plaiſir de la chaſſe. Il l'a ſuivi également lorſqu'il parcouroit les provinces de l'Empire, mais il le ſuivoit toujours en Miſſionnaire. Par-tout ce Pere a augmenté les anciennes Miſſions, ou en a ouvert de nouvelles. Les plus floriſſantes, celles où l'on compte le plus de chrétiens, & où l'on voit le plus de ferveur, ſont ſituées au-dedans & au-dehors de la grande muraille ſur la route de Peking en Tartarie ; elles ſont l'ouvrage de ſon zèle. Dieu répandoit une abondante bénédiction dans tous les lieux où il prêchoit la foi, & les converſions qu'il a opérées avec ſa grace ont été conſtantes & durables. C'eſt lui qui jetta les premiers fondemens de la converſion des Princes chrétiens, qui ont tant ſouffert

ſous l'Empereur *Yong-tching* pour leur ferme attachement à la foi. Pluſieurs autres Princes & Grands de l'Empire, perſuadés de la ſainteté de notre religion, ont depuis imité ces Princes, & ſont morts en véritables prédeſtinés : c'eſt après Dieu aux entretiens que le Pere Parennin avoit avec eux, qu'ils ſont redevables de leur ſalut. Il a lui ſeul procuré le baptême à plus de dix mille enfans des infideles, parmi leſquels eſt un des freres de l'Empereur aujourd'hui régnant.

Le Pere Parennin ſçavoit profiter ſagement & chrétiennement de l'accès qu'il avoit auprès de l'Empereur, non pour lui-même, car il n'avoit rien à attendre de ce Prince pour ſa perſonne, mais pour le bien & l'avancement de la Religion. Il s'en ſervoit pour obtenir des recommandations & des protections en faveur des Miſſionnaires qui travailloient dans les provinces, ſans diſtinction d'ordre ni de nation ; pour les délivrer des perſécutions que les Mandarins mal intentionnés leur ſuſcitoient, pour leur procurer la permiſſion de s'établir, & d'ouvrir de nouvelles Egliſes où il n'y en avoit point encore ; pour leur faire reſtituer celles qu'on leur en-

levoit ; pour leur ménager l'amitié & la connoiſſance des Gouverneurs & des autres Officiers des lieux où ils réſidoient. Il en ſçavoit profiter pour annoncer Jeſus-Chriſt, au milieu d'une Cour Payenne, aux Princes, aux Grands, aux Sçavans ; s'il n'a pu les gagner tous à Jeſus-Chriſt, du moins il en a fait des amis & des protecteurs de la Religion. Lié d'amitié avec les Princes & les Grands de la Cour de *Cang-hi*, malgré les haines & les intérêts qui les diviſoient entr'eux, il ſçut toujours par ſa ſageſſe & ſa prudence ſe ménager les deux partis ſans en offenſer aucun.

Enfin, il ſçut profiter admirablement de la bienveillance dont l'Empereur l'honoroit, pour lui faire connoître Jeſus-Chriſt & l'inſtruire des vérités chrétiennes. Il le faiſoit ſi à propos, & ſi dignement, que non-ſeulement ce Prince en conçut une nouvelle eſtime pour notre ſainte foi, dont il étoit le protecteur déclaré ; mais qu'on a ſouvent cru, qu'entiérement perſuadé par les diſcours du Miſſionnaire, il alloit embraſſer le chriſtianiſme. On ne doute point qu'on auroit eu cette conſolation, ſans des paſſions bien difficiles à vaincre, à qui ſe ſent le maître, & eſt accoutumé de

longue main à ne se rien refuser. Nous avons tout lieu de croire que ce Prince se voyant prêt de mourir, & se rappellant ce que tant de Missionnaires, & plus souvent encore le Pere Parennin, lui avoient dit de la nécessité d'être chrétien pour sauver son ame, prit alors la résolution de recevoir le baptême : il fit appeller les Missionnaires qui étoient à la Cour ; mais le premier acte d'autorité d'*Yong-tching* son fils, déja nommé Empereur, fut d'empêcher qu'ils ne fussent introduits dans le palais.

Où le talent du P. Parennin paroissoit le plus, c'est dans les conjonctures délicates & épineuses, où il lui falloit répondre sur le champ. De ses réponses dépendoit souvent la conservation ou la perte de la Religion dans cet Empire. Il étoit dans ces occasions d'une présence d'esprit admirable, qui lui mettoit à la bouche les réponses les plus sages & les plus prudentes.

Dès qu'il sçut assez de Chinois & de Tartare pour se bien faire entendre en l'une & l'autre langue, il fut constamment l'interprete de tous les Européens qui sont venus ici, des Missionnaires, des Légats du souverain Pontife, des Ambassadeurs de Portugal & de Mosco-

vie. Il a fait près de quarante ans cet emploi dangereux à la satisfaction du Prince devant qui il parloit, & de ceux pour qui il parloit. On étoit surpris de lui voir parler également bien le Tartare, le Chinois, le Latin, le François, l'Italien, le Portugais.

Dans ces occasions il ne se bornoit pas à interpreter fidelement les paroles des uns & des autres, il employoit tout ce qu'il avoit de crédit & de talent pour obtenir ce qu'on demandoit par son canal, & pour faire réussir les Ambassadeurs au nom desquels il parloit. L'Ambassadeur du Roi de Portugal, Dom Metello de Souza, outre les remercimens qu'il lui fit, & les marques de distinction qu'il lui donna avant que de quitter la Cour de Péking, lui a écrit tous les ans pour le remercier des services qu'il lui avoit rendus dans le cours de son ambassade. Le Czar Pierre Ier & les deux Czarines qui lui ont succédé, ont régulièrement chargé leurs Ambassadeurs à la Cour de Péking, de faire au Pere Parennin les mêmes remercimens pour les services qu'il rendoit aux Moscovites qui venoient à Péking ; ces remercimens étoient accompagnés des éloges les plus magnifiques de sa sagesse & de son habi-

leté dans les affaires. Il a toujours été en quelque maniere le médiateur dans toutes les conteſtations qu'il y a eu entre les deux Cours de Péking & de Moſcou. C'eſt lui qui a dreſſé les articles de paix qui ont été arrêtés entre ces deux nations, qui les a mis en Latin & en Tartare, & qui depuis quarante ans a interpreté les lettres & les écrits que les deux Cours & leurs Officiers s'envoyoient mutuellement.

La même facilité que le Pere Parennin avoit pour parler, il l'avoit auſſi pour écrire. Tout ce qu'il mettoit ſur le papier couloit comme de ſource, & ſe ſentoit de cette éloquence mâle & naturelle qui le faiſoit écouter avec plaiſir & même avec admiration. Les livres, ſoit en Tartare, ſoit en Chinois, qu'il a compoſés pour l'Empereur *Cang-hi*, pour l'inſtruction des chrétiens, & pour la converſion des infideles, prouvent également ſon talent pour écrire, ſon érudition, ſon zele & ſa piété. Si tout ce qu'il a écrit pour ſatisfaire aux queſtions des ſçavans de la Chine, de France & de Ruſſie, étoit recueilli & donné au public, on ſeroit étonné qu'un Miſſionnaire, avec tant d'autres occupations, ait pu ſe mettre en état d'écrire ſi noblement en tant

de langues, & de se rendre si habile en tant de genres d'érudition. C'est une justice que lui rendront sans peine ceux qui ont lu celles de ses lettres que le Pere du Halde a insérées dans les différens tomes des Lettres édifiantes & curieuses.

C'est à lui particuliérement qu'on est redevable des cartes de tout l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise qui ont été dressées par les Missionnaires avec tant de soin & d'exactitude, & que le même Pere du Halde vient de donner au public dans les quatre volumes de sa description géographique, historique, &c. de ce vaste Empire. L'Empereur *Cang-hi* qui, avant l'arrivée du Pere Parennin à la Chine, avoit appris un peu de géographie, se trompoit considérablement sur la position de *Chinyang*, capitale de *Leaotong*. Il croyoit cette ville à la même hauteur que Péking, c'est-à-dire à 39 degrés 56 min. Le Pere prit la liberté de lui représenter son erreur. Ce Prince l'envoya à *Chinyang* pour y prendre hauteur, & lever la carte de tout le pays; à son retour les doutes qu'il fit naître dans l'esprit de l'Empereur, sur ce qu'il croyoit sçavoir des positions des autres lieux considérables de ses vastes états, la gloire dont il le

flatta, s'il faisoit dresser une carte de son Empire, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé entreprendre, déterminerent ce Prince à entreprendre un si grand projet, & il donna aussi-tôt les ordres nécessaires, en chargeant le Pere Parennin de lui nommer ceux des Missionnaires propres à y travailler, & en lui ordonnant de conduire & de diriger lui-même cet ouvrage immense.

L'Empereur *Yong-tching* qui succéda à *Cang-hi*, n'avoit pas hérité de l'estime & de l'affection dont son pere honora constamment les Missionnaires. Ennemi dans le cœur de la religion chrétienne & de ses ministres, il ne tarda pas longtemps à leur faire sentir les effets de sa mauvaise volonté; cependant il donna toujours au Pere Parennin des marques de son estime, & le traita avec distinction. Ce Prince voulut plusieurs fois anéantir la religion, & chasser les Missionnaires de Peking. Le Pere par la sagesse de ses réponses, en parlant à l'Empereur, ou par l'interceſſion de ses protecteurs & de ses amis, détourna constamment l'orage, & sauva la religion.

Moins occupé sous l'Empereur *Yong-tching* & sous son successeur *Kien-long*,

le Pere Parennin mit à profit le loisir qu'il avoit, pour consoler & soutenir les Princes chrétiens persécutés, emprisonnés, & réduits à une extrême misere; pour composer des livres utiles à la religion, pour faire des instructions dans la ville & dans l'enceinte de notre maison; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, & achever leur conversion, qu'il n'avoit pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisoit à la suite de l'Empereur. De tous côtés les chrétiens venoient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire, & pour faire des confessions générales. Les chrétiens lâches & tiédes ne pouvoient pas tenir contre ses exhortations, & c'est au zèle de ce bon pasteur que quelques apostats doivent leur retour au sein de l'église; il alloit les chercher, sans se rebuter ni des fatigues, ni des peines, ni des affronts qu'il avoit souvent à essuyer avant que de pouvoir toucher leur cœur.

Tant d'emplois & d'occupations différentes, qui sembloient incompatibles avec l'état & les fonctions d'un Missionnaire, n'ont été pour le Pere Parennin qu'un moyen de rendre à Dieu plus de gloire, & une occasion d'annoncer plus

ſouvent les vérités chrétiennes. Il eût dû, ce me ſemble, ſuccomber à tant de travaux, mais il ſurmontoit tout par ſon courage, & Dieu ſeul qu'il avoit en vue dans toutes ſes actions, donnoit du ſuccès à tout ce qu'il entreprenoit. En un mot, les vertus qui font l'homme religieux & le parfait Miſſionnaire, ont été dans lui la ſource des bénédictions que Dieu répandoit ſur ſes travaux, & lui ont gagné l'eſtime & la vénération de tous ceux dont il étoit connu.

Ces vertus ont paru avec éclat dans la maladie dont Dieu l'affligea les trois dernieres années de ſa vie ; elle lui cauſa les douleurs les plus vives & les plus aigues ; & ces douleurs lui donnant quelquefois un peu de relâche, il ſaiſiſſoit auſſi-tôt ces courts intervalles, pour ſe livrer à l'ordinaire à ſes travaux apoſtoliques. Cette maladie fut pour lui un long martyre, qu'il ſouffrit avec une patience inaltérable, & avec une parfaite réſignation à la volonté de Dieu. Enfin le 27 Septembre dernier, après avoir fait une confeſſion générale avec de grands ſentimens de piété & de componction, & avoir reçu le ſaint Viatique & l'extrême-onction, il finit une vie ſainte & laborieuſe dans une grande

tranquillité de corps & d'esprit. Il semble que Dieu ait voulu récompenser sa patience, en le délivrant quelques jours avant sa derniere heure, de tout sentiment de douleur, de sorte qu'il mourut, avec une parfaite connoissance, de la mort la plus douce & la plus tranquille, dans une union intime avec Dieu, & formant sans cesse divers actes de religion, jusqu'au moment où il rendit son ame à son Créateur.

Le Pere Parennin a été universellement regretté des Missionnaires, des chrétiens, des idolâtres, des grands & des petits. Le concours qui s'est fait à ses funérailles, est une preuve de l'estime & de la vénération qu'on avoit pour lui. L'Empereur a voulu en faire les frais, & il les a fait d'une maniere digne d'un grand Prince. Le frere de l'Empereur, à la tête de dix autres Princes, y ont aussi contribué, & ont envoyé chacun de leurs officiers, pour accompagner le convoi jusqu'à notre sépulture, qui est à deux lieues de Peking. A l'exemple des Princes, quantité de grands de l'Empire, de Mandarins, & d'autres personnes de distinction, sont venus nous témoigner combien ils étoient touchés de cette perte, & la

part qu'ils prenoient à notre douleur. Non contens de nous donner ces marques de leur sensibilité, ils ont honoré le convoi de leur présence jusqu'à la sépulture, & tout infideles qu'ils étoient, ils ont assisté à toutes les prieres que nous fîmes dans le temps de l'inhumation. C'est à nous de marcher sur les traces de cet illustre Missionnaire, & de travailler sans cesse à acquérir les vertus religieuses & apostoliques, dont il a été un si grand modele. Demandez pour moi cette grace dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Baborier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere Baborier, son neveu, *de la même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je suis enfin arrivé, mon cher neveu, dans les provinces intérieures de la Chine, où il n'est pas aisé de pénétrer,

par l'attention extrême qu'on y a d'en fermer l'entrée à tout étranger. Grace en soit rendues à la protection singuliere de Dieu ; j'ai heureusement échappé aux risques que j'ai courus d'être découvert, & renvoyé à Macao ; car c'est ce qui me seroit sûrement arrivé de moins fâcheux de la part des Mandarins. Plaise au Seigneur que je réponde à une grace si marquée par un zèle ardent à travailler à sa plus grande gloire, à ma propre sanctification & au salut d'un grand nombre de Chinois. Je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je me rendis d'abord à *Fo-chan*, grosse bourgade qui est à quatre lieues de Canton, où l'on me prépara un *quan-tsai*, c'est une espece de cercueil, ou plutôt de bierre, où je devois m'enfermer au passage des douanes, pour me tenir mieux caché.

Quelques jours après notre départ, la mort enleva un des fils de celui qui conduisoit notre barque. Il n'étoit âgé que d'environ cinq ans, j'eus la consolation de l'envoyer au ciel se joindre à nos saints patrons.

Quand nous arrivâmes à *Tchao-tcheou*, les gens de la douane traiterent fort honnêtement *Hiu-siang-kong*, c'est le

nom Chinois de mon charitable guide. ls ne voulurent jamais entrer dans notre barque pour la visiter, ils se contenterent l'y jetter un coup d'œil du bord de la riviere, encore accompagnerent-ils ce coup d'œil d'un couple de *te-tsoui*, c'est le terme dont ils se servent pour faire excuse.

Le 3 février nous arrivâmes sur le soir à *Nan-hiong*, bien résolus de coucher dans notre barque, & de passer le lendemain le *Moei-lin*, c'est une montagne fort haute qui sépare les deux provinces de *Quang-tong* & de *Kiang-si*; c'est pourquoi *Hiu-siang-kong* alla au plutôt au *Hang*, c'est-à-dire à l'hôtellerie publique, pour y disposer toutes choses. Il la trouva remplie de Bonzes occupés de leurs cérémonies diaboliques.

Nonobstant cet embarras, le *Hang-tchu*, c'est-à-dire le maître de l'hôtellerie promit que tout seroit prêt au point du jour. Nous serions en effet partis, si une pluie froide qui survint, n'eût pas découragé les porteurs de chaise. Ils n'y gagnerent rien de différer au lendemain, car au lieu de pluie ils eurent à essuyer un grand vent accompagné d'une neige congelée, qui les incommoda fort jusqu'à neuf heures du soir. C'est l'heure à

laquelle nous arrivâmes bien fatigués
gelés de froid à *Nan-ngan*, ville du pr
mier ordre de la province du *Kiang-*
qui eſt ſituée au bas de la montagne.

Pour ſurcroît de miſere, mon *qua*
tſai ne put entrer dans le quartier
l'hôtellerie qu'on m'avoit deſtiné ; il fa
lut ſcier à deux différentes repriſes l
bâtons de la chaiſe, pour lui faire paſſ
la premiere & la ſeconde porte de
gallerie, qui conduiſoit à une peti
chambre, où à force de bras on la
enfin entrer. La divine Providence, ſu
laquelle je me repoſai à mon départ d
Macao, empêcha le *Hang-tchu* de forme
aucun ſoupçon ſur mon compte.

Hiu-ſiang-kong jugea à propos de l
montrer ſon *piao* ou patente ſcellée d
Mandarin, pour écarter les ſoupçon
qui euſſent pu lui venir en l'eſprit à mo
occaſion. Il lut ce *piao* d'un bout
l'autre, après quoi ils ſe mirent à table
& cauſerent agréablement juſqu'à onz
heures du ſoir. Pendant ce temps-là je
tremblois encore plus de peur que de
froid : je tâchai inutilement de m'échauf
fer les pieds, & de prendre du repos
juſqu'au lendemain de grand matin, que
mon guide m'ordonna de rentrer dans
le *quan-tſai*, & de prendre patience juſ-

'à ce qu'il eût loué une barque, sur quelle on devoit me transporter incessnment.

J'obéis aux ordres de mon guide, & m'armai de patience, mais toujours ns une inquiétude extrême qu'on ne nt à me découvrir. Enfin, à deux heus après midi le *Quan-tsai* fut transrté dans la barque où l'on eut bien de peine à le faire entrer; heureusement s cerceaux qui soutenoient la toile cirée ont il étoit couvert se trouverent forts, ians & bien amarrés par le bas, sans oi le prétendu malade auroit paru au and jour, & on l'auroit bientôt fait brousser chemin vers Macao. Comme tois à jeun depuis plus de vingt-quatre eures, & qu'il n'y avoit aucune prosion sur la barque, il fallut encore us arrêter deux heures, trop heureux en être quitte à si bon compte.

Le 10 Février nous arrivâmes fort rd à *Can-tcheou*, ville du premier orre de la province de *Kiang-si*. Les Offiers de cette douane ne furent pas si mplaisans que ceux de la douane de *chao-tcheou*. On ne crut pas *Hiu-siang-ong* sur sa parole, il fallut montrer le *iao*, l'examiner, visiter la barque; mais ut se passa avec politesse.

Nous eûmes le plus beau temps du monde pour traverser la montagne de *Yo-chan ;* cependant les porteurs de mon *Quan-tsai* murmurerent un peu au commencement, mais leur ayant acheté de nouveaux bâtons pour la chaise, ils se tranquillíserent, & marcherent d'un pas leste jusqu'à *Tchang-chan*, montagne de la province de *Tche-kiang* où nous arrivâmes de bonne heure.

Quoique le maître de l'hôtellerie où nous passâmes la nuit fut un excellent chrétien, j'eus de grandes mesures à garder, parce que tous ses gens étoient infideles, & je ne pus sortir de mon *Quan-tsai* qu'après qu'ils se furent tous retirés. J'entendis la confession de ce bon Néophyte, de sa mere, de sa femme & de sa fille aînée, & je leur appris à communier spirituellement, car je n'avois point d'ornemens pour leur dire la messe, après quoi j'allai me reposer quelques heures.

Le lendemain on me transporta de grand matin dans la barque qu'on avoit louée la veille, pour me conduire jusqu'à *Han-tcheou*, c'est la capitale de la province de *Tche-kiang*, & une des plus grandes villes de la Chine. Ce passage fut le plus difficile & le plus dangereux

toute la route. Outre qu'il me falloit ire trois lieues dans une chaiſe à por- ur, je fus encore obligé d'entrer dans ville, & d'en ſortir pour me rendre à maiſon de Joſeph *Tang*, le ſeul aſyle 'il y eut, encore n'étoit-il pas trop ſûr; ais il fut aiſé à la divine Providence e me tirer de ces dangers.

Les gardes des portes, qui ont accou- mé d'arrêter & de viſiter les chaiſes, approcherent pas de la mienne, où étois déguiſé en pauvre malade, cou- ert depuis la tête juſqu'aux pieds d'une ieille couverture de lit. Ils me laiſſerent onc paſſer tranquillement: mais il n'en it pas de même de *Hiu-ſiang-kong* mon onducteur, ſa barque fut arrêtée & xactement viſitée.

De *Han-tcheou* nous nous rendîmes à uit cloſe à *Sou-tcheou*, grande ville de province de *Kiang-nan*, & la plus iche de toutes les villes de la Chine. Nous deſcendîmes dans la maiſon d'un hrétien, où nous croyions trouver le ere Peychotto, Portugais, Miſſionnaire ans cette province. Il en étoit parti deux ours auparavant pour aller viſiter quel- ues chrétiens dangereuſement malades. e lui écrivis pour lui donner avis de on arrivée, & le prier de m'envoyer

une barque appartenante à quelque chrétien, ce qu'il fit le plutôt qu'il lui fut possible. J'eus le temps, jusqu'à l'arrivée de la barque, de célébrer trois fois le saint sacrifice de la messe, & d'administrer les sacremens de pénitence & d'eucharistie à plusieurs fideles de l'un & de l'autre sexe.

Enfin le 11 Mars j'arrivai à *Tchoang*, village presque tout chrétien, où j'eus la consolation d'embrasser le P. Peychotto, avec qui je me rendis le 13 au soir à *Tchang-cho*, ville du troisieme ordre, son domicile ordinaire, & qui est habitée par un grand nombre de chrétiens, la plupart très-fervens. L'âge & les fatigues ont absolument ruiné la santé de ce zélé Missionnaire, & il est entiérement hors d'état de continuer ses fonctions apostoliques.

Après avoir fait faire les pâques à ses Néophytes, je me mis en chemin pour visiter tout le district de sa mission. J'y ai baptisé 303 personnes, 138 adultes & 165 petits enfans; j'ai entendu 2710 confessions, & donné la communion à 2543 Néophytes. Je pars dès cette nuit pour une autre mission dans la province de *Tche-kiang*, je n'ai que le temps de me recommander à vos saintes prieres, & de vous assurer de mon tendre attachement.

LETTRE

LETTRE

Du Pere Gaubil au Pere Cairon.

De Peking, ce 29 octobre 1741.

POUR vous entretenir de ce qui vous touche le plus dans la capitale de cet Empire, je dois d'abord vous faire part d'un nouvel établiſſement que nous y avons fait, & qui nous promet des ſuites très-avantageuſes à la propagation de la foi.

C'eſt une eſpece de congrégation ou d'aſſociation, où ſont admis un certain nombre de chrétiens pleins de zele & de ferveur, depuis l'âge de vingt juſqu'à quarante ans, en qui nous appercevons des talens propres à enſeigner les vérités de la religion à leurs compatriotes. Ils étudient avec application les meilleurs livres où elles ſont clairement expliquées; ils s'en rempliſſent l'eſprit & le cœur; ils nous rendent compte de leur travail & des connoiſſances qu'ils ont acquiſes; ils s'exercent à écrire & à réfuter les ſuperſtitions Chinoiſes.

Parmi les meilleurs sujets de cette association, nous comptons quatre jeunes Princes chrétiens, plusieurs autres d'honnête famille, deux Bacheliers & un jeune homme que j'ai eu pendant neuf ans auprès de moi, & que j'ai formé à ces sortes d'exercices.

Nous perdîmes, il y a quelques mois, la Princesse Catherine. Elle étoit veuve du Prince François, onzieme fils de *Sounou*, chef de tous les Princes & Princesses de la famille Impériale, qui ont tant souffert pour la foi, & dont vous avez l'histoire dans les différens tomes qui précedent celui-ci. Une mort précieuse aux yeux de Dieu a couronné la sainteté de sa vie. Je lui administrai les derniers sacremens, qu'elle reçut avec de grands sentimens de piété. Elle me témoigna plusieurs fois combien elle se sçavoit gré d'avoir vécu & de mourir dans l'indigence, à cause de son ferme attachement à la foi. Rien de plus touchant que les avis & les instructions qu'elle donna à ses enfans & à ses parens, avant que de recevoir le saint viatique.

Nous fîmes presque en même temps une autre perte : la mort nous enleva Paul *Lieou*, Médecin chrétien, à l'âge de cinquante-neuf ans ; c'étoit un modéle

de vertu & de zele : outre un grand nombre de converſions opérées par ſes exemples & ſes exhortations, à la faveur de la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſa profeſſion, toutes les maiſons lui étant ouvertes, il s'eſt ſervi de cet accès pour mettre dans le ciel plus de huit mille enfans d'infidéles prêt de mourir auxquels il a donné le baptême. Sa vie étoit des plus exemplaires ; il faiſoit réguliérement une demi-heure de méditation chaque jour ; il jeûnoit & pratiquoit diverſes auſtérités tous les vendredis ; il ſe confeſſoit & communioit tous les huit jours, & avoit ſes heures réglées pour la lecture des livres de piété à laquelle il ne manquoit jamais. Il avoit le talent de parler de Dieu & des vérités de la religion d'une maniere perſuaſive & touchante. Trois jours avant ſa mort il me fit ſa confeſſion générale, & reçut enſuite le viatique & l'extrême-onction avec une pleine connoiſſance. Sa famille & un grand nombre de chrétiens qui y aſſiſterent furent infiniment édifiés des différens actes de douleur, de réſignation & d'amour qu'il produiſit en leur préſence. Cette famille, qui eſt très-réglée, embraſſa la foi dès le temps du P. Ricci.

Vous ſçavez, je crois, mon Révé-

rend Pere, la distinction qu'il y a entre les familles illustres qui portent la ceinture jaune, & celles qui portent la ceinture rouge. Les premiers sont Princes de la famille régnante ; les seconds tirent leur origine des ancêtres du fondateur de cette dynastie, & sont réellement Princes du sang : cinq familles de ces derniers sont chrétiennes.

Le chef d'une de ces familles, nommé Jean *Tchao*, est autant distingué par sa capacité & par sa politesse, que par sa naissance. Le Prince Paul, son fils aîné, marche de près sur ses traces. Jusqu'à présent rien n'avoit pu vaincre l'attachement de l'épouse du Prince Jean au culte des idoles, elle portoit l'opiniâtreté jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on lui parlât des vérités de la religion, & elle mettoit tout en œuvre pour empêcher que le Prince Paul n'en remplît les devoirs ; elle faisoit des efforts inutiles, car ce qu'elle croyoit devoir le pervertir ne servoit qu'à le confirmer dans la foi, & augmentoit sa ferveur dans les pratiques de piété.

Le pere & le fils, après avoir tenté inutilement tout ce que leur zele leur inspiroit pour sa conversion, convinrent ensemble d'offrir à Dieu à cette intention

des prieres extraordinaires, des communions, des pénitences & des aumônes. Dieu s'y eſt laiſſé fléchir & a touché le cœur de cette dame; je l'ai baptiſée après les épreuves ordinaires; elle a été nommée Théreſe, & vit fort chrétiennement.

Le Prince Jean eſt dans la plus haute piété; il tient le premier rang parmi les membres de l'aſſociation dont je viens de parler, & il emploie avec la bénédiction du Seigneur, les grandes connoiſſances qu'il a de la langue Chinoiſe & Tartare, à gagner à Jeſus-Chriſt un grand nombre d'infidéles.

Outre les trois Egliſes que nous avons à Péking, il y a un grand nombre de chrétientés établies dans cette province de la Cour; elles ſont cultivées avec grand ſoin par cinq Prêtres Chinois Jéſuites, car dans les circonſtances où nous nous trouvons, il ne nous eſt pas permis de ſortir de la capitale.

Le nombre de nos chrétiens monte à plus de cinquante mille. Ils viennent ſouvent à la ville pour approcher des ſacremens, pour nous conſulter, pour nous rendre compte de l'état de leurs chrétientés, pour nous demander des livres ſur la religion, de ſaintes images, des médailles, des chapelets, &c. ces Pré-

tres Chinois baptiſent ordinairement chaque année juſqu'à 1200 adultes. On en compte cinq à ſix cens dans nos trois Egliſes de Péking qui reçoivent chaque année la même grace.

Selon les eſpérances que nous donnent nos Peres Chinois, & le zele de nos chrétiens aſſociés, il y a lieu de croire que, tant à la ville que dans cette province, nous compterons dans peu d'années plus de cent mille chrétiens. Depuis la premiere année de l'Empereur régnant, on n'a pu baptiſer chaque année qu'environ quinze cens enfans expoſés; au lieu qu'auparavant, lorſque tout étoit plus tranquille, & les ſecours plus abondans, on procuroit la grace du baptême à plus de trois mille de ces enfans. Nous eſpérons que cette bonne œuvre ſe rétablira bientôt avec le même ſuccès.

LETTRE

Du Pere Loppin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Révérend Pere Radominski, Confeſſeur de Sa Majeſté la Reine de Pologne, Ducheſſe de Lorraine.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

C'eſt auſſi-tôt qu'il m'eſt poſſible, que j'ai l'honneur, comme je vous l'ai promis à mon départ de France, de vous rendre compte de ce qui m'eſt arrivé depuis mon embarquement, juſqu'à mon entrée dans la miſſion à laquelle la divine Providence m'a deſtiné. Je ſouhaite que ce petit détail vous faſſe plaiſir; il ſera du moins une légere preuve de la vive reconnoiſſance que je conſerve des bontés dont vous m'avez honoré.

Je n'ai rien à vous mander qui mérite votre attention, juſqu'à mon arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance, où vous ſavez que les Hollandois ont une fort bel'e colonie. La ville égale pluſieurs villes

de France ; leur jardin eſt ce qu'il y a de plus curieux : ce n'eſt pourtant qu'un vaſte potager, où il y a pluſieurs belles allées, formées par des chênes, des meuriers, des myrthes, &c. Les maiſons y ſont de la plus grande propreté : une citadelle aſſez mauvaiſe, & quelques batteries de canon font toute la force de la ville baſſe.

Mais ce qui aſſure davantage ce pays aux Hollandois, c'eſt qu'il n'y a gueres qu'eux qui veuillent s'expoſer aux pertes qu'ils y font de temps en temps. Les vents de nord-oueſt venant à ſouffler, agitent la mer de telle ſorte, que la lame ſeule pouſſe les vaiſſeaux ſur terre, & les y fait périr : vingt-cinq y firent naufrage en l'année 1722 ; & j'ai vu les débris de ſept autres, qui y furent briſés en 1736.

Les Hollandois y ont étendu leurs habitations juſqu'à cent cinquante lieues dans les terres. Ils y ont planté des vignes qui donnent d'excellens vins. Les fruits y ſont aſſez bons, mais le bétail eſt beaucoup meilleur.

L'animal le plus curieux que produiſe l'Afrique, & peut-être le plus beau qui ſoit dans le monde, c'eſt l'âne ſauvage qui reſſemble fort au mulet. Sa peau eſt

tiſſue alternativement, & à égale diſtance, de rayes ou de bandes larges de deux doigts d'un noir d'ébene & d'un blanc d'yvoire. Ces rayes prennent de la hanche, & vont en diminuant juſqu'au jarret. Delà, juſqu'à la corne, ce ſont des bandelettes de même largeur. La tête a auſſi ſes marques particulieres : au milieu du front eſt une étoile blanche, autour de laquelle ſont les yeux, qui, accompagnés de ces rayes toujours blanches & noires, forment des contours d'autant plus agréables, que la ſymétrie y eſt la plus exacte.

On compte dans la ville du Cap autant pour le moins d'eſclaves que de Hollandois. On ne ſçait quelle eſt la religion de ces eſclaves, & l'on ne voit pas qu'on s'empreſſe, ni de les inſtruire, ni de leur procurer le baptême. Il n'y a que quatre Miniſtres pour la ville, & pour cent cinquante lieues de pays habité.

Le pays, à l'extrémité duquel eſt le Cap de Bonne-Eſpérance, ſe nomme la Cafrerie. On connoît peu les Cafres de la côte occidentale, parce qu'il n'y a point de ports où l'on puiſſe aborder. On appelle Hotentots, ceux qui habitent le milieu des terres, & qui ſont forcés

de se retirer, à mesure que les Hollandois étendent leurs colonies. J'en vis environ cinquante qui venoient se plaindre de quelques mauvais traitemens qu'ils avoient reçus.

Je crois qu'il y a des sauvages plus féroces que ces peuples, mais je ne pense pas qu'on en trouve qui soient moins hommes. A peine semblent-ils avoir l'usage de raison. Ils vont presque nuds ; leurs cheveux sont noirs & crepus. Ils s'oignent le corps & la tête d'huile de baleine, ce qui les rend d'une figure hideuse. Ils ne vivent que de racines, d'herbe & de viande. Leurs mets les plus délicats sont les boyaux des bêtes qu'ils ont tuées : ils les mangent cruds, & tels qu'ils les ont tirés du ventre de l'animal, ou bien après les avoir portés plusieurs jours à leur col en guise d'ornemens. La culture de la terre leur est inconnue ; leur unique occupation est de garder leurs troupeaux, de danser & de ne rien faire.

J'étois logé, en habit séculier, avec deux autres Missionnaires, chez un François refugié. Il ne sçavoit pas que nous disions de grand matin la messe chez lui ; mais il nous étoit bien consolant de pouvoir célébrer pendant la semaine sainte

cet auguſte ſacrifice, au milieu d'une nation hérétique ou idolâtre.

Après nous être repoſés douze jours au Cap, nous en partîmes le 26 mars par un fort beau temps. Il eſt plus aiſé de doubler la pointe du Cap en allant à la Chine, que lorſqu'on en revient; auſſi la doublâmes-nous fort heureuſement. Après avoir paſſé le banc des Aiguilles, où la mer eſt toujours agitée, & fait environ 2000 lieues, nous vînmes juſqu'aux premieres iſles de l'Aſie, & le jour de la Pentecôte, certains indices nous firent juger que la terre étoit proche. Le mardi ſuivant, 19 mai, nous la découvrîmes à deux heures après-midi, & le jeudi nous mouillâmes à l'entrée du fameux détroit de la Sonde.

Ce détroit ſépare l'iſle de Java de celle de Sumatra; c'eſt-là que commencent les chaleurs. Nous ne manquions pas d'eau, mais on eſt ravi d'en avoir de fraîche, & nous fîmes pour cela de vains efforts. Les marées étant alors fort hautes, la mer s'élevoit juſqu'à une caſcade d'eau douce, où l'on a coutume d'en prendre.

Comme on ne s'attendoit pas à ce contre-temps, le capitaine nous invita à mettre pied à terre avec lui. Nous

voguâmes droit à la cascade, mais lorsque nous en approchâmes, notre canot toucha contre plusieurs pierres, ce qui nous obligea de prendre le large.

De-là nous allâmes vers une petite isle où nous courûmes encore plus de risque. Si un matelot ne se fût jetté à l'eau pour soutenir notre canot qui touchoit terre, & penchoit fort d'un côté, nous étions sur le point d'être submergés, ou du moins de passer la nuit dans une isle déserte, où nous n'eussions pas été fort en sûreté.

Le lendemain la chaloupe tenta une seconde fois la descente vers la cascade, mais ce fut inutilement; ainsi nous levâmes l'ancre, & nous continuâmes notre route dans le détroit, ayant toujours des terres à droite & à gauche, à une ou deux lieues de nous. Le 27 nous envoyâmes à terre le canot pour chercher des provisions: comme il ne parut point de tout le jour, ni la nuit suivante, nous en fûmes inquiets au point de mettre en mer la chaloupe avec vingt hommes armés, pour aller en apprendre des nouvelles; notre inquiétude redoubla, ne voyant pas paroître la chaloupe, qui devoit revenir sur le champ; mais nous n'eûmes que la peur: l'un & l'autre

revinrent ſur les ſept heures du ſoir avec de bons rafraîchiſſemens, qui firent bientôt oublier les inquiétudes paſſées.

Les Javanois, habitans de ces iſles, vont preſque nuds, leur couleur tire ſur le rouge, & le bétel qu'ils mâchent continuellement, leur rend les dents noires : ils ne paroiſſent pas manquer d'eſprit, & ils entendent bien leur commerce. Pendant tout le temps que nous fûmes dans le détroit, ils venoient tous les jours dans de petites pirogues, nous vendre leurs volailles & leurs fruits.

C'eſt le 21 mai que nous étions entrés dans le détroit de la Sonde, & le premier du mois de juin à peine avions-nous fait quinze lieues à cauſe du calme & des vents contraires. Enfin nous en ſortîmes, mais ce fut pour paſſer celui de Banca, qui eſt beaucoup plus dangereux.

A l'entrée ſe trouve l'iſle de Lucepara, la mer eſt baſſe aux environs. On n'y marche que la ſonde à la main, à droite & à gauche du vaiſſeau, & à une portée de fuſil on fait la même manœuvre dans le canot, pour diriger le navire dans ſa courſe.

Les vaiſſeaux qui vont à la Chine, tirent ordinairement dix-ſept pieds d'eau,

& souvent dans les endroits où il y en a le plus, il ne s'en trouve que cinq braſſes, c'eſt-à-dire vingt-cinq pieds, mais pour peu qu'on ſe détourne, on n'en trouve que douze ou quinze, & l'on eſt en danger d'y échouer. Comme nous avions un très-bon vent, nous doublâmes heureuſement cette iſle. La quille du vaiſſeau étoit pourtant ſi proche de terre, que mettant les eaux en mouvement, la vaſe du fond en étoit agitée, & revenant ſur la ſurface de la mer, ne préſentoit aux yeux qu'une eau bourbeuſe & déſagréable.

Le détroit de Banca a environ trente lieues de longueur ſur quinze de largeur. Du côté du couchant eſt la riviere *Salimbam*, qui par trois embouchures, ſe décharge dans la mer. A côté de chaque embouchure, il y a un banc de ſable qui s'avance trois lieues en mer. Lorſque nous nous trouvâmes par le travers de la premiere embouchure, on ſonda, & l'on trouva douze braſſes. Cependant nous étions plus près de terre que nous ne penſions. Nous étions alors dans le courant de la riviere, & nous ne l'eûmes pas plutôt paſſé, que nous nous trouvâmes à deux braſſes & demie, c'eſt-à-dire que nous donnâmes dans la pointe

du premier banc de Salimbam, où nous échouâmes le 8 juin. Heureuſement le vaiſſeau ne donna que ſur de la vaſe molle, où il s'arrêta ſans faire aucun mouvement. On ſe hâta de carguer les voiles, & par le moyen d'une ancre qu'on alla jetter en haute mer & du cabeſtan, on retira le vaiſſeau, qui au bout d'une heure ſe trouva à flot.

Depuis l'entrée du détroit de la Sonde, on ne paſſe qu'au travers des bancs & des rochers ſouvent cachés ſous l'eau, dont on ne peut s'appercevoir qu'en y touchant, & auxquels on ne touche gueres ſans péril. A la ſortie du détroit ſe trouve d'un côté un rocher caché ſous les eaux, nommé Fridérique; vis-à-vis ſont des bancs de ſable, & l'eſpace qui eſt entre-deux eſt aſſez étroit. Il s'agit de tenir le juſte milieu, ſans quoi l'on échoue, ou l'on ſe briſe. L'habileté de notre Capitaine nous fit franchir ce pas dangereux ſans aucun riſque.

Delà nous retombâmes dans de grandes mers, où les périls ne ſont plus ſi fréquens. Nous repaſſâmes la ligne le 10 juin, & il ne nous reſta plus que quatre à cinq cens lieues à faire pour arriver à Macao. Les vents ayant continué, nous arrivâmes le 22 à la vue de la petite iſle

de Sancian, où finirent les travaux de l'Apôtre des Indes.

Le lendemain, après six mois de navigation, à deux heures du matin nous mouillâmes à la vue de Macao. Peu d'heures après, le vaisseau le Condé qui nous accompagnoit, & dont nous n'avions eu nulle connoissance depuis la sortie du Cap, vint mouiller à côté de nous, & le jour de Saint Jean-Baptiste je descendis à terre.

Macao est une ville qui appartient aux Portugais : elle leur fut cédée autrefois par les Empereurs de la Chine, en reconnoissance du service qu'ils avoient rendu en nettoyant la mer de pirates. Les Portugais étant alors puissans dans les Indes, la ville devint considérable, & l'on y fonda plusieurs maisons religieuses. Maintenant beaucoup de familles Portugaises y sont presque réduites à la mendicité, & elles n'y subsistent qu'à la faveur d'un commerce assez médiocre. Nous y avons deux maisons, dans l'une desquelles les Jésuites François se retirerent, lorsqu'en 1732 ils furent exilés de la Chine. J'y en trouvai quatre à mon arrivée, qui me comblerent d'amitiés.

Cette maison est toute propre à ins-

pirer un grand zele ; elle eſt compoſée de pluſieurs anciens Miſſionnaires qui ont été exilés pour la foi, ou qui pendant trente & quarante ans ſe ſont conſumés dans les travaux de la vie apoſtolique. C'eſt de cette maiſon que ſortirent les quatre Jéſuites, qui entrant dans le Tong-king, furent arrêtés chargés de fers, mis dans une affreuſe priſon, d'où ils ne furent retirés le 12 janvier 1737, que pour ſceller de leur ſang la divinité de la religion chrétienne. On attend une occaſion de faire tranſporter ici leurs corps, pour continuer d'enrichir une vaſte chambre remplie des précieux reſtes de quantité de Jéſuites martyriſés dans le Japon, ou dans les royaumes voiſins, que l'on conſerve avec ſoin dans un grand nombre de tiroirs. On y voit en particulier les oſſemens de trois Jéſuites martyriſés au Japon en l'année 1597, & canoniſés par le Pape Urbain VII.

Le 22 ſeptembre je partis de Macao, pour tâcher de pénétrer dans les provinces de la Chine : je me rendis à un demi-quart de lieue de-là dans une petite iſle qui appartient à notre college, & le lendemain à nuit cloſe j'entrai dans une barque, qui me conduiſit pen-

dant quarante lieues jusqu'à l'endroit où les marées cessent de remonter. Un vent favorable me fit faire ce chemin en deux jours : une nouvelle barque qui appartenoit à un Chrétien, m'attendoit pour me conduire, & remonter le fleuve à une centaine de lieues jusqu'à l'extrémité de la province de *Quang-tong*. Comme je ne pouvois mettre pied à terre, ni paroître à découvert pendant le jour, je fis cette longue route sans sçavoir ce que c'étoit qu'une ville Chinoise, quoique j'eusse passé devant plusieurs qui bordoient la riviere.

Après deux journées de chemin j'apperçus un monastere de Bonzes, qui me parut fort spacieux, & dont les murailles étoient bien construites. Nous marchions alors entre deux chaînes de très-hautes montagnes, ou plutôt de rochers fort escarpés. J'en vis un en particulier dont le pied est baigné par la riviere, & qui de ce côté-là étoit plat & uni comme la plus droite muraille. Il est d'une hauteur prodigieuse, & l'on n'y peut aborder qu'en bateau. A deux ou trois pieds de hauteur se trouve une ouverture, par où l'on monte dans l'intérieur de ce rocher. A la hauteur de 30 ou 40 pieds, sont des chambres & des salles

qui ont des ouvertures sur le fleuve, avec des balustrades sur lesquelles sont posées des idoles.

C'est dans cette affreuse caverne que demeurent quatre ou cinq Bonzes qui n'en sortent jamais, & qui vivent des aumônes que leur font les passans. Je ne m'imagine rien de plus affreux que cette prison. Ce sont là sans doute de vrais martyrs du démon, ou bien ils ressemblent aux Bonzes que saint François Xavier trouva au Japon, qui par des débauches secrettes, se dédommageoient de leur fastueuse austérité.

Le 7 octobre j'arrivai à *Chao-tcheou-fou*, ville du premier ordre, où la douane est très-sévere. Je mis pied à terre, & tandis que la barque étoit visitée, je pris un détour pour aller l'attendre à une lieue de-là; & comme pour n'être point reconnu, j'étois obligé de marcher au travers des campagnes, je fis le personnage d'Herboriste, & je m'amusai à cueillir des simples, dont je ne connoissois ni le nom ni la vertu. Je rejoignis enfin ma barque, & le jour de saint François de Borgia, j'arrivai à *Nan-hiong-fou*, autre ville du premier ordre. C'est-là que la divine Providence m'attendoit, & qu'elle me fit faire l'apprentissage de Missionnaire.

Pour entrer de la province de *Quang-tong* dans celle de *Kiang-ſi*, il faut paſſer une montagne, & faire une journée de chemin par terre; on la fait ou à cheval, ou dans une ſorte de brancard à découvert, ou dans une eſpece de lit couvert d'un rideau. Comme ce chemin eſt auſſi fréquenté que les rues de Paris, c'eſt de cette derniere voiture que je me ſervis, afin de me tenir plus caché.

Il y a à *Nan-hiong-fou* un Chrétien fort pauvre nommé Thomas. La miſere où il eſt, l'a engagé pluſieurs fois à aller au-devant des Miſſionnaires, lorſqu'il étoit informé de leur paſſage, & à exiger d'eux le plus d'argent qu'il pouvoit, avec menace de les déclarer au Mandarin, s'ils le refuſoient. On aſſuroit qu'il étoit venu à Macao, qu'il s'y étoit confeſſé, & qu'il avoit donné des marques d'un véritable repentir; cependant on ne s'y fioit pas, & on prenoit d'ordinaire un détour pour éviter ſa rencontre. Les trois catéchiſtes qui m'accompagnoient, ne laiſſerent pas de me conduire par la route battue, ſoit afin d'abréger le chemin, ſoit qu'ils cruſſent avoir pris de bonnes meſures, pour cacher mon arrivée à ce perfide néophyte.

Un de mes catéchiſtes prit les devants,

entra dans la ville, & ſe rendit chez un médecin chrétien nommé Jean, qu'il croyoit digne de ſa confiance. Ce médecin vint nous trouver auſſi-tôt, & nous dit que Thomas étoit malade, & qu'il lui avoit donné une médecine : « Je viendrai ſur les ſept heures du ſoir, » ajouta-t-il, pour vous conduire dans » ma maiſon, où vous paſſerez la nuit, » & j'arrangerai toutes choſes de ma- » niere que le lendemain vous aurez » une voiture prête ». Je ſuivis ſon conſeil, j'entrai avec lui dans la ville ſans la voir, je couchai chez lui, & le lendemain je partis de grand matin avec deux de mes catéchiſtes, car le premier nous avoit quitté la veille au ſoir, pour aller me chercher une barque.

Je traverſai tranquillement la ville, mais à peine avois-je fait quelques pas dans la campagne, que deux infideles arrêterent ma voiture, & me demanderent où j'allois ; mes Catéchiſtes répondirent que nous allions dans la province de *Kiang-ſi*. Les infideles répliquerent qu'ils ſçavoient bien que j'étois Européen ; qu'ils étoient députés des Mandarins, auxquels ils alloient me dénoncer, ce que cependant ils ne feroient pas, ſi je voulois leur donner 200 livres.

Si j'avois entendu la langue, peut-être aurois-je composé avec eux, afin qu'il me fût permis de continuer ma route ; mais ne sçachant encore que quelques mots Chinois, je ne compris rien de ce qu'ils disoient ; mon premier Catéchiste qui sçavoit un peu de latin, & de qui je pouvois me faire entendre, étoit absent, ainsi il fallut m'abandonner à la Providence. Mes conducteurs ayant refusé constamment de rien donner, on me conduisit dans une espece de corps de garde ; c'est ce qui les obligea de rentrer dans la ville, & d'aller en informer le médecin chez lequel j'avois passé la nuit.

Cependant, je restai environ deux heures dans ce corps de garde. Les Chinois qui s'y trouverent furent curieux de sçavoir qui j'étois ; les uns tiroient mon bonnet, pour voir si j'avois la tresse de cheveux que les Chinois portent derriere la tête ; les autres levoient le rideau de côté & d'autre pour m'examiner. Pour moi je contrefaisois le malade, & j'avois sur-tout attention à me tenir le visage bien couvert ; l'éventail qu'on porte communément à la Chine me fut d'un grand secours.

Enfin, on vint me prendre, & l'on

me fit traverser une partie de la ville étant toujours dans mon lit, & le visage couvert. On s'arrêta tout-à-coup devant une maison, & on enleva violemment mes rideaux. Je ne doutai plus que je ne fusse à la porte d'un Mandarin, devant lequel il me falloit comparoître, & je crus qu'il étoit inutile de me cacher davantage. Je retirai donc mon éventail, & je regardai tranquillement une foule de peuple, qui s'assembla autour de moi.

Lorsque j'avois encore le visage couvert, j'entendois les uns qui disoient: *Niu-gin*, c'est une femme. Lorsque je fus à découvert, j'en entendois d'autres qui m'appelloient *Ho-chang*, c'est-à-dire un Bonze; c'est tout ce que je pus comprendre de ce qu'ils disoient sur mon compte. En un mot, j'étois trahi par des faux chrétiens, déféré aux Mandarins, exposé à la vue de toute une ville, qui ne pouvoit plus douter que je ne fusse Européen; voilà le péril dont je ne pouvois pas naturellement échapper.

Au bout de quelque temps on rabattit mes rideaux, & l'on me conduisit chez le chrétien Jean. J'entrai dans la premiere chambre, où plusieurs infideles me suivirent pour m'examiner, ainsi que tous

les passans qui venoient me considérer les uns après les autres. Je demandai comme je pus ce que tout cela signifioit, on me fit entendre que j'allois comparoître devant les Mandarins, qui me renverroient infailliblement à Macao.

Une heure après vint une chaise à porteur, où l'on me fit entrer, & c'est alors que je ne doutai plus qu'on ne me menât chez le Mandarin. Je traversai encore la ville, & je la vis à loisir : elle est pavée de petits cailloux comme Lyon; en passant par une rue, j'y vis représenter la comédie; deux ou trois hommes touchoient des instrumens, qui ne sont gueres du goût Européen, & un comédien masqué parloit seul sur le théâtre.

Les maisons me parurent assez belles en-dehors, quoiqu'elles ne soient souvent que de bois, & ordinairement d'un seul étage. Il y a dans chaque ville des édifices plus élevés, & dans le goût de celui que le Roi de Pologne a fait construire dans les bosquets de Luneville. A la Chine ces édifices sont auprès des murailles de la ville, afin que de-là on puisse veiller sur ce qui se passe dans les pays d'alentour.

Après avoir traversé la ville pendant plus d'un quart-d'heure, ma chaise s'arrêta,

rêta, & l'on me fit entrer dans une maiſon qui me parut une véritable priſon; je demandai où j'étois, on me répondit que c'étoit une hôtellerie, où je devois paſſer la nuit & la journée ſuivante. Mes catéchiſtes ſortirent de la chambre où l'on me mit, & ils en fermerent la porte à la clef, afin que perſonne n'y pût entrer.

Je ne ſçavois gueres où tout cela devoit aboutir: je n'avois nulle inquiétude par rapport à moi, mais je craignois qu'il n'arrivât quelque malheur à mes catéchiſtes, & principalement à la Miſſion. Il ſe pouvoit faire qu'à l'occaſion d'un Européen déguiſé qui entroit dans les terres, on ordonnât une recherche exacte dans les provinces, & qu'on en fît ſortir tous les Miſſionnaires qui y ſont cachés; j'aurois été inconſolable, qu'à mon ſujet un pareil malheur fût arrivé à une Miſſion qui eſt déjà ſi affligée, & à laquelle je n'avois encore rendu aucun ſervice. Je m'adreſſai au ſacré cœur de Jeſus, auquel j'ai une dévotion particuliere, & j'implorai la protection de la très-ſainte Vierge, avec toute la ferveur dont j'étois capable.

Le Seigneur avoit prévenu mes deſirs: voici ce qui ſe paſſoit alors chez les

Mandarins, dont je n'appris le détail que quand j'eus rejoint mon premier catéchiste. Mes deux autres catéchistes s'adressèrent au commis d'un Mandarin, ils lui exposèrent que deux Chinois les empêchoient de suivre leur chemin, sous prétexte qu'ils conduisoient un Européen, & le prièrent de s'intéresser auprès du Mandarin, pour qu'il leur fût permis de continuer leur route; ils eurent soin en même temps de l'assurer qu'ils reconnoîtroient ce service.

La promesse eut son effet: « n'ayez » nulle inquiétude, répondit le commis, » je prends cette affaire sur moi ». Il parla effectivement aux deux Mandarins, au tribunal desquels elle devoit être portée, & il leur représenta que deux Chinois qui se faisoient passer pour officiers d'un tribunal, exigeoient de quelques voyageurs une grosse somme d'argent, sous prétexte qu'ils avoient avec eux un Européen.

Les deux Mandarins firent venir l'un après l'autre les deux catéchistes, qui n'eurent qu'à répéter ce qui avoit déjà été dit par le commis; & sur ce qu'on me disoit Européen, ils répondirent que je venois de Macao, & que j'allois dans la province de *Kiang-si*, où j'avois des

affaires particulieres. Le Mandarin le crut ou fit ſemblant de le croire : il demanda à me voir, on lui dit que j'étois incommodé, & en effet j'étois véritablement fatigué. Il ſe contenta pareillement de cette réponſe ; il en fut de même du ſecond Mandarin, chez lequel un de mes catéchiſtes alla tout de ſuite.

Celui-ci fit encore plus, car il ordonna aux deux Chinois qui m'avoient arrêté, de paroître en ſa préſence : auſſi-tôt qu'il les vit, « de quelle autorité, leur » dit-il, empêchez-vous des voyageurs » de ſuivre leur chemin, & avec quel » front oſez-vous vous dire députés des » Mandarins » ? Ils répondirent qu'ils n'en avoient agi de la ſorte, que par le conſeil d'un chrétien nommé Thomas, qui les avoit avertis que j'étois Européen. « Cette réponſe ne vous diſculpe pas, » répliqua le Mandarin, & je vous ferois » châtier ſur le champ, ſi le jeûne qu'on » obſerve aujourd'hui dans la ville ne » m'en empêchoit ; mais vous ne m'é- » chapperez pas ».

Il ordonna enſuite qu'on allât ſe ſaiſir de Thomas, & qu'on le lui amenât chargé de fers. Auſſi-tôt qu'il parut, le Mandarin lui demanda ſi ſa religion lui commandoit d'exiger de groſſes ſommes

d'argent de ceux que l'on soupçonnoit être de même croyance que lui ? « tu es » un *Kouang-kouen*, lui dit-il, c'est-à-» dire, un misérable & un coquin, & » je sçaurai te punir comme tu le mé-» rite, quand il n'y aura plus de jeûnes. » Vous autres, ajoûta-t-il en s'adressant » à mes catéchistes, continuez tranquil-» lement votre route ». Cette aventure n'a pas laissé de me coûter environ douze taels (1).

Vous me demanderez sans doute, mon Révérend Pere, comment il s'est pu faire que ces Mandarins infideles, bien instruits des ordres de l'Empereur, qui nous interdisent l'entrée de la Chine, & persuadés que j'étois Européen, m'ont cependant laissé passer avec tant de facilité, & ont même puni ceux qui m'avoient arrêté ?

Que vous dirai-je, si ce n'est que Dieu est le maître des cœurs, & qu'il sçait les tourner à son gré, donner aux événemens l'issue qu'il lui plaît, quelquefois la plus inespérée, & faire tomber les méchans dans les piéges qu'ils avoient dressés contre ses serviteurs. D'ailleurs,

(1) Un tael vaut 7 livres 10 sols de notre monnoie.

ces Mandarins pouvoient être du nombre de ceux qui connoiſſent les Européens comme des gens incapables de cauſer le moindre trouble dans l'Empire, & qui enſeignent une religion ſainte, qu'ils embraſſeroient eux-mêmes volontiers, ſi ſa morale étoit moins ſévere. Des vues d'intérêt peuvent auſſi y avoir part; quoique la porte de la Chine ſoit fermée aux Européens en général, les Mandarins ſçavent qu'il y en a pluſieurs auprès de l'Empereur, que ce Prince les conſidere, qu'il en a appellé cinq tout récemment à Peking, qu'eux-mêmes ils ont été chargés de les y faire conduire, & de les défrayer dans leur route : ainſi ils n'aiment pas à ſuſciter de mauvaiſes affaires à aucun Européen, de crainte que ceux qui ſont à la cour, ne les deſſervent auprès de l'Empereur.

Quoi qu'il en ſoit, je paſſai heureuſement la montagne, & je me rendis à *Nan-ngan-fou*, où je m'embarquai. Je m'apperçus bientôt que cette barque n'appartenoit point à un chrétien. Le batelier demanda d'abord qui j'étois; on lui fit réponſe que j'étois d'une province étrangere. Peu après, quoique nous euſſions loué ſa barque pour nous ſeuls, il voulut abſolument y recevoir un infi-

dele qui faiſoit la même route ; c'eſt ce qui m'obligea de me tenir ſur le derriere de la barque.

Le lendemain j'arrivai à *Kan-tcheou-fou*, ville du premier ordre. Aux portes de cette ville eſt un village où demeure un Jéſuite Italien ; je paſſai la journée ſuivante avec lui, & ſur le ſoir je montai dans la barque d'un chrétien, qui alloit commercer dans la province de *Hou-quang*, où je devois me rendre.

Ce fut au commencement de décembre que je remontai le fleuve *Yang tſe-kiang* pendant plus de 60 lieues. Il traverſe toute la Chine de l'occident à l'orient, & va ſe décharger dans les mers du Japon, ſon lit eſt ordinairement d'une demi-lieue, & aſſez ſouvent il eſt deux & quatre fois plus large. Lorſque certains vents régnent les naufrages y ſont à craindre. Il eſt très-profond, & s'il ne ſe trouvoit pas quelques barres dans ſon embouchure, nos vaiſſeaux de Roi pourroient le remonter 200 lieues.

On voyage ici bien plus par eau que par terre, à cauſe de la quantité de fleuves, de rivieres, & de canaux qui facilitent extrêmement le commerce. Ces rivieres ſont chargées d'un nombre infini de barques de toutes ſortes de

grandeur & de figure. Il y en a de plattes & élevées comme nos petits vaiſſeaux ; elles ſervent à porter à l'Empereur le tribut du riz, elles marchent au nombre de plus de trois mille lorſqu'elles vont à Peking. D'autres ont preſque la figure de nos navires, & vont ſe charger de ſel ſur les côtes. Toutes ces barques vont à la voile, il y en a qui en ont juſqu'à quatre, mais pas au-delà.

Le 7 Décembre j'arrivai à *Han-keou*. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout l'univers d'endroit, qui, en ſi peu d'eſpace, renferme une ſi grande quantité d'hommes. D'un côté du *Kiang* eſt *Vou-tchang-fou*, capitale de la Province, où l'on compte environ un million d'ames. De l'autre côté du fleuve eſt ſituée une autre ville du premier ordre nommée *Han-yang-fou*, qui contient cinq à ſix cens mille habitans. C'eſt-là que la riviere *Han* ſe jette dans le *Kiang*. Des deux côtés de cette riviere eſt un très-grand bourg, où il y a autant de monde que dans la capitale. On le nomme bourg, parce qu'il n'eſt pas fermé de murailles.

Ce n'eſt pas tout, le fleuve & la riviere ſont continuellement chargés de pluſieurs milliers de barques, qui viennent ſans ceſſe vendre & acheter des

marchandiſes ; c'eſt une foire perpétuelle, où l'on trouve abondamment tout ce que l'on peut ſouhaiter. Ces barques contiennent au moins quatre cens mille perſonnes, & cela ſous le même point de vue.

Rien, au reſte n'eſt ſi bien ordonné que l'arrangement de ces barques, qui couvrent l'eau l'eſpace de deux lieues, où elles forment une eſpece de grande ville, ou ſi vous voulez, une vaſte forêt, car c'eſt l'un & l'autre. Le paſſage pour aller d'une barque à l'autre, pour traverſer, pour monter ou pour deſcendre eſt très-bien ménagé ; mais le feu n'y eſt pas moins à craindre que dans une ville. A mon arrivée je vis le *Kiang* tout couvert de charbon & de bois brûlé, & j'apperçus la carcaſſe d'une grande barque de l'Empereur, qui venoit d'être réduite en cendres avec plus de vingt autres.

Je remontai enſuite une autre riviere juſqu'à ſoixante lieues, & j'arrivai à *Kou-tchin*, ville du troiſieme ordre. C'eſt-là que je quittai la riviere, pour pénétrer dans de hautes montagnes qui ne reſſemblent pas mal à nos Cevenes ou au mont Jurat. Ces montagnes étoient anciennement fort habitées ; mais le

pays ayant été ruiné & les habitans maſſacrés par une grande multitude de révoltés, il étoit demeuré inculte pendant plus d'un ſiecle, & ſe trouvoit tout couvert de forêts & rempli de bêtes féroces.

Ce n'eſt que depuis environ quinze ans qu'il eſt défriché en partie, & habité par un nombre de chrétiens qui y ont acheté du terrein, pour y pratiquer avec plus de liberté les exercices de la religion chrétienne. Le Pere de Neuviale a ſoin maintenant de cette chrétienté qui eſt très-fervente, & qui s'augmente chaque jour conſidérablement. C'eſt auprès de lui que j'étois envoyé, pour apprendre la langue la plus difficile qui ſoit dans le monde, par les divers tons qui différencient la ſignification d'un même mot, & auxquels un Européen a bien de la peine à s'accoutumer.

Ce fut le 15 Mars que j'arrivai dans ces montagnes. Le Pere de Neuviale m'avoit envoyé un de ſes Catéchiſtes pour me conduire : je marchai à ſa ſuite habillé comme les payſans & les autres gens de la campagne. Nous rencontrâmes des chrétiens, qui, connoiſſant celui qui me ſervoit de guide, & accoutumés à voir un Pere Euro-

péen, n'eurent pas de peine à reconnoître que j'étois un Miſſionnaire nouvellement arrivé. Comme le chemin étoit fort fréquenté par les infideles, ils n'oſerent me ſaluer, ils ſe contenterent de faire le ſigne de la croix, pour m'apprendre qu'ils étoient chrétiens.

Après avoir demeuré deux mois chez le Pere de Neuviale, tout occupé à apprendre la langue, & commençant déjà à la bégayer, j'allai me fixer à deux lieues de-là pour avoir ſoin d'une petite chrétienté d'environ deux cens Néophytes. Ma demeure fut chez un chrétien qui tient le premier rang dans ce lieu-là. Quoiqu'il ſoit logé fort pauvrement, il n'a pas laiſſé d'amaſſer quelque bien, qu'il a preſque tout employé à bâtir une maiſon qui touche la ſienne; elle eſt aſſez propre & fort commode pour y loger un Miſſionnaire avec ſes Catéchiſtes, pour y célébrer le ſaint ſacrifice de la Meſſe, & pour y aſſembler les chrétiens qui viennent s'y faire inſtruire ou participer aux ſacremens.

Ce que vous ſouhaiteriez principalement de moi, mon Révérend Pere, ce ſeroit que j'entraſſe dans le détail des travaux de chaque Miſſionnaire, & de l'état où ſe trouve chaque partie de

la Miſſion : mais je vous prie de conſidérer que je ne fais que d'entrer à la Chine, & que dans l'éloignement où je ſuis de Peking & de Macao, il ne m'eſt pas aiſé d'avoir commerce avec les Miſſionnaires répandus dans les diverſes Provinces. Je vais cependant vous faire part de ce que j'ai pu apprendre de l'état de notre Miſſion Françoiſe.

A commencer par Peking, outre les deux maiſons qu'y ont les Jeſuites Portugais, nous avons la nôtre dans le palais même de l'Empereur, où il y a dix ou onze Jeſuites, ſans compter quatre Jéſuites Chinois qui ſont partagés dans les diverſes Miſſions aux environs de la capitale, d'où il n'eſt pas permis aux Européens de ſortir.

Les uns cultivent les chrétiens, inſtruiſent les cathécumenes, & procurent le baptême à un grand nombre d'enfans moribonds ; d'autres travaillent ou font travailler au palais de l'Empereur, & ſe ménagent par-là un accès auprès de ce Prince, pour pouvoir implorer ſa protection dans le beſoin. Preſque tous employent le peu de loiſir que leur laiſſent leurs fonctions apoſtoliques, à compoſer d'excellens livres ſur la religion, ou à en traduire de fort utiles. Le Pere de

Mailla en particulier vient de traduire la Vie des Saints du Pere Croiſet, & un abrégé de la dévotion au ſacré Cœur de Jeſus. Ces livres répandus parmi les chrétiens, & même parmi les infideles, produiſent les plus grands fruits. Ce ſont des eſpeces de Miſſionnaires qui n'appréhendent point les recherches, & qui contribuent beaucoup aux progrès de la foi.

L'Empereur eſt d'une ſanté très-foible, & par cette raiſon peu appliqué aux affaires de l'Etat ; il renvoye tout aux tribunaux, qui ne ſont rien moins que favorables à notre ſainte religion. Il n'y a que deux ans qu'un Miſſionnaire Franciſcain fut arrêté dans la province de *Chan-tong*, & de-là conduit à Peking chargé de chaînes. Cet événement attriſta extrêmement les Miſſionnaires de cette capitale, les ſeuls qui ſoient agréés dans l'Empire. Ils employerent avec un grand zèle le crédit de leurs amis, pour empêcher qu'on ne fît aucun mauvais traitement au Miſſionnaire, & que cette détention n'occaſionnât des ordres de faire d'exactes recherches dans les provinces. Ils réuſſirent en partie, & le tribunal ſe contenta de faire conduire le Miſſionnaire à Macao, lié cependant

d'une petite chaîne, pour être renvoyé de-là en Europe.

Un autre événement qui n'intéreſſe point la religion, vient de cauſer une terreur panique dans toute la ville de Peking. Vous vous ſouvenez ſans doute du terrible tremblement de terre qui arriva il y a environ dix ans dans cette capitale. Sur la fin de l'année derniere un Chinois s'aviſa d'annoncer de tous côtés avec la plus grande aſſurance, que dans peu de temps il en devoit arriver un ſemblable; il détermina même le mois & le jour auquel arriveroit ce malheur. Il n'en fallut pas davantage pour répandre l'allarme dans Peking.

Le jour marqué étant venu, une prodigieuſe quantité de peuple ſortit hors des murs; pluſieurs ſe diſoient le dernier adieu, comme devant périr dans peu d'heures; il n'y eut preſque que l'Empereur qui montra de la fermeté, & qui ne voulut point ſortir de ſon palais. La journée fatale étant arrivée, la frayeur redoubla, mais cette journée s'étant écoulée ſans que le moindre tremblement ſe fût fait ſentir, la fureur & la colere ſuccéderent à la terreur; le peuple vouloit mettre en pieces le faux prophête; l'Empereur ſe contenta de l'exi-

ler, en le faisant avertir sérieusement, que s'il retomboit jamais dans un pareil fanatisme, il le feroit mourir aussi-tôt.

Des lettres venues récemment de Macao, nous avertissent de nous tenir sur nos gardes, au sujet d'un événement bien plus considérable, & qui pouvoit avoir des suites funestes. Parmi quelques Missionnaires arrivés à Macao, se trouverent deux Jésuites Allemands, destinés pour la Mission du Royaume de *Tong-king*. Après quelques mois de résidence à Macao, ils se mirent en route; ils étoient déja sur les confins de cet Empire, & prêt d'entrer dans les terres du *Tong-king*, lorsqu'ils furent reconnus pour Européens, & arrêtés avec ceux qui les conduisoient. On les déféra aussi-tôt au Viceroi de Canton, & cependant on les mit en prison, où l'un d'eux est mort au bout de quarante jours; j'ignore ce qui a été ordonné de l'autre.

Ce que je sçais, c'est que le Viceroi a publié un écrit terrible contre la religion, & a donné ordre qu'on forçât par la voie des tourmens le principal conducteur des deux Missionnaires, à déclarer quels sont les autres Européens qui sont entrés dans les provinces. Ce conducteur se nomme Augustin *Hoang*; c'est

un chrétien plein de zèle & parfaitement inſtruit des vérités de la religion ; mais s'il manquoit de fermeté, il pourroit découvrir bien des Miſſionnaires. Il en a introduit pluſieurs dans les provinces, & je ſuis de ce nombre ; cependant, comme il y a pluſieurs mois que ceci eſt arrivé, & que nos Miſſionnaires qui ſont à Peking ne nous ont donné aucun avis, il eſt à croire que le Viceroi n'en aura point informé la cour, & que cet événement n'aura pas d'autres ſuites.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que j'ai pu apprendre touchant la Miſſion de la capitale ; j'ignore entiérement ce qui concerne les Miſſions de nos Peres Portugais, ſoit à Peking, ſoit dans les provinces, & je ne ſçais encore qu'imparfaitement ce qui ſe paſſe dans les Miſſions de nos Peres François. Je ſçais en général que le Pere le Févre, accompagné d'un Jéſuite Chinois, a ſa Miſſion dans la province de *Kiang-ſi ;* des lettres récentes du Pere Baborier, qui travaille dans une autre province, nous apprennent qu'en huit à neuf mois il a baptiſé 572 perſonnes, & a entendu les confeſſions de 4631 néophytes. Je ſuis un peu mieux inſtruit des Miſſions de la vaſte province du *Hou-quang*, que j'ai parcourue, &

où nous sommes actuellement cinq Jésuites François ; pour vous donner une idée de la maniere dont on y travaille, je vous rapporterai en peu de mots ce que j'ai vu sur ma route.

A l'embouchure d'une riviere assez considérable, qui se jette dans le grand fleuve *Kiang*, est un gros bourg nommé *Han-keou*, dont je vous ai parlé, où il y a un bon nombre de néophytes. Ce bourg est un port considérable, où abordent chaque jour des milliers de barques, dont plusieurs appartiennent à des chrétiens. Le Pere Dugad qui est entré depuis deux ans dans cette province, a soin des chrétiens du bourg & des barques ; de temps en temps il va sur le soir chez un chrétien des plus considérables du lieu, où il est sûrement pour vaquer aux fonctions de son ministere. Pour ce qui est des barques, il ne peut gueres s'y rendre que pendant la nuit, pour y entendre les confessions, instruire ou baptiser les catéchumenes, & célébrer le saint sacrifice de la messe. Aussi-tôt que le jour approche, il lui faut remonter sur sa barque, où il demeure presque continuellement, surtout pendant le jour.

Le Pere des Robert a soin des Chré-

tiens qui ſe trouvent en remontant la riviere de l'orient juſqu'à l'occident. Il eſt environ neuf mois à parcourir chaque année ſes chrétientés. Comme cette province eſt arroſée d'un prodigieux nombre de rivieres, & que c'eſt ſur leurs bords que ſont la plûpart des villes & des villages, il fait peu de chemin par terre.

Lorſqu'il arrive dans un lieu où il y a des Chrétiens, il envoie devant lui ſon Catéchiſte, pour en informer le principal Chrétien: celui-ci avertit tous les autres Chrétiens, qui s'aſſemblent chez lui, & le Miſſionnaire s'y rend ſur le ſoir. Comme il ne peut les viſiter qu'une ou deux fois par an, il trouve bien de l'ouvrage. Il faut qu'il baptiſe, qu'il entende les confeſſions, qu'il diſcute pluſieurs affaires, qu'il réponde à une infinité de queſtions, & qu'il s'arrange de telle ſorte, qu'il puiſſe remonter ſur ſa barque au point du jour. Ce travail continué pendant preſque toute l'année, ne laiſſe pas d'être fort pénible; mais apparemment que le zele qui le fait entreprendre, le rend doux & agréable. Je ne puis pas encore en parler par expérience.

Le Pere Bataillé a le diſtrict le plus étendu, le plus difficile, & où il y a le

plus de risques. A peine peut-il en un an parcourir chacune de ces chrétientés; une partie étant dans la province de *Honan*, qui n'est point coupée de rivieres, comme celle du *Hou-quang*, il est obligé de marcher pendant le jour, & de faire souvent sept à huit lieues : quand il arrive le soir bien fatigué, il lui faut passer la nuit à administrer les Sacremens, pour se retirer avant la pointe du jour. Voilà, mon Révérend Pere, tout le secours qu'il peut donner une seule fois l'année à ses Chrétiens, dont néanmoins la plus grande partie se soutient, & pratique constamment tous les devoirs du christianisme.

Quand ces bons Néophytes nous entendent dire qu'il n'y a point de village en Europe où l'on ne dise au moins une Messe, & qu'on en célebre un très-grand nombre dans chaque ville, ils ne doutent point que tous les Européens ne soient des Saints. Ils nous demandent quelquefois si l'on trouve quelque mauvais Chrétien en Europe; s'il y en a qui volent, qui s'emportent, qui se livrent à l'intempérance ou à l'impureté, &c? Que leur répondre, mon Révérend Pere? Faut-il leur dire, ce qui n'est que trop vrai, qu'il s'y commet des crimes que

peut-être le Paganiſme ignore ; & que malgré les ſecours abondans & continuels, un Européen qui à chaque moment ſe ſent rappellé à ſon devoir, eſt ſouvent moins Chrétien que ce pauvre Chinois, qui ne peut s'approcher des Sacremens qu'une ſeule fois pendant l'année.

Je finirai cette lettre, mon Révérend Pere, par deux ou trois traits de ces nouveaux Fideles, que j'ai appris ſur ma route, & dont certainement vous ſerez édifié. Je tiens le premier du Miſſionnaire même qui en a été témoin.

Un vieillard vint un jour le trouver, pour lui repréſenter l'extrême deſir qu'il avoit qu'on conſtruisît une égliſe dans ſon village. « Votre zele eſt louable, lui » dit le Miſſionnaire, mais je n'ai pas » maintenant de quoi fournir à une pa- » reille dépenſe. Je prétends bien la faire » moi-même, répartit le villageois ». Le Miſſionnaire, accoutumé à le voir depuis pluſieurs années mener une vie très-pauvre, le crut hors d'état d'accomplir ce qu'il promettoit ; il loua de nouveau ſes bonnes intentions, en lui repréſentant que ſon village étant très-conſidérable, il y falloit bâtir une égliſe auſſi grande que celle qui étoit dans la

ville voiſine ; que dans la ſuite il pourroit y contribuer ſelon ſes forces ; mais que ſeul il ne pouvoit ſuffire à de ſi grands frais. « Excuſez-moi, reprit le » payſan, je me crois en ſituation de » faire ce que je propoſe. Mais ſavez-» vous, répliqua le Pere, que pour une » pareille entrepriſe, il faut au moins » deux mille écus. Je les ai tout prêts, » répondit le vieillard, & ſi je ne les » avois pas, je n'aurois garde de vous » importuner par une ſemblable de-» mande ». Le Pere fut charmé d'apprendre que ce bon-homme, qu'il avoit cru fort pauvre, ſe trouvât néanmoins avoir tant d'argent comptant, & qu'il voulût l'employer ſi utilement. Mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'ayant eu la curioſité de demander à ce villageois comment il avoit pu ſe procurer cette ſomme, il répondit ingénument que depuis quarante ans qu'il avoit conçu ce deſſein, il retranchoit de ſa nourriture & de ſon vêtement tout ce qui n'étoit pas abſolument néceſſaire, afin d'avoir la conſolation, avant de mourir, de laiſſer dans ſon village une égliſe élevée à l'honneur du vrai Dieu.

Ce bon Laboureur avoit un enfant, auquel il avoit inſpiré une égale ferveur,

& qui ne venoit jamais à l'égliſe, qu'il ne priât le Miſſionnaire de lui donner quelques inſtructions, pour l'animer à bien remplir ſes devoirs de Chrétien. Cet enfant n'avoit que quinze ans lorſqu'il tomba dangereuſement malade. Le Médecin qui fut appellé, lui donna mal-à-propos un remede, qui fit bientôt déſeſpérer de ſa vie. Pluſieurs Infideles, amis du pere de ce jeune homme, vinrent chez lui, & le preſſerent d'avoir recours à certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, qu'ils aſſuroient être infaillibles pour tirer ſon fils des portes de la mort où il étoit. Le pere aimoit paſſionnément ce fils, & étoit inconſolable de le perdre. Peut-être auroit-il ſuccombé à une tentation ſi délicate. Mais Dieu l'affermit bientôt par la bouche même de ſon fils mourant. Ce jeune homme n'eut pas plutôt entendu le conſeil qu'on donnoit à ſon pere, que recueillant tout ce qui lui reſtoit de forces, il s'écria : « Laiſſez-» moi mourir, mon pere, laiſſez-moi » mourir, & donnez-vous bien de garde » de faire aucune choſe qui ſoit ſuſpecte » de la moindre ſuperſtition ». Peu après il mourut, & alla recevoir au ciel la récompenſe d'une foi ſi pure.

La plûpart de nos Chrétiens ont une

foi très-vive, qui leur attire souvent de la part du Seigneur une protection & des secours, où l'on ne peut gueres s'empêcher de reconnoître du prodige. Dans la province du *Tché kiang*, proche du *Ming-ho*, le feu prit dans un village, & avoit déja consumé plusieurs maisons. Les habitans, la plûpart Infideles, couroient de tous côtés dans les rues, conjurant sans cesse leurs idoles d'arrêter l'incendie. Parmi eux étoit un Chrétien fort pauvre, dont la maison étoit située au milieu de celles des Infideles. Il s'adressoit au vrai Dieu, & le supplioit d'avoir pitié de sa misere : cependant le feu gagnoit toujours. La maison voisine de celle du Chrétien brûloit déja, lorsqu'il s'éleva plusieurs étincelles de feu, qui respectant cette maison, passerent par-dessus, & allerent embraser celle qui étoit de l'autre côté. Le feu continua encore du temps, & la maison du bon Néophyte fut entierement préservée des flammes, & subsista seule au milieu de toutes les autres, qui furent réduites en cendres. Le Pere Porquet, qui a été témoin de cet événement, & qui me l'a raconté, m'a ajouté qu'à cette occasion il avoit baptisé cinquante Infideles, qui embrasserent le christianisme.

Voici un autre trait plus récent de la charité qui regne parmi nos Chrétiens : le Pere Labbe, qui eſt dans la province de *Kiang-ſi*, vient de nous l'écrire. Une maladie contagieuſe faiſoit les plus grands ravages dans un village de cette province : il n'y eut que les Chrétiens qui n'en furent point attaqués. C'étoit alors le temps de la récolte, & les Infideles couroient riſque de la voir périr. Les Chrétiens non-ſeulement aſſiſterent les Infideles dans leurs maladies, mais de plus ils recueillirent leurs grains, & les mirent en ſûreté ; & comme eux ſeuls ne pouvoient pas ſuffire à tant de travail, ils appellerent d'autres Chrétiens, qui vinrent de trois lieues pour les aider. Il eſt à préſumer qu'une charité ſi déſintéreſſée & ſi univerſelle touchera le cœur des Idolâtres, & en engagera pluſieurs à embraſſer une Religion qui inſpire des ſentimens ſi beaux, & des actions ſi pleines de déſintéreſſement & de généroſité.

Cette nombreuſe famille de Princes & de Princeſſes du ſang qui ont tant ſouffert dans l'exil le plus rigoureux, ſans s'être jamais démentis, continue de donner de grands exemples de la conſtance & de la pureté de ſa foi.

Loin de se rendre aux grands avantages qu'on leur proposoit, s'ils vouloient renoncer à une Religion qui leur a attiré tant de souffrances, nous apprenons de Peking, que leur ferveur est toujours la même. L'Empereur regnant a en quelque sorte adouci leurs maux, en les rappellant de leur exil ; mais ils ne sont pas moins dans la misere, par le refus qu'on a fait de les remettre en possession de leurs biens, & des prérogatives que leur donne leur naissance. Ils sont tous à Peking, où ils charment les Chrétiens par leur piété, & où ils édifient les Infideles, témoins de leur courage & de leur patience.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que je ne vous rapporte que ce que je vous ai appris des autres Missionnaires que j'ai pu entretenir : viendra un temps, où devenu plus ancien dans la mission, je serai en état de vous faire part de ce qui se sera passé sous mes yeux. Rien ne peut s'ajouter au respectueux dévouement avec lequel je suis, &c.

LETTRE

LETTRE

Du Pere de Neuvialle, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Briſſon, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Quels remercimens ne vous dois-je pas des empreſſemens de votre zele, & de la ſinguliere attention que vous avez pour un pauvre montagnard! Ces montagnes preſque inacceſſibles que j'habite, toutes affreuſes qu'elles ſont, me deviennent très-agréables par la nombreuſe & fervente chrétienté qui s'y eſt formée: elle s'accroît tous les jours, & je compte depuis quelque temps quatre à cinq cens nouveaux Fideles, qui ont augmenté le troupeau que la divine Providence m'a confié. J'en ſuis en partie redevable aux libéralités des perſonnes zélées pour la converſion des Infidéles, qui m'envoient chaque année par votre canal ce qui eſt néceſſaire à l'entretien

de quelques Catéchiſtes ; car vous ſçavez que la foi s'étend plus ou moins, à proportion du nombre de Catéchiſtes qu'on peut entretenir.

Ne croyez donc pas, mon Révérend Pere, que je ſois dans un pays perdu, & ceſſez de me plaindre. Je ſuis même mieux que vous ne penſez, ſur-tout ſi vous comparez ma ſituation avec celle de nos Miſſionnaires qui cultivent les chrétientés répandues dans la vaſte province du *Hou-quang*, ils paſſent leur vie dans de petites barques ; & outre les incommodités d'une ſemblable demeure, ils ſont ſans ceſſe expoſés aux périls des naufrages & aux inſultes des infidéles. Pour moi j'habite la terre ferme, & ma miſſion eſt partagée entre le dehors & le dedans des montagnes ; mais dans les triſtes circonſtances où nous ſommes, c'eſt dans les montagnes qu'eſt ma réſidence la plus longue, & qu'il y a le plus à travailler.

Je vous ai fait part de la perſécution que j'eſſuiai l'année derniere : il s'eſt élevé depuis un nouvel orage ; la ſéchereſſe étant très-grande, & les ſemences ne pouvant ſe faire, les infidéles s'ameuterent enſemble, ils environnerent la maiſon d'un chrétien établi chef de leur Bourgade, prétendant le contraindre à

contribuer aux frais des processions qu'ils doivent faire en l'honneur de leur idole, afin d'en obtenir de la pluie. Le chrétien rejettant bien loin leur proposition, indiqua à tous les chrétiens de son district des prieres pour implorer l'assistance du vrai Dieu. Les infidéles, irrités de ce refus, allerent en foule le dénoncer au Mandarin qui le fit arrêter, lui fit donner une cruelle bastonnade, & le dépouilla de l'autorité qu'il avoit dans la bourgade. On s'attendit aux plus exactes perquisitions de tous ceux qui ont embrassé la loi chrétienne, & l'on ne se trompa point.

Des avis qui me vinrent de *Peking* ne me laisserent pas douter qu'il n'y eût encore des ordres donnés dans toutes les provinces pour y faire les recherches les plus séveres. On m'informoit que dans la province du *Chan-tong* l'on avoit arrêté un Missionnaire, & avec lui neuf de ses Néophytes, & qu'ils avoient été conduits au tribunal des crimes. Notre Mandarin n'avoit pas besoin d'un nouvel ordre pour être excité à de semblables recherches, il n'y est que trop disposé par la haine qu'il porte à notre sainte religion. Ce fut donc une nécessité pour moi de me tenir caché pendant quelque

temps, même à l'égard de mes chrétiens, de crainte que par l'imprudence de quelques-uns d'eux, on ne vînt à découvrir le lieu de ma retraite. Je me retirai vers un endroit, où, renfermé tout le jour dans une cabane couverte de paille, j'avois des Néophytes affidés, qui étoient extrêmement attentifs à ce qui se passoit pour venir m'en avertir. Auprès de ma cabane étoit un bois épais où je pouvois me réfugier au cas que les Officiers des tribunaux cherchassent à me rendre visite. J'errois donc avec les ours dont il y a un grand nombre dans ces montagnes. Il est très-dangereux d'y marcher la nuit ou de s'y enfoncer tout seul pendant le jour. Malheureusement il y avoit trois mois que ma santé étoit assez mauvaise, mes jambes s'étoient extraordinairement enflées, & il s'y étoit formé jusqu'à sept abcès, d'où découloit une eau roussâtre qui me causoit de vives douleurs. J'avois un reste d'onguent divin que j'y appliquai plusieurs fois; sans doute qu'il avoit perdu toute sa force, car il y avoit bien quarante ans qu'il avoit été apporté à la Chine. J'attribue mon mal aux torrens que j'ai souvent à traverser, qui roulent des eaux vénéneuses. Il semble que l'état où je me trouvois ne me permettoit

guere d'aller chercher un aſyle dans les bois voiſins, & ſur des montagnes fort eſcarpées; cependant, le croirez-vous? ce que les onguents n'avoient pu faire depuis plus de deux mois, ma fuite précipitée l'a fait. Après avoir marché deux lieues pendant la nuit, la pluie continuellement ſur le corps, & grimpant comme je pouvois ces hautes montagnes, je trouvai mes jambes déſenflées, & mes plaies à demi-guéries. Voilà une recette que vous ne trouverez pas ſans doute dans nos livres de pharmacie Européenne.

Je vous fais part de mes peines, mon Révérend Pere, mais elles ſont bien légeres ſi on les compare avec les conſolations que je reçois journellement de l'innocence & de la ferveur de mes Néophytes: les inſtructions ſe font & les ſacremens s'adminiſtrent dans mon Egliſe avec autant d'édification que dans les Paroiſſes les mieux réglées de l'Europe. Les prieres qui ſont à leur uſage ſont fort belles & fort amples; hommes & femmes ils les ſçavent toutes par cœur. Leurs heures contiennent pluſieurs pratiques de dévotion qu'on a tirées avec choix des heures Françoiſes, Allemandes, Italiennes & Portugaiſes. Ils réci-

tent fort ſouvent le roſaire avec les prieres qui précédent chaque dixaine. L'ordre eſt réglé pour la priere qui ſe fait tous les ſoirs en commun dans chaque famille. Quand ils reviennent de leurs travaux, qui ſont pénibles, parce que n'étant pas poſſible de ſe ſervir de beſtiaux ſur ces hautes montagnes, le labour doit ſe faire à force de bras, toute la famille s'aſſemble, on allume une lampe ou un cierge, & l'on brûle des parfums devant la ſainte image, qui eſt expoſée dans le lieu le plus honorable de la maiſon. L'un d'eux entonne la priere, & les autres ſuivent du même ton, poſément & avec un grand reſpect. Pendant le cours de leurs prieres, tantôt ils ſe proſternent, tantôt ils inclinent la tête, ſoit en ſigne d'adoration, ſoit pour exprimer la douleur qu'ils conçoivent de leurs péchés ; rien, je vous avoue, n'eſt plus conſolant pour moi, lorſque je vais pendant la nuit viſiter les malades, que d'entendre ces bonnes gens faire retentir l'air des louanges du Seigneur, car les prieres ſe récitent à haute voix, à peu près comme on pſalmodie dans nos chœurs.

J'ai célébré cette année la fête de la canoniſation de ſaint François Regis, nous l'avons choiſi pour le Patron de nos

montagnes, & j'espére que ce grand saint, qui a tant opéré, & qui opére encore tant de miracles dans les montagnes de France, daignera prendre celles-ci sous sa protection. Tout s'est passé avec une grande édification & avec un aussi grand concours, que peuvent le permettre les précautions qu'on est obligé de prendre. Toute la nuit se passa en prieres & en instructions, car ce n'est que pendant la nuit que la prudence me permet d'assembler nos chrétiens. Une grande image du saint fut exposée; on chanta les litanies que j'ai composées en son honneur: il y eut aussi trois sermons, un sur la confession, un sur la communion & un panégyrique du saint. Après la messe je distribuai des médailles du saint & de ses images que j'avois bénies en grande cérémonie, pour inspirer le respect qui leur est dû. Je leur distribuai pareillement des copies de la bulle qui accorde des indulgences, que j'avois traduite en leur langue, où j'avois ajouté une courte explication.

Le Pere Labbe, qui a pénétré le premier dans ces montagnes, & qui en a été tiré pour être notre Supérieur général, avoit projetté d'y établir la congrégation du saint Sacrement, sur le modéle

de celle de Peking qui est très-florissante; j'ai exécuté ce projet sur lequel il a plu au Seigneur de répandre ses plus abondantes bénédictions. Cette congrégation comprend ce que plusieurs congrégations de France ont de plus édifiant. On n'y admet que les plus fervens, & après qu'ils ont rempli un certain temps d'épreuves. On n'y est reçu qu'après une confession générale à laquelle on s'est préparé pendant un mois, par une recherche exacte de toutes ses fautes, & par divers exercices de piété. Je puis vous assurer que ces confessions se font avec autant d'exactitude, de détail & de componction qu'on peut l'attendre des fideles d'Europe les mieux instruits. Chacun des congréganistes a ses fonctions particulieres; les uns présidents au culte du saint Sacrement, de la Messe, des cérémonies de l'Eglise, des prieres, &c.; d'autres sont chargés de l'instruction des nouveaux chrétiens & des jeunes gens. Il y en a qui ont soin d'assister les moribonds dans leurs besoins spirituels & temporels, de présider aux enterremens, aux exécutions testamentaires, aux prieres qu'ils leur ménagent après leur mort par des billets imprimés qui s'envoient à tous les chrétiens, même à ceux des au-

tres provinces, pour demander leurs suffrages. Quelques-uns sont établis pour combattre les superstitions des infidéles & leur enseigner les vérités de la foi. Quelques-autres pour exhorter & ranimer ceux dont la piété s'est affoiblie, ou qui sont de mauvais exemple ; pour veiller aux mariages, empêcher qu'on n'en contracte avec les infidéles, & qu'il ne s'y fasse rien contre l'esprit de l'Eglise.

Ces fonctions, ainsi partagées, contribuent beaucoup à maintenir la ferveur parmi nos chrétiens : mais ce qui produit le plus de fruit, c'est l'assistance des moribonds & l'instruction de la jeunesse. Dans chaque quartier, il y a des chrétiens chargés d'avertir, lorsque quelqu'un est attaqué d'une maladie dangereuse. Aussi-tôt ceux qui doivent assister les moribonds se rendent dans la maison du malade. Ils ont des instructions propres à l'exhorter, à le disposer aux sacremens & à demander pour lui au Seigneur la grace d'une sainte mort. Ensuite on vient me chercher pour lui administrer les derniers sacremens.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que j'ai été mis cette année à une rude épreuve par la quantité de malades que j'ai eus à visiter, & par l'impossibilité où

j'étois de me soutenir sur mes pieds. Quelques-uns de mes Néophytes me portoient sur une espece de brancard qu'ils avoient dressé. Les chemins sont d'ordinaire si étroits, que souvent nous étions exposés à tomber dans d'affreux précipices : d'autres fois ces montagnes sont si roides & si escarpées que j'avois les pieds en haut & la tête en bas. Ce qui me touchoit le plus, c'étoit la fatigue que je causois à ces charitables Néophytes. Je leur en témoignois ma peine, ils me répondoient que je les offensois de parler de la sorte, & ils m'opposoient ce que notre Seigneur a souffert pour leur salut en montant au calvaire.

Quand j'arrive chez le malade, je le trouve bien disposé à recevoir les sacremens qui s'administrent avec une grande édification & avec autant de décence que peut le permettre la pauvreté des maisons.

Les chrétiens n'abandonnent point le malade jusqu'au dernier soupir. Ce n'est pendant tout ce temps-là qu'exhortations touchantes, dévotes aspirations & prieres qui se font devant un Crucifix, placé entre le cierge béni & la profession de foi du moribond, & devant une image de l'Immaculée Conception. Quand le

malade eſt mort ſes funérailles ſe font avec beaucoup de piété : on annonce les vérités de la foi aux parens ou voiſins infidéles qui y aſſiſtent, & ſouvent la mort d'un chrétien donne lieu à la converſion de pluſieurs idolâtres.

L'inſtruction de la jeuneſſe eſt une autre bonne œuvre dont on recueille de grands fruits. Outre l'inſtruction commune, il y a dans chaque quartier des Catéchiſtes ou d'anciens chrétiens qui raſſemblent les jeunes gens depuis huit ans juſqu'à dix-huit ou vingt ans. Tous ſe rendent à l'Egliſe, qui paſſe dans l'eſprit des infidéles pour une école. Chacun eſt obligé de rendre compte de ce qu'il a dû apprendre le mois précédent, enſuite on explique quelques articles de la foi, & on les interroge ſur ce qui a été expliqué. Je donne des prix à ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs réponſes. Ces prix ſont des chapelets, des médailles, des croix, des images, &c. qui ſervent à les piquer d'émulation. Il y en a parmi eux qui paſſeroient pour des prodiges dans nos colléges.

Généralement parlant tous nos chrétiens ont la plus grande ardeur à apprendre les prieres par cœur. On en voit qui ne ſçachant pas lire, louent des maîtres

pour les leur apprendre, & tout pauvres qu'ils sont, ils leur donnent sans peine ce qu'ils gagnent en une journée de travail. Les austérités, les ceintures de fer & les autres instrumens de pénitence sont parmi eux d'un usage ordinaire; leur vie pourroit passer pour un jeûne continuel: cependant outre les jeûnes de l'Eglise, qu'ils observent exactement, la plupart jeûnent encore le mercredi en l'honneur de saint Joseph, patron de la Chine, le vendredi en l'honneur de la passion, & le samedi en l'honneur de la sainte Vierge, envers laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Si j'avois dequoi fonder un monastere, il seroit bientôt rempli de Vierges ferventes. On voit plusieurs gens mariés qui vivent comme freres & sœurs. Du reste ils ne regardent pas ces macérations de la chair comme une grande œuvre de surérogation. On les voit souvent, après leur confession, prier qu'on leur impose pour pénitence des jeûnes & des disciplines.

Quand je suis à ma résidence ordinaire, il n'y a point de jour qu'il ne s'y rende plusieurs chrétiens pour écouter l'instruction ou pour se confesser. De grand matin on fait les prieres particulieres en commun, lesquelles sont sui-

vies d'une instruction pour les préparer au saint sacrifice de la messe. Cette instruction se fait par demandes & par réponses, sur les principaux mysteres de la foi, & sur la confession, la communion & la messe. L'un d'eux récite les demandes, & les autres y répondent : après quoi je monte à l'autel ; au *sanctus*, un des assistans explique la grandeur du mystere qui est prêt de s'opérer ; à l'élévation de l'hostie & du calice, & pour se préparer à la communion, on se prosterne jusqu'à terre en adorant les cinq plaies de Notre Seigneur existant réellement sur l'autel, & on y joint plusieurs actes de contrition, de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, &c. Tout finit par des actions de graces : tel est l'ordre qui s'observe tous les jours ; les fêtes & les dimanches, la priere après la messe est plus longue, & on la varie selon l'esprit des fêtes.

C'est une regle établie dans cette mission, que tous les chrétiens sçachent par cœur le catéchisme. Pour m'assurer qu'ils ne l'ont point oublié, ils sont obligés de le réciter deux fois chaque année. On prend le temps que ceux de chaque quartier doivent se confesser selon le rang qui lui est assigné. Un Catéchiste les in-

terroge, il donne un billet à ceux qui le récitent sans faute, & il le refuse à ceux qui ne le sçavent qu'imparfaitement. Les premiers viennent me présenter leur billet. Le refus qu'on fait aux seconds les couvre de confusion : ils ne paroissent devant moi que les larmes aux yeux, & ils ont à essuyer une réprimande proportionnée à leur âge & à leur condition ; c'est ce qui les rend tous très-attentifs à ne pas oublier le catéchisme, souvent ils le chantent en travaillant à la terre.

Comme l'éloignement de l'Eglise & les circonstances critiques où nous nous trouvons ne permettent pas à tous les fidéles de s'y rendre toutes les fêtes & les dimanches, il y a dans chaque quartier un Catéchiste ou un ancien chrétien qui les rassemble ces jours-là. On y fait les prieres ordinaires, & on y entend une instruction. Ces montagnes sont partagées en quatorze quartiers. Le troisieme jeudi de chaque mois il y a assemblée extraordinaire pour la fête du saint sacrement, & on distribue ce jour-là les sentences du mois, c'est-à-dire un petit billet qui contient le nom du Saint, qu'ils doivent principalement honorer & invoquer chaque jour du mois ; une sentence

de l'Ecriture ou des Peres qu'ils doivent méditer, & une vertu particuliere qu'ils ont à pratiquer. La même choſe s'obſerve pour les femmes le troiſieme ſamedi de chaque mois. J'ai deux Egliſes ſéparées; les femmes ne mettent jamais les pieds dans celle où je fais ma réſidence, elles s'aſſemblent dans l'Egliſe qui leur eſt propre les mercredis & les ſamedis. On y garde le même ordre qu'aux aſſemblées des hommes.

Maintenant ſi vous ſouhaitez ſçavoir la nature & les qualités du pays que nous habitons, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Nos montagnes ſont en de certains endroits des rochers ſtériles, en d'autres elles ſont couvertes de gros arbres fort épais. C'eſt ſur celles-ci qu'on ſeme après avoir abattu les arbres & défriché la terre. Vous jugez aſſez combien ce travail eſt long & pénible. C'eſt ici qu'il eſt permis de dire qu'on voit des montagnes ſans vallée: l'entre-deux de ces montagnes ne conſiſte qu'en de grandes ravines pleines de rochers; il faut ſemer un grand terrein pour la ſubſiſtance d'une ſeule famille. Le bled n'y vient guere bien, & le grain en eſt fort petit; ce qui y croît le mieux c'eſt le bled d'inde, & une autre ſorte de grain dont je n'ai

point vu d'espece en France, il ressemble en quelque chose à notre gros mil, on l'appelle *cao-leang*. Ces deux especes de grain servent de nourriture ordinaire à nos Montagnards.

L'année que je pénétrai dans ces montagnes, on avoit fait une mauvaise récolte, & la misere étoit extrême. On y vivoit de racines, d'herbes sauvages, & sur-tout de racines de fougere. On les faisoit sécher au soleil afin de pouvoir les moudre, car ici chaque famille a son moulin; il consiste en deux pierres rondes, lesquelles ont des entaillures en dedans les unes sur les autres, qu'on tourne à force de bras ou avec le secours d'un âne, quand on est assez riche pour l'avoir. Ces racines séches se réduisent en farine, & l'on en fait une espece de bouillie. Quand les chrétiens entrerent dans ces montagnes, toutes celles où l'on pouvoit semer étoient couvertes de grands arbres: on en a tant abattu qu'il n'en reste plus maintenant sur la plupart que les troncs. On y trouve encore beaucoup de bois, mais ils sont sur des montagnes presque inaccessibles: les arbres que cette terre produit sont des chênes, des peupliers, des charmes & plusieurs autres especes que nous n'avons point en France. Il

y a peu d'arbres fruitiers, & ils ne produiſent que des fruits dont le goût eſt ſauvage & très-déſagréable; il en eſt de même des fleurs qui n'ont nulle odeur, pas même la violette. Il faut excepter une eſpece de lys blanc & la chevrefeuille, ce ſont les ſeules fleurs qui ſoient odoriférantes.

Pour ce qui eſt des animaux, ils ſont en quantité dans ces montagnes; on y trouve des écureuils, des ſinges, des renards, des chats ſauvages, des ſerpens, mais plus gros qu'en France, des faiſans de pluſieurs eſpeces, des perdrix griſes fort petites, des tourterelles, pluſieurs ſortes d'oiſeaux d'un beau plumage & de toutes ſortes de couleurs; il y en a de rouges, de bleus, de verds, de jaunes, de blancs, de noirs; il n'y a point de perroquets. Les bêtes fauves y abondent: on y trouve des ours, des tigres, des cerfs, des chevreuils, des ſangliers, des porcs-épics, & une eſpece de cheval ſauvage fort petit. J'ai mangé de l'ours, ſa chair eſt fort graſſe & dégoûtante; le cerf & le chevreuil ont le même goût que ceux de France; le faiſan y eſt bon, la perdrix fort maigre; je n'ai point mangé de la chair de tigre, mais étant en chemin avec un ſeul chrétien,

j'en vis un de bien près, qui se dressant se préparoit à me dévorer; j'attribue ma délivrance à une relique de saint Xavier que je porte toujours sur moi. Quelques jours auparavant trente infidéles furent dévorés dans le même endroit par ces bêtes féroces.

Nos chrétiens sont très-pauvres, comme vous en pouvez juger par le pays qu'ils habitent; leurs maisons ne sont que des cabanes couvertes de paille: il y fait un froid extrême durant l'hiver qui y est fort long, & pendant ce temps-là la terre y est couverte de neiges. Le P. Loppin est venu me joindre depuis quelque temps; il apprend la langue; nous ne sommes séparés l'un de l'autre que de deux lieues, & je reçois souvent de ses visites. Il me paroît ne soupirer qu'après les travaux & les souffrances, & moi je l'assure qu'il aura lieu d'être content. Je suis avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Pere des Robert, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au même.

A Pe-tsiuen-chan, dans la province de Hou-quang, en l'année 1741.

MON RÉVÉREND PERE,

Pax Christi.

Vous me demandez avec tant d'empressement de quelle maniere nous cultivons les diverses chrétientés répandues dans cette vaste étendue de pays, qui composent le district de chacune de nos missions, que je me fais un devoir & un plaisir de vous satisfaire. Vous sçavez déja que dans ce temps de persécution, nous sommes obligés de nous tenir cachés, & pour cela de passer le jour dans des barques couvertes, & de n'exercer le plus ordinairement nos fonctions que pendant le silence de la nuit. Le simple détail que je vais faire de mes continuelles excursions, durant le cours d'environ une année, vous mettra

au fait de nos travaux, & du soin que nous prenons pour entretenir les anciens chrétiens dans la ferveur, & pour faire entrer dans le bercail de Jesus-Christ le plus grand nombre d'infidéles qu'il nous est possible.

M'étant embarqué le premier d'octobre de l'année 1739, pour parcourir les différens endroits où il y a des chrétiens, j'étois encore en route le premier janvier 1740, n'ayant pu faire que la troisieme partie de mes visites; je sortois d'un canton où j'avois trouvé un bon nombre de fidéles pleins de piété & de ferveur. J'en confessai quatre-vingt-un, & soixante-dix-huit communierent aux trois messes que je célébrai la nuit de Noël: je ne manquai pas d'occupation les jours suivans, & l'année révolue je trouvai que j'avois entendu les confessions de 1769 néophytes, que j'en avois communié 1734, & conféré le baptême à 313, dont 160 étoient adultes.

Le premier de janvier je fis environ 20 lys (1) en faveur d'une famille chrétienne, à laquelle j'administrai les sacremens, j'y baptisai un adulte. Dès le grand matin je rentrai dans ma barque,

(1) Dix lys font une lieue.

& après avoir fait 50 à 60 lys, j'abordai à une contrée où m'attendoient douze chrétiens qui participerent aux ſacremens ; de-là je me rendis à une autre Miſſion, où j'eus à travailler pendant ſeize nuits : il s'y trouva 163 chrétiens qui ſe rendirent exactement à mes inſtructions, ſe confeſſerent, & participerent à la table euchariſtique, 37 reçurent le baptême, dont 28 étoient adultes.

Le croirez-vous, mon Révérend Pere, que le démon eſt quelquefois forcé de nous ſervir de catéchiſte ? Il faut vous dire que quand les infidéles veulent conſulter le démon, & recevoir ſes réponſes, ils s'adreſſent à un de ſes fervens adorateurs, lequel ſe dévouant à cet eſprit infernal, éprouve de ſa part de violentes impreſſions, qui le jettent dans les plus étranges convulſions, au milieu deſquelles il prononce & rend raiſon de ce qu'on lui demande. Un de ces infidéles déſolé de voir ſon fils depuis long-temps dans de continuelles ſouffrances, alla trouver l'oracle, & ſe plaignit amérement à lui de ce qu'après tant de vœux faits à ſes idoles, & tant d'argent dépenſé en leur honneur, ſon malheureux enfant n'avoit pû encore en obtenir le

moindre soulagement : *Si tu veux que ton fils guérisse*, répondit l'oracle, *adore le Dieu des chrétiens.* On n'avoit jamais entendu parler dans ce canton de la religion chrétienne ; ce pere infortuné s'informa de tous côtés où il pourroit trouver des chrétiens, & toujours inutilement, on n'en connoissoit point dans le pays ; enfin après beaucoup de perquisitions, il découvrit qu'il y en avoit à sept lieues de sa maison ; il partit aussitôt, & y transporta son fils, qui n'avoit guere que sept ans. Les chrétiens touchés du déplorable état où étoit cet enfant, le baptiserent, & il ne survécut pas long-temps à la grace qu'il reçut ; son pere qui ne demandoit qu'à bien connoître les vérités de la religion pour l'embrasser, apporta une continuelle application à la lecture des livres qui les enseignent, & se fit le disciple docile de tous ceux qui avoient le zèle de l'instruire. Après quelques mois il vint me trouver ; il me parut très-disposé à recevoir le baptême, & je ne fis nulle difficulté de le lui conférer. Pendant un an qu'il vécut encore, il donna les plus grandes preuves de son fidele attachement à la foi : il étoit prêt de mourir, lorsque la Providence permit que je me

rendiſſe dans ſa maiſon ; je ne pus y dire la meſſe, parce qu'elle étoit environnée d'infidéles ; mais à la faveur de l'idée qu'on eut que j'étois un médecin, je fus ſeul avec lui aſſez de temps pour lui adminiſtrer l'extrême-onction, & être témoin des plus tendres ſentimens de piété dans leſquels il rendit ſon ame à ſon Créateur.

Rien n'eſt plus vrai, mon Révérend Pere, que la maniere cruelle dont le démon traite ici ſes eſclaves, donne lieu à de fréquentes converſions. Je n'ignore pas qu'il y a des perſonnes en Europe qui nous taxent de trop de crédulité ſur cet article ; mais ſi les eſprits les plus prévenus étoient témoins de ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, & s'ils voyoient, comme nous, juſqu'où va l'empire tyrannique que cet eſprit infernal exerce ſur ſes adorateurs, dans les pays où regne l'idolâtrie, & à quelle foibleſſe il eſt réduit, lorſque ceux-ci reçoivent, ou font des démarches pour recevoir le baptême, je ſuis perſuadé qu'ils changeroient bientôt de ſentiment & de langage.

Pardonnez-moi cette petite digreſſion, mon Révérend Pere, je vais reprendre ma route. Après avoir paſſé ſeize jours

à terre dans ma derniere visite, il me fallut rentrer dans ma barque, qui me conduisit le 19 janvier à une autre nombreuse chrétienté, où je ne pus m'arrêter qu'une nuit. Dix-sept personnes s'y confesserent; je remis le 20 à la voile, pour me rendre au plutôt à *Han-keou*, & de-là à *Pe-tsiuen-chan*, qui est le lieu de ma résidence ordinaire; après y avoir célébré la fête de la Purification, où il y eut un grand concours de chrétiens, je repassai dans ma barque pour me rendre vers *Han-keou;* c'est le temps où les barques ont coutume de descendre la riviere, & d'ordinaire il s'y trouve un grand nombre de chrétiens. Je demeurai donc presque tout le mois sur la riviere, occupé à leur administrer les sacremens, & a donner le baptême aux catéchuménes, que je trouvai suffisamment instruits & disposés à le recevoir.

Le 27 février je levai l'ancre pour passer à d'autres chrétientés: je me trouvai le 3e mars dans le fort de mes Missions, & j'y fus extrêmement occupé jusqu'au 8 avril; 420 personnes s'approcherent des sacremens, & j'en baptisai 77, dont 36 étoient adultes. Comme le temps de Pâques approchoit, & que je craignois de n'avoir pas le temps

d'achever

d'achever toutes mes visites, je priai le Pere du Gad, qui étoit nouvellement arrivé, de se transporter dans les chrétientés voisines de *Han-keou*, & je revins le mardi saint à *Pe-tsiuen-chan*, où pendant les fêtes de Pâques il n'y eut que les chrétiens du lieu qui m'occuperent : 160 personnes s'approcherent des sacremens.

Faute de barque il me fallut rester dans ma résidence jusqu'au 15e de mai, que j'allai visiter le reste de mes chrétientés assez éloignées les unes des autres, & je ne pus revenir chez moi que le 28 juillet ; j'administrai les sacremens à 335 personnes, & j'en baptisai 69, dont 22 étoient adultes. A la fête de l'Assomption nous nous trouvâmes quatre Missionnaires rassemblés ; un grand nombre d'étrangers qui vinrent à cette solemnité, nous occuperent tous quatre pendant quelques jours ; dans le mois de septembre & d'octobre je finis toutes mes visites, je fuis même allé dans des endroits où aucun Missionnaire n'avoit jamais paru, & qui promettent pour la suite une riche récolte.

Graces au Ciel ! mes excursions ont été assez tranquilles, & je n'ai été inquiété en nul endroit de la part des Man-

darins ou des Gentils. Il n'y a eu qu'une seule fois, qu'étant en route pour me rendre à de nouvelles chrétientés que j'avois établies depuis deux ans, je fus averti qu'il s'y étoit élevé une persécution. Six peres de famille avoient été conduits au Tribunal & mis en prison, & on les menaçoit de cruels supplices, s'ils refusoient de signer un écrit, par lequel ils renonceroient à la foi. J'envoyai aussi-tôt mon Catéchiste pour les consoler & les fortifier. Il les trouva d'une fermeté & d'une constance que rien ne put ébranler. Leurs persécuteurs en furent si confus, qu'ils les relâcherent au bout de quelques jours. Il n'y eut qu'un Catéchumene qui fut effrayé des menaces & qui montra de la foiblesse. Mes Chrétiens emprisonnés n'ont pas paru devant le Mandarin, qui sans doute n'aura eu nulle connoissance de cette affaire. On a sçu qu'elle avoit été complotée par quelques bas Officiers du Tribunal, qui espéroient tirer une somme d'argent de ces Néophytes, mais qui furent déconcertés, lorsqu'ils virent leur intrépidité & l'ardeur qu'ils avoient de souffrir pour la foi. On assure même que le principal moteur de ce complot pense sérieusement à embrasser le christianisme.

Il me suffit, mon Révérend Pere, de vous avoir fait le récit de mes courses évangéliques pendant une année; c'est tous les ans à peu près la même chose, & je ne veux pas vous fatiguer par des redites ennuyeuses. Le nombre des chrétiens que j'ai confessés durant le cours de cette année 1740, monte à 1984; 1605 ont reçu la communion, & j'ai administré le baptême à 263 dont 101 étoient adultes. J'ai laissé en divers endroits un bon nombre de Catéchumènes, qui pourront être bientôt en état de participer à la même grace. Le peu que je puis entretenir de Catéchistes ont baptisé plusieurs enfans d'Infideles. Que de conversions s'opéreroient, que d'ames plongées dans les ténebres de l'idolatrie ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile, si nous avions un certain nombre de ces Catéchistes qui nous préparassent les voies en conversant avec les Gentils, en répandant parmi eux les livres qui traitent de la religion, en les leur expliquant, & en instruisant les Catéchumenes! un de nos Peres Portugais qui a un grand district dans cette province, & qui reçoit d'abondans secours d'Europe pour l'entretien de plusieurs Catéchistes, a baptisé lui seul dans

cette même année plus de 600 Infideles.

A parler en général, je ne visite gueres de chrétientés où je n'aie à bénir le Seigneur des graces sensibles de conversion qu'il accorde, & des moyens admirables que la Providence ménage à cet effet; ici c'est une maladie, là c'est un événement fâcheux qui fait naître à plusieurs le desir d'embrasser la foi. Des familles entieres se font chrétiennes, pour obtenir à quelqu'un de leur maison, la délivrance des attaques violentes du malin esprit. D'autres convaincus de la vérité de la religion, ou par la lecture attentive des livres qui en traitent, ou par les fréquentes exhortations d'un parent ou d'un ami, renoncent à leurs idoles, & se soumettent au joug de l'Evangile.

D'autres fois c'est, ce semble, le pur hasard qui me conduit en certain canton, & là je déterre d'anciens Fideles, qui depuis plusieurs années n'avoient vu aucun Missionnaire. Un Infidele conversant avec un Néophyte, lui dit par hasard qu'en tel endroit il y a des Chrétiens; ce Néophyte vient me rapporter ce qu'il a oui dire; j'y envoie un Catéchiste, il trouve que le pere & la mere d'une nombreuse famille sont baptisés

depuis trente ans, ſans preſque avoir fait aucun exercice de religion : le Catéchiſte les inſtruit de leurs devoirs, leur fournit les livres qui les leur enſeignent, & au bout de quelques mois que je viſite cette famille, j'y baptiſe quinze perſonnes, & j'en mets pluſieurs au rang des Catéchumenes.

A cette occaſion, des femmes fort âgées du voiſinage qui étoient Chrétiennes, ſe font connoître, & viennent demander les Sacremens. Une d'entre elles qui avoit ſoixante-quinze ans, vint de quatre lieues à pied, pour me trouver & recevoir la même grace. Ce qu'il y a d'admirable dans les perſonnes du ſexe à la Chine, c'eſt qu'elles ſçavent conſerver la pureté de la foi, même au milieu d'une famille toute idolâtre. Il arrive ſouvent qu'elles procurent la converſion de la famille dans laquelle elles entrent. J'ai rencontré une jeune femme qui étant ſeule Chrétienne dans ſon village, ne ſçachant pas lire, & n'ayant perſonne qui pût l'inſtruire des jours de jeûne ou d'abſtinence ordonnés par l'Egliſe, s'eſt condamnée à ne jamais manger de viande, pour ne pas manquer à l'obſervation de ce précepte. Elle a fait plus : comme c'eſt la coutume à la Chine

de fiancer de bonne heure les jeunes gens, elle a trouvé le moyen d'obtenir le consentement de son beau-pere, de sa belle-mere, & de son mari, pour ne fiancer ses enfans qu'à des chrétiens & des chrétiennes, & elle a soin, dès qu'il lui naît un fils ou une fille, de lui procurer aussi-tôt le baptême.

Je me trouve dans un autre endroit occupé de mes fonctions, on vient me dire, qu'à sept lieues de-là il y a une famille toute composée de catéchumenes. Je m'y transporte, je les trouve très-bien instruits, & j'y baptise six adultes. J'apprends que près de-là la discorde regne dans une autre famille, je vais la voir, j'écoute les plaintes réciproques: Dieu donne grace à mes paroles, je concilie les esprits, j'y rétablis la paix & l'union; l'aîné de cette famille vient le lendemain me demander des livres pour s'instruire lui & sa femme des vérités de la religion, & me prie de baptiser ses enfans: six autres familles suivent cet exemple, & m'amenent pareillement leurs enfans pour leur conférer le baptême.

Au commencement de mes courses, celui qui conduisoit ma barque, me mene en quelque sorte malgré moi, par

une route que je n'avois nulle envie de prendre ; Dieu le permet ainſi, pour la conſolation & le ſalut d'un pauvre chrétien, auprès de la maiſon duquel je viens mouiller. J'y arrive à propos, ce bon néophyte étoit fort mal, j'ai tout le temps de le préparer à la mort, de lui adminiſtrer les ſacremens, & de le voir ſe repoſer tranquillement dans le ſein du Seigneur.

Voici un événement qui a quelque choſe de ſingulier, s'il ne tient pas du prodige : j'aborde à un bourg conſidérable nommé *Tcha-hou ;* auſſi-tôt que j'ai mouillé l'ancre, j'envoye mon catéchiſte pour donner avis de mon arrivée à une famille chrétienne qui s'y étoit établie depuis environ un an. A peine le catéchiſte eſt-il à terre, que je vois la bourgade toute en feu ; je fais partir auſſi-tôt quelques-uns de ceux qui étoient dans ma barque, pour aller au ſecours de cette famille : ils reviennent incontinent après, & me diſent qu'il ne leur a pas été poſſible de percer la foule du monde accourue au feu, & que la maiſon chrétienne ne peut échapper aux flammes, puiſqu'elle eſt juſtement dans l'endroit où eſt le fort de l'incendie. En effet les flammes étoient pouſſées par un

vent impétueux, & à peine avois-je apperçu les maisons, que je ne voyois plus que la place où elles étoient. J'entendois même les cris des infideles, qui poussoient des vœux vers leurs fausses divinités, pour implorer leur assistance : leurs idoles avoient des oreilles, mais elles n'entendoient pas ; enfin l'incendie ayant cessé, mon catéchiste revient me trouver : « rendons graces à Dieu, dit-il » en m'abordant, de la protection singu- » liere qu'il vient d'accorder à cette » famille chez laquelle vous m'avez en- » voyé ; à peine étois-je entré dans sa » maison, que j'entends crier au feu » dans tout le voisinage ; tous ceux de » la maison songeoient à déloger, & » ramassoient leurs meubles pour les » emporter avec eux : je les rassure, je » les exhorte à mettre leur confiance en » Dieu, & à recourir à sa miséricorde : » je les fais mettre à genoux en leur » enjoignant de produire un acte de » contrition, & de réciter leurs prieres » ordinaires ; pendant ce temps-là, je » prends de l'eau-benite, j'en arrose le » dedans & le dehors de la maison. Le » feu augmentoit sa violence, & déja » les deux maisons voisines étoient ré- » duites en cendres, lorsque tout-à-coup

» le vent change & porte ailleurs les
» flammes, enſorte qu'il n'y a que la
» ſeule maiſon chrétienne qui ſubſiſte en
» ſon entier, & qui ſerve de monument
» à la toute-puiſſance de Dieu, lequel
» ſçait ſe faire obéir par tout ce qu'il a
» tiré du néant; tous les idolâtres en
» ſont dans l'étonnement & l'admira-
» tion: chacun demande qui a pu pré-
» ſerver d'un embrâſement général une
» maiſon couverte de paille, tandis que
» cent vingt autres qui l'environnoient,
» & qui la plupart étoient de briques &
» couvertes de tuiles, n'en ont pu être
» garanties; je leur réponds que c'eſt le
» ſouverain Maître de toutes choſes,
» en qui les perſonnes de cette maiſon
» faiſoient profeſſion de croire & d'eſ-
» pérer ».

La religion chrétienne eſt maintenant connue dans cette contrée, & tous les lieux circonvoiſins retentiſſent du bruit de cet événement. On dit hautement qu'il eſt avantageux d'être chrétien; mais c'eſt tout le fruit qu'a produit juſqu'à préſent un effet ſi marqué de la protection de Dieu, ſur ceux qui mettent en lui leur confiance; il n'a encore contribué qu'à découvrir quelques chrétiens, qui n'étoient pas connus pour tels dans cette

bourgade. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.

LETTRE

Du Frere Attiret, de la Compagnie de Jesus, peintre au service de l'Empereur de la Chine, à M. d'Assaut.

A Peking, le 1 novembre 1743.

MONSIEUR,

La Paix de Notre Seigneur.

C'est avec un plaisir infini que j'ai reçu vos deux lettres, la premiere du 13 Octobre 1742, & la seconde du 2 Novembre suivant. Nos Missionnaires, à qui j'ai communiqué le détail intéressant qu'elles renferment sur les principaux événemens de l'Europe, se joignent à moi pour vous en faire de très-sinceres remerciemens; j'ai outre cela des actions de graces à vous rendre pour la boëte qui m'a été remise de votre part, remplie d'ouvrages en paille, en grains &

en fleurs. Ne faites plus, je vous prie, de ces ſortes de dépenſes: la Chine à cet égard, & ſur-tout pour les fleurs, eſt bien au-deſſus de l'Europe.

Je viens enſuite à vos plaintes. Vous trouvez, Monſieur, mes lettres trop rares; mais autant que je puis m'en ſouvenir, je vous ai écrit tous les ans depuis mon départ de Macao. Ce n'eſt donc pas ma faute, ſi tous les ans vous n'avez pas reçu de mes nouvelles. Dans un trajet ſi long eſt-il ſurprenant que des lettres s'égarent? D'ici à Canton, où ſont les vaiſſeaux Européens, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de ſept cens lieues, il arrive plus d'une fois chaque année que les lettres ſe perdent. La poſte dans la Chine n'eſt que pour l'Empereur & pour les grands Officiers: le public n'y a aucun droit. Ce n'eſt qu'en cachette & par intérêt que le poſtillon ſe charge des lettres particulieres. Il faut d'avance lui payer le port; & s'il ſe trouve trop chargé, il les brûle ou il les jette, ſans riſque d'être recherché.

Mes lettres, en ſecond lieu, vous paroiſſent trop courtes, & vous ne voulez pas que je vous renvoye, comme je fais, aux livres qui parlent des mœurs & des coutumes de la Chine. Mais ſuis-

je en état de vous rien dire qui ſoit auſſi clair & auſſi bien exprimé ? Je ſuis nouvellement arrivé ; à peine ſcais-je un peu begayer le Chinois. S'il ne s'agiſſoit que de peinture, je me flatterois de vous en parler avec quelque connoiſſance : mais ſi, pour vous complaire, je me haſarde à répondre à tout, ne riſqué-je pas de me tromper ? Je vois bien cependant que, quoi qu'il en coûte, il faut vous contenter. Je vais donc l'entreprendre. Je ſuivrai par ordre les queſtions que contiennent vos dernieres lettres, & j'y répondrai de mon mieux, ſimplement, & avec la franchiſe que vous me connoiſſez.

Je vous parlerai d'abord de mon voyage de Macao ici, car c'eſt l'objet de votre premiere queſtion. Nous y ſommes venus appellés par l'Empereur, ou plutôt avec ſa permiſſion. On nous donna un Officier pour nous conduire ; on nous fit accroire qu'on nous défrayeroit ; mais on ne le fit qu'en paroles, &, à peu de choſe près, nous vînmes à nos dépens. La moitié du voyage ſe fait dans des barques. On y mange, on y couche ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les honnêtes gens n'oſent ni deſcendre à terre, ni ſe mettre aux fenêtres de la

barque, pour voir le pays par où l'on paſſe.

Le reſte du voyage ſe fait dans une eſpece de cage, qu'on veut bien appeller litiere. On y eſt enfermé pendant toute la journée : le ſoir la litiere entre dans l'auberge, & encore quelle auberge ! de façon qu'on arrive à Peking ſans avoir rien vu ; & la curioſité n'eſt pas plus ſatisfaite, que ſi on avoit toujours été enfermé dans une chambre.

D'ailleurs, tout le pays qu'on trouve ſur cette route eſt un aſſez mauvais pays, & quoique le voyage ſoit de ſix ou ſept cens lieues, on n'y rencontre rien qui mérite attention, & l'on ne voit ni monumens ni édifices, ſi ce n'eſt quelques *miao* ou temples d'idoles, qui ſont des bâtimens de bois à rez-de-chauſſée, dont tout le prix & toute la beauté conſiſtent en quelques mauvaiſes peintures & quelques vernis fort groſſiers. En vérité, quand on a vu ce que l'Italie & la France ont de monumens & d'édifices, on n'a plus que de l'indifférence & du mépris pour tout ce que l'on voit ailleurs.

Il faut cependant en excepter le palais de l'Empereur à Peking, & ſes maiſons de plaiſance ; car tout y eſt grand &

véritablement beau, soit pour le dessein, soit pour l'exécution, & j'en suis d'autant plus frappé, que nulle part rien de semblable ne s'est offert à mes yeux.

J'entreprendrois volontiers de vous en faire une description qui pût vous en donner une idée juste; mais la chose seroit trop difficile, parce qu'il n'y a rien dans tout cela qui ait du rapport à notre maniere de bâtir & à toute notre architecture. L'œil seul en peut saisir la véritable idée; aussi, si jamais j'ai le temps, je ne manquerai pas d'en envoyer en Europe quelques morceaux bien dessinés.

Le palais est au moins de la grandeur de Dijon (je vous nomme cette ville, parce que vous la connoissez). Il consiste en général dans une grande quantité de corps de logis, détachés les uns des autres, mais dans une belle symmétrie, & séparés par de vastes cours, par des jardins & des parterres. La façade de tous ces corps de logis est brillante par la dorure, le vernis & les peintures. L'intérieur est garni & meublé de tout ce que la Chine, les Indes & l'Europe ont de plus beau & de plus précieux.

Pour les maisons de plaisance, elles sont charmantes. Elles consistent dans

un vaſte terrein, où l'on a élevé à la main de petites montagnes, hautes depuis vingt juſqu'à cinquante à ſoixante pieds, ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arroſent le fond de ces vallons, & vont ſe rejoindre en pluſieurs endroits pour former des étangs & des mers. On parcourt ces canaux, ces mers & ces étangs ſur de belles & magnifiques barques: j'en ai vu une de treize toiſes de longueur & de quatre de largeur, ſur laquelle étoit une ſuperbe maiſon. Dans chacun de ces vallons, ſur le bord des eaux, ſont des bâtimens parfaitement aſſortis de pluſieurs corps de logis, de cours; de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de caſcades, &c. ce qui fait un aſſemblage dont le coup d'œil eſt admirable.

On ſort d'un vallon, non par de belles allées, droites comme en Europe, mais par des zig-zagues, par des circuits, qui ſont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, & au ſortir deſquels on retrouve un ſecond vallon tout différent du premier, ſoit pour la forme du terrein, ſoit pour la ſtructure des bâtimens.

Toutes les montagnes & les collines

ſont couvertes d'arbres, ſur-tout d'arbres à fleurs, qui ſont ici très-communs. C'eſt un vrai paradis terreſtre. Les canaux ne ſont point, comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, mais tout ruſtiquement, avec des morceaux de roche, dont les uns avancent, les autres reculent, & qui ſont poſés avec tant d'art, qu'on diroit que c'eſt l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal eſt large, tantôt il eſt étroit: ici il ſerpente, là il fait des coudes, comme ſi réellement il étoit pouſſé par les collines & par les rochers. Les bords ſont ſemés de fleurs qui ſortent des rocailles, & qui paroiſſent y être l'ouvrage de la nature; chaque ſaiſon a les ſiennes.

Outre les canaux il y a par-tout des chemins, ou plutôt des ſentiers, qui ſont pavés de petits cailloux, & qui conduiſent d'un vallon à l'autre. Ces ſentiers vont auſſi en ſerpentant; tantôt ils ſont ſur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

Arrivé dans un vallon, on apperçoit les bâtimens. Toute la façade eſt en colonnes & en fenêtres: la charpente dorée, peinte, verniſſée; les murailles de brique griſe, bien taillée, bien polie;

les toîts ſont couverts de tuiles verniſſées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange & leur arrangement font une agréable variété de compartimens & de deſſeins. Ces bâtimens n'ont preſque tous qu'un rez-de-chauſſée. Ils ſont élevés de terre, de deux, quatre, ſix ou de huit pieds. Quelques-uns ont un étage. On y monte, non par des degrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers, qui ſemblent être des degrés faits par la nature. Rien ne reſſemble tant à ces palais fabuleux de Fées, qu'on ſuppoſe au milieu d'un déſert, élevés ſur un roc dont l'avenue eſt raboteuſe, & va en ſerpentant.

Les appartemens intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils ſont très-bien diſtribués, les meubles & les ornemens y ſont d'un goût exquis & d'un très-grand prix. On trouve dans les cours & dans les paſſages, des vaſes de marbre, de porcelaine, de cuivre, pleins de fleurs. Au-devant de quelques-unes de ces maiſons, au lieu de ſtatues immodeſtes, on a placé ſur des piédeſtaux de marbre, des figures en bronze ou en cuivre, d'animaux ſymboliques, & des urnes pour brûler des parfums.

Chaque vallon, comme je l'ai déjà dit, a sa maison de plaisance; petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos Seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties de bois de cedre, qu'on amene à grands frais de cinq cens lieues d'ici. Mais combien croirez-vous qu'il y a de ces palais dans les différens vallons de ce vaste enclos? Il y en a plus de deux cens, sans compter autant de maisons pour les Eunuques, car ce sont eux qui ont la garde de chaque palais, & leur logement est toujours à côté, à quelque toise de distance; logement assez simple, & qui pour cette raison est toujours caché par quelque bout de mur ou par les montagnes.

Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance, pour rendre la communication d'un lieu à l'autre plus aisée. Ces ponts sont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois; & tous assez élevés pour laisser passer librement les barques.

Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc travaillées avec art & sculptées en bas-reliefs: du reste ils sont toujours différens entr'eux pour la cons-

truction. N'allez pas vous perſuader que ces ponts aillent en droiture : point du tout ; ils vont en tournant & en ſerpentant, de ſorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds, s'il étoit en droite ligne, qui par les contours qu'on lui fait faire, ſe trouve en avoir cent ou deux cens. On en voit qui, ſoit au milieu, ſoit à l'extrêmité, ont de petits pavillons de repos, portés ſur quatre, huit ou ſeize colonnes. Ces pavillons ſont pour l'ordinaire ſur ceux des ponts d'où le coup d'œil eſt le plus beau : d'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc, d'une très-jolie ſtructure, mais infiniment éloignée de toutes nos idées Européennes.

J'ai dit plus haut que les canaux vont ſe rendre & ſe décharger dans des baſſins, dans des mers. Il y a en effet un de ces baſſins qui a près d'une demi-lieue de diametre en tout ſens, & à qui on a donné le nom de mer. C'eſt un des plus beaux endroits de cette maiſon de plaiſance. Autour de ce baſſin, il y a ſur les bords, de diſtance en diſtance, de grands corps de logis, ſéparés entr'eux par des canaux & par ces montagnes factices dont j'ai déja parlé.

Mais ce qui est un vrai bijou, c'est une isle ou rocher qui, au milieu de cette mer, s'éleve d'une maniere raboteuse & sauvage, à une toise ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un petit palais, où cependant l'on compte plus de cent chambres ou sallons. Il a quatre faces, & il est d'une beauté & d'un goût que je ne sçaurois vous exprimer. La vue en est admirable. De-là on voit tous les palais qui, par intervalle, sont sur les bords de ce bassin; toutes les montagnes qui s'y terminent; tous les canaux qui y aboutissent pour y porter ou pour en recevoir les eaux; tous les ponts qui sont sur l'extrêmité ou à l'embouchure des canaux; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts; tous les bosquets qui séparent ou couvrent tous les palais, pour empêcher que ceux qui sont d'un même côté, ne puissent avoir vue les uns sur les autres.

Les bords de ce charmant bassin sont variés à l'infini: aucun endroit ne ressemble à l'autre; ici ce sont des quais de pierre de taille où aboutissent des galeries, des allées & des chemins; là ce sont des quais de rocaille, construits en espece de degrés avec tout l'art ima-

ginable ; ou bien ce sont de belles terrasses, & de chaque côté un degré pour monter aux bâtimens qu'elles supportent ; & au-delà de ces terrasses, il s'en éleve d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéatre ; ailleurs c'est un bois d'arbres à fleurs qui se présente à vous ; un peu plus loin vous trouvez un bosquet d'arbres sauvages, & qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute-futaie & de bâtisse, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruit.

On trouve aussi sur les bords de ce même bassin quantité de cages & de pavillons, moitié dans l'eau & moitié sur terre, pour toute sorte d'oiseaux aquatiques, comme sur terre on rencontre de temps en temps de petites ménageries & de petits parcs pour la chasse. On estime sur-tout une espece de poissons dorés dont en effet la plus grande partie est d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin & de toutes ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le jardin ; mais le plus considérable est celui-ci : c'est un grand espace en-

touré d'un treillis fort fin de fil de cuivre pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

Enfin pour vous faire mieux sentir toute la beauté de ce seul endroit, je voudrois pouvoir vous y transporter lorsque ce bassin est couvert de barques dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joûte & autres jeux; mais sur-tout une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifices, & qu'on illumine tous les palais, toutes les barques & presque tous les arbres; car en illuminations, en feux d'artifices les Chinois nous laissent bien loin derriere eux; & le peu que j'en ai vu surpasse infiniment tout ce que j'avois vu dans ce genre en Italie & en France.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur & où logent aussi toutes ses femmes, l'Impératrice, les *Koucy-fey* (1), les *Féy*, les *Pins*, les *Koucigin*, les *Tchangtsai*, les femmes de chambre, les Eunuques, est un assemblage prodigieux de

(1) Ce sont les titres des femmes, plus ou moins grands, selon qu'elles sont plus ou moins en faveur. Le nom de l'Impératrice est *Hoang-heou*; celui de l'Impératrice mere est *Tây-heou*.

bâtimens, de cours, de jardins, &c.; en un mot, c'eſt une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dole: les autres palais ne ſont gueres que pour la promenade, pour le dîné & le ſoupé.

Ce logement ordinaire de l'Empereur eſt immédiatement après les portes d'entrée, les premieres ſalles, les ſalles d'audience, les cours & leurs jardins : il forme une iſle; il eſt entouré de tous les côtés par un large & profond canal; on pourroit l'appeller un ſérail. C'eſt dans les appartemens qui le compoſent qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornemens, de peintures, (j'entends dans le goût Chinois) de bois précieux, de vernis du Japon & de la Chine, de vaſes antiques de porcelaine, de ſoieries, d'étoffes d'or & d'argent. On a réuni là tout ce que l'art & le bon goût peuvent ajouter aux richeſſes de la nature.

De ce logement de l'Empereur le chemin conduit preſque tout droit à une petite ville, bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue eſt d'un quart de lieue en tout ſens. Elle a ſes quatre portes aux quatre points cardinaux; ſes tours, ſes murailles, ſes parapets, ſes crénaux. Elle a ſes rues, ſes places, ſes temples,

ſes halles, ſes marchés, ſes boutiques, ſes tribunaux, ſes palais, ſon port : enfin tout ce qui ſe trouve en grand dans la capitale de l'Empire s'y trouve en petit.

Vous ne manquerez pas de demander à quel uſage eſt deſtinée cette ville où tout doit être, pour ainſi dire, étranglé, & dès-là fort médiocre, eſt-ce afin que l'Empereur puiſſe s'y mettre en ſûreté en cas de malheur, de révolte ou de révolutions ? Elle peut avoir cet uſage, & cette vue a pu entrer dans le deſſein de celui qui l'a fait conſtruire, mais ſon principal motif a été de ſe procurer le plaiſir de voir en raccourci tout le fracas d'une grande ville toutes les fois qu'il le ſouhaiteroit.

Car un Empereur Chinois eſt trop eſclave de ſa grandeur pour ſe montrer au public quand il ſort : il ne voit rien ; les maiſons, les boutiques, tout eſt fermé. Par-tout on tend des toiles pour empêcher qu'il ne ſoit apperçu. Pluſieurs heures même avant qu'il paſſe, il n'eſt permis à perſonne de ſe trouver ſur ſon chemin, & cela ſous peine d'être maltraité par les Gardes. Quand il marche hors des villes, dans la campagne, deux haies de cavaliers s'avancent fort au loin

de

de chaque côté, autant pour écarter tout ce qui s'y trouve d'hommes, que pour la sûreté de la personne du Prince. Obligés ainsi de vivre dans cette espece de solitude, les Empereurs Chinois ont de tout temps tâché de se dédommager, & de suppléer les uns d'une façon, les autres d'une autre, aux divertissemens publics que leur grandeur les empêche de prendre.

Cette ville donc, sous le regne de l'Empereur, regnant comme sous celui de son pere qui l'a fait bâtir, est destinée à faire représenter par les Eunuques, plusieurs fois l'année, tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues & même les friponneries des grandes villes. Aux jours marqués chaque Ennuque prend l'habit de l'état & de la profession qui lui sont assignés: l'un est un marchand, l'autre un artisan; celui-ci un soldat, celui-là un Officier. On donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter; enfin chacun a le distinctif de sa profession. Les vaisseaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent; on étale les marchandises: un quartier est pour la soie, un autre pour la toile; une rue pour les

porcelaines, une pour les vernis ; tout eſt diſtribué. Chez celui-ci on trouve des meubles, chez celui-là des habits, des ornemens pour les femmes ; chez un autre des livres pour les curieux & les ſçavans. Il y a des cabarets pour le thé & pour le vin ; des auberges pour les gens de tout état. Des colporteurs vous préſentent des fruits de toute eſpece, des rafraîchiſſemens en tout genre. Des merciers vous tirent par la manche, & vous harcellent pour vous faire prendre de leurs marchandiſes. Là, tout eſt permis. On y diſtingue à peine l'Empereur du dernier de ſes ſujets. Chacun annonce ce qu'il porte. On s'y querelle, on s'y bat ; c'eſt le vrais tracas des halles. Les archers arrêtent les querelleurs ; on les conduit aux Juges dans leur tribunal. La diſpute s'examine & ſe juge : on condamne à la baſtonnade : on fait exécuter l'arrêt, & quelquefois un jeu ſe change, pour le plaiſir de l'Empereur, en quelque choſe de trop réel pour le patient.

Les filoux ne ſont pas oubliés dans cette fête. Ce noble emploi eſt confié à un bon nombre d'Eunuques des plus alertes, qui s'en acquittent à merveille. S'ils ſe laiſſent prendre ſur le fait, ils en ont la honte, & on les condamne,

ou du moins on fait semblant de les condamner, à être marqués, bastonnés ou exilés, selon la gravité du cas ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux, ils ont des applaudissemens, & le pauvre marchand est débouté de ses plaintes; cependant tout se retrouve la foire étant finie.

Cette foire ne se fait, comme je l'ai déja dit, que pour le plaisir de l'Empereur, de l'Impératrice & des autres femmes: il est rare qu'on y admette quelques Princes ou quelques grands; & s'ils y sont admis, ce n'est que quand les femmes se sont retirées. Les marchandises qu'on y étale & qu'on y vend, appartiennent pour la plus grande partie aux marchands de Peking, qui les confient aux Eunuques pour les vendre réellement; ainsi tous les marchés ne sont pas feints & simulés. L'Empereur achete toujours beaucoup, & vous ne devez pas douter qu'on ne lui vende le plus cher que l'on peut. Les femmes achetent de leur côté, & les Eunuques aussi. Tout ce commerce, s'il n'y avoit rien de réel, manqueroit de cet intérêt piquant qui rend le fracas plus vif & le plaisir plus solide.

Au commerce succede quelquefois le

labourage ; il y a dans ce même enclos un quartier qui y eſt deſtiné. On y voit des champs, des prés, des maiſons, des chaumines de laboureurs : tout s'y trouve ; les bœufs, les charrues, les autres inſtrumens. On y ſeme du bled, du riz, des légumes, toutes ſortes de grains : on moiſſonne ; on cueille les fruits ; enfin l'on y fait tout ce qui ſe fait à la campagne ; & dans tout on imite d'auſſi près qu'on le peut, la ſimplicité ruſtique & toutes les manieres de la vie champêtre.

Vous avez lu ſans doute qu'à la Chine il y a une fête fameuſe appellée la fête des lanternes, c'eſt le quinzieme de la premiere lune qu'elle ſe célebre : il n'y a point de ſi miſérable Chinois qui, ce jour-là, n'allume quelque lanterne. On en fait & on en vend de toutes ſortes de figures, de grandeurs & de prix. Ce jour-là toute la Chine eſt illuminée, mais nulle part l'illumination n'eſt ſi belle que chez l'Empereur & ſurtout dans la maiſon dont je vous fais la deſcription. Il n'y a point de chambre, de ſalle, de galerie où il n'y ait pluſieurs lanternes ſuſpendues au plancher. Il y en a ſur tous les canaux, ſur tous les baſſins, en façon de petites barques que les eaux amenent & ramenent. Il y en a

ſur les montagnes, ſur les ponts & preſque à tous les arbres. Elles ſont toutes d'un ouvrage fin, délicat; en figures de poiſſons, d'oiſeaux, d'animaux, de vaſes, de fruits, de fleurs, de barques, & de toute groſſeur. Il y en a de ſoie, de corne, de verre, de nacre & de toutes matieres. Il y en a de peintes, de brodées, de tout prix. J'en ai vu qui n'avoient pas été faites pour mille écus. Je ne finirois pas ſi je voulois vous en marquer toutes les formes, les matieres & les ornemens. C'eſt en cela, & dans la grande variété que les Chinois donnent à leurs bâtimens, que j'admire la fécondité de leur eſprit; je ſerois tenté de croire que nous ſommes pauvres & ſtériles en comparaiſon.

Auſſi leurs yeux accoutumés à leur architecture, ne goûtent pas beaucoup notre maniere de bâtir. Voulez-vous ſçavoir ce qu'ils en diſent lorſqu'on leur en parle, ou qu'ils voient des eſtampes qui repréſentent nos bâtimens? Ces grands corps de logis, ces hauts pavillons les épouvantent; ils regardent nos rues comme des chemins creuſés dans d'affreuſes montagnes, & nos maiſons comme des rochers à perte de vue, percés de trous, ainſi que des habita-

tions d'ours & d'autres bêtes féroces. Nos étages ſur-tout, accumulés les uns ſur les autres, leur paroiſſent inſupportables; ils ne comprennent pas comment on peut riſquer de ſe caſſer le col cent fois le jour en montant nos degrés pour ſe rendre à un quatrieme ou cinquieme étage. *Il faut*, diſoit l'Empereur Canghi, en voyant les plans de nos maiſons Européenes, *il faut que l'Europe ſoit un pays bien petit & bien miſérable, puiſqu'il n'y a pas aſſez de terrein pour étendre les villes, & qu'on eſt obligé d'y habiter en l'air:* pour nous, nous concluons un peu différemment, & avec raiſon.

Cependant je vous avouerai que, ſans prétendre décider de la préférence, la maniere de bâtir de ce pays-ci me plaît beaucoup: mes yeux & mon goût, depuis que je ſuis à la Chine, ſont devenus un peu Chinois. Entre nous, l'hôtel de madame la Ducheſſe, vis-à-vis les thuileries, ne vous paroît-il pas très-beau? Il eſt pourtant preſque à la Chinoiſe, & ce n'eſt qu'un rez-de-chauſſée. Chaque pays a ſon goût & ſes uſages. Il faut convenir de la beauté de notre architecture, rien n'eſt ſi grand ni ſi majeſtueux. Nos maiſons ſont commodes, on ne peut pas dire le contraire. Chez

nous on veut l'uniformité par-tout & la symmétrie. On veut qu'il n'y ait rien de dépareillé, de déplacé; qu'un morceau réponde exactement à celui qui lui fait face ou qui lui est opposé : on aime aussi à la Chine cette symmétrie, ce bel ordre, ce bel arrangement. Le palais de Peking, dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, est dans ce goût. Les palais des Princes & des Seigneurs, les tribunaux, les maisons des particuliers un peu riches suivent aussi cette loi.

Mais dans les maisons de plaisance on veut que presque par-tout il regne un beau désordre, une anti-symmétrie. Tout roule sur ce principe : *C'est une campagne rustique & naturelle qu'on veut représenter; une solitude, non pas un palais bien ordonné dans toutes les regles de la symmétrie & du rapport :* aussi n'ai-je vu aucuns de ces petits palais, placés à une assez grande distance les uns des autres dans l'enclos de la maison de plaisance de l'Empereur, qui aient entre eux aucune ressemblance. On diroit que chacun est fait sur les idées & le modele de quelques pays étrangers; que tout est posé au hasard & après coup; qu'un morceau n'a pas été fait pour l'autre.

Quand on en entend parler, on s'imagine que cela eſt ridicule, que cela doit faire un coup d'œil déſagréable : mais quand on y eſt, on penſe différemment, on admire l'art avec lequel cette irrégularité eſt conduite. Tout eſt de bon goût, & ſi bien ménagé, que ce n'eſt pas d'une ſeule vue qu'on en apperçoit toute la beauté, il faut examiner piece à piece ; il y a de quoi s'amuſer longtemps, & de quoi ſatisfaire toute ſa curioſité.

Au reſte, ces petits palais ne ſont pas, ſi je puis m'exprimer ainſi, de ſimples vuide-bouteilles. J'en ai vu bâtir un l'année derniere dans ce même enclos, qui coûta à un Prince, couſin-germain de l'Empereur, ſoixante ouanes (1), ſans parler des ornemens & des ameublemens intérieurs qui n'étoient pas ſur ſon compte.

Encore un mot de l'admirable variété qui regne dans ces maiſons de plaiſance ; elle ſe trouve non-ſeulement dans la poſition, la vue, l'arrangement, la diſtribution, la grandeur, l'élevation, le

(1) Une ouane vaut dix mille taëls, le taël vaut 7 livres 10 ſols, ainſi ſoixante ouanes ſont quatre millions & demi.

nombre des corps de logis, en un mot dans le total, mais encore dans les parties différentes dont ce tout eſt compoſé. Il me falloit venir ici pour voir des portes, des fenêtres de toute façon & de toute figure ; de rondes, d'ovales, de quarrées & de tous les polygones ; en forme d'éventail, de fleurs, de vaſes, d'oiſeaux, d'animaux, de poiſſons, enfin de toutes les formes, régulieres & irrégulieres.

Je crois que ce n'eſt qu'ici qu'on peut voir des galeries telles que je vais vous les dépeindre. Elles ſervent à joindre des corps de logis aſſez éloignés les uns des autres. Quelquefois du côté intérieur elles ſont en pilaſtres, & au-dehors elles ſont percées de fenêtres différentes entre elles pour la figure. Quelquefois elles ſont toutes en pilaſtres, comme celles qui vont d'un palais à un de ces pavillons ouverts de toutes parts, qui ſont deſtinés à prendre le frais. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces galeries ne vont guere en droite ligne. Elles font cent détours, tantôt derriere un boſquet, tantôt derriere un rocher, quelquefois autour d'un petit baſſin ; rien n'eſt ſi agréable. Il y a en tout cela un air champêtre qui enchante & qui enleve.

Vous ne manquerez pas, sur tout ce que je viens de vous dire, de conclure, & avec raison, que cette maison de plaisance a dû coûter des sommes immenses: il n'y a en effet qu'un Prince, maître d'un état aussi vaste que celui de la Chine, qui puisse faire une semblable dépense, & venir à bout, en si peu de temps, d'une si prodigieuse entreprise, car cette maison est l'ouvrage de vingt ans seulement: ce n'est que le pere de l'Empereur qui l'a commencée, & celui-ci ne fait que l'augmenter & l'embellir.

Mais il n'y a rien en cela qui doive vous étonner ni vous rendre la chose incroyable. Outre que les bâtimens sont presque tous des rez-de-chaussée; on multiplie les ouvriers à l'infini. Tout est fait lorsqu'on porte les matériaux sur le lieu. Il n'y a qu'à poser, & après quelques mois de travail la moitié de l'ouvrage est finie. On diroit que c'est un de ces palais fabuleux qui se forment tout d'un coup par enchantement dans un beau vallon, ou sur la croupe d'une montagne. Au reste, cette maison de plaisance s'appelle *Yven-ming yven;* c'est-à-dire, le jardin des jardins, ou le jardin par excellence. Ce n'est pas la seule qu'ait l'Empereur. Il en

a trois autres dans le même goût, mais plus petites & moins belles. Dans l'un de ces trois palais, qui eſt celui que bâtit ſon aïeul *Cang-hi*, loge l'Impératrice mere avec toute ſa Cour : il s'appelle *Tchamg tchun yven*, c'eſt-à-dire, le jardin de l'éternel printemps. Ceux des Princes, des grands Seigneurs, ſont en raccourci ce que ceux de l'Empereur ſont en grand.

Peut-être direz-vous, à quoi ſert une ſi longue deſcription ? Il eût mieux valu lever les plans de cette magnifique maiſon & me les envoyer. Je réponds, Monſieur, qu'il faudroit pour cela que je fuſſe au moins trois ans à n'avoir autre choſe à faire ; au lieu que je n'ai pas un moment à moi, & que je ſuis obligé de prendre ſur mon ſommeil pour vous écrire. D'ailleurs, il faudroit encore qu'il me fût permis d'y entrer toutes les fois que je le ſouhaiterois, & d'y reſter autant de temps qu'il ſeroit néceſſaire. Bien m'en prend de ſçavoir un peu peindre, ſans cela je ferois comme bien d'autres Européens, qui ſont ici depuis vingt & trente ans, & qui n'y ont pas encore mis les pieds.

Il n'y a ici qu'un homme ; c'eſt l'Empereur. Tous les plaiſirs ſont faits pour

lui seul. Cette superbe maison de plaisance n'est guere vue que de lui, de ses femmes & de ses Eunuques; il est rare que dans ses palais & ses jardins il introduise ni Princes ni Grands au-delà des salles d'audiences. De tous les Européens qui sont ici, il n'y a que les peintres & les horlogers, qui nécessairement, & par leurs emplois, ayent accès par-tout. L'endroit où nous peignons ordinairement, est un de ces petits palais dont je vous ai parlé. C'est-là que l'Empereur nous vient voir travailler presque tous les jours, de sorte qu'il n'y a pas moyen de s'absenter; mais nous n'allons pas plus loin, à moins que ce qu'il y a à peindre ne soit de nature à ne pouvoir être transporté; car alors on nous introduit, mais avec une bonne escorte d'Eunuques. Il faut marcher à la hâte & sans bruit, sur le bout de ses pieds, comme si on alloit faire un mauvais coup. C'est par-là que j'ai vu & parcouru tout ce beau jardin, & que je suis entré dans tous les appartemens. Le séjour que l'Empereur y fait est de dix mois chaque année. On n'y est éloigné de Peking qu'autant que Versailles l'est de Paris. Le jour nous sommes dans le jardin, & nous y dînons aux frais de

l'Empereur : pour la nuit nous avons dans une aſſez grande ville ou bourgade, proche du palais, une maiſon que nous y avons achetée. Quand l'Empereur revient à la ville, nous y revenons auſſi, & alors nous ſommes pendant le jour dans l'intérieur du Palais, & le ſoir nous nous rendons à notre égliſe.

Voilà, Monſieur, un de ces points qu'on ne trouve pas dans les livres, & pour leſquels vous avez eu quelque raiſon de ne pas vouloir que je vous y renvoyaſſe. Il ne me reſte plus qu'à vous ſatisfaire ſur les autres articles. Vous voulez donc ſçavoir de quelle maniere j'ai été reçu de l'Empereur ; comment il en uſe avec moi ; ce que je peins ; comment on eſt ici logé, nourri ; comment les Miſſionnaires y ſont traités ; s'ils prêchent librement ; s'il eſt permis aux Chinois de profeſſer la religion chrétienne ; enfin, ce que c'eſt que le nouveau bref du ſaint Siége ſur les cérémonies Chinoiſes : voilà bien de l'ouvrage que vous me donnez. Je ne ſçais ſi j'aurai le loiſir d'en tant faire. Je ſuis tenté de compoſer avec vous, & d'en laiſſer la moitié pour l'année prochaine. Commençons toujours, & nous irons juſqu'où nous pourrons aller.

J'ai été reçu de l'Empereur de la Chine auſſi-bien qu'un étranger puiſſe l'être d'un Prince qui ſe croit le ſeul ſouverain du monde; qui eſt élevé à n'être ſenſible à rien; qui croit un homme, ſur-tout un étranger, trop heureux de pouvoir être à ſon ſervice & travailler pour lui. Car, être admis à la préſence de l'Empereur, pouvoir ſouvent le voir & lui parler, c'eſt pour un Chinois la ſuprême récompenſe & le ſouverain bonheur. Ils acheteroient bien cher cette grace, s'ils pouvoient l'acheter. Jugez donc ſi on ne me croit pas bien récompenſé de le voir tous les jours. C'eſt à peu près toute la paye que j'ai pour mes travaux; ſi vous en exceptez quelques petits préſens en ſoie, ou autre choſe de peu de prix, & qui viennent encore rarement; auſſi n'eſt-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Etre à la chaine d'un ſoleil à l'autre; avoir à peine les Dimanches & les Fêtes pour prier Dieu; ne peindre preſque rien de ſon goût & de ſon génie; avoir mille autres embarras qu'il ſeroit trop long de vous expliquer; tout cela me feroit bien vîte reprendre le chemin de l'Europe, ſi je ne croyois mon pinceau utile pour le

bien de la Religion, & pour rendre l'Empereur favorable aux Miſſionnaires qui la prêchent ; & ſi je ne voyois le Paradis au bout de mes peines & de mes travaux. C'eſt-là l'unique attrait qui me retient ici, auſſi bien que tous les autres Européens qui ſont au ſervice de l'Empereur.

Quant à la peinture, hors le portrait du frere de l'Empereur, de ſa femme, de quelques autres Princes & Princeſſes du ſang, de quelques autres favoris & autres Seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût Européen. Il m'a fallu oublier, pour ainſi dire, tout ce que j'avois appris, & me faire une nouvelle maniere pour me conformer au goût de la nation : de ſorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile ſur des glaces, ou à l'eau ſur la ſoie, des arbres, des fruits, des oiſeaux, des poiſſons, des animaux de toute eſpece ; rarement de la figure. Les portraits de l'Empereur & des Impératrices avoient été peints, avant mon arrivée, par un de nos Freres, nommé Caſtiglione, Peintre Italien, & très-habile, avec qui je ſuis tous les jours.

Tout ce que nous peignons eſt ordonné par l'Empereur. Nous faiſons d'a-

bord les deſſins ; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui ſemble. Que la correction ſoit bien ou mal, il en faut paſſer par-là ſans oſer rien dire. Ici l'Empereur ſçait tout ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, & peut-être le croit-il : toujours agit-il comme s'il en étoit perſuadé.

Nous ſommes aſſez bien logés pour des Religieux ; nos maiſons ſont propres, commodes, ſans qu'il y ait rien contre la bienſéance de notre état. En ce point, nous n'avons pas lieu de regretter l'Europe. Notre nourriture eſt aſſez bonne : excepté le vin, on a à peu près ici tout ce qui ſe trouve en Europe. Les Chinois boivent du vin fait de riz mais déſagréable au goût & nuiſible à la ſanté ; nous y ſuppléons par le thé ſans ſucre qui eſt toute notre boiſſon.

L'article de la Religion demanderoit une autre plume que la mienne. Sous l'aïeul de l'Empereur, notre ſainte Religion ſe prêchoit publiquement & librement dans tout l'Empire ; il y avoit dans toutes les provinces un très-grand nombre de Miſſionnaires de tout ordre & de tout pays. Chacun avoit ſon diſtrict, ſon égliſe. On y prêchoit publiquement ; & il étoit permis à tous les Chinois d'embraſſer la Religion.

Après la mort de ce Prince, ſon fils chaſſa des provinces tous les Miſſionnaires, confiſqua leurs égliſes, & ne laiſſa que les Européens de la capitale, comme gens utiles à l'Etat par les mathématiques, les ſciences & les arts. L'Empereur regnant à laiſſé les choſes ſur le même pied, ſans qu'il ait été poſſible d'obtenir encore rien de mieux.

Pluſieurs des Miſſionnaires chaſſés ſont rentrés ſecrétement dans les provinces; de nouveaux venus les ont ſuivis en aſſez grand nombre. Ils s'y tiennent tous cachés le mieux qu'ils peuvent, cultivent les chrétientés, & font tout le bien qui eſt en leur pouvoir, prenant des meſures pour n'être pas découverts, & ne faiſant guere leurs fonctions que la nuit.

Comme dans la capitale nous ſommes avoués, nos Miſſionnaires y exercent leur miniſtere librement. Nous avons ici trois Egliſes, une aux Jéſuites François, & deux aux Jéſuites Portugais, Italiens, Allemands, &c.

Ces égliſes ſont bâties à l'Européenne, belles, grandes, bien ornées, bien peintes, & telles qu'elles feroient honneur aux plus grandes villes d'Europe. Il y a dans Peking un très-grand nombre de chrétiens qui viennent en toute liberté

aux égliſes. On va dans la ville dire la ſainte meſſe, & adminiſtrer de temps en temps les ſacremens aux femmes, à qui ſelon les loix du pays, il n'eſt pas permis de ſortir de la maiſon, & de ſe rendre aux égliſes où ſe trouvent les hommes. On laiſſe dans la capitale cette liberté aux Miſſionnaires, parce que l'Empereur ſçait bien qu'il n'y a que le motif de la religion qui nous amene, & que ſi l'on venoit à fermer nos égliſes, & à interdire aux Miſſionnaires la liberté de prêcher & de faire leurs fonctions, nous quitterions bientôt la Chine; & c'eſt ce qu'il ne veut pas. Ceux de nos Peres qui ſont dans les provinces, n'y ſont pas tellement cachés, qu'on ne pût les découvrir ſi on vouloit; mais les Mandarins ferment les yeux, parce qu'ils ſçavent ſur quel pied nous ſommes à Peking. Que ſi par malheur nous en étions renvoyés, les Miſſionnaires des provinces ſeroient bientôt découverts & renvoyés à leur tour. Notre figure eſt trop différente de la chinoiſe pour pouvoir être long-temps inconnus.

Enfin, Monſieur, nous voici au dernier article. Vous voulez que je vous parle du nouveau bref du ſaint Pere contre les cérémonies chinoiſes. Com-

ment vous ſatisfaire ? Sans étude & ſans ſcience, je ſerois téméraire d'entrer là-deſſus dans aucun détail. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ce bref ne décourage nullement les Miſſionnaires. En obéiſſant au ſaint ſiege, ils feront d'ailleurs tout ce qui eſt en leur pouvoir, perſuadés que Dieu ne leur en demande pas davantage. Ne donnez donc aucune créance aux diſcours, aux libelles de quelques perſonnes mal intentionnées. Je me ſuis fait Jeſuite très-tard; ainſi ce ne ſont pas les préjugés de l'éducation qui me conduiſent : mais j'examine, je réfléchis, & je vois que tout ce qu'il y a ici de Jéſuites, ſont habiles, ſoit pour les ſciences de l'Europe, ſoit pour les connoiſſances de la Chine ; que ce ſont des hommes d'une grande vertu. Ils ſont ſans doute bien plus inſtruits que moi ſur le compte de ceux qui ne travaillent qu'à les décrier ; cependant ils ſe taiſent ſur ce ſujet, & ils ſe feroient un grand ſcrupule d'en parler ; je ne les ai jamais ouï s'expliquer à cet égard qu'avec la derniere réſerve. La charité, parmi eux, va de pair avec l'obéiſſance au ſaint ſiege ; & cette obéiſſance eſt totale & parfaite. Le ſaint Pere a parlé ; cela ſuffit. Il n'y a pas un mot à dire ; on ne ſe

permet pas même un geſte ; il faut ſe taire & obéir. C'eſt ce que je leur ai ſouvent entendu dire, & récemment encore à l'occaſion du nouveau bref.

Quant à ce qui regarde le progrès que fait ici la religion, je vous ai déja dit que nous y avons trois Egliſes, & vingt-deux Jeſuites ; dix François dans notre maiſon françoiſe, & douze dans les deux autres maiſons, qui ſont Portugais, Italiens & Allemands. De ces vingt-deux Jéſuites, il y en a ſept occupés comme moi au ſervice de l'Empereur. Les autres ſont Prêtres, & par conſéquent Miſſionnaires. Ils cultivent non-ſeulement la chrétienté qui eſt dans la ville de Peking, mais encore celles qui ſont juſqu'à trente & quarante lieues à la ronde, où ils vont de temps en temps faire des excurſions apoſtoliques.

Outre ces Jéſuites Européens, il y a encore ici cinq Jéſuites Chinois, Prêtres, pour aller dans les lieux & dans les maiſons où un Européen ne pourroit pas aller ſans riſque & avec bienſéance. Il y a, outre cela, dans différentes provinces de cet Empire, trente à quarante Miſſionnaires Jéſuites ou autres. Notre maiſon françoiſe baptiſe réguliérement chaque année près de cinq à ſix cens

adultes, tant dans la ville que dans la province, & dans la Tartarie, au-delà de la grande muraille. Le nombre des petits enfans de parens infidéles, monte ordinairement juſqu'à douze ou treize cens. Nos Peres Portugais, qui ſont en plus grand nombre que les François, baptiſent un plus grand nombre d'idolâtres; auſſi comptent-ils, dans cette ſeule province & la Tartarie, vingt-cinq à trente mille chrétiens; au lieu que dans notre miſſion françoiſe, on n'en compte guere qu'environ cinq mille.

Je ſuis très-ſouvent témoin de la piété avec laquelle les chrétiens s'approchent des ſacremens qu'ils fréquentent le plus ſouvent qu'il leur eſt poſſible. Leur modeſtie & leur reſpect dans l'égliſe me charment toutes les fois que j'y fais attention. Il ne ſera pas, comme je crois, hors de propos de vous faire part d'un effet ſingulier de la grace du ſaint baptême, conféré, il y a quelques mois, à une jeune Princeſſe de la famille du *Sounou*, dont il eſt tant parlé dans différens recueils des Lettres édifiantes, à l'occaſion des perſécutions qu'elle a eues à ſoutenir de la part du dernier Empereur.

Un des Princes chrétiens de cette

illustre famille vint à notre église, dans le mois de Juillet de cette année, dire à un de nos Peres, qu'il apprenoit dans le moment qu'une de ses nieces, qui depuis quelques mois avoit témoigné quelque envie de se faire chrétienne, étoit à l'extrémité. Comme ce Pere ne pouvoit lui-même aller dans cette maison d'infidéles, il donna au zélé Prince une fiole pleine d'eau, dans la crainte qu'il n'en pût trouver aussi promptement que le cas pressant l'exigeroit, à cause du trouble & de la confusion où étoit la maison de la malade. Ce Prince très-instruit de la religion s'en va avec empressement trouver la jeune Princesse, qui n'avoit plus l'usage de la parole; il voit l'extrémité où elle étoit reduite; il avertit les parens infidéles du dessein qu'il a de la baptiser; & ceux-ci n'ayant fait aucune opposition, il fait à la malade les interrogations accoutumées en pareil cas; il l'avertit de lui serrer la main pour signe qu'elle entend ce qu'il lui propose; & cette marque lui ayant été donnée, il avertit la malade qu'il va lui verser de l'eau sur la tête pour la régénérer en Jesus-Christ. Cette jeune Princesse s'agenouille alors du mieux qu'elle peut pour recevoir cette grace;

elle répand des larmes pour témoigner son regret & sa joie ; & le Prince, plein de foi, la baptise. A peine eut-elle reçu ce sacrement, qu'elle s'endormit d'un paisible sommeil. Ses parens, quoique infidéles, avertis de son baptême, furent tranquilles sur son sort, & ne douterent nullement que Dieu ne lui rendît la santé. Au bout de quelques heures de sommeil, elle s'éveilla & jetta un grand soupir. Depuis plusieurs jours elle ne pouvoit prendre aucune nourriture ; on lui donna à manger, & elle avala sans peine : elle se rendormit ensuite ; & après s'être éveillée, elle s'écria qu'elle étoit guérie ; & effectivement, elle jouit aujourd'hui d'une parfaite santé.

Je ne vous dis rien de la perte qu'a fait la Mission des Peres d'Entrecolle & Parennin : l'un & l'autre sont morts dans une grande réputation de sainteté, & sont regrettés, non-seulement des Missionnaires qui les connoissoient plus intimément, mais encore de tous les Chrétiens de cette Mission. Je ne doute pas que vous n'ayez déja vu le détail des vertus & des travaux de ces deux hommes apostoliques.

Je crois qu'il est temps, Monsieur, pour vous & pour moi, de finir cette

lettre qui m'a conduit plus loin que je ne croyois d'abord. Je souhaite qu'elle vous fasse plaisir. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir, par quelque chose de plus considérable, vous témoigner ma parfaite estime. Il ne me reste qu'à vous offrir mes prieres auprès du Seigneur. Je vous demande aussi quelque part dans les vôtres, & suis très-respectueusement, &c.

Fin du vingt deuxieme Volume.

TABLE

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. P. Hervieu, Supérieur Général de la Mission Françoise, de la même Compagnie. Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 184.

LETTRE du Pere Porquet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Goville, de la même Compagnie. 25

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 217.

LETTRE du Pere de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere..... de la même Compagnie. 64

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom 22, p. 1re.

LETTRE du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie. 91

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 22, p. 425.

LETTRE du Pere Parennin, Missionnaire

de la Compagnie de Jesus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie. 127
Cette lettre n'avoit pas été imprimée.
LETTRE *du même, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie Françoise, & Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.* 132.
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 24, p. 1re.
LETTRE *du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.* 193
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 24, p. 357.
ÉTAT *de la religion dans l'Empire de la Chine, en l'année 1738.* 246
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 25, pag. 234.
LETTRE *du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie royale des Sciences.* 289
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 26, pag. 1re.
LETTRE *du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.* 344
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 26, p. 86.

LETTRE du Pere Chalier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Verchere, Provincial de la même Compagnie en la province de Lyon. 385
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 26, pag. 145.
LETTRE du Pere Baborier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere Baborier, son neveu, *de la même Compagnie.* 401
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 26. page 412.
LETTRE du Pere Gaubil au Pere Cairon. 409
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 26, p. 423.
LETTRE du Pere Loppin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Radominski, Confesseur de Sa Majesté la Reine de Pologne, Duchesse de Lorraine. 415
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 26, pag. 281.
LETTRE du Pere de Neuvialle, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Brisson, de la même Compagnie. 457
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 28, p. 356.
LETTRE du Pere des Robert, Mission-

03884

naire de la Compagnie de Jesus, au même. 475
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 26, p. 375.
LETTRE *du Frere Attiret, de la Compagnie de Jesus, peintre au service de l'Empereur de la Chine, à M. d'Assaut.* 490
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 27, p. 1.

Fin de la table du vingt-deuxieme volume.

EA 780
Y58C
V.22